



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

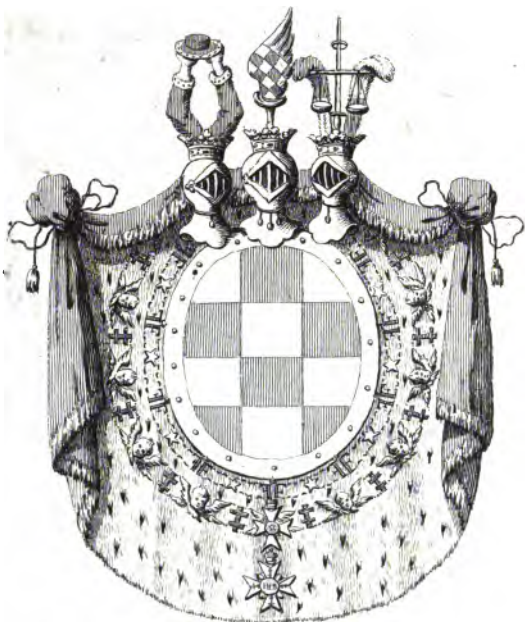
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Z

100

B58



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

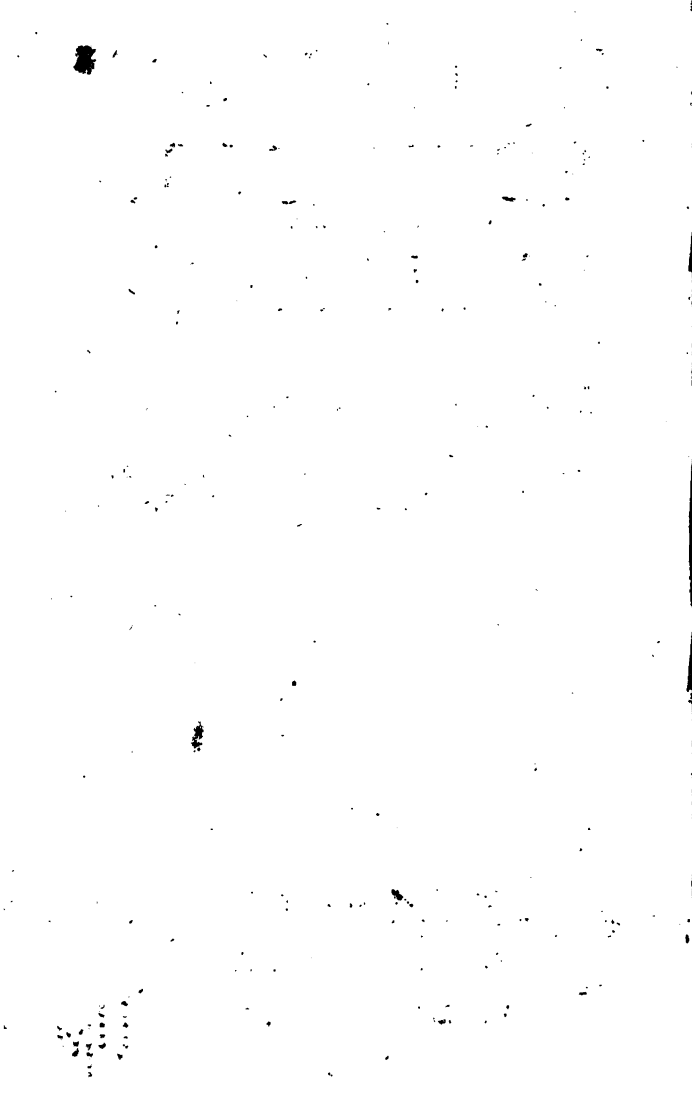
BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE

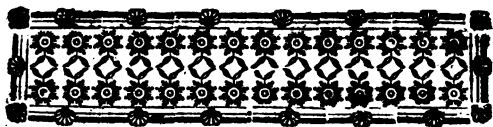
JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,
MDCCLXXVI.
TOME QUARANTE-SIXIEME.
PREMIERE PARTIE.



A LA HATE,
Chez PIERRE FREDERIC GOSSE
Libraire de S. A. S.

M. DCC. LXXVI.





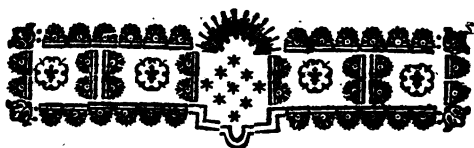
Dunning
Gottschall
11-27-39
39327

T A B L E D E S ARTICLES.

- ART. I. FRAGMENS DE PHYSIO-
GNOMONIE, par Mr.
LAVATER, Tome II. pag. 2
- II. ESSAI SUR LES COMETES,
par Mr. OLIVER. . . . 19
- III. VOYAGE EN ARABIE, par
Mr. NIEBUHR; Dernier
Extrait. . . . 40
- IV. CANTIQUES, par M. DUMAS. 57
- V. INTRODUCTION A LA GE'O-
ME'TRIE THE'ORE'TIQUE ET
PRATIQUE, par M. BLAS-
SIERE. . . . 73
- VI. DISCOURS PRONONCE'S DANS
L'ACADE'MIE FRANÇOISE,
à la réception de M. DE LA
HARPE. . . . 81
- VII. LETTRES sur plusieurs pas-
sages de l'Ecriture Sainte, &c.
sur quelques points de l'His-

IV TABLE DES ARTICLES.

	<i>toire Ecclesiastique, par Mr.</i>	
	NIEUWLAND; Tome II. pag. 99	
VIII.	HISTOIRE DES ROIS DE DANEMARCK DE LA MAI- SON D'OLDENBURG, traduite de l'Allemand de M. SCHLE- GEL, par M. DE CHAM- PIGNY, TOM. I. & II.	110
IX.	LES DOOMES DE LA RELI- GION CHA'ETIENNE, propo- sés en forme d'Aphorismes, avec des Notes par MM. C. & M. VITRINGA, TOM. VI.	124
X.	LETTRE du Comte F. L. DE STOLBERG à Mr. Claudius.	134
XI.	ONOMASTICON LITERA- RIUM, par M. SAKIUS.	150
XII.	ÉPÎTRE à S. A. Madame de Cracovie.	161
XIII.	HARANGUE de M. le Professeur CRAS, sur GROTIUS.	167
XIV.	TRADUCTION EN VERS d'une partie des Oeuvres de M. GESSNER.	175
XV.	AVERTISSEMENT sur un Li- vre nouveau, intitulé FRAG- MENS DE PHYSIOGNOMONIE.	183
XVI.	NOUVELLES LITTÉRAIRES.	191



BIBLIOTHEQUE
D E S
SCIENCES
ET D E S
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
D E

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,
M D C C L X X V I.

ARTICLE PREMIER.

PHYSIOGNOMISCHE FRAGMENTE, *zur Beforderung der Menschen Kenntniss und Menschenliebe,* von **JOHANN CASPAR LAVATER.** *Zweyter Versuch; mit vielen Kupfer tafeln &c.*

C'est-à-dire,
FRAGMENS DE PHYSIOGNOMIE, *Ouvrage où l'on se propose d'exciter*
Tome XLVI. Part. 1. A l'Hom-

L'Homme à connoître & à aimer
ses semblables. Second Essai; ac-
compagné de beaucoup de Plan-
ches , grand in-4^o. de pp. 291.
Leipsick & Winterthur , chez les
Héritiers de *Weidmann & Reich* ,
& chez *Steiner & Compe*. 1776.

Troisième Extrait.

 Les principales objections que
nous avons entendu faire
contre l'entreprise de Mr.
LAVATER, se réduisent à
celles-ci : la Science des pbyssionomies est
un Science chimérique. La Science des pby-
ssionomies est un Science dangereuse. L'une
& l'autre sont également réfutées par
les Ecrits de notre Auteur sur cette ma-
tière ; car ils prouvent au moins que
la Science pourra exister , & ils démon-
trent encore qu'elle doit être d'une uti-
lité morale pour tout ami de l'humani-
té, qu'il l'étudiera dans le même esprit
que Mr. LAVATER.

Pour

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 3

Pour en convaincre nos Lecteurs, nous extrairons quelques passages du III^e & IV^e Fragment de ce Volume, où l'on traite de l'excellence de la nature humaine, & du rapport qu'il y a entre la connoissance de l'homme & l'amour de l'humanité.

„ Chaque créature est nécessaire dans l'immense Empire de la Création ; mais chaque créature ne fait point qu'elle est nécessaire. L'homme seul sur la surface de la terre se réjouit de ce que son existence est indispensable. Aucun membre du corps humain ne sauroit être remplacé par un autre membre. Quelque degré d'excellence qu'ait l'oeil par dessus l'ongle du petit orteil, cet ongle est nécessaire à la perfection de l'ensemble & ne sauroit être remplacé par l'oeil, bien que celui-ci soit beaucoup plus excellent & plus parfait. Nul homme ne peut remplacer un autre homme. Cette persuasion de la nécessité métaphysique de l'existence des hommes qui sont hors de nous, & de la nôtre propre, est encore un des fruits précieux & méconnus de la Science phy-

gnomonique : fruit qui contient le germe des cèdres superbes de la Tolérance & de l'Humanité --- O Postérité puissent-ils croître pour toi ! --- puissiez-vous, ô Siècles futurs, vous reposer sous leur ombrage (1) ! Le plus abject, le plus dépravé, le plus pervers des hommes--- est cependant toujours homme, toujours nécessaire dans l'Empire de la Création, & susceptible d'un sentiment plus ou moins confus de son individualité & de la nécessité de son existence. Le plus chétif des avortons vivans est encore plus noble que le meilleur, le plus beau, le plus parfait des animaux --- --- O homme regarde à ce qui *est*, & non pas à ce qui *manque* Tu es meilleur, plus beau, plus noble que tant d'autres de tes semblables : eh bien, réjouis toi de tes avantages ; mais rapportes-en la gloire non pas

(1) Pour donner une idée de l'originalité du style de Mr. LAVATER, nous en traduirons quelques morceaux aussi littéralement qu'il sera possible.

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1776. 5

pas à toi-même, mais à celui qui d'une même argille forme un vase à bonheur & un vase à dèshonneur. A lui, car, ô homme, qu'as-tu que tu ne l'aies reçu, & si tu l'as reçu pourquoi t'en glorifierois-tu? L'oeil peut-il dire à la main, qu'ai-je besoin de toi? --- Celui qui méprise le pauvre, méprise le Créateur qui l'a fait --- Dieu a créé d'un seul sang tout le genre humain --- Qui pourroit avoir une conviction plus profonde, plus intime de ces sublimes vérités; que le vrai Phylionomiste, .. qui n'est pas simplement Littérateur, Journaliste, Ecrivain . . . mais qui est homme? — — — — — Que l'homme s'abaisse tant qu'il voudra au dessous de la dignité de la nature humaine, il ne peut cesser d'être homme. -- Il sera toujours susceptible d'amendement & de perfection. La plus mauvaise phylionomie sera toujours une phylionomie humaine, & l'humanité sera toujours l'honneur & l'ornement de l'homme".

De même quel'oeil exercé d'un Peintre saisit mille petites nuances, mil-

le reflet qui échappent à d'autres yeux,
 de même la Science des physionomies fait
 découvrir dans l'homme des perfections
 actuelles & possibles qui sans elle res-
 teroient cachées. M. L. allègue ici sa
 propre expérience : le bon qu'il a dé-
 couvert dans ses semblables comme
 Physionomiste, l'a plus qu'édoué de
 tout le mauvais qu'il y a apperçu.
 Plus il examine les hommes, plus il ob-
 serve que la source de ce qui les rend
 vicieux, est bonne en elle-même : c'est
 une force, une activité, une irritabili-
 té, une élasticité dont l'absence empê-
 cheroit sans doute beaucoup de mal,
 mais en même temps beaucoup de bien --
 dont l'existence, il est vrai donne lieu
 à beaucoup de mal, mais renferme la
 possibilité d'un bien infiniment plus
 grand encore. „ A la moindre faute que
 commet un homme s'élève un cri gé-
 néral, une sentence de condamnation.
 Le Physionomiste regarde cet homme
 que tout le monde condamne & -- *en-
 cense le vice ?* Non ! -- *excuse le vicieux ?*
 Non plus ; *quoi donc ?* Il vous dira ou
 tout

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 7

tout haut ou à l'oreille: „ Agissez avec
„ cet homme de telle & telle manière,
„ & vous serez surpris de tout le bien
„ dont il est encore capable. Il n'est
„ pas aussi vicieux qu'il le paroît; son
„ visage vaut mieux que ses actions:
„ il est vrai cependant qu'elles sont lisibles
„ sur la physionomie, mais ce qu'on y dé-
„ couvre plus clairement encore c'est l'é-
„ nergie, la sensibilité, la docilité de
„ ce coeur qui s'est égaré; -- donnez à
„ cette énergie qui a produit le crime,
„ d'autres objets, une nouvelle direc-
„ tion, & vous verrez qu'elle produira
„ des vertus héroïques”. „ En un mot,
le Physionomiste fera grace là où le plus
généreux des mortels, mais qui ne
connoît pas les hommes, prononcera
condamnation. Depuis que j'étudie les
physionomies, j'ai appris à connoître
de plus près tant d'excellens hommes,
j'ai eu tant d'occasion de me réjouir en
mes semblables, de récréer, d'agrandir
mon cœur à l'idée de leurs vertus, qu'à
cause de cela je me suis réconcilié avec
le reste du genre humain. Oui, j'ose

dire à l'égard de mon adversaire le plus déclaré, que nonobstant tout ce qu'il a fait contre moi en secret & à découvert, je suis obligé de l'aimer, seulement à cause de sa physionomie & de sa figure; & j'ajoute que je suis certain qu'il sera un jour mon ami, comme il est sûr que je suis déjà le sien. C'est faute d'avoir l'oeil ou le tact physiognomonique, qu'il me méconnoît; comme de mon côté, c'est uniquement ce même tact qui me porte à l'aimer. — oui, je le répète, dût-il se déchaîner encore plus contre moi, ou allât-il jusqu'à dire que je cherche à le gagner par des flateries, je l'aime tout en détestant sa conduite envers moi. Ce que je dis ici d'après l'expérience, tout Physiionomiste qui est homme, l'éprouvera infailliblement. ”

• L'abondance des matières nous oblige à ne rapporter que le titre des deux premiers Fragmens: *De l'universalité du tact physiognomonique; Rien de plus rare que l'esprit d'observation.* Nous allons passer aux Fragmens V^e & VI. où l'Auteur répond à quelques unes des objections qu'on

qu'on allègue contre la Science des phylonomies. Avant de les examiner en détail, il établit quelques principes généraux que nous allons exposer. On peut faire des objections insolubles contre des vérités reconnues pour telles; ainsi des objections insolubles ne détruisent point la certitude d'une chose *si d'ailleurs elle est claire comme le jour*. Dans tout genre de recherche, il importe sur-tout de savoir ce qu'on peut dire *en faveur* de la chose qu'on soutient. Une preuve irréfutable de l'existence & de la certitude d'une chose a plus de poids que n'en auroient dix mille objections; un témoin positif, qui du côté des lumières & de la bonne foi mérite la confiance, vaut plus qu'une infinité de témoins purement négatifs. Toutes les objections contre des vérités certaines, ne sont proprement que des témoins négatifs. Quand dix mille personnes s'accorderoient à dire: *voilà ce que je n'ai point observé, voilà ce que je n'ai pas expérimenté*, qu'est-ce que cela prouveroit contre le témoignage d'un seul homme honnête & raisonnable qui diroit: je

L'ai observé moi, & il ne tient qu'à vous d'en faire l'expérience. Mais, dira-t-on, la Science des physionomies a-t-elle donc des fondemens si solides, que les objections les plus plausibles ne puissent les renverser ? J'en suis aussi convaincu, répond M. LAVATER, que de ma propre existence, & à la fin de cet Ouvrage tout Lecteur impartial le sera, pourvu qu'il ait seulement assez d'intelligence & de candeur pour ne pas nier *que les yeux sont faits pour voir, quoi qu'il y ait bien des yeux dans le monde qui ne voient pas.* Si je suis convaincu à n'en pouvoir douter, que l'œil est fait pour voir & l'oreille pour ouïr, il me semble que je suis autorisé à conclure que les autres membres du corps humain ont aussi leur destination, bien que j'ignore peut-être l'usage & les fonctions de tant de parties diverses. Ne peut-on pas raisonner de même à l'égard des traits du visage & du dessin de toute la figure. Si l'on est en état de démontrer que deux ou trois traits ont une signification déterminée, ne doit-on pas en tirer la

con-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 11

conséquence que les traits dont l'expression nous est encore inconnue sont également significatifs. Si l'on convient que la *joie*, la *tristesse*, & le *calme* qui tient le milieu entre ces deux états, ont chacun leur expression marquée, d'où vient ne pas accorder aussi que l'orgueil & l'humilité, la patience & la colère &c. ont également leur empreinte particulière? La Science qui fait l'objet de cet Ouvrage, est à couvert de toutes les objections, aussi-tôt qu'on peut démontrer que *certaines traits sont caractéristiques chez tous les hommes*, aussi caractéristiques que l'œil l'est pour la vue &c.

Mais, dira-t-on, *on a vu des gens dont le visage annonçoit une bravoure héroïque, être les premiers à fuir devant l'ennemi?* Moins on est, répond Mr. L. plus on cherche à paroitre. Quel air avoient ces prétendus braves? — ressembloient-ils à l'Hercule de Farnèse? -- J'en doute fort : mais qu'on les dessine, qu'on les représente ; le Physionomiste dira, peut-être au second, si ce n'est au premier coup d'œil *quanta species!* Il est possi-

possible encore, que la maladie, un accident, l'hypocondrie déconcerte la valeur la plus éprouvée, & ce mélange même n'échappera pas aux yeux du Phylionomiste.

On voit des personnes dont l'extérieur annonce de l'orgueil, ne donner dans leur conduite aucun signe de fierté. On peut être orgueilleux & affecter l'humilité. Ou bien l'éducation & le commerce du monde, peuvent donner l'air orgueilleux tandis que le cœur est humble ; mais cette humilité de cœur percera à travers l'air orgueilleux, comme les rayons du soleil percent un léger nuage.

On voit des mécaniciens d'une adresse incroyable exécuter les ouvrages les plus délicats & le plus finis, avec des mains aussi grossières que celles des bucherons & des portefaix. D'autres au contraire avec des mains de femme & des doigts très déliés, sont absolument incapables de faire des ouvrages délicats. Je voudrois, dit M. L. qu'on mit en parallèle ces mains de femme avec ces mains si grossières. La plupart des Naturalistes attribuent à l'éléphant un ex-

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1776. 13

térieur grossier & stupide, & relèvent le contraste qu'il y a entre l'adresse dont cet animal est doué & sa stupidité apparente ou plutôt prétendue. Mais comparez l'éléphant avec le tendre agneau ; lequel au simple aspect de la structure de son corps annonce le plus d'adresse ? Ce n'est point tant la *masse* qui décide, que la nature, la mobilité, la souplesse, la structure du corps, les nerfs, la sensibilité *interne*. -- „ Si rien dans le visage & l'extérieur de l'Artiste dont vous parlez n'annonce ce qu'il est, à coup sûr l'exemple est contre moi ; mais connoissez-vous tous les signes du génie mécanique, avez-vous observé si ses yeux sont clairs, pénétrants, enfoncés ; si son regard est prompt, sûr & ferme ; avez-vous pris garde à la courbure de son front, à la souplesse de ses membres délicats ou grossiers ! Avez-vous, je le répète, aperçu, observé, apprécié tout cela ? -- On m'écrit en forme d'objection, que Mr. d'*Alembert* a l'air du monde le plus commun. Je ne puis rien dire jusqu'à ce que j'aie vu Mr. d'*Alembert*,
mais

mais ce qu'il y a de sûr c'est que dans son profil d'après *Cochin*, qu'on dit être fort au dessous de l'Original, le front & une partie du nez sont tels, que je n'en ai jamais vu de semblables chez aucun homme médiocre". Notre Auteur qui a l'avantage de connoître personnellement un grand nombre des hommes célèbres qui existent aujourd'hui, sur-tout en Allemagne & en Suisse, assure qu'il n'en est pas un seul, dont la mesure d'esprit ou de génie ne soit exactement marquée dans le dessin des traits du visage, & sur-tout dans la structure de la tête.

VIIe Fragment. *De la dissimulation, de la fausseté & de la candeur.* Les hommes dit-on, se donnent toutes les peines imaginables pour paroître meilleurs & plus sages qu'ils ne le sont. Ils étudient l'air & le ton de la bonne foi, & l'artifice leur réussit, car ils en imposent tous les jours à des gens pleins d'esprit & de pénétration; ceux même qui s'attachent à observer les physionomies y sont trompés, comment donc la Physiognomonie peut-elle jamais devenir une Science certaine? Mr. L.
en

en convenant de toute la force de l'objection , répond , premièrement , qu'il y a une infinité de choses dans l'extérieur de l'homme , qui ne sont pas susceptibles de déguisement , & que ces choses là même sont caractéristiques pour le Physionomiste. Quel est l'homme qui puisse influencer à son gré sur le système de ses os , faire paroître son front ceinturé lors qu'il est plat , changer la couleur , la forme & la position de ses sourcils , grossir ses lèvres , arrondir son menton &c ? 2^o Le déguisement même a des marques sensibles , bien qu'on ne puisse les déterminer par des mots ou par des signes.

„ Un homme dissimulé veut-il mas-
 „ quer ses sentimens ? Il se passe dans
 „ son intérieur un combat entre le vrai
 „ qu'il veut cacher , & le faux qu'il
 „ voudroit présenter. Ce combat jette
 „ la confusion dans le mouvement des
 „ ressorts. Le cœur dont la fonction
 „ est d'exciter les esprits , les pousse où
 „ ils doivent naturellement aller. La
 „ volonté s'y oppose , elle les bride , les
 „ tient

„ tient prisonniers, elle s'efforce d'en
 „ détourner le cours & les effets, pour
 „ donner le change. Mais il s'en é-
 „ chappe beaucoup, & les fuyards vont
 „ porter des nouvelles certaines de ce
 „ qui se passe dans le secret du conseil.
 „ Ainsi plus on veut cacher le vrai,
 „ plus le trouble augmente & mieux on
 „ se découvre” (1).

„ Au moment que j'écris, *poursuit M.*
L. il s'en offre ici un triste exemple.
 Deux personnes âgées d'environ 24 ans,
 qui ont paru devant moi à plusieurs
 reprises, soutiennent avec toute l'assu-
 rance imaginable deux assertions par-
 faitement contraires. L'une dit : *tu*
es père de mon enfant ; l'autre : *je ne*
t'ai point approché. Tous deux doivent
 savoir que l'une des assertions est vraie,
 l'autre fausse ; l'une des deux personnes
 doit nécessairement dire la vérité, tan-
 dis que l'autre soutient un mensonge
 évi-

(1) *Dom Pernetty*, Mémoires de l'Acad. de
 Berlin Tome XXV. page 444.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 87

évident. Ainsi j'avois à la fois sous les yeux l'odieuse calomnie & l'innocence accusée -- Ainsi l'un des deux avoit l'art de se déguiser prodigieusement, & il en résulte que le plus noir mensonge peut revêtir les dehors de l'innocence qu'on accuse? ----

Qui il le peut, & il est affreux qu'il le puisse, ou plutôt non pas proprement qu'il le puisse, car c'est le privilège de la nature humaine, libre par essence, d'être susceptible non seulement d'une perfectibilité mais aussi d'une *corruptibilité* sans bornes, & c'est là précisément ce qui constitue le mérite des efforts de l'homme pour parvenir à la perfection morale. -- Ainsi donc il est effrayant, non pas que le vil mensonge puisse revêtir les dehors de l'innocence opprimée, mais qu'il les revête en effet. --

Mais enfin il y parvient, & que dit à cela le *Physionomiste*? Le voici. J'ai deux personnes devant moi, dont l'une n'a pas besoin de se contraindre pour paroître différente de ce qu'elle est; l'autre fait des efforts prodigieux & doit les déguiser avec le plus grand soin; le cou-

pable à peut-être plus d'assurance encore que l'innocent -- mais à coup sûr la voix de l'innocence a plus d'énergie, d'éloquence, de persuasion, on voit plus clair dans son regard. Je le vis ce regard avec l'attendrissement & l'indignation qu'inspire la vue de l'innocence & du crime : ce regard qu'on ne sauroit décrire & qui disoit de la manière la plus énergique. *Et tu oses mentir !* --- Je vis aussi cet autre regard, qui couvert d'un nuage, cherchoit à se rassurer ; j'entendis cette voix rude & arrogante à la vérité, & cependant voilée comme le regard, plus faible, plus sourde, qui répondoit : *Oui, je l'ose soutenir !* -- Dans l'attitude, sur-tout dans les gestes des mains, dans la démarche lors qu'ils furent amenés & reconduits, & au moment où je représentois tout ce qu'il y a de formidable & de solennel dans le serment qu'on alloit exiger d'eux, dans ce moment, dis-je, le regard baissé de l'un, sa contenance abattue, l'approche de sa langue sur les lèvres -- tandis que chez l'autre un regard ouvert,

écon-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. ce
étonné, ferme, animé & paisible sem-
bloit dire: O Dieu Es-tu veux jurer! ...
Lecteur, tu peux m'en croire, je vis,
j'entendis, je sentis l'innocence & le
crime."

La suite pour le Trimestre prochain.

ARTICLE SECOND.

ESSAI SUR LES COMÈTES, où
l'on tâche d'expliquer les phéno-
mènes qu'offrent leurs queues, &
où l'on fait voir qu'elles sont pro-
bablement destinées à rendre les
Comètes des Mondes habitables.
Avec des Observations & des Ré-
flexions sur le Soleil & sur les Pla-
nètes du premier ordre. Par AN-
DRE OLIVER. Traduit de
l'Anglois. Amsterdam, chez M.
M. Rey, 1777. in 8°. pp. 147.
sans les Préfaces qui en ont 28.

L'Ouvrage dont nous allons rendre compte parut en 1772. à *Salem* dans la Nouvelle Angleterre ; il augmente le nombre des productions utiles de cette partie du nouveau Continent, qui font desirer avec plus d'ardeur encore que la paix & l'harmonie puissent y ramener bientôt les Sciences & les Arts. Mr. ALLAMAND à qui l'Auteur fit part de son Ouvrage, le trouva d'un si bon goût de philosophie, qu'il engagea quelqu'un à le traduire ; mécontent de ce qu'on avoit fait à cet égard , il a entrepris lui-même la traduction & le plaisir qu'il fait partager à tous ses Lecteurs lui assure leur reconnaissance.

La Philosophie aura toujours des préjugés à vaincre ; mais leur nombre même doit l'animer à les combattre, puisque sans elle, ils accableroient bientôt l'humanité de leur poids. On fait généralement, que les Comètes sont des Astres soumis à des loix certaines, mais dans des orbites dont quelques unes
sont

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 21

sont déjà déterminées par le calcul ; mais l'aspect singulier de ces Globes , la queue qu'ils traînent à leur suite étonnant , effrayent l'imagination ; le peuple croit y lire de tristes destinées , il ne se souvient plus que par une erreur contraire , il avoit rêvé que tous les Astres étoient faits pour le petit Globe qu'il habite , & se croit menacé par un de ces Corps que l'amour propre lui avoit persuadé n'être créés que pour orner son spectacle. L'Auteur laisse à l'Astronome le soin de rassurer l'imagination par ses calculs , d'assigner l'indéfiniment petite probabilité qu'une Comète s'approche jamais assez de notre Globe pour le détruire ; il va plus loin , il change ces Astres redoutés en habitations , leur queue effrayante est précisément le moyen qui en fait des séjours de vie & de bonheur. Ses principes nous paroissent simples , & leur application ingénieuse.

Cet Essai est divisé en deux parties dans lesquelles on tâche , 1^o. d'expliquer les phénomènes des queues des

Comètes par des principes philosophiques; 20. d'indiquer pour quelle fin les Comètes sont probablement destinées. Avant de suivre l'Auteur dans le développement de ces principes, rendons justice au ton modeste avec lequel il parle de l'erreur qu'il a trouvée dans la manière dont *Newton* explique la direction des queues Cométiques dans un sens toujours opposé au Soleil. „ La fumée, dit ce grand Homme, monte dans „ une cheminée par l'impulsion de l'air „ qui l'environne, l'air raréfié par la „ chaleur, monte parceque sa gravité „ spécifique est diminuée, & il empor- „ te en montant la fumée avec lui (*)” Pourquoi ajoute *Newton* „ la queue „ d'une Comète ne peut-elle pas mon- „ ter de la même manière dans une „ direction opposée au Soleil „? Il est certain, comme le remarque Mr. OLIVER, que le Philosophe Anglois semble perdre de vue dans ce moment, que l'ascension de la fumée, quoiqu'accélé-
rée

(*) *Phil. Nat. Pr. Math. Prop. XLI.*

rée par l'impulsion de l'air qui enfile le canal de la cheminée, est due principalement à la différence de gravité spécifique de l'air & de la fumée, & que cette dernière monte comme un bâton mis dans l'eau s'élève à la surface. Newton auroit-il cru que plongée dans l'atmosphère du Soleil, la queue de la Comète spécifiquement plus légère qu'elle, montoit par cette raison? & en ce cas quel prodigieux retard, ne devoit pas éprouver cet Astre dans un fluide assez dense pour produire un pareil effet? Le nom de ce Philosophe immortel à si juste titre, fait craindre d'abord qu'on ne se trompe soi-même en croyant découvrir quelque erreur dans ses Ouvrages; l'article que nous venons de relire est positif cependant: il ne reste qu'à imiter la modestie de notre Auteur, & à conclure la nécessité d'une modeste défiance, puisque le grand Newton lui-même s'est trompé.

Article premier. Pour expliquer les phénomènes des queues des Comètes, Mr. OLIVER tâche d'établir trois cho-

ses; 1^o. que les Planètes principales, les Comètes, & le Soleil sont environnés d'athmosphères; 2^o. que ces athmosphères sont composées du même fluide que l'athmosphère de la Terre, c'est-à-dire d'air; 3^o. qu'elles se repoussent mutuellement les unes les autres, au lieu que les Globes qu'elles environnent sont dans un état d'attraction ou de gravitation mutuelle.

La première, savoir l'existence d'une athmosphère autour des Planètes principales, des Comètes, & du Soleil, s'établit par quelques observations & par analogie. Personne ne doute que notre Terre ne soit environnée d'un fluide nécessaire à la respiration, & dont les changemens ont tant d'influence sur nous. L'athmosphère de Mars fait disparoître les Etoiles devant lesquelles elle passe, avant qu'elles aient pu être occultées par le disque de la Planète. C'est à une athmosphère qu'il paroît naturel d'attribuer les bandes variables que l'on remarque sur le disque de Jupiter; la même apparence dans

Sa-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 23

Saturne indique la même cause, & les taches qu'on observe sur la surface de Vénus l'avoient fait présumer avant que la vue de cette athmosphère dans le dernier passage de cette Planète sur le disque du Soleil en 1769, eût mis la chose hors de doute. L'analogie nous conduit à croire de même une athmosphère à Mercure, toujours trop voisin du Soleil pour qu'on puisse l'observer. Les Comètes ont évidemment une athmosphère ; *Newton* a conclu de diverses observations que le diamètre de leur athmosphère est au moins à dix diamètres du noyau ou corps solide de l'Astre. Les taches immenses qu'on observe sur le Soleil, sont regardées comme des amas énormes de vapeurs qui nagent dans son athmosphère ; on fait quel parti ingénieux, quoique romanesque peut-être, l'illustre *De Mairan* avoit tiré de cette athmosphère du Soleil.

La seconde proposition, savoir que ces athmosphères sont composées d'air comme la nôtre, ne peut pas être démontrée avec une rigoureuse exactitude ;

l'Auteur au moins la rend *probable*. Les phénomènes qui attestent l'existence des fluides atmosphériques des Corps célestes nous font connoître leur *transparence* ; l'*élasticité* est nécessaire à l'atmosphère du Soleil pour entretenir le feu de cet Astre : elle est probable dans celles des autres Corps célestes. Nous désirerions que l'Auteur n'eût pas glissé si légèrement sur une propriété si analogue à la répulsion dont il va nous parler.

Enfin, ces atmosphères se repoussent, tandis que les Globes qu'elles environnent s'attirent mutuellement ; c'est ce que l'Auteur établit par la considération de ce que nous voyons entre les petites portions d'air sur lesquelles nous pouvons faire des expériences : il n'y a pas d'autre voie dans ce cas que celle qui du petit fait conclure au grand. Il est très probable en effet, que les fluides atmosphériques se repoussent mutuellement, comme le font les particules de l'air. L'expérience a prou-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 57

prouvé que cette dernière répulsion peut être assez grande, pour qu'un volume d'air dilaté par elle occupe un espace 13769 plus grand que dans son état naturel; cette répulsion qui n'empêche pas les masses formées par ces particules de graviter autour du corps solide qu'elles environnent, s'accroît considérablement par la chaleur, s'étend à des distances infinies. D'où il résulte que si l'on suppose deux corps environnés de pareilles atmosphères, placés l'un vis-à-vis de l'autre, l'attraction de ces atmosphères comme masses les retiendra chacune autour du corps qu'elles environnent, mais la répulsion mutuelle de leurs parties les rejettera de manière, qu'au lieu d'une sphère concentrique qu'elles formoient auparavant autour de l'Astre, elles formeront un sphéroïde, ou une sphère allongée. Si l'un de ces corps surpasse considérablement l'autre en grosseur & en étendue d'atmosphère, le changement qui se fera dans l'atmosphère du plus petit sera très grand, elle sera presque toute

re-

rejetée du côté opposé au grand Corps, tandis que celle de ce dernier Corps ne souffrira qu'un petit déplacement. C'est-là le cas du Soleil & d'une Comète: la répulsion de leurs atmosphères prodigieusement augmentée par la chaleur qu'éprouve la Comète au périhélie, rejette l'atmosphère cométique dans une direction opposée au Soleil, ses particules en vertu de leur répulsion mutuelle s'étendent en divergeant à des distances prodigieuses, & forment la queue que nous voyons. A mesure que la Comète s'éloigne, son atmosphère reprend sa première figure, elle redevient sphère concentrique au noyau, & il ne s'en perd aucune portion, à moins qu'elle ne rencontre l'atmosphère d'une Planète dans laquelle elle puisse verser quelques parties. Ceci pourroit effrayer quelques Lecteurs, hâtons nous donc de prévenir ces craintes. Le fluide qui compose les queues cométiques est si rare, que quoique épaisse d'un million de lieues, la queue de la Comète de 1680, laissoit appercevoir les

Etoi-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 29

Etoiles au travers de sa substance. La chute de quelques portions d'un fluide aussi rare, ne peut causer aucun dérangement nuisible; & toute l'hypothèse de *Whiston* qui explique le déluge par le moyen du passage de la Terre dans une queue de Comète, tombe par cette seule considération.

Les Planètes environnées d'atmosphères, devroient ce semble nous présenter les mêmes apparences; mais si l'on pense que l'espace occupé par ces atmosphères, celle de la Terre par ex., est à l'espace occupé par le corps de la Planète comme 1 à 26, tandis que ces espaces pour une Comète sont comme 999 à un, on verra que les atmosphères planétaires sont trop petites pour former une queue visible.

L'Auteur cherche à appuyer ces répulsions par quelques phénomènes de répulsions électriques. Les expériences qu'il allègue sont très piquantes, très heureusement choisies; mais nous n'osons pas en conclure comme lui que le fluide électrique est la seule cause des phénomènes.

mêmes que nous offrent les queues des Comètes. Les Electriciens voient ce fluide, comme l'amant voit sa maîtresse, dans tous les objets de la nature ; sans être sévères au point de prescrire toutes leurs conjectures, sans nier que quelques unes ont un haut degré de vraisemblance , nous attendrons quelque temps encore pour adopter celle que l'Auteur nous présente.

Article second. L'Auteur n'a pu établir la proposition de cet Article, c'est à dire que les queues des Comètes sont probablement destinées à en faire des Mondes habitables, sans se trouver une seconde fois dans la fâcheuse nécessité de contredire un des plus grands génies qui aient fait honneur à la raison humaine, c'est ainsi qu'il s'exprime en parlant de Newton. Ce Philosophe, pour calculer les différentes chaleurs à différentes distances du Soleil, avoit employé ce principe: que la chaleur de cet Astre est comme la densité de ses rayons, c'est-à-dire réciproquement comme les quarrés des distances des corps qu'il chauffe. Ce principe résulte de

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 31

de ce qu'il envisageoit avec raison, la chaleur comme une émanation centrale qui s'étend à la ronde dans une sphère concentrique, & si s'étoit là le seul élément de la chaleur des Corps célestes, il s'ensuivroit en effet que la Comète de 1680 par ex. a dû éprouver dans son périhélie une chaleur deux mille fois plus grande que celle d'un fer rouge, & qu'en supposant qu'elle se refroidit même cent fois plus vite qu'un globe de fer de même grosseur qu'elle, & également échauffé, il faudroit un million d'années pour qu'elle perdît toute sa chaleur. Ce calcul & d'autres que *Newton* a faits sur la chaleur de différentes Planètes, sont exacts comme calculs & démontrent exactement du principe dont j'ai parlé; mais dans ce cas il faut l'avouer, *Newton* n'a pas attendu que l'expérience lui indiquât si le calcul étoit applicable à la Physique, & comment il l'étoit; l'aveur de ce grand Homme; que l'observation nous a fait découvrir, est que selon pour ceux que la nécessité d'appliquer les Mathématiques à la science des corps,

en

engage à les unir par une application précipitée. Il résulteroit en effet du calcul de Newton, que la Comète de 1680 dont la révolution périodique est de 575 ans, a du être bien éloignée à chaque périhélie d'avoir perdu sa chaleur, lors qu'elle en acquerroit de nouvelle; puisque au bout de cinq cent mille ans, elle est encore mille fois plus chaude qu'un fer rouge; ces accumulations successives auroient du la faire briller d'un éclat assez grand pour qu'elle restât visible dans le point le plus éloigné de son orbite; cependant aucun Astronome ne lui a vu cet éclat extraordinaire: son apparence nébuleuse n'a pu être occasionnée par des vapeurs qui l'auroient environnée, puis qu'une chaleur telle que la sienne les auroit dissipées de reste; & la Comète a totalement disparu trois mois après son périhélie. Il est donc déjà probable que le calcul porte à faux dans ce cas; & en effet l'expérience nous apprend que la chaleur ne dépend pas de la distance au Soleil seulement, mais qu'elle tient aussi à la densité des

cou-

couches de l'atmosphère où on l'éprouve; de là vient que sous la Zone Torride le sommet des Cordilières, quoique plus voisin du Soleil, plus éclairé en tout sens des rayons de cet Astre que les plaines adjacentes, est la région d'un éternel hiver, parce que l'air raréfié à ces sommets ne retient & ne réfléchit qu'un petit nombre de rayons, tandis que ces plaines couvertes d'un air dense, rempli de vapeurs de toute espèce, échauffé par la réflexion de la lumière en tout sens, éprouve au même instant les ardeurs d'un brûlant été. Or si une hauteur d'une lieue (c'est à-peu-près la plus grande hauteur accessible; c'est celle du Coraçon où le mercure se soutenoit à 15 p. 10 l.) produit cette différence, si une variation dans la densité de l'atmosphère peut produire dans nos zones tempérées des différences de température qui aillent jusqu'à 65° dans 24 heures, que seroit-ce si l'on pouvoit s'élever dans l'air à la hauteur de 16 à 12 lieues? l'imagination est effrayée du froid rigoureux qui éteindroit à cette

hauteur tout sentiment & toute vie. La densité des rayons solaires, ou la proximité de cet Astre, n'est donc pas le seul élément de la chaleur qu'il fait éprouver; la densité de l'atmosphère doit entrer dans ce calcul (1): des lors pour conserver la chaleur nécessaire à la vie dans les Planètes supérieures, Mars,

Ju-

(2) Nous croyons qu'on n'a pas assez pensé à l'influence de ces deux élémens de la chaleur terrestre, lorsqu'on a cru nécessaire de recourir à l'hypothèse d'un feu central; ce *surplus* de la chaleur donnée par l'observation, sur la chaleur qui doit résulter de la théorie, ne peut-il pas s'expliquer par les réflexions multipliées de la chaleur à la surface du Globe, sa concentration par les couches les plus denses de l'atmosphère, & les vapeurs qu'elle contient? Nous ne prétendons pas donner ces conjectures pour autres que ce qu'elles sont; mais ce que nous voyons bien au moins, c'est qu'il faut encore consulter l'expérience, avant de se donner la peine d'expliquer ce qu'on connoît par l'hypothèse d'un feu central: l'observation fournira peut-être des moyens de se passer de ce feu d'ailleurs si improbable.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 35

Jupiter & Saturne, le Créateur n'a eu besoin que de leur donner de grandes athmosphères, telles que l'observation nous la montre en effet dans Mars, & l'on sent déjà que la prodigieuse athmosphère des Comètes condensée à leur surface dans l'aphélie, y concentre en effet la chaleur, & compense la diminution qui résulte de leur distance; tandis que cette athmosphère raréfiée, dilatée au périhélie, rejetée dans une direction opposée au Soleil, y maintient, même à cette proximité du foyer de chaleur, une température supportable pour ses habitants.

La Comète de 1769 avoit en effet avant d'arriver au périhélie, une athmosphère assez dense pour obscurcir son noyau; mais après y avoir passé, elle étoit devenue assez pellucide pour le laisser voir distinctement. Ces Astres n'éprouvent donc pas le froid rigoureux qu'on leur avoit assigné à l'aphélie, & les insupportables chaleurs que notre imagination leur attribuoit au périhélie. Le fluide qui les environne rend leur température plus éga-

le. La lumière dont ils jouissent n'est pas aussi différente à ces deux points de leur orbite qu'elle le paroît d'abord; le calcul la donne pour la Comète de 1680 dans son aphélie près de cinq fois aussi grande que celle de la pleine Lune, & les yeux de ses habitans comme les nôtres sont sans doute capables de contraction & de dilatation dans leur prunelle. Cette grandeur même de leur atmosphère rend l'obscurité de leurs nuits moins grande que celle des nôtres, par la quantité de rayons qui en sont presque toujours réfléchis & réfrangés. Par rapport à l'effet de la raréfaction ou de la dilatation de leurs fluides atmosphériques sur la respiration des habitans, on n'a qu'à faire attention à la prodigieuse différence que nous pouvons supporter à cet égard sans en être incommodés. Le même homme qui descendu dans une cloche de plongeur, a respiré un air trois fois plus dense que celui de la surface de l'eau, peut sans incommodité passer à l'air raréfié du sommet des Cordillères, pourvu que le passage se fasse
com-

comme il se fait dans les Comètes par des degrés insensibles.

L'Auteur ingénieux que nous suivons, ne se contente pas d'avoir montré qu'il est possible que les Comètes soient peuplées, il pourroit encore pour ainsi dire aux commodités, aux plaisirs des habitans & représente leur séjour agréable dans tous les points de leur orbite. Éloignés du Soleil ils ont une atmosphère tranquille & dense, qui douée de peu de mouvement diminue encore pour eux la sensation du froid; sensation qui dépend beaucoup, comme on le sait, de la vitesse du courant d'air qui touche notre peau. Plus près du Soleil ces habitans jouissent de vents alisés, frais & réguliers, qu'ils doivent à ce que la partie de leur atmosphère qui n'est pas tournée vers le Soleil, étant moins promptement échauffée que l'autre, la remplace par une circulation continuelle; circulation dont la vitesse augmente à mesure que l'Astre s'approche du périhélie. Mais la raréfaction de l'air, l'uniformité de son mouvement empêchent

en même temps que le vent qui résulte de cette vitesse ne soit orageux , & ne lui laisse que l'heureuse propriété de rafraîchir les habitans , & d'aider à leur respiration.

Supposons enfin, dit notre Auteur , que le mouvement de rotation des Comètes sur leur axe, se fasse dans un sens contraire à celui de leur mouvement autour du Soleil , les variations du jour à la nuit plus fréquentes à mesure qu'elles approchent du périhélie, augmentent encore la diversité du spectacle pour les habitans, & leur procureront une fraîcheur agréable dans ce point de leur orbite. Mais cette supposition contredit tout ce que nous voyons avoir lieu à l'égard des Planètes de notre Système , leurs mouvemens de rotation conspirant avec leurs mouvemens de révolution. L'amour des habitans cométiques entraîne ici notre Auteur, il veut multiplier les moyens de félicité pour eux; mais c'étoit bien assez qu'il nous eût rendu probable que ces Astres sont des séjours habités. Nous sommes loin de croire qu'il

qu'il ait *démontré*, & il ne le prétend pas lui-même. Mais peut-on démontrer dans cette matière? & ne suffit-il pas de tirer de principes simples & vrais des probabilités, qui s'accordent d'ailleurs si parfaitement avec l'idée de la Bonté du Créateur? C'est Être bienfaisant, qui n'a pas laissé un coin de ce Globe sans le peupler d'êtres heureux, chacun à leur manière, auroit-il laissé sans habitans des Globes inhabités, tandis qu'il lui coûtait si peu d'y répandre la vie & le bonheur?





ARTICLE TROISIEME.

VOYAGE EN ARABIE, par Mr.
NIEBUHR.

Dernier Extrait.

NOS Voyageurs en approchant des Villes réputées saintes en Orient, s'attendoient à voir augmenter l'animosité des Mahométans contre les Chrétiens; mais ils furent heureusement détrompés, car ils inspirèrent à ces gens simples, ignorans, mais hospitaliers, moins de défiance & de mépris que de curiosité & de surprise. Rien n'est plus propre à corriger de l'orgueil national, que de voir combien cet orgueil est général; les Arabes, au rapport de Mr. N. s'estiment eux-mêmes plus sages qu'aucune autre Nation, quoiqu'ils ne puissent disconvenir qu'ils ne soient moins versés dans les Sciences que d'autres Peuples.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 47

ples. La nouvelle de l'arrivée de plusieurs Européens à Dsjidda , parmi lesquels , disoit-on , se trouvoit un Astronome , se répandit bientôt jusqu'à la Mekke ; un des frères du Schérif avoit alors assemblé une nombreuse armée d'Arabes & menaçoit d'attaquer cette Ville ; le Schérif fit demander à notre Auteur si le Gouvernement demeureroit entre ses mains , ou s'il se verroit forcé de le céder à son frère. Mr. N. refusa de décider la question , alléguant son ignorance dans l'art de prédire l'avenir ; & sans déprimer cet art il ajouta que les Européens ne cultivoient l'Astronomie que pour perfectionner la navigation.

„ Un autre jour , dit M. N. , un Seigneur de Dsjidda me fit savoir qu'on lui avoit volé 200 ducats ; & souhaitoit que je lui indiquasse le voleur. Je m'excusai encore en disant que j'abandonnois cette Science sublime aux Savans Mahométans ; & bientôt après un Schech célèbre fit voir qu'il en savoit plus que moi. Il plaça tous les domestiques dans une rangée , fit une longue

prière, mit ensuite à chacun un petit papier dans la bouche, & leur ordonna à tous de l'avaler après les avoir assurés que cela ne feroit aucun mal aux innocens, mais que la punition du Ciel frapperoit le coupable. Après quoi il examina la bouche de chacun, & l'un d'entr'eux qui n'avoit point avalé le papier confessa d'abord d'avoir volé l'argent. Tous les voleurs Mahométans ne paroissent pas néanmoins être si faciles à intimider."

A Lohéia, Ville située dans l'Yemen, nos Voyageurs furent reçus avec beaucoup de cordialité, & les habitans se réjouissoient de posséder des Etrangers aussi extraordinaires. Ceux-ci firent voir à l'Emir & à d'autres Arabes de distinction tout ce qu'ils crurent pouvoir les intéresser.

"Mr. *Forskal*, qui leur montra toute sorte de petits objets sous un microscope, demanda aux domestiques un pou vivant. Ceux-ci parurent s'offenser de ce qu'un Européen les croyoit infectés de pareille vermine: mais après qu'il eût promis d'en payer quelques sols, il

se

se trouva bientôt quelqu'un qui lui procura ce qu'il avoit demandé. Rien ne fit plus de plaisir à l'Emir que de voir ce pou si gros. Tous les assistans de marque contemplèrent cet objet, & à la fin on appela le domestique qui jura de n'avoir jamais vu un si grand pou Arabe, & qu'il falloit absolument que l'animal qui étoit sous le verre fût un pou Européen. Cependant il conta à ses amis qu'il avoit eu le bonheur de vendre cet insecte à 4 sols; quelqu'un qui s'imagina sans doute que c'étoit une nouvelle branche de commerce cultivée par les Européens, vint le lendemain porter à nos Voyageurs une poignée de poux, offrant de les laisser à un sol la pièce. La lunette astronomique qui leur représentoit les objets renversés, excita aussi leur admiration. A chaque nouveauté ils s'écrioient *Allab akbar* (Dieu est grand)! Mr. Cramer souvent consulté en qualité de Médecin, fut un jour prié de se rendre dans une Maison qu'on lui indiqua; il ne put y aller d'abord, & peu après on l'avertit que le

che-

cheval de l'Arabe qui l'avoit mandé, l'attendoit à la porte. Ce cheval étoit sellé, & le Médecin se disposoit à le monter, lorsqu'on lui signifia que c'étoit là le malade qu'il s'agissoit de guérir. Les Médecins Arabes ne se font point de peine d'exercer leur art sur les animaux, mais Mr. *Cramer*, comme on s'en doute, ne voulut pas se charger de cette cure : à son défaut elle fut entrepreprise par un domestique de ces Messieurs qui avoit appris à traiter les chevaux ; le succès qu'il eut dans cette occasion le fit passer pour Médecin, & les Arabes le mandèrent dans la suite pour guérir des hommes.

Nos Voyageurs s'amusoient quelquefois à faire de la Musique ; curieux de les entendre un vieux & riche Marchand de Loheia se fit transporter chez eux. „ Il étoit très poli & nous assura qu'il ne haïssoit point les Chrétiens ; que même sa Religion ne le lui permettoit pas , puisque Dieu étoit le Créateur de tous les hommes & toléroit toutes les Religions ; qu'il préféroit
les

les Chrétiens à tous ceux qui profes-
soient des Religions étrangères : & à
cette occasion il nous cita une senten-
ce des *Sabibs*, qui fait dire à Mahomet
que l'on peut mieux se fier aux Chré-
tiens qu'aux Juifs ". Il fut très content
de la Musique de nos Voyageurs , & en
récompense leur offrit à chacun un de-
mi écu ; les Arabes ne refusent guère de
présent, aussi fut-il très étonné qu'on
ne voulut pas accepter celui-ci , per-
suadé sur-tout qu'on ne se donneroit
pas la peine d'apprendre la Musique si
ce n'étoit pour gagner de l'argent.

Dans un village de la route qui con-
duit de Lohela à Beit-el-Fakih, il y a
une *Manfale* , c. à d. une maison où
pendant certains jours , les Voyageurs
sont traités gratis, s'ils veulent se con-
tenter de l'être à la manière du Pays :
les nôtres y reçurent un accueil distingué.
Dans les auberges où l'on paye , chaque
personne au lieu d'une chambre meu-
blée , est réduite à ne louer qu'une
chaise longue , espèce de canapé , pour
s'y asseoir pendant le jour & y dormir
la

la nuit. A Beit el Fakih Mr. N. & sa compagnie habitèrent un édifice, dont le propriétaire avoit été chassé par de petits insectes de la grandeur d'une fourmi, nommés *Ard* en Langue Arabe. « Il y en avoit, *dit l'Auteur*, dans toutes nos chambres. Ils se construisent un chemin couvert de terre depuis le sol jusqu'à l'endroit où ils cherchent de la nourriture. Ils mangent les fruits, les habits, en un mot tout ce qu'ils trouvent; --- Ils font encore de grands dégâts dans les jardins. Ils construisent leurs chemins couverts depuis la racine de l'arbre jusqu'au sommet, où ils mangent le nouveau bois & font périr l'arbre. On prétend néanmoins qu'ils n'attaquent pas tous les arbres, mais uniquement ceux dont le goût du bois est doux & flatte leur organe: & comme les jardiniers le connoissent, ils ne font que détruire tous les deux ou trois jours les chemins couverts de ces insectes pour les empêcher de nuire. Nous renversâmes les chemins couverts qu'ils avoient construits

le

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 47

le long des murailles de nos chambres, & nous les vîmes en peu de temps reconstruits quatre à cinq fois de suite. Ces insectes travailloient bien plus vite dans l'obscurité, que lorsque nous posions auprès d'eux une chandelle allumée."

On trouve ici un exemple de la fermeté que montrent les Arabes dans le malheur. Pendant le séjour que fit Mr. N. à Beit el Fakih, un incendie consuma une partie de la Ville; cependant on n'entendoit dans les rues ni cris, ni lamentations, & lorsqu'on plaignoit le sort des habitans, ils répondoient que c'étoit la volonté de Dieu.

Moccha n'a pas plus de 400 ans d'antiquité; on dit qu'environ vers ce temps-là vivoit un Solitaire fameux, nommé *Sebech Sebadeh* qui passe généralement pour fondateur de cette Ville. Ce Sebech s'acquit une si grande réputation par sa vie solitaire & religieuse, qu'on venoit des pays éloignés pour entendre ses instructions. On raconte à son sujet l'anecdote suivante.

vante. « Un jour un vaisseau des Indes & destiné pour Djidda jetta l'ancre dans ce parage. Les gens de l'équipage ayant apperçu une petite cabane dans ce désert, la curiosité les engagea à aller à terre. Le Schech fit à ses hôtes l'accueil le plus gracieux & les régala de café, boisson qu'il aimoit beaucoup & à laquelle il attribuoit maintes excellentes vertus. Les Indiens pour qui l'usage du café étoit tout à fait nouveau, regardèrent cette liqueur chaude comme un remède. Ils s'imaginèrent que peut-être pourroit-on s'en servir à guérir le Marchand de leur vaisseau, qui justement se trouvoit malade, & le Schech *Schüdeli* les assura que par le secours de ses prières & l'usage de cette boisson non seulement le malade seroit rétabli, mais qu'il lui procureroit encore un gain considérable s'il vouloit débarquer ses marchandises. Il prophétisa en même temps qu'un jour à la même place seroit bâtie une Ville commerçante, & que les Indiens y viendroient dans la suite vendre une grande partie de leurs marchandises.

ses. Ce langage parut si singulier au Marchand, que l'envie lui prit de se faire transporter à terre le jour suivant, afin de voir lui-même & d'entretenir cet homme extraordinaire. Il devoit venir ce jour là même une grande quantité d'Arabes pour visiter le Solitaire & entendre sa prédication. Le Marchand avala le café que le Schech Schädeli lui avoit apprêté & se trouva mieux. Parmi les Arabes qui étoient venus rendre visite au Schech, se trouvèrent plusieurs Marchands ; ils achetèrent toute la cargaison. Le Marchand étranger s'en retourna ainsi plein de satisfaction aux Indes, & la grande sainteté du Schech se répandit de plus en plus parmi ses compatriotes. Autour de la petite cabane de *Schädeli* on en bâtit plusieurs autres. A mesure que les Marchands s'y rendoient par terre en plus grand nombre, il y venoit aussi mouiller plus de vaisseaux. C'est ainsi qu'il s'y forma d'abord un Village, & peu après la Ville commerçante de Moscha prit son origine. " Les descendants du

Tome XLVI. Part. I. D Schech

Schech sont encore honorés actuellement à sa considération, & le Peuple ne jure ordinairement que par lui. Un Marchand de la Mecque fit sur ces sortes de Saints, une remarque à laquelle on ne seroit pas attendu de la part d'un Mahométan. „ Il faut toujours à la populace, disoit-il, un objet sensible qu'elle honore & qui la tienne en crainte. C'est ainsi qu'à la Mécque & à Médine tous les sermens se font au nom de Mahomet, au lieu qu'on devroit s'adresser à Dieu. A Moccha je me fierois peu à un homme qui affirme quelque chose en prenant le nom de Dieu à témoin, mais je puis compter sur la foi de celui qui jure par le nom de *Schâdeli*, dont la mosquée & le tombeau sont devant ses yeux. ” Le Saint que la Ville de Tâas a adopté pour patron, est *Ismaël Malk* qui passe pour avoir été Roi; son corps repose dans une Mosquée qui porte son nom; mais depuis qu'il s'est avisé de faire un miracle qui coûta cher au Gouverneur alors en charge, il n'est plus permis d'approcher de son tombeau.

Deux

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 51

Deux Mendiants étant venus demander l'aumône à ce Gouverneur, il ne fit la charité qu'à un seul : l'autre courut chercher un asyle au tombeau du Roi *Ismaël*, & le pria de venir à son aide. *Ismaël*, qui de son temps avoit été fort libéral, ne voulut pas laisser partir cet homme si rempli de foi sans l'exaucer : il ouvrit son sépulchre mure & remit au mendiant une lettre pour le Gouverneur, avec ordre de payer au porteur 100 sours en espèce. Le tout fut examiné avec la plus scrupuleuse attention, & il fut vérifié qu'*Ismaël Mülk* avoit écrit de sa propre main la lettre en question, & y avoit apposé son sceau ordinaire. Le Gouverneur se crut obligé de faire honneur à la lettre d'un si grand Roi & d'un si grand Saint ; mais dès lors le tombeau fut fermé hermétiquement, pour qu'il n'en sortît plus de pareilles lettres. Certains Peuples de l'antiquité croyoient voir quelque chose de divin dans les foux, les Egyptiens modernes paroissent aussi avoir pour eux une sorte de vénération, car tous les foux y sont dé-

corés du titre de Schech, & quelquefois même après leur mort ils sont rangés au nombre des Saints.

Mr. NIEBUHR avertit tout Marchand qui arrive à Moccha, de se défier des courtiers Mahométans, & de s'adresser plutôt aux Banians, parmi lesquels il y a des Négocians pleins de probité. „On peut faire ici plus de fonds sur un Payen que sur un Mahométan. Les Marchands Mahométans, dans tous les Pays, ont l'ame assez basse pour chercher à irriter les Chrétiens qu'ils ont dupés & dont ils ont quelque crainte, & à faire en sorte que dans leur colère ils en soient chargés d'invectives. C'est alors qu'ils poussent de grandes clameurs, sous prétexte qu'on a mal parlé de la Religion Mahométane; ils menacent les Chrétiens de les traduire devant le Magistrat, & plusieurs afin d'en être quittes, payent de grosses sommes.”

Le Roi de Sardaigne avoit aussi envoyé dans les Pays Orientaux une Société de Savans, à la tête desquels étoit Mr. *Donati*, dont on vante ici les lumières.

mières, le courage & l'activité. On raconte que pendant un voyage qu'il fit sur le Nil, ayant un jour débarqué pour dessiner quelques ruines, deux Arabes vinrent à lui à bride abattue ; ses domestiques & quelques marchands qui étoient auprès de lui le prièrent de rebrousser chemin pour ne pas tomber entre les mains de ces brigands, mais il ne discontinua pas de dessiner lors même que tous ses compagnons de voyage s'en retournèrent sur le vaisseau. Les Arabes s'élancèrent sur Mr. Donati, comme s'ils eussent voulu le percer de leurs lances ; mais il étoit si attaché à son dessin, qu'il ne fit attention à eux que quand ils furent tout près de lui, & même alors il ne témoigna pas la moindre crainte. Très étonnés de rencontrer un homme que rien ne pouvoit détourner de son occupation, les Arabes descendirent de cheval, s'affirent par terre à côté de lui, jusqu'à ce qu'il eût achevé de dessiner, & le laissèrent ensuite retourner tranquillement au vaisseau. Mr. N. rap-

porte aussi diverses particularités au sujet d'un Mr. *Simon*, Naturaliste & Médecin, venu de France en Orient, & qui dans un accès de chagrin ou de délire avoit embrassé le Mahométisme à Diarbekr. " Il s'imaginait peut-être que les Turcs alloient lui donner de quoi vivre dans l'abondance en considération de ses talens, n'ayant certainement parmi eux personne qui en possédât de pareils. Mais il fut la dupe de son imagination. On lui laissa gagner sa vie comme il put en exerçant la Médecine; & quoique les Turcs fissent grand cas d'un Européen versé dans cet Art, on ne laissa pas de le mépriser comme un traître à sa Religion & à sa patrie. Sur quoi Mr. *Simon* s'en alla à Bagdad, & y vécut partie en débitant des drogues, & partie en exerçant la Médecine. Tout cela ne lui fit cependant pas perdre le goût des Sciences; il se mit même à herboriser avec beaucoup d'activité. " La Perse étoit alors déchirée par des guerres civiles. Un des

Chefs

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 51

Chefs de la rebellion tomba malade, & apprenant qu'il y avoit à Bagdad un Médecin Européen, l'envoya chercher; mais celui-ci refusa d'aller trouver le Seigneur Persan; très irrité contre lui le malade le fit saisir & on le contraignit à force de coups d'être Médecin malgré lui. Les Turcs en général ne payent pas beaucoup leurs Médecins, mais la plupart d'entr'eux étoient si fermement au fatalisme, que quand le malade venoit à mourir ils n'en attribuent pas la faute à celui qui l'a traité. Les Persans de distinction n'ont pas tant de complaisance. Le Khân étant venu à mourir, Mr. Simon fut battu & traîné en prison. Mais ce parti ne tarda pas à être chassé de la Ville par un autre. Le nouveau Khân étant aussi malade, apprit qu'il y avoit un Médecin Européen dans les prisons; il le fit remettre en liberté sur le champ, & celui-ci lui ayant procuré une guérison complète, lui demanda la permission de s'en retourner à Bagdad; mais le Khân ne

voulant pas se défaire d'un Médecin aussi habile, l'obligea de le suivre dans toutes ses campagnes. Un jour il fut surpris & taillé en pièces par l'ennemi, & Mr. *Simon* y périt avec les autres.

Ce premier Volume est terminé par les remarques géographiques d'un Hollandois renégat, qui a voyagé dans l'Yemen; & par des Observations sur l'atmosphère faites par Mr. NIEBUHR à Constantinople, à Kahira, en Arabie, & à Bombay.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 57



ARTICLE QUATRIÈME.

CANTIQUES tirés en partie des
Pseaumes, & en partie des Poésies
sacrées des meilleurs Poètes Fran-
çois, avec des airs notés. Par
Mr. JEAN DUMAS, Pasteur Fran-
çois de l'Eglise Réformée de Leip-
sick. A *Leipsick*, chez les Hé-
ritiers *Weidmann & Reich* 1775. 8^d.
in 8°. d'environ 800. pages.

Il y a long-temps, dit l'Éditeur,
que les Eglises Réformées Fran-
coises sentent le besoin d'un Recueil
de Cantiques, meilleur pour la Poésie
& la Musique, plus complet sur les ma-
tières de la foi & de la morale, plus
adapté aux circonstances des temps é-
vangéliques, & en général plus propre
à ranimer la piété & le zèle pour le

service divin, que ne l'est la Version des Pseaumes dont elles se servent dans leurs dévotions publiques & particulières." Indépendamment des fautes contre la Poésie & la Langue, Mr. D. y relève des imperfections plus considérables. Les sujets en sont trop peu variés, trop peu assortis aux besoins spirituels des Chrétiens. Ces Pseaumes sont pleins d'allusions & de prédictions obscures & inintelligibles pour le Peuple, de figures, d'images opposées à notre génie & à nos mœurs. Enfin on y trouve des imprécations & des vœux, qui pouvoient être légitimes dans les cas particuliers de leurs Auteurs & de l'Eglise Juive; mais qui ne peuvent plus l'être pour nous, étant absolument incompatibles avec l'esprit si saint & si doux du Christianisme.

" Il est donc du devoir des Eglises Réformées, & de leur zèle pour la gloire de Dieu & l'avancement de la piété parmi elles, de renoncer à cette Version froide & défectueuse, de n'en conserver que les morceaux les meilleurs, les plus édifiants

édifiens , les plus convenables à des
 Chrétiens; & de suppléer le reste par
 des Cantiques mieux faits, plus rem-
 plis d'œuvres de pensées & de senti-
 mens sur les principaux points de la
 Religion & de la Morale, à l'exemple
 de nos Frères de presque toutes les Com-
 muniions Chrétiennes, qui ont été à cet
 égard plus sages que nous. " M. DU-
 MAS prouve ensuite que ce changement
 est légitime. " Nos Pseaumes rimés ne
 font point la Parole de Dieu, à laquel-
 le, sans doute, il ne nous est pas per-
 mis de rien retrancher ni changer; c'est
 l'ouvrage des hommes, comme le sont
 tous les Livres qu'ils composent sur les
 vérités & les devoirs de la Révélation,
 sans être inspirés par le Saint Esprit. —
 Celui qui prêche doit bien annoncer
 cette Parole sainte, mais ce n'est pas
 son Sermon qui l'est; c'est le par esprit
 de la Révélation qu'il y présente. Il
 en est de même de notre Version des
 Pseaumes: elle ne peut être non plus
 la Parole de Dieu, qu'autant qu'elle
 contient le véritable esprit de la Révé-
 lation

lation. Or cet esprit se retrouve encore mieux dans d'autres Cantiques, où l'on n'apperçoit ni imprécations, ni mouvemens de vengeance, ni pensées terrestres, & où tout respire la piété & la charité Chrétienne, bien plus parfaites, sans contredit, que la piété & la charité Judaïques. Il est donc permis de préférer ces derniers Cantiques aux Pseaumes. " Ce changement n'est pas moins nécessaire qu'il est légitime. N'est-il pas du devoir des Chrétiens, d'employer dans le culte qu'ils rendent à Dieu tout ce qui peut le rendre plus auguste & plus touchant? „ N'est-il pas nécessaire de réduire les moqueurs profanes au silence, par des Hymnes qu'ils soient forcés d'estimer? Quand le monde travaille à se captiver tous les mortels, en rendant toujours ses plaisirs plus piquans, quand le goût s'épure & s'étend, quand presque dans tous les ordres de la société, les hommes gâtés par les raffinemens des Arts deviennent plus délicats & plus difficiles sur les choses saintes, n'est-il pas nécessaire alors de leur pré-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 61

présenter la Religion sous une forme plus imposante , & plus agréable , qui la leur fasse goûter & aimer ; de chercher à soutenir par des moyens assés & légitimes la piété qui s'éteint de tous côtés sur la terre ; & de réchauffer pour elle des coeurs qui sont déjà tout de glace &c. ". Pressé par ces raisons , & animé par l'exemple & le succès de M. *Zollicoffer* , qui a fait pour l'Eglise Réformée Allemande ce qu'on propose ici pour l'Eglise Francoise de la même Communion , Mr. DUMAS n'a pu résister au desir de procurer un secours important à la piété de ses frères , en publiant un Recueil de Cantiques bien plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'ici. Il nous a paru en examinant ce Recueil , que l'exécution répond à un but si noble ; on ne doit pas s'attendre à la vérité , que dans une Collection aussi nombreuse tous les morceaux soient de la même force ; entre les Odes des *Rousseau* & des *Pompignan* , & les Cantiques de *Piçet* , l'intervalle est immense ; mais

Mr.

Mr. D. n'a pas cru devoir entièrement rejeter ceux-ci, d'un côté, pour en offrir sur des sujets qui n'ont point été traités par les bons Poètes, de l'autre parce qu'il seroit difficile d'en faire de meilleurs pour le Peuple, qu'il ne devoit pas perdre de vue dans un Livre destiné à l'éducation publique. La nouvelle Version des Pseaumes donnée par M. Gatin, a été d'un grand secours à M. D. ; il en a pris tout ce qui a pu convenir à son but & être mis sur des aïts faciles ; les *Opuscules sacrés & lyriques*, imprimés à Paris en 1772, lui ont fourni des Cantiques admirables pour la simplicité & l'onction ; d'autres qu'on trouve ici seront absolument nouveaux pour les François, l'estimable Madame Reclam les a heureusement traduits du célèbre Gellert ; enfin l'Editeur lui même en a composé quelques uns. Ceux qui ont pour la Version usitée dans nos Eglises un attachement exclusif, lui sauront gré du moins d'avoir conservé en entier les plus beaux Pseaumes, seulement en y faisant de légères

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 63

res corrections. Il y a tout lieu de croire que plusieurs Eglises feront bientôt usage de ce Recueil dans le Culte Public; en attendant que l'adoption fût générale, nous osons conseiller l'acquisition de ce Livre à toutes les familles, qui mettent au rang de leurs devoirs celui de s'édifier par la lecture ou par le chant des Hymnes consacrés à la louange de Dieu. „J'ai voulu, dit Mr. D. que ce Recueil put servir aux Chrétiens de tous les ordres & de toutes les Communions, parce qu'ils me sont tous chers. ”

Nous rapporterons quelques Strophes du Cantique sur le Jugement Universel, qu'on a substitué ici au Pseaume LII.

*Quel spectacle se découvre
A mes timides regards?
La route céleste s'ouvre;
Qu'entends-je de toutes parts?
Les vents soufflent, les mers grondent;
Les élémens se confondent,
Par des mouvemens divers;
Et brisant enfin leur digue,*

Tout

*Font une funeste ligue
Pour détruire l'Univers.*

*Le père du jour expire :
L'horreur, le trouble & la nuit
Etablissent leur Empire :
La Lune sanglante fuit :
Les feux du Ciel se conjurent,
Et des feux nouveaux s'allument,
Dont la lugubre clarté
Est le terrible présage,
De cet instant qui partage
Le temps & l'éternité.*

*Un son égal au tonnerre,
Annonce le jour fatal,
Et donne à toute la terre,
Le redoutable signal.
A cette voix menaçante,
La mort même obéissante
Ouvre son avare sein ;
Et je vois par tout le monde,
D'une poussière féconde
Renaitre le genre humain.*

Parmi

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 63

Parmi cet immense nombre
D'hommes tremblans, éperdus,
Règne une tristesse sombre;
Tous les rangs sont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les Rois, les Héros, les Sages
Reconnoissent aujourd'hui,
Qu'esclaves du même Maître,
Au moment qu'il veut paroître,
Tout s'eclipse devant lui.

Pour annoncer sa venue,
Le ciel s'embrase d'éclairs :
Je l'aperçois dans la nue,
Assis au milieu des airs :
La sainteté le couronne,
La majesté l'environne,
La foudre part de ses yeux,
Et sur son front la justice,
Menace d'un prompt supplice
Les mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes
Cause ce nouveau Soleil,
En dissipant les fantômes,
Produits par un long sommeil;

Tome XLVI. Part. I. E Sei

*Saisi d'une peur folle,
Le juste se croit à peine
A couvert de son courroux;
Et l'on entend les coupables
Pousser ces cris lamentables:
Montagnes, tombez sur nous.*

*Il commande; 6^e les abîmes,
A sa parole s'ouvrent
Engloutissent les victimes
Qu'il livre aux feux dévorans;
Et du séjour de la joie
Lui même traçant la voie,
Les justes vont triomphans
Fouir du riche héritage,
Qu'il a promis pour partage
A ses fidèles enfans.*

Mr. DUMAS a souvent substitué des vers plus concrets et plus harmonieux aux vers prosaïques de notre Version. Pour mettre nos Lecteurs en état d'en faire la comparaison, nous transcrivons les vers qui se rapportent au verset 7 du Ps. CIV.

Les

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1776. 67

Les monts sans la sueur Et sans l'art des hommes,

Sont arrachés du Ciel par tes divines mains :

Des fruits de tes travaux, exécutés sans peine,

Tout l'Univers jouit, toute la terre est pleine.

Tu bonté, qui soutient l'homme Et les animaux,

Fertilisant les prés, les champs Et les étangs,

Produit le bled, la vigne, Et toute autre ver-

ture,

Pour le plaisir de l'homme Et pour sa nour-

riture

Il faut avouer cependant que tous les changemens ne sont pas également heureux ; par exemple nous sommes fâchés qu'on ait substitué ces vers

O Dieu qui nous entends des Cieux ;

Ecoute cet aveu pieux,

à deux vers du P^r. LXXXIV, dont le second n'a pas la dureté de celui que Mr. D. met à la place.

Afin que tout dans ce Recueil respirât l'esprit du Christianisme, notre Au-

leur s'est permis quelques libertés même à l'égard des Pseaumes traduits par nos plus grands Lyriques, & il en a retranché, avec raison, tous les endroits où le Chrétien ne peut adopter le langage du Poëte. Pour nous borner à un seul exemple, voici comment Mr. le Frano de Pompignan termine la belle Ode tirée du Ps. CXXXIX.

*De tant de bontés frappée,
 Mon ame s'attache à toi:
 Mais quand ta brillante épée
 Glace les pécheurs d'effroi,
 Plein de zèle je m'écrie,
 " Troupe aux meurtres aguerrie,
 " Osez dire désormais,
 " Seigneur! vos peuples seroient
 " Occupent en vain les Villes
 " Qu'ils tiennent de vos bienfaits.*

*Ces monstres qui te baïssent,
 Que je les bais; ô mon Dieu!
 Ils m'insultent, me trahissent,
 Et m'accablent en tout lieu.*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 69.

• Juge-mous: punis leur trame ;
• Et si tu vois que mon ame
• Suive encor l'iniquité,
• Conduis sa marche incertaine,
• Vers la route qui nous mène
• A l'heureuse Eternité.

• Voyons maintenant comment **Mr.**
• **DUMAS** a changé ces deux Strophes, qu'il
• réduit à une.

• De tant de bontés frappée,
• Mon ame s'attache à toi.
• Que, leur erreur dissipée,
• Les méchans tremblent d'effroi.
• Tu le fais: je hais leur trame,
• De mon cœur, qui te réclame,
• Vois, Seigneur, l'intégrité:
• Fixe sa pente incertaine
• Dans la route qui nous mène
• A l'heureuse Eternité.

Mr. DUMAS ne s'est point borné à
recueillir ici les meilleures Poésies sa-

créées de notre Langue, il y a joint encore un petit nombre de Poésies morales, parmi lesquelles on retrouve la plus grande partie de l'Ode de Mr. Thomas sur les devoirs de la Société.

Les nouveaux Cantiques pour les Solemnités sont pleins d'onction ; si l'on n'y découvre pas les beautés de la haute Poésie, au moins ils remplissent le but de l'Auteur : ils excitent dans l'ame des mouvemens assortis aux grands objets qu'ils retracent. Embarrassés dans le choix, nous n'en rapporterons aucun ; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de faire connoître à nos Lecteurs le Cantique intitulé : *Sur le bonheur du Ciel.*

O Dieu, qui dans les feux des splendeurs éternelles

*Règnes sur ce séjour où les esprits heureux,
Dans un saint tremblement se couvrent de leurs ailes*

En voyant de ton front l'éclat majestueux.

Dans

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 71

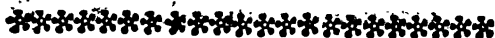
Dans ce fatal exil un voile épais & sombre
Enveloppe nos pas; la foi seule nous luit:
Mais ton jour, ô Seigneur, devant qui fût
toute ombre,
Fera, loin de nos yeux, disparaître la nuit.
Ce jour de la résurrection que figurant nos fêtes:
Tu l'apprenais à nous, Dieu de tous biens;
Le grand Aïe, qui brille en son sein sur
nos têtes,
N'est qu'un faible rayon de sa sainte clarté.
Que tu tardes long-temps pour une âme fidèle,
O jour, après lequel nous devons soupirer!
Mais pour te posséder, ô lumière éternelle,
Du poids de notre corps il nous faut se défaire.

O quand de ses liens notre âme dégagée,
Dieu tout bon, dans ton sein portera son effort!
Dans tes divins serpens, dans toi-même plongée,
Te voir, t'aimer toujours, sera son heureux sort.

Suprême charité! fais par ta sainte grace
Que sur ce bien promis nos vœux soient arrêtés,
Et qu'un jour éternel succède au court espace
Des jours qu'en notre exil tu nous auras comptés.

Afin qu'on pût les chanter plus facilement, Mr. D. a laissé sur leurs propres airs, tous les vieux Pseaumes qu'il a conservés; il a approprié de nouveaux Cantiques aux plus mélodieux de ces airs; il en a mis nombre d'autres sur de belles mélodies qu'on chante dans les Eglises Allemandes, & en a fait composer de nouvelles pour ceux qui ne pouvoient aller sur aucun air d'Eglise connu. On trouve l'air noté sous le premier verset de chaque Cantique. Ce Recueil est terminé par des Prières très édifiantes.





ARTICLE CINQUIEME.

INLEIDING TOT DE BESCHOUWENDE
EN WERKDADIGE MEETKUNDE, en
*het gebruik van dezelve in het Land-
meeten en Waterpassen enz. Op eene
nieuwe en eenvoudige manier voor-
gesteld en betoogd, door J. J. BLAS-
SIERE, Meester in de vrye Kunsten,
Lecraar in de Wysbegeerte en gead-
mitteerd Landmeeter. Lid van de
Hollandsche Maatschappij der Weten-
schappen en van die te klein Baurzen
in Lutzen;*

C'est-à-dire,

INTRODUCTION A LA GEOMETRIE
THEORETIQUE ET PRATIQUE,
appliquée à l'Arpentage & au
Nivellement. Exposée & dé-

montrée d'une manière simple & nouvelle , par Mr. BLASSIERE , Docteur en Philosophie & Arpenteur Juré, &c. grand 8°. deux Volumes, qui contiennent 634 pages sans la Préface, & la Dédicace, avec 14 Planches en cuivre proprement gravées. A la Haye chez Menfert & van Drecht 1776.

La disette de bons Ouvrages Hollandois sur la Géometrie, son application à l'Arpentage & au Nivellement, a engagé l'Auteur à composer celui que nous annonçons. Une longue expérience l'a convaincu que les Elémens d'Euclide, qui se trouvent en Hollandois, sont traités d'une manière trop abstraite pour la plupart de ceux qui veulent s'appliquer à la pratique de la Géométrie. Ce sont d'ordinaire des Gens dont l'éducation & les facultés ne leur permettent pas de s'adonner à une étude suivie des Auteurs anciens, qui
par

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1775. 75

par la subtilité de leur méthode sévère & abstraite, demandent non seulement une longue application, mais outre cela un guide éclairé pour les aider à sentir le prix & la beauté de cette méthode. Mr. BLASSIERE a donc tâché de se frayer une autre route, qui sans être moins sûre à l'avantage d'être plus simple & plus à la portée du commun des Lecteurs.

C'est en suivant le plan de la Géométrie de Mr. l'Abbé de la Caille, que l'Auteur a rassemblé dans le premier Tome, non seulement toute la Théorie de la Géométrie, telle qu'on la trouve dans les six premiers & le 11^e & 12^e Livres des Elémens d'Euclide; mais encore un grand nombre de vérités mathématiques découvertes depuis, & que personne avant lui ne s'étoit donné la peine de rassembler, & de mettre sous le point de vue convenable pour être failes des commençans avec facilité.

Le second Tome est destiné à enseigner

gnor les différentes parties de la Géométrie Pratique, telles que sont la division & l'assemblage des figures, leur transformation, leur toisé; la Trigonométrie rectiligne & tous les calculs qui y sont relatifs; les travaux de campagne tels que sont la manière de tracer & de lever des Plans; la détermination du niveau des différentes parties d'une Province, relativement aux eaux dont elle est baignée &c.

Sans nous engager à donner le plan détaillé sur lequel l'habile Auteur a travaillé, nous ferons voir en peu de mots en quoi cet Ouvrage est essentiellement différent de ceux qui l'ont précédé. La plupart des Géomètres, qui ont publié des Elémens, se sont appliqués à établir préalablement les propriétés des triangles, afin de s'en servir à démontrer celles du cercle, au lieu qu'ici les propriétés du cercle sont employées à démontrer celles des autres figures. La Géométrie des lignes & celle de leurs intersections est le premier objet qui s'offre

JUINLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 77

s'offre au Lecteur; après quoi il est parlé de celle des surfaces & de tout ce qui y est relatif.

Les Proportions & ce qui en dépend viennent ensuite. Leur application, tant aux côtés des figures qu'à la comparaison de leurs surfaces, fait le sujet de différens articles suivans; & les recherches sur la quadrature du cercle, avec les usages dans la résolution de différens Problemes géométriques terminent cette Partie.

Il est parlé ensuite de la Théorie des Plans, de leurs intersections, & de l'usage qu'on peut faire de cette théorie. Dans la Géométrie des solides, qui vient ensuite, on trouve une nouvelle manière de considérer les corps géométriques, de déterminer leurs surfaces & leur solidité, avec l'application à leur toisé.

La marche de l'Auteur dans la démonstration de ces différens objets, est variée selon le sujet. Les deux premières Parties sont démontrées synthétique-

quement selon la méthode des Anciens; au lieu que dans les proportions & tout ce qui peut y être rapporté, il a fait usage de la méthode analytique, comme étant plus propre à traiter ces matières. Mais il a évité autant qu'il étoit possible de charger ces démonstrations d'expressions algébriques, afin de ne point déplaire à bien des Lecteurs, qui accoutumés à l'ancienne méthode & ne connoissant l'analyse que de nom, se révoltent au premier indice d'algèbre qu'ils croient appercevoir.

La Théorie étant traitée dans tous ses points, l'Auteur consacre le second Tome à en montrer l'application. Quatre différens objets en sont le sujet. 1^o. l'application de la Géométrie à la transformation, la division & l'assemblage des figures; 2^o. l'application de l'Arithmétique à la Géométrie; 3^o. l'Arpèntage ou l'Art de tracer & de lever des Cartes ou des Plans; 4^o. le Nivellement.

Dans l'application de l'Arithmétique,
on

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 79

on trouve , 1°. l'extraction des racines quarrées & cubiques, tant pour les nombres entiers que pour les fractionnaires, & leur usage dans la détermination de la surface des figures & des corps. 2°. La construction des Logarithmes & l'avantage qu'on peut tirer de ces nombres dans le calcul numérique. 3°. La Trigonométrie rectiligne & son application dans le calcul des triangles. Il y a beaucoup de neuf dans la manière de présenter ces deux derniers articles, qui sont traités avec soin & avec plus d'étendue qu'on ne le fait communément.

Jusqu'à présent, on n'avoit point d'Ouvrage, où l'arpentage fût traité avec assez de clarté & d'étendue pour qu'un commençant pût par son secours, passer des premiers élémens jusqu'aux Problèmes les plus difficiles. L'Auteur a tâché de rassembler dans 51 Propositions, tout ce qui se trouve sur cette matière dans les différens Ouvrages qui sont venus à sa connoissance. L'occasion qu'il a eue depuis quatorze ans de travailler sur le terrain, lui a fait voir,

com-

combien il s'en faut que les Livres Élémentaires qui traitent cette matière ne soient assez complets. Tous laissent bien des choses à desirer, tant pour la manipulation des instrumens, que pour lever les difficultés que l'on rencontre lorsqu'on est obligé d'opérer en grand sur le Terrain, & de lever des Cartes d'une grande étendue de pays.

Dans les Ouvrages des Académiciens François qui ont travaillé au Pérou & dans la Laponie, il se trouve plusieurs Problèmes curieux & peu connus que Mr. BLASSIERE a rassemblés. La partie du dessin & du levis des plans; la description des instrumens dont l'arpenteur peut faire usage; le rapport des différentes mesures à celle de Rhyndland, le nivellement avec la manière d'en faire les profils, s'y trouvent rassemblés; de manière qu'on peut regarder cet Ouvrage, comme le plus complet & le plus méthodique qui ait paru jusqu'ici dans ce genre.



ARTICLE SIXIEME.

DISCOURS PRONONCES DANS L'ACADE-
MIE FRANÇOISE, le Jeudi 20 Juin
1776 à la réception de Mr. DE
LA HARPE, in 4^o de 34 pages, chez
Demonville 1776.

Nous connoissons peu de Discours
Académiques mieux écrits & plus
intéressans que ceux-ci. Dans celui de
M. DE LA HARPE, indépendamment
des remerciemens d'usage, (dont per-
sonne sans doute ne lui contestera la
sincérité) & des éloges qu'il devoit à ses
prédécesseurs, on trouve des pensées
très judicieuses sur les avantages que
procure à un Homme de Lettres le
commerce de ses Confrères ; sur les
fruits qu'il doit retirer & les inconvé-
niens qu'il peut avoir à craindre du com-
merce des Grands. Mr. d'Alembert a
Tome XLVI. Part. I. F trai-

traité autrefois le même sujet (1), & nous sommes surpris que le Récipiendaire, qui jusqu'alors n'avoit manqué aucune occasion de rendre hommage à cet illustre Ecrivain, n'ait fait aucune allusion à ce Discours, qui passe avec raison pour un de ses chefs d'œuvres. M. DE LA HARPE ne dissimule point que l'honneur qu'il vient d'obtenir fut de tout temps l'objet de son ambition : „ J'ai regardé comme le but de mes efforts, cette adoption qui en devient la récompense. J'aurois voulu, je l'avoue, dans l'émulation que vous m'inspiriez, pouvoir vous offrir des titres plus nombreux & plus brillans. Mais instruit par l'expérience que dans la culture des Arts, les difficultés qu'ils offrent par eux-mêmes, toutes pénibles qu'elles peuvent être, ne sont pas toujours les plus insurmontables; obligé de n'avancer qu'à pas lents dans une carrière qui semble se refermer sans

ces-

(1) Voyez ses *Mélanges*.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 83

cesse, au moment où l'on se présente pour y courir, je me suis occupé du moins à célébrer mes modèles, en même temps que je m'étudiois à les imiter : semblable à ces Guerriers qui en marchant au combat, répètent dans leurs chansons militaires le nom & les louanges des Généraux qui ont vaincu". On a du applaudir à la définition & au tableau qu'il fait de l'Homme de Lettres " C'est celui dont la profession principale est de cultiver la raison pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différens objets qui les entraînent tour à tour. Jaloux d'étendre & de multiplier ses idées, il remonte dans les Siècles, & s'avance au travers des monumens épars de l'Antiquité, pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'ame & la pensée des grands Hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur Langue, dont il se sert pour enrichir

la sienne. Il parcourt le domaine de la Littérature étrangère , dont il remporte des dépouilles honorables , au trésor de la Littérature nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau & le vrai en tout genre , il laisse les esprits étroits & prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talens & tous les caractères , & il jouit de la variété féconde & sublime de la Nature , dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes , les éclairer & les servir. C'est pour lui sur-tout que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon & de louable ; c'est pour une oreille telle que la sienne que *Virgile* a mis tant de charmes dans l'harmonie de ses vers ; c'est pour un Juge aussi sensible que *Racine* répandit un jour si doux dans les replis des ames tendres , que *Tacite* jetta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'ame des Tyrans ; c'est à lui que s'adressoit *Montesquieu* , quand il plaidoit pour l'humanité , *Fénelon* , quand il embellissoit la vertu. Pour lui

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 85

lui toute vérité est une conquête , tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions & dans celles d'autrui , il ne fera ni seul dans la retraite ni étranger dans la société. Enfin quel que soit le travail où il s'applique , soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égaré dans le monde enchanté de la Poésie , soit qu'il attendrisse les hommes sur la Scène , ou qu'il les instruisse dans l'Histoire , en portant ses tributs au Temple des Arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrens dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné; les cris de la renommée ne seront pas pour son ame un bruit importun , & au lieu que la médiocrité inquiète & jalouse gémit de tous les succès , parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses faibles yeux, le véritable Homme de Lettres , le parcourant d'un regard plus

vaste & plus sûr, y verra toujours & un monument à élever & une place à obtenir. " Mais le talent a besoin d'être soutenu dans ses travaux, & c'est chez ceux qui sont travaillés du même feu, que l'Homme de Lettres doit ranimer le sien; c'est dans leur commerce bien préférable encore à celui des Grands, qu'il trouvera des leçons toujours utiles & des consolations trop souvent nécessaires. „ Que ta force s'augmente de la leur; que ce commerce soit pour toi ce que la nourriture du Gymnase & les exercices de l'Arène étoient pour les anciens Athlètes; & si l'instant de notre vie, suivant l'expression d'un ancien, n'est qu'une flamme passagère que les hommes se transmettent rapidement, comme autrefois couroient de main en main les torches des jeux sacrés, ainsi parmi les Ecrivains & les Artistes, passe d'une main à l'autre le flambeau de l'enthousiasme & celui de la vérité; ses deux flambeaux immortels, dont l'un jette la lumière dans la nuit des préjugés & des erreurs, & dont l'autre nour-
 rit

rit l'ame des impressions de tous les Arts & des plaisirs de la sensibilité. " Après avoir payé un tribut à la mémoire de Mr. *Colardeau*, du Duc de *Saint Aignan*, de LOUIS XIV, & de son Successeur, le Récipiendaire passe à l'éloge de LOUIS XVI. „ Quel spectacle plus intéressant que la Royauté & la jeunesse, que la vertu sur le Trône, assise à côté des graces ? Je ne m'étendrai point sur tout ce que doit déjà la France à un Prince de cet âge, qui n'a parlé aux Peuples que pour leur assurer des soulagemens & des espérances, aux Courtisans que pour leur donner des leçons. Je ne m'arrête que sur un seul point, qui sans doute ne vous a pas échappé : c'est que sous le Règne de LOUIS XVI, l'autorité a pris un caractère qu'elle n'avoit pas encore eu, celui de la persuasion ; heureux augure, s'il est vrai que le pouvoir ne consente à persuader que lors qu'il est sûr de convaincre ! Ce grand caractère se retrouve aujourd'hui dans tous les actes de l'Administration. Par-tout on y remarque

ce langage d'une raison supérieure, qui établit le bonheur des Peuples sur des principes durables & sur la base de la législation. Dans la bouche d'un Souverain, ce ton de bonté si aimable est un exemple fait pour influer sur tous les états, & que les meilleurs esprits s'empressent de suivre. Me sera-t-il permis d'observer que dans le même temps un grand Prélat, assis parmi vous, qui honore le premier Siècle de France par la supériorité de ses talens & de ses lumières, dans un Ecrit vraiment Apostolique, fait pour ramener les esprits rebelles à la foi, ne leur a parlé qu'avec cette éloquence affectueuse & persuasive, avec cette tendresse paternelle, digne du Ministre d'une Religion bienfaisante, digne du Dieu de l'Evangile? Oh! puissent s'étendre par-tout ces principes de douceur & d'indulgence, & que le Règne de LOUIS XVI, soit le Règne de l'humanité! &c " Ce Discours est terminé par un éloge de M. de Voltaire, où l'on n'est pas surpris de trouver beaucoup d'enthousiasme.

La Réponse de Mr. MARMONTEL nous paroît un chef-d'œuvre d'éloquence & de goût; nous commencerons par en extraire quelques anecdotes sur le Vieillard illustre, & le jeune Poëte que Mr. DE LA HARPE par une destinée singulière devoit remplacer tous deux. „ Lorsque Mr. le Duc de *Saint-Aignan*, dans son dix-neuvième lustre, a terminé sa carrière, l'Académie qui depuis cinquante ans s'honoroit de le posséder, lui a donné de justes regrets; mais, pour les adoucir, elle s'est souvenue de cette longue prospérité qui l'a suivi jusqu'au tombeau. Naissance, dignité, richesses, emplois glorieux à remplir, tous ces biens que l'ambition recherche avec tant de fatigue, accumulés sans peine sur un siècle de vie, & cette vie honorablement couronnée par une saine & tranquille vieillesse: tel a été le partage de Mr. le Duc de St Aignan; & soit qu'on pense à l'inaltérable sérénité de son ame, soit que l'on considère la pureté, le calme, la douce égalité du cours de ses longues années; c'est bien

de lui que l'on peut dire ce que la Fontaine a dit du Sage: *sa fin est le soir d'un beau jour*. En jettant les yeux sur sa vie & sur la vie de son Père, on voit d'abord qu'elles ont embrassé tout l'espace de trois longs Règnes, les plus célèbres de la Monarchie, les plus remplis de grands événemens & les plus féconds en grands Hommes. Quelle ample moisson de sagesse entre un Père né sous HENRI IV, & un Fils mort sous LOUIS XVI, si l'un avoit enrichi l'autre des fruits de son expérience! Mais âgé de soixante-seize ans lorsqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le temps de le voir naître &c. " Ce n'est pas lui qu'il faut plaindre, dit l'Orateur en finissant l'éloge du Duc de St. Aignan, il a terminé sa destinée, & la nature a été pour lui aussi indulgente que pouvoit le permettre l'inévitable nécessité de ses Loix.

„ Mais qu'un jeune Homme à qui le Ciel n'avoit donné que des talens; que dis-je! à qui le Ciel avoit vendu si cher les talens de l'esprit, ces facultés de l'âme, cette organisation délicate, à laquelle-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 21

quelle il devoit peut-être & la vivacité brillante de son imagination , & la finesse exquise de son goût , & cette sensibilité qui , de son coeur facile & tendre , se répandoit avec tant de charmes dans ses Ecrits , que ce jeune Homme à qui les Lettres tenoient lieu de tous les biens , même de la santé ; qui suspendoit ses douleurs comme Orphée , digne d'en rappeler l'exemple par la douceur de ses accens ; qui n'avoit d'autre consolation dans ses maux , d'autre ambition , d'autre espérance , vous le savez , Messieurs , que de s'assurer du suffrage de la Postérité en méritant le vôtre ; qui demandoit comme la récompense de ses veilles , si douloureuses , l'honneur d'être assis parmi vous ; qui tournoit ses regards mourans vers cette placé qui l'attendoit , & dont vous l'aviez jugé digne ; que cet infortuné jeune Homme vienne expirer , en vous tendant les bras , sur le seuil de ce sanctuaire , sans que l'impitoyable mort lui permette d'y pénétrer , c'est un malheur d'autant plus cruel qu'il étoit en-
core

core sans exemple." Mr. Colardeau avoit dessein de traduire en Vers le Poëme de la *Jérusalem délivrée*. „ Il en avoit déjà tracé les premiers Livres , lorsqu'il apprit qu'un de nous (Mr. *Watelet*) s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'Homme de Lettres auquel il donnoit cette marque de déférence , eut beau vouloir s'y refuser ; Mr. Colardeau , plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon Ouvrage , sortit victorieux de ce combat de générosité."

Le trait suivant peint , si l'on peut s'exprimer ainsi , l'héroïsme de la délicatesse. „ Mr. Colardeau n'avoit pas encore brûlé ce qu'il avoit écrit de la Traduction du *Tasse*. Il a craint qu'après lui , l'empressement à recueillir tous les fruits de ses veilles , ne fit oublier sa résolution ; l'Homme du monde qui se livroit le plus volontiers à ses amis , & avec le moins de réserve , s'en est défié pour la première fois ; il a senti que le courage d'anéantir un de ses Ecrits seroit au dessus de leurs forces

&c

& qu'il n'étoit réservé qu'à lui seul ; il s'est levé mourant , & comme ranimé pour faire une action honnête, il s'est traîné hors de son lit, & de ses défaillantes mains saisissant ses papiers , il a consommé son sacrifice ". Après avoir tracé le caractère de Mr. Colardeau , l'Orateur le compare , ou plutôt l'oppose à celui de Mr. de la Harpe ; les ennemis du dernier n'ont trouvé que de l'ironie dans ce parallèle , mais tout lecteur impartial doit y apercevoir un mélange adroit de conseils , de critiques & de louanges. Ce morceau, très piquant, est trop long pour être transcrit en entier ; mais nous ne pouvons pas nous résoudre à le supprimer tout à fait. Après avoir rapporté ce mot de Mr. Colardeau : *la critique me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre personne* , voilà dit Mr. MARMONTEL au Récipiendaire , „ voilà , Monsieur , dans un Homme de Lettres un caractère intéressant ; & je n'en vois qu'un qui soit digne de soutenir le paral-

parallèle: c'est celui qui, avec la même honnêteté, a plus de force & de courage. Le premier se conciliera plus de bienveillance, le second plus d'estime. L'un est celui de ces esprits modérés, lians & tranquilles, qui jouissant de tout, ne se passionnent pour rien: timides amans de la gloire, ils lui consacrent leurs loisirs, sans lui immoler leur repos; amis paisibles de la vérité, ils lui seront fidèles, mais non pas dévoués; ils la suivront dans les sentiers appianis de l'opinion, & ils les semeront de fleurs, mais ils s'arrêteront au bord des précipices. L'autre plus véhément, est celui des esprits jaloux de l'objet de leur culte, & qui pleins d'amour pour les Lettres & pour tout ce qui les honore, ne peuvent se résoudre à les voir profaner. Ce caractère est plus compatible qu'on ne pense avec la bonté, car il répugne à faire le mal, comme il répugne à le souffrir; mais idolâtre des Beaux-Arts, enthousiaste du Génie, il ose en être le vengeur, dût-il en être le martyr. Il voit une lice où les opinions luttent

en-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 95

ensemble, les unes en faveur de la malignité, de l'ignorance & de l'envie, les autres en faveur du mérite, & pour la défense du goût, de l'esprit & de la raison ; il croit voir le combat douteux, il s'en irrite & il s'élance ; soit qu'il espère contribuer à décider la victoire, soit qu'il veuille au moins se donner la gloire d'avoir combattu ; & ce caractère est le vôtre. --- Aussi, tandis que l'Homme de Lettres que vous remplacez, a joui sans trouble de sa naissante renommée, avec quelle obstination ne vous a-t-on pas disputé vos succès ? -- A peine a-t-on voulu reconnoître dans vos Ecrits ce goût pur, cette raison saine, qui en écarte sévèrement & le sophisme ingénieux, & la vaine déclamation, & le précieux du langage, & les faux brillans de l'esprit, -- Enfin, Monsieur, quoique la vanité des petits talens, blessée par votre franchise, & affligée par vos succès ; ne vous trouvât rien moins que séduisant, elle vous accusoit de nous avoir séduits, lorsque tout d'une voix, nous vous décernions les cour-

ron-

ronnes de l'Eloquence & de la Poësie. Le Public même sourioit avec une maligne joie à cette foule d'ennemis obscurs, qui s'efforçoient de vous déprimer, pour vous rendre s'ils l'avoient pu aussi méprisables qu'eux-mêmes; & cependant, dès qu'il y avoit parmi nous une place à remplir, ce Public indéfinissable se hâtoit de vous désigner, & de la demander pour vous: alternative de malice & d'équité bien étrange sans doute, mais naturelle au cœur humain. Pour nous, Monsieur, sans nous séduire, vous nous avez intéressés, par le courage avec lequel nous vous avons vu lutter sans cesse contre le torrent de l'envie, & nous lui disions quelquefois; tu as beau vouloir le submerger; tu ne fais qu'exercer & accroître ses forces; *Mer ses profundo; pulchrior evenit* (1). Dans ces disputes littéraires, où vous défendiez la cause commune du goût, nous vous avons souhaité quelquefois plus de mo-
dé-

(1) Horat.

modération , jamais plus de droiture ni de sincérité. L'étude réfléchie des grands modèles , la connoissance approfondie de la saine Littérature vous donnoient assez d'avantage : le sel du goût & de l'esprit n'a pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire. Vous avez laissé la ressource des personnalités à ces ames basses & viles que l'envieuse malignité tient à ses gages ; & digne de sentir le prix des vrais talens , comme d'en partager la gloire , vous en avez été en même temps l'émule & le panégyriste. Voilà , Monsieur , ce qui vous distingue & vous ennoblit à nos yeux".

Nous terminerons cet Extrait en rapportant une comparaison très ingénieuse au sujet des deux réputations littéraires qu'on peut acquérir : „ L'une est celle qui prend sa source dans l'opinion des Gens de Lettres , & qui de là s'étend dans la Société ; l'autre est celle qui prend sa source dans ces cercles légers & sérieusement frivoles , qui se dispersant dans le monde , y vont annoncer le talent qu'ils honorent de leur faveur.

On peut comparer l'une à ces eaux vives, qui coulent du sein des montagnes, & qui ne tarissent jamais. L'autre ressemble à ces eaux dormantes, qu'une pénible industrie amasse, élève & suspend à grand frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle & d'une intarissable fécondité, mais, qui, l'instant d'après, retombent & s'écoulent avec une langueur mourante qui annonce leur épuisement. Cette célébrité si bruyante & si rapidement passagère, n'a pas été la vôtre, & n'a pas été celle de Mr. Colardeau. Vous avez recherché l'un & l'autre, non pas l'opinion de la multitude, qui rarement remonte jusqu'aux Gens de Lettres, mais l'opinion des Gens de Lettres, qui descend vers la multitude, & qui l'entraîne tôt ou tard. Ce sont vos Pairs qui les premiers ont apprécié vos talens, même celui qui vous distingue, & qui, j'ose le dire, a très peu de vrais Juges, celui de bien écrire en vers."



ARTICLE SEPTIEME.

**OTIA ELEGANTICA, of Uitgekeu-
dige Hermaaktijheden.** *Bestaat in
verscheydene Brieven, over vele Bijb-
el plaatsen, en eenige stukken over
de Kerkgeschiedenis; door PETRUS
NIEUWLAND, Leeraar der Her-
vormde Gemeente in 's Graavenhaage,
en Lid van de Zeeuwsche Maatschap-
pije der Wetenschappen. Tweede
Deel;*

C'est-à-dire,

**OTIA ELEGANTICA, ou Lettres
sur plusieurs passages de l'Ecri-
ture Sainte, & sur quelques points
de l'Histoire Ecclesiastique; par
MR. NIEUWLAND, Pasteur de
l'Eglise Flamande de la Haye, &c.**

Membre de la Société Zeelandoise
des Sciences. *La Haye*, chez *J.*
Thierry 1775; grand 8°. de 766 pp.

Tout ce que nous avons dit du premier Volume de cet Ouvrage (1) est parfaitement applicable à celui-ci. Le célèbre Auteur y traite une grande variété de sujets avec une érudition peu commune, il explique très heureusement plusieurs passages des Saints Livres, il répand du jour sur divers points de l'Histoire Ecclesiastique, & toujours en instruisant & en intéressant ses Lecteurs il s'attache à leur donner des idées raisonnables & justes de la Religion, à la leur faire aimer, à leur inspirer cette humanité, cette modération, cet esprit de tolérance dont il est lui-même animé, & dont il a donné tout nouvellement des preuves qui lui font tant d'honneur.

On

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XL. Part. I.
Art. VIII.

On trouve à la tête de ce Volume trois Dissertations savantes & curieuses de feu Mr. le Professeur *van Irboven*, qui n'avoient jamais été imprimées. La première traite des erreurs de *van Leenbof*, de *van Hattem*, & de *Deurbos*, trois Ecrivains fameux dans ces Provinces, & qui ont été plus ou moins infectés du Spinozisme. Dans la seconde, Mr. *van Irboven* développe & réfute le monstrueux système de Spinoza; & dans la troisième il propose quelques principes & quelques règles pour l'explication des Prophéties.

Viennent ensuite les Dissertations & les Lettres de Mr. NIEUWLAND lui-même. Elles sont en si grand nombre & les sujets en sont si variés, qu'il n'est pas possible que nous en rendions compte (2). Nous nous arrêterons donc

(2) Nous ne pouvons cependant pas nous empêcher d'indiquer au moins les morceaux suivans, que nous ayons lus avec un singulier plaisir, & qui pourroient fournir des Extraits très intéressans : deux excellens Discours sur la preuve

donc à la première: et que nous en dirons suffira pour inspirer le désir de voir les autres.

Plusieurs Apologistes de la Religion Chrétienne, & particulièrement le célèbre *Leland*, ont prouvé que les idoles des Payens sur la Divinité, sur l'immortalité de l'ame, sur un état à venir, &c; étoient empruntées des Juifs & dérivant de la Révé-

l'actuelle & permanente que l'on trouve dans l'Eucharistie de la vérité du Christianisme, & sur la nature & le but de cette sainte cérémonie; une Lettre sur ce qu'on appelle *onction* dans les Sacramens & dans les Ouvrages de dévotion; un bon Abrégé de l'*Essai* de *Locke* sur l'*Entendement humain*; une Lettre bien expliquant la Loi de *Deuter. XV: 4*, Mr. NIEUWLAND montre les abus de la mendicité, & combien il seroit à souhaiter pour l'honneur de la Religion & de l'humanité que l'on ne souffrit point de mendiens dans les rues; une Dissertation sur la pauvreté à laquelle presque tous les Réformateurs ont été réduits; quatre excellens Discours, sur l'imperfection de nos lumières, & particulièrement sur les bornes de nos connoissances théologiques,

lation. Mais comment pouvoient-ils avoir eu connoissance des Livres Sacrés, & par quels moyens certaines vérités révélées étoient-elles parvenues jusques à eux? C'est ce que notre savant Auteur recherche dans la Dissertation épistolaire dont nous parlons. Il observe 1^o. qu'il est à présumer, que plusieurs Nations étrangères furent instruites des miracles que Dieu avoit opérés en Egypte pour la délivrance des Israélites. On fait qu'il y avoit dans les anciens temps un grand commerce entre les Egyptiens, les Phéniciens, & les Européens: quelle apparence que ces Peuples commerçant ainsi les uns avec les autres, ne se soient pas communiqués mutuellement les traits les plus mémorables de leur Histoire, & particulièrement les fâcheux de l'Egypte, les prodiges de Moÿse; &c.

2^o. Lors que les Enfans d'Israël eurent fait la conquête de la Palestine, les Cananéens frappés de terreur se réfugièrent de tous côtés, & firent connaître au loin la Nation redoutable qui

les avoit dépossédés & le Dieu qui avoit opéré tant de miracles pour elle.

3. Dans la suite les Israélites permirent à plusieurs Cananéens d'habiter au milieu d'eux. Ne leur auroient-ils donné aucune connoissance de leurs Livres Sacrés? Ne les auroient-ils jamais entretenus de leur origine, de leur Religion, de leur Histoire? Et lors que dans des temps postérieurs Israël & Juda furent assujettis aux Babyloniens, aux Perses, aux Egyptiens, est-il croyable qu'aucun exemplaire de la Bible ne soit tombé entre les mains de ces Peuples? Chaque Juif avoit une copie de la Loi, ils portoient par-tout avec eux leurs Livres & leurs cérémonies, & ils n'étoient pas obligés d'en faire mystère, comme d'autres Peuples Orientaux l'étoient à l'égard de leurs hiéroglyphes. Les Hébreux ne pouvoient pas se dispenser de donner la connoissance de leur Loi aux étrangers, qui souhaitoient de s'en instruire.

4. Dans les beaux jours de la Monarchie, lors que les Israélites vainqueurs
&

& triomphans étendoient leurs limites, faisoient des alliances avec des Peuples puissans & commerçoient avec eux, leurs Livres Sacrés ne purent que se répandre de plus en plus. Qu'on se rappelle les alliances de David, & ensuite de Salomon avec Hiram, & les navigations que les Juifs & les Phéniciens firent ensemble, peut-on supposer que dans ces voyages de long cours, il n'ait jamais été question de Religion entre les navigateurs, & qu'ils ne se soient pas communiqués mutuellement leurs idées sur la Divinité ? Ajoutez à cela que les mariages criminels que Salomon contracta avec des Femmes Payennes, donnèrent sans doute lieu à diverses Ambassades, & le mirent en liaison avec plusieurs Peuples, qui par ce moyen apprirent plus ou moins à connoître les Loix, le Culte, & les Livres de la Nation avec laquelle ils s'allioient. D'ailleurs la magnificence de ce Prince & la renommée de sa sagesse attirèrent à sa Cour bien des étrangers, comme on le voit par l'exemple de la Reine de

Séba , & il est assez vraisemblable que quelques uns de ces Grecs qui aimoient tant à voyager pour s'instruire , furent de ce nombre. Les deux Captivités , qui quelques Siècles après dispersèrent les Juifs dans toutes les contrées de l'Orient , y répandirent aussi sans doute la connoissance de leurs Loix , & l'on ne peut guère supposer que les divers Maîtres auxquels ils furent asservis , n'aient pas eu la curiosité de s'instruire des idées religieuses d'un Peuple si singulier & si différent de toutes les autres Nations. La Monarchie des Macédoniens , & les divers Empires qui dans la suite se formèrent de ses débris , durent encore contribuer à lier de plus en plus les Juifs avec les autres Peuples.

5. Personne n'ignore avec quel zèle & quelles dépenses Ptolémée rassembla en Egypte les connoissances & les Livres de toutes les Nations & particulièrement des Juifs. Quelle sensation la Version des Septante ne dut-elle pas faire sur les Gens de Lettres Egyptiens , qui y trouvoient de tout autres idées que
cei-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 107

celles qu'ils avoient eues jusqu'alors sur l'origine du Monde, sur la nature de Dieu, sur les anciens Peuples, &c. Combien ne durent-ils pas être frappés de la majesté du style & des dogmes! Combien les Poëtes de David, plus anciennes que celles d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, & dans un goût si différent, ne durent-elles pas les étonner! Il y a même quelque lieu de croire, comme l'observe Mr. NIEUWLAND, qu'avant la Version des LXX il y en avoit déjà quelques autres tant Grecques que Chaldéennes, qui avoient pu donner aux Payens la connoissance de la Bible.

6. *Ezechiel*, Poëte Tragique Juif, y contribua aussi. Ayant remarqué que les hébraïsmes dont la version des LXX étoit remplie, bleissoient les oreilles Grecques, il entreprit d'écrire l'Histoire de sa Nation dans un style pur, & cela en vers Grecs. Nous avons encore quelques fragmens de sa Tragédie intitulée *יצאיון*, ou la *sortie des Enfans d'Israël hors de l'Egypte*. On ne sait pas au juste quand'il a vécu. Sixte de Senne dit que

que c'étoit quelque temps avant Jésus-Christ. D'autres prétendent qu'il étoit un des LXX Interprètes. Mais il vivoit certainement avant Ptolémée Philopator, puis que *Démétrius* Juif, qui étoit contemporain de ce Ptolémée, cite les Ouvrages d'Ezéchiel (2).

7. Enfin il ne faut pas oublier les fréquens voyages des anciens Philosophes. Ils parcouroient le Monde pour s'instruire des mœurs, de l'Histoire, de la Religion des divers Peuples ; ils alloient à Babylone, en Egypte, & même jusques aux Indes : est-il croyable qu'ils eussent négligé les Juifs, qui étoient précisément sur leur route lors qu'ils revenoient d'Egypte pour aller en Orient, & qui par leur antiquité & par leurs usages singuliers étoient si propres à piquer leur curiosité ? Aussi Josèphe cite-t il une multitude d'Ecrivains étrangers qui avoient parlé des Juifs, & de leur Histoire, ce qu'ils n'auroient pu faire s'ils n'avoient lu leurs Livres.

Ce

(2) *Euseb. Prepar. Evang.* L. 9. C. 29.

Ce que nous avons dit d'un Poëte Tragique Juif, aura peut-être surpris quelques uns de nos Lecteurs, & ils ne seront pas fâchés d'en savoir quelque chose de plus. Mr. NIEUWLAND revient sur cet *Ezechiel*, à la fin de sa Dissertation, & il confirme par de nouvelles preuves que ce Poëte vivoit au moins un Siècle avant l'Ere Chrétienne. *Sancritius* a fait une singulière méprise en le confondant avec le Prophète Ezéchiel. Eusèbe, & Clément d'Alexandrie ont rapporté de longs fragmens de sa Tragédie sur le passage des Israélites. Ils ont été rassemblés par Etienne, & inférés dans la Collection des Poëtes imprimée à Genève en 1614. Nous ajouterons que *Fredéric Morel*, les avoit déjà publiés séparément en 1590, sous ce titre: *Ezechielis Tragici Judaicarum Historiarum Poetae, Eductio seu liberatio Hebraeorum Tragoedia sacra, Exodo respondens*; Parisiis e typogr. *Steph. Prevostaeu*, in 8°. Le même F. Morel traduisit cette Tragédie en vers Latins: *Ezechielis — Exagoge, seu Eductio Hebraeo-*

bracorum, Tragoedia Sacra, affecta latinis versibus expressa & notis illustrata per Fed. Morallum. Parisiis 1590.



ARTICLE HUITIEME.

HISTOIRE DES ROIS DE DANNEMARCK
DE LA MAISON D'OLDENBURG : Tra-
duite de l'Original Allemand de
Mr. le Conseiller de Justice &
Professeur SCHLEGEL ; par le Colo-
nel Chevalier DE CHAMPIGNY.
Amsterdam, aux dépens de l'Auteur,
1776. deux Volumes in 4° dont le
premier est de pp. 223 le 2^d de 275.

LEs Allemands qui ont écrit sur l'His-
toire, se sont plus distingués jus-
qu'à présent par l'exactitude de leurs re-
cherches, que par le talent de mettre en
œuvre les matériaux qu'ils avoient eu
la patience de rassembler. Un bon His-
torien sembloit réservé à l'heureuse
époque, où l'on voit tous les genres de
ta-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. III

talens écolore ou se perfectionner en Allemagne, & Mr. SCHLEGEL, au jugement des Critiques les plus éclairés pourra devenir le *Robertson* de sa Patrie. On assure qu'il a soumis son travail à l'examen de plusieurs Savans, & que l'illustre *Bernstorf* qui non content de protéger les Lettres trouvoit encore le temps de les cultiver, avoit lu & corrigé une partie de cette Histoire avant qu'elle fût livrée à l'impression. L'Auteur n'a écrit ni d'après *Holberg*, ni d'après Mr. *Mallet*; on sait qu'il a toujours puisé dans les sources, quoiqu'il n'ait pas jugé à propos de les indiquer. Son attachement à la Maison Régnante n'échappe point au Lecteur, mais chez lui la reconnoissance ne nuit point à l'impartialité; il ne dissimule pas les fautes de ses Héros, & ne se permet rien d'indécent sur le compte de leurs rivaux & de leurs ennemis; en un mot M. S. déjà connu très avantageusement par ses talens poétiques (1), est

(1) Mr. SCHLEGEL a traduit en Allemand les Tragédies de *Thompson*.

est aussi compté en Allemagne au rang des meilleurs Ecrivains en prose, & cette Histoire a beaucoup ajouté à la célébrité de son nom. Le Public doit savoir gré au Traducteur d'avoir enrichi la Littérature Françoisse de ce bon Ouvrage.

Nous ne nous arrêterons pas aux savantes recherches sur l'origine & l'aggrandissement de la Maison d'Oldenburg, qui font la matière de l'Introduction; nous en indiquerons seulement l'un des principaux résultats, c'est que la Maison d'Oldenburg descend en effet du fameux *Vittikind*. Les deux premiers Volumes comprennent l'histoire des six premiers Rois de cette Maison, qui ont régné en Dannemarc depuis l'an 1448 jusqu'en 1588. A la mort du Roi CHRISTOPHE, qui réunissoit les trois Couronnes du Nord, la postérité de WALDEMAR étant éteinte, les Danois offrirent le Trône à *Adolphe*, Duc de Schlesvig & Comte de Holstein, qui se trouvoit être le plus proche parent de la Maison Royale. Mais l'éclat d'une Couronne n'éblouit

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 113

blôit pas ce Prince, & quoiqu'il n'eût encore que 47 ans il s'excusa de l'accepter vu son âge trop avancé. Le pied sur lequel étoient alors les choses dans presque tous les Royaumes de l'Europe, faisoit payer bien cher aux Monarques l'honneur de porter le Sceptre, par les difficultés & les fatigues auxquelles ils se trouvoient assujettis. Un Roi dans ces temps-là étoit obligé d'être presque toujours en voyage, & une affaire pour peu qu'elle fût de conséquence l'obligeoit à convoquer une assemblée. Tantôt le Clergé se soulevoit contre lui, tantôt la Noblesse lui portoit ses plaintes, une autre fois c'étoit la Bourgeoisie, qui devenue peu à peu riche & hautaine par les profits du commerce considérable qu'elle faisoit, s'adressoit à lui, & il étoit obligé de consoler les uns & de ménager les autres; enfin il n'y avoit pas jusqu'au moindre de ses sujets qui ne prétendit qu'il dût écouter ses griefs mal fondés; & lorsque le Monarque s'imaginait leur avoir rendu justice, il se voyoit importuné de nouveau pour des

Tome XLVI. Part. I. H ba.

bagatelles de la même nature. Plus un Royaume étoit vaste, & plus il y avoit de dangers & de fatigues à le gouverner. " Adolphe en refusant la Couronne recommanda aux Députés *Christian*, Comte d'Oldenburg l'ainé de ses neveux. Ce Prince alors âgé de 22 ans & qui donnoit les plus belles espérances, fut élu Roi de Dannemarck la même année que *Charles Bonde* parvint au Trône de Suède. CHRISTIAN acquit pour sa postérité masculine & féminine, le droit de succession à la Couronne; l'année suivante il obtint encore celle de Norwège, & réunit ainsi les Etats qu'un Poëte Danois a nommés *les Royaumes jumeaux*. *Charles*, non content de régner sur la Suède portoit plus loin ses prétentions, & vint fondre sur la Scanie. La fermeté de l'Archevêque *Tue* sauva cette Province; fidèle à CHRISTIAN, il rejetta les offres flatteuses du Monarque Suédois & soutint un long siège dans sa propre Cathédrale. " *Charles* menaça plus d'une fois l'Archevêque de le réduire à l'aumône, s'il ne se déclaroit en sa

sa faveur: sur quoi celui-ci lui fit répondre qu'il étoit extrêmement surpris de deux choses: la première qu'il lui offrit des dignités, puisqu'il devoit savoir, qu'il ne pouvoit le rendre plus grand qu'il ne l'étoit; la seconde qu'il menaçoit de le réduire à l'aumône, puisqu'il ne pouvoit ignorer qu'il seroit d'autant moins effrayé d'une pareille menace, qu'il avoit connu la pauvreté dans sa jeunesse, où comme écuyer il avoit été accoutumé de vivre des charités qu'on lui donnoit aux portes des maisons, & qu'ainsi il lui seroit difficile de le réduire à un état plus misérable que celui où il s'étoit vu autrefois. Ce Prélat ne devoit en effet son élévation qu'à un mérite supérieur.

La prise de Constantinople par *Médomet II*, fixa bientôt après l'attention de toute l'Europe. Le Pape & l'Empereur qui en redoutoient les suites, sollicitèrent les secours de Christian; mais trop occupé de ses propres ennemis il refusa pour lors de les assister. Dans la suite se voyant maître de la Suède, il

écrivit au Pape qu'aussitôt qu'il n'au-
 roit plus rien à craindre du côté de la
 Pologne, il marcheroit en force contre
 les Turcs, ajoutant que ses Etats étoient
 si peuplés, qu'au cas que les circonstan-
 ces le lui permissent, il pourroit se met-
 tre à la tête de 200000 combattans;
 „ que néanmoins il ne prendroit pas
 sa route par l'Allemagne & la Hongrie,
 afin d'éviter de traverser les Etats de
 tant de différens Souverains; mais que
 de la Finlande il passeroit par la Russie,
 d'autant que de la Norwège il pouvoit
 suppléer à la subsistance de son Armée,
 en faisant venir ses vivres par mer,
 jusques dans l'intérieur de cet Empire.
 On en peut conclure, que dès lors CHRIS-
 TIAN connoissoit le passage de la Mer
 Blanche, dont on croit la découverte
 postérieure à ces temps-là. Quoique ce
 beau projet n'eut pas lieu, j'aurois tort
 en qualité d'Historien de le passer sous
 silence, d'autant plus qu'il sert à con-
 vaincre le Lecteur de la vraie piété du
 Roi de Dannemarck, qui sans la moindre
 vue de conquêtes, méprisoit les fati-
 gues

gues & les dépenses d'une pareille guerre, dès qu'il croyoit y entrevoir l'intérêt de la Religion &c".

Le Roi *Charles*, ayant été contraint de s'enfuir à Dantzic, à l'occasion d'une révolte, *CHRISTIAN* profita de son absence pour se faire couronner à Upsal ; mais il ne fut pas long temps paisible possesseur du Trône de Suède ; d'un autre côté ses domaines s'accrurent par la succession de son Oncle *Adolphe*. L'extrême tendresse de ce Prince pour tout ce qui lui appartenoit, l'entraîna dans une double guerre. Les Rois de Pologne & de Bohême venoient d'attaquer *Frédéric II* de Brandebourg son beau-frère ; par amitié pour l'Electeur ainsi qu'en vertu des Traités avec la Maison de Brandebourg, le Monarque Danois leur déclara la guerre. Soit cependant que l'éloignement de leurs Etats du Dannemarck, ou que d'autres raisons politiques en eussent été la cause, *CHRISTIAN* après ces menaces s'en tint à quelques mouvemens, & peu après l'Empereur *Frédéric* fut médiateur de la

Paix. On s'étonnera d'autant plus d'un
 trait d'amitié aussi marqué, que la Prin-
 cesse *Dorothée*, son Epouse, n'avoit ap-
 porté en dot au feu Roi *Christophe*, son
 premier Epoux, que 30000 florins ; que
 cette somme n'étoit pas encore payée,
 & qu'il y avoit même peu d'apparence
 qu'elle le fût jamais. En 1474 *CHRIS-*
THIAN partit pour Rome, avec quelques
 Princes de l'Empire & quelques Savans.
 Il fit le voyage à cheval, & en noir
 comme si c'eût été un pèlerinage. Son
 intention étoit de visiter la Capitale du
 Monde Chrétien, d'y parcourir les Lieux
 Saints, puis d'y être relevé par le Pape
 du vœu qu'il avoit fait d'aller au Saint
 Sépulchre. Ce Prince édifia la Cour de
 Rome par son humilité & sa dévotion,
 au point qu'il fit dire à un Cardinal : je
 crois que ce Monarque qui régne sur les
 trois Royaumes du Nord, n'est venu ici que
 pour nous apprendre à nous autres Italiens
 comment nous devons respecter le Chef de
 l'Eglise. *CHRISTIAN*, au contraire, con-
 vint qu'il s'étoit fait de loin une fausse
 idée de Rome, & qu'il avoit cru y ren-
 con-

contrer plus de vraie piété. La sienne ne lui permit pas de se croire entièrement dispensé de son vœu quoique le Pape l'en eût relevé, & il destina la somme que lui auroit coûté le Voyage de Jérusalem à des fondations utiles. Un hôpital étoit alors quelque chose de rare, quoiqu'on ne cessât de faire des donations pour des œuvres pies, mais ordinairement les Eglises ou les Couvens les engoutissoient. Le Roi avoit vu un hôpital à Rome, & à son retour il en fonda un pareil à Copenhague, qui subsiste encore aujourd'hui. Ce ne fut pas le seul fruit que ses sujets retirèrent de ce Voyage, car sa dévotion ne lui fit pas négliger leurs intérêts temporels. Ce Monarque n'étoit pas savant, il n'ignoroit même le Latin, mais sa sagesse lui fit apprécier les avantages qui résultent de la culture des Sciences. Il obtint des ecclésiastiques qu'alors la Cour de Rome seule pouvoit accorder. Le principal étoit la liberté d'ériger un Université dans le Danemarck, unique moyen de dépeupler la barbarie des siècles passés.

sés, qui s'accroissoit d'un jour à l'autre & d'y semer les Sciences, inconnues jusques là dans le Royaume, excepté à un fort petit nombre d'Ecclésiastiques qui avoient voyagé pour s'instruire. Le consentement que lui donna le Pape à ce sujet, étoit si illimité, que CHRISTIAN en tira heureusement tout le profit qu'il en avoit attendu, quoique ce ne fût ni d'abord, ni sans des soins & une vigilance infatigables de sa part. " Copenhague fut choisi pour être le domicile des Sciences & on y érigea la première Université. Trois points importants embarrassoient cependant le Roi; il s'agissoit de trouver d'habiles Professeurs, & de former de sages réglemens pour cette nouvelle fondation, mais le plus épineux étoit de se procurer des fonds pour la soutenir. Le premier obstacle fût bientôt levé, on fit venir de Cologne trois Savans du premier ordre pour remplir les trois Chaires principales, mais comment assigner des fonds pour leur entretien? La Couronne n'avoit que peu de revenus, & ils consistoient en fiefs qu'el-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 121

qu'elle se voyoit souvent obligée d'hypothéquer, enforte qu'elle ne pouvoit seule s'en charger. „ Le Roi s'adressa à ce sujet aux Evêques dans les termes les plus pathétiques: „ agissez, leur disoit-il, dans cette occasion en conséquence du zèle que vous devez avoir pour l'honneur & l'avantage du Royaume & de l'Eglise; nous vous en tiendrons un compte infini. Ce n'est jusqu'ici qu'avec beaucoup de peines & de dépenses que nous avons amené les choses au point où elles sont aujourd'hui, & il seroit honteux pour nous de rester en si beau chemin. ”

Mais avec tout leur zèle les Evêques ne parvinrent pas aisément à faire contribuer le Clergé à un établissement aussi salutaire, quoique de ses revenus il eût pu avec facilité assigner ce qu'il falloit. Voilà pourquoi, malgré la vigilance des Rois Successeurs de CHRISTIAN, il leur a été impossible jusqu'à la Réformation de doter convenablement l'Université.”

CHRISTIAN mourut en 1481 âgé de 55 ans. Tous les Auteurs con-

temporains soit nationaux soit étrangers ont rendu justice à la droiture & à la bonté de son cœur. Un Historien respectable lui reproche un défaut qui partoît de cette même bonté de cœur, c. à d. une générosité excessive & son peu d'ordre dans les finances. CHRISTIAN étoit aussi très-puissant qu'infatigable dans l'exercice de la justice; jamais, il ne décidoit dans sa propre cause, il s'en rapportoit alors au jugement d'hommes intègres choisis à cet effet dans le clergé & l'état civil. Il jugeoit un procès par-tout où il se trouvoit, dès que le cas paroïssoit pressant: s'il étoit en voyage l'affaire se décidoit dans la maison où il logeoit, & quelquefois même dans l'appartement de la Reine. „ Lors qu'il le croyoit nécessaire, il accordoit de nouveaux privilèges à certaines Provinces, comme il le fit à la Zélande & au Jutland; il y créoit aussi toutes les nouvelles Loix dont il pensoit qu'elles pouvoient avoir besoin. „ Nous sommes in-

„ ce

JUILLET, AÛT, SEPTEMBRE, 1776. 129

ce de Dieu, de gouverner nos sujets
suivant les Loix & la Justice, tant
que nous vivrons, ainsi que l'Etre su-
prême & notre conscience nous en
font un devoir".

Mr. S. rend compte à la fin de cha-
que Règne de l'état où se trouvoit alors
en Dannemarc les Arts, les Sciences
& le Commerce. Du temps de *CHRISTIAN,*
Coadjuteur, Evêque de Viborg, traduisit en
Latin le Code civil de Suède & l'orna
de notes intéressantes; Niels, Moine
de Sorø, publia la Chronique de son
Pays en Vers Danois, Ouvrage qui fut
dédié au Monarque. Ce Prince avoit
un Médecin Polonois, & il ne paroît pas
qu'en en ait eu d'autres en Danne-
marc avant l'établissement de l'Univer-
sité. Les Artistes y étoient peu con-
nus, à l'exception d'un Sculpteur nom-
mé Daniel Arctus, qu'on dit avoir été
fort habile. Quant au Commerce, les
circonstances & les idées de ce temps,
la forcént le Roi à laisser jouir les Vil-
les Anseatiques de grands avantages.

La suite pour le Trimestre prochain.

A R.



ARTICLE NEUVIEME.

DOCTRINA CHRISTIANAE RELIGIONIS, *per Aphorismos summamim descripta. Editio Sexta. Cui nunc accedit ΤΠΟΤΤΠΩΣΙΣ Theologiae Elencticae. In usum Scholarum Domesticarum* CAMPEGII VITRINGAE, *Theol. & Hist. Sacrae Professoris. Curante MARTINO VITRINGA, qui Praefationem, Prologomena, & Adnotationes adiecit, nec non Analysis V. Cl. THEODORI SCHELTINGAE, Pars VI;*

C'est-à-dire,

LES DOGMES DE LA RELIGION CHRE'TIENNE proposés en forme d'Aphorismes, &c. par feu Mr. C. VITRINGA. Sixième Edi-

Edition augmentée d'une Préface,
de Prolégomènes, & de Notes,
par Mr. M. VITRINGA; &
d'une Analyse, par Mr. T.
SCHELTINGA. *Loyde*, chez J.
le Mair, 1776. Tome VI^e. in
4o. pp. 621.

CE grand Ouvrage, qui fait tant
d'honneur aux deux VITRINGA,
& qui comme nous l'avons dit dans
nos précédens Extraits (1), est non
seulement un Cours de Théologie, mais
encore une excellente Bibliothèque
Théologique, avance considérablement,
& nous conjecturons qu'il ne faudra
plus qu'un Volume pour le compléter.
Il y a déjà plusieurs années que le pre-
mier Tome parut; mais on ne sera
point surpris que l'Ouvrage ne soit pas
encore achevé, si l'on considère les
lec-

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XV. Part. I. Art.
XI. Tom. XXXIX. Part. II. Art. VI.

lectures immenses & le travail prodigieux, qu'exige une Bibliothèque Théologique aussi étendue & aussi exacte que celle que le savant Pasteur d'Arnhem nous donne ici.

Le Volume que nous avons sous les yeux contient trois Chapitres des Aphorismes de C. VITRINGA: ils traitent de *la Satisfaction de Jésus Christ; des avantages & des privilèges de la Nouvelle Alliance; des Sacremens de l'Eglise Chrétienne.* Sur ces points importants du Christianisme, on trouve ici les détails les plus instructifs & les plus satisfaisans. Mr. M. VITRINGA explique clairement la doctrine des Réformés; il donne une notice exacte des Ouvrages qui ont été faits sur ces dogmes, & il ne néglige point les Dissertations, les Brochures, les Dictionnaires, les Journaux où il en est traité, même incidemment; il rapporte les sentimens de toutes les Communions Chrétiennes depuis les premiers Siècles jusqu'à présent; il expose avec netteté & avec candeur les opinions de ceux que

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 127

que l'on appelle hérétiques, & les raisons sur lesquelles ils s'appuient ; il fait l'histoire de toutes les controverses qu'il y a eu sur ces matières, en indiquant toujours les Livres où il en est question ; en un mot tout ce que l'on peut désirer de savoir sur ces différens dogmes, se trouve rassemblé ici de manière à rendre cet Ouvrage très-utile non-seulement aux commençans, mais à tous les Théologiens.

Ne pouvant suivre notre habile Auteur dans les détails immenses où il a été obligé d'entrer, nous nous bornerons à rapporter une petite partie de ce qu'il dit sur les différends qui divisent les *Universalistes* & les *Particularistes*, relativement aux objets de la Satisfaction de Jésus-Christ.

Presque tous les anciens Docteurs de l'Eglise qui ont précédé S. Augustin, & la plupart de ceux qui ont vécu après lui, croyoient que Dieu veut le salut de tous les hommes, & que Jésus-Christ est mort pour tous. Quant à S. Augustin, la plupart des Réformés disent, aussi

aussi bien que les Jansénistes , que ce Père croyoit que J. C. n'a satisfait que pour les seuls élus ; au contraire, selon le P. Petau & quelques autres Théologiens célèbres , S. Augustin a cru, comme on le faisoit généralement dans son temps , que J. C. est mort pour tout le genre humain. Il doit paroître singulier que les Ouvrages de ce Docteur existant encore aujourd'hui , on ne puisse pas déterminer au juste quelle étoit sa doctrine sur cet article ; mais la vérité est qu'il a beaucoup varié dans ses sentimens, & que dans ses Ecrits il y a divers passages favorables au système de la Grace universelle , tandis que dans d'autres endroits il est manifestement particulariste.

On prétend assez généralement que dans le IX^e. Siècle *Gotescalc*, avança que Dieu ne vouloit pas le salut de tous les hommes, & que J. C. n'étoit pas mort pour tous ; ce qu'il y a de certain c'est qu'à l'occasion de ses sentimens, il s'éleva une grande dispute entre les Evêques

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 129

prix de la mort de J. C. suffit à la vérité pour racheter le genre humain, mais que dans la réalité il n'a répandu son sang que pour les seuls prédestinés.

Les Grecs modernes croient que J. C. est mort pour tous, & dans les deux Conciles tenus en 1638 & 1641 on condamna le fameux Cyrille Lucar qui soutenoit le contraire.

La doctrine générale de l'Eglise Romaine est, que J. C. veut le salut de tous les hommes, & qu'il a souffert pour tous. Mais on sait que les Jansénistes se sont déclarés pour la Grace particulière, & l'on peut voir dans notre Auteur l'histoire de cette fameuse controverse.

Il semble que *Luther* se soit montré favorable au Particularisme dans son *Traité de Servo Arbitrio*, & dans son Commentaire sur l'Eptre aux Romains. Quelques uns de ses Disciples prétendent cependant qu'on n'a pas bien entendu sa pensée, & ce qu'il y a de certain c'est que tous les

Luthériens modernes sont Universalistes.

- Nous passons ce que Mr. VITRINGA dit de quelques autres Communions Chrétiennes , pour en venir au sentiment des Réformés. La majeure partie de leurs Docteurs croient que J. C. n'a satisfait & n'est mort que pour les seuls élus. Cependant plusieurs Théologiens de la plus grande célébrité , & particulièrement divers Pasteurs des Eglises de France avant la Révocation de l'Edit de Nantes, ont été Universalistes. Tels étoient *Moyse Amyrault* , *Louis Cappel* , *J. la Place* , *J. Daillé* , *D. Blondel* , *L. le Blanc* , *T. Gautbier* , *J. Mestrezat* , *A. Morus* , *P. du Bosc* , *Louis Tronebin* , *Michel le Fantheur* , *J. Claude* , *J. de Beaufobre* , &c. Aujourd'hui la doctrine de la Grace Universelle acquiert de plus en plus des partisans en Allemagne , en Suisse , à Genève ; elle est générale dans l'Eglise Anglicane , & nous terminerons cet Extrait en rapport-

por-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 131

portant d'après M. VITRINGA un passage de T. Stakhouse, qui exprime les idées de cette Eglise & qui en expose les fondemens. „ Rien n'est certainement plus clair dans l'Ecriture Sainte, que, selon l'intention de Dieu, la Rédemption du Monde est universelle. La charité de Dieu, qui l'a porté à envoyer son Fils au Monde, étoit également disposée en faveur de tout le Genre humain. Par devers lui il n'y a point d'acception de personne, car ne seroit-il, dit l'Apôtre en rendant raison de ce qu'il venoit d'affirmer, que le Dieu des Juifs seulement, ne l'est-il pas aussi des Gentils? Il n'y a certainement point de différence, auprès de lui, entre le Juif & le Grec, il y a pour tous un même Seigneur, qui est riche en miséricorde & en bonté, envers tous ceux qui l'invoquent (2). Ce dont notre Sauveur s'est chargé, & qu'il a exécuté, nous

(2) Rom. I: 11. III: 28. X: 12.

nous est en général représenté comme proportionné à la transgression d'Adam notre premier Père. C'est surquoi l'Apôtre s'étend fort au long dans son Epître aux Romains, & voici la conclusion qu'il en tire : *Comme donc par l'offense d'un seul homme, le jugement est venu sur tous les hommes en condamnation, de même par la justice d'un seul, le don est venu sur tous les hommes en justification de vie* (3). L'Ecriture Sainte nous déclare dans une infinité d'endroits, que Dieu a envoyé son Fils au Monde, non pour condamner le Monde, mais afin que le Monde soit sauvé par lui (4) ; qu'en conséquence de cela le Fils voulant que tous fussent sauvés (5), s'est donné lui-même en rançon pour tout le Monde (6), & qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui

vi.

(3) Rom. V: 18.

(4) Jean III: 17.

(5) I Tim. II: 4, 6.

(6) I Jean II: 22.

vivent ne véussent plus pour eux mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux (7). En un mot, & pour enlever toute exception sur cette matière, disons avec l'Ecriture que Jésus-Christ est mort pour ceux même qui périssent, pour ceux qui l'ont renié, pour ceux qui sont dans le chemin de la perdition (8), pour ceux enfin qui l'ont foulé aux pieds, qui ont tenu pour une chose profane le sang de l'Alliance, & qui ont outragé l'Esprit de grace (9). On voit que les expressions dont l'Ecriture se sert, pour nous représenter l'avantage qui devoit revenir aux hommes de la propitiation de Jésus-Christ, sont illimitées; & il n'y a rien en tout cela qui puisse nous faire croire que cet avantage dût être restreint aux seuls élus. Et cependant il s'est trouvé des personnes qui ont tâché de resserrer

ex-

(7) 2 Cor. V: 15.

(8) 2 Pier. 11: 1.

(9) Hebr. X: 29.

extraordinairement une chose d'une étendue aussi générale & aussi universelle, que le but de Dieu dans l'envoi de son Fils au Monde (10) ”.

(10) *Traité complet de Théologie Spéculative & Pratique, par Mr. Stackhouse, Tom. IV. pag. 114. de la Traduct. Franç.*

ARTICLE DIXIEME.

LETTRE du Comte FREDERIC LÉOPOLD DE STOLBERG, à Mr. *Matthias Claudius* à Hambourg (1).

LA première Lettre que vous recûtes de moi, datée de Vevay, étoit

(1) L'Original de cette Lettre, dont le Traducteur a abrégé divers morceaux, est imprimé dans le *Museum Allemand (Deutsches Museum)* 1e. Partie. Janvier 1776. Une illustre naissance est

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 135
étoit écrite au milieu de l'ivresse des
fêtes de la vendange. Cette espèce de
réjouissance étoit d'autant plus piquante
pour moi, qu'elle m'étoit neuve. La
culture de la vigne est inconnue au
Hartz, & dans les contrées Septentrio-
nales de notre chère Allemagne, dé-
faut que vous reprochez à ma Patrie
dans votre chanson à l'honneur du Vin
de Rhin, mais je ne vous en veux au-
cun mal, car mon amitié pour vous,
l'emporte infiniment sur mon Patrio-
tisme pour le Bloksberg. Plein de ces
fêtes, comptant chaque minute que je
passois hors des vignobles, je ne vous
écrivis qu'une courte Lettre. Que ma
situation d'aujourd'hui est différente de
celle où je me trouvois alors! Séparés
de notre *Haugwitz*, séparés tout d'un
coup de cet ami qui partageoit & aug-
mentoît le prix de chacun de nos plai-
sirs,

est le moindre des avantages qui distinguent le
jeune Comte qui l'a écrite, On a de lui divers
morceaux de Poésie très-estimés.

sirs, nous voyageons mon Frère & moi par de mauvais chemins, dans une mauvaise saison, occupés de notre perte, nous regardant tristement & quelquefois observant un long silence. Mais dans d'autres momens, tantôt le souvenir du passé, tantôt l'espérance de revoir ma famille & mes amis dissipent l'ennui du présent. Les tableaux majestueux de la Suisse, viennent se retracer alors à mon imagination. Je me figure qu'accompagné de mon Frère & de Haugwitz, je retourne sur mes pas, & de Canton en Canton, je traverse de nouveau ce Pays de la grande nature, où la race humaine se retrouve encore dans toute sa pureté. J'entends le bruit effrayant des cent cataractes du Saint-Gottard; je revois du sommet du Rigi, le Soleil qui se couche dans treize Lacs; j'apperçois le Lac de Wallenstadt qu'entourent des rochers, j'entends le bruit des torrens argentés qui roulant à travers des buissons de chêne vont se mêler à ses eaux; je vois

ces Alpes inaccessibles couvertes d'une neige éternelle; je retrouve ces Champs de bataille, où une poignée de Héros détruisit des Armées immenses; plus haut dans des Vallées fertiles, je vois les troupeaux qui nourrissent les plus heureux & les meilleurs des hommes: des hommes libres comme l'aigle, innocens comme la Colombe. Des cô-
teaux couronnés de vignes du Lac de Locarno, je me transporte à Schaf-
house pour y contempler la chute du Rhin & ce sublime aspect de la Nature aggrandit mon ame. Puis lorsque mon imagination fatiguée cherche le repos, je la conduis dans la maison de mon
cher LAVATER; je retrouve alors ce sentiment de bien être, ce sentiment intime que j'éprouvois chaque fois que je touchois le seuil de cette maison ché-
rie. Une joie tranquille & pure, rem-
plissoit souvent mon cœur, même avant que je le visse, lorsque ses aimables enfans, si gais, si cares-
sans accouroient au devant de moi, ou lorsque j'entrevois dans une

chambre voisine, sa fidèle, sa douce, son aimable moitié. Mais, quand lui-même venoit à paroître, quand il nous ferroit tous trois avec transport dans ses bras — O mon cher Claudius, il faut absolument que vous veniez le voir. Une larme brûlante arrose mon papier; l'expression me manque lorsque je veux parler de LAVATER, & cependant j'essayerai de vous en entretenir, puisque vous aussi l'aimez vivement.

Vous savez, mon Ami, tout ce que j'attendois de lui, & combien je me réjouissois de le connoître. J'admirois son génie, avant que d'avoir vu son Ouvrage sur les Physionomies; j'aimois son cœur, avant que de l'avoir vu lui-même. Mais combien il gagne ce cœur à être connu de près! ce cœur qui embrasse autant d'objets que son génie! qui brûlant de zèle, est en même temps si plein de la plus douce tolérance; qui fait s'ouvrir à un si grand nombre d'amis, & qui s'ouvre à chacun en particulier, comme s'il étoit le seul! ce cœur qui n'est jamais en con-

tra-

tradiction avec lui-même ; toujours simple mais toujours si grand, si courageux, si libre, si universellement actif ! toujours pur, toujours ardent, & plein d'héroïsme ! jamais je ne vis un homme, qui dans une entreprise utile & noble prît son effort avec tant de hardiesse, & qui franchît pourtant si rarement les justes limites ; toujours fidèle au sentiment du vrai qui ne l'abandonne point, toujours éclairé d'une lumière qui conduit ses pas, & qui découvre sans cesse autour de lui des objets nouveaux.

Ce sentiment le garantit des faux scrupules auxquels sa probité délicate pourroit l'exposer. Toujours prêt à sacrifier tout à son Dieu, à la vérité, & à son prochain, brûlant de zèle comme un martyr, vivant dans l'avenir comme un saint, il n'en est pas moins sensible à chaque plaisir innocent que ce monde nous offre. Il goûte avec une joie filiale tous les dons de la Nature, & sent ses moindres beautés avec enthousiasme ; il prend volontiers
part

part aux plaisirs de la Société, il n'est point ennemi de la gaieté ni du badinage décent. Personne n'a un plus vif sentiment du beau, ne jouit mieux des découvertes du génie, des productions de l'esprit, & des chefs d'œuvre de l'Art. Mais sur-tout il jouit de la plus douce félicité de la vie, de tout le bonheur qu'on peut goûter dans les liens du mariage; il en jouit avec la plus vive gratitude envers Dieu, & ce caractère divin brille dans ses yeux, lorsqu'il presse sa femme contre son cœur. Elle de son côté fixe des regards pleins d'ame sur les yeux attendris de cet Epoux si cher, lui serre la main en passant, avec une expression de tendresse, lors qu'appellée par ses devoirs de mère, ou par les soins de sa maison, elle est obligée de le quitter pour un instant. Leurs deux aînés promettent beaucoup, le troisième est encore nourri par sa mère; ils annoncent un cœur tendre & sensible, & leur éducation est dirigée avec autant de prudence que de tendresse. On leur permet chaque plaisir

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 141

vir innocent. On éloigne d'eux autant qu'il est possible, chaque occasion de commettre une faute. & cependant s'ils s'oublient quelquefois, on les reprend sans trop de sévérité, mais aussi sans faiblesse. Peut-être sont-ce principalement les douceurs de la vie domestique, qui conservent chez LAVATER cette sérénité, qui ne l'abandonne jamais bien qu'il soit surchargé d'occupations, en partie minucieuses, peu intéressantes pour l'esprit, & qu'il s'impose lui-même pour satisfaire la passion qu'il a pour le bien. Dans ses heures dérobées, qui pour tout autre que lui, seroient les heures d'un repos indispensable, il compose ces Ouvrages qui font l'admiration de l'Allemagne, qui feront celle de l'Europe & des Siècles futurs. La Postérité croira-t-elle que c'est au milieu d'un tourbillon d'affaires & dans ses heures de délassement, que LAVATER traita d'une Science inventée par lui-même? qu'il fit un Livre, qui est non seulement le fruit d'un génie extraordinaire, mais qui paroît être

Être encore le résultat d'une multitude de recherches, & des travaux d'une longue vie ? La Postérité plus juste que nous, admirera d'une voix unanime cet Homme, qui dans sa jeunesse osa au péril de sa vie, s'élever contre un Magistrat inique & puissant, & fut rendre ainsi la liberté à une Province opprimée. Cet Homme qui, enflammé par les chansons guerrières de l'immortel *Gleim*, inspira aux Suisses par ses Hymnes le saint amour de la Patrie & de la Nature; qui peu après forma le plan de son grand Poëme sur l'*Eternité*, & le publia dans ses énergiques Lettres à *Zimmermann*, à ce *Zimmermann*, semblable aux anciens Sages de la Grèce, pour qui la vérité n'est point un travail pénible, qui ne la recherche point à l'aide de la baguette divinatoire de nos Philosophes modernes, mais qui la tire par enchantement de ses profondeurs. — Combien la Postérité, je le répète, admirera ce LAVATER, qui avant que d'atteindre sa trentième année, annonça une Science nouvelle, une Science

sou-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 143

souverainement intéressante pour l'humanité, qui enseigne à démêler dans l'extérieur de l'homme les mystères que son intérieur recèle; Science qui est chère à tous ceux qui aiment la vertu, qui devient pour le Philosophe, & pour l'esprit observateur, une source de sagesse, & de connoissances utiles, pour le Naturaliste & le Médecin un sujet de profonde méditation; Science importante enfin pour chaque esprit capable de puiser dans l'abondance de LAVATER. L'hypocrite qui grince les dents en secret, sera forcé au moment où il est démasqué, de se joindre à l'applaudissement général, pour déguiser son chagrin. L'homme borné, commencera à soupçonner que son œil de taupe n'étoit pas l'œil le plus perçant. Le Savant qui se croit universel, sera saisi de surprise qu'un mortel ait pu trouver accès à une Science nouvelle, tandis qu'il s'étoit figuré que toutes les connoissances humaines avoient leurs Colonnes d'Hercule. Et c'est un semblable Ouvrage, que LAVATER compose

pose dans la trente-cinquième année de son âge!

Mais ceci même, n'est ni le plus grand, ni le plus beau côté de LAVATER. C'est sur-tout dans le cercle étroit de quelques amis intimes, qu'il paroît dans toute sa grandeur, quand sa belle ame se développe peu à peu, que les flammes de son génie, que l'effusion de son noble cœur enchainent l'attention de ceux qui l'écoutent; quand il emprunte la célérité, la force, & le feu de l'éclair, pour porter la lumière dans les profondeurs des Sciences & dans leurs détours les plus cachés; quand il apperçoit dans les objets les plus communs mille nouvelles faces intéressantes, & qu'il en développe toutes les nuances; — quand il entasse idée sur idée, comme maint Professeur entasse parole sur parole; qu'il enfante découverte sur découverte, comme maint Bel-Esprit accumule figure sur figure. Ou bien lorsque dans les heures tranquilles de la soirée il conduit un ami au haut de la Maison,

pour

pour y recueillir les derniers rayons du Soleil qui dorant des monts couverts de neige : ce spectacle verse une douce joie dans son ame qui passe ensuite de ses lèvres dans le cœur de son Ami. Il l'entretient alors des heureuses jouissances que nous offre par-tout la Nature ; des larmes délicieuses que fait couler la première feuille du Printemps, ou du sentiment non moins doux qu'excite un beau jour d'Automne, lorsqu'il vient parer la forêt de mille nuances variées & lui rendre les charmes qu'elle devoit au Soleil de Mai ; de l'attendrissement que mêle à ces jouissances l'idée que bientôt ces scènes magnifiques disparaîtront à nos yeux, que tant de beautés que nous admirons maintenant seront ravagées par le souffle impétueux de l'Aquilon, idée qui nous conduit insensiblement à celle-ci : que toutes les jouissances de la vie sont passagères, qu'il faut se séparer enfin de chaque objet qu'on aime ; mais aussi que le Printemps doit renaitre, pour rendre aux arbres leur feuillage, &c.

qu'un jour viendra où l'Ami viendra rejoindre son Ami dans un Monde meilleur. Alors, ô mon cher *Claudius*, l'âme enchantée de celui qui l'écoute s'attache à ses lèvres éloquentes, & l'on retourne chez soi, content de soi-même, avec un sentiment vraiment céleste, comme cet ancien, qui disoit n'être jamais sorti des banquets de Platon, sans avoir l'âme rassasiée. Que je m'estime heureux d'avoir connu *LAVATER* sous ces différens points de vue ! Trois fois heureux l'aimable *Pfenninger*, qui en jouit plus souvent & plus pleinement encore ! *Pfenninger* dont le cœur pur & serein recueille tous les épanchemens de son Ami, qui le comprend comme il en est compris parce que leurs âmes sont à l'unisson, & qu'idées, sentimens, opinions, tout entr'eux est en harmonie.

Dans ses Sermons *LAVATER* se distingue de tous les Prédicateurs que j'ai entendus. Il prêche non pour les érudits, mais pour le peuple, non dans ce langage qu'on appelle éloquent, mais
jamais

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 147

jamais il ne lui échappe une phrase qui décele la moindre prétention à l'éloquence. Mais avec onction & avec force. Sa diction est simple, comme celle de ces premiers Apôtres du Christianisme, dont un seul sermon gaignoit des milliers d'âmes à la doctrine de Jésus. Son langage est celui du cœur, du sentiment, de la persuasion, & il n'y a qu'une opiniâtreté volontaire qui puisse lui résister. Il tonne sur le vice, mais il est indulgent pour le vicieux, tolérant pour chaque opinion en matière de foi, pourvu qu'elle ne procède pas d'indifférence ou d'une haine secrète contre le Christianisme. Mais lorsqu'il parle de la doctrine de ceux qui se parant d'une fausse vertu, négligent cependant les devoirs les plus essentiels de la foi, — qui ont toujours dans la bouche le mot d'humanité, & qui ne savent point d'où l'humanité peut & doit prendre sa force, qui abandonnent les sources d'eaux vives, & se creusent des citernes là où il n'y a point d'eau, qui ont le front de s'appeler

ler Chrétiens, & qui intérieurement révoquent en doute la première vérité de l'Evangile, la satisfaction de Jésus-Christ; alors son discours a toute l'énergie d'une doctrine émanée du Ciel. Il renverse les vains systèmes de ces demi-Chrétiens; il appelle le feu céleste sur les autels de l'incrédulité, & prie pour l'incrédule. Il connoît trop les hommes, pour s'imaginer que le devoir d'un Prédicateur se borne à éclairer l'esprit: il sait qu'heureusement l'homme n'est pas tout esprit, que le cœur veut également être nourri, & qu'une doctrine qui éclaire sans échauffer, est aussi stérile que le soleil de Décembre.

Un trait qui caractérise particulièrement LAVATER, c'est l'activité, le zèle avec lesquels il se livre à tout ce qui est grand & utile. Il a aussi des yeux de linx pour démêler dans autrui chaque qualité estimable, & quelle joie n'éprouve-t-il pas alors? Découvrir ce qui est bon & grand, le recommander, le publier, le mettre

tre en œuvre, le perfectionner, c'est le vœu le plus ardent, c'est l'occupation perpétuelle d'un Homme dont la passion dominante est de glorifier Dieu en servant son prochain, d'être en un mot tout ce qu'est un mortel qui commence déjà sur la Terre la vie qu'il menera dans le Ciel.

Cependant croirez-vous, mon cher *Claudius*, que ce même Homme dont la lumière jette un si grand éclat, dont le nom n'est prononcé par ses vrais Amis qu'avec effusion de cœur, dont le mérite est si bien apprécié par les plus belles âmes, que cet Homme dis-je, admiré de loin, aimé de près avec enthousiasme, a non seulement des amis froids, mais même des ennemis? Quant à ceux-ci le langage qu'ils tiennent est sans doute en contradiction avec leur propre sentiment; mais éblouis de sa splendeur, l'envie leur fait découvrir en lui de prétendues taches, qui ne sont que les méprises de leur courte vue. Ce n'est point par ménagement pour eux, c'est pour ne pas souiller

ma plume, que je vous tais des noms obscurs que je méprise, noms inconnus hors des murs de Zurich. —

Adieu, mon Ami, aimez moi autant que je vous aime : peut-être ne connoissez-vous pas encore toute l'étendue de cette prétention.

Novembre 1775.



ARTICLE ONZIEME.

CHRISTOPHORI SAXI ONOMASTICON LITERARIUM, sive Nomenclator Historico-Criticus praestantissimorum omnis Aetatis, Populi, Artiumque formulae Scriptorum. Item Monumentorum maxime illustrum, ab Orbe condito usque ad Saeculi, quod vivimus, tempora digestus, & verisimilibus, quantum fieri potuit, annorum notis accommodatus. E recognitione longe auctori & emendatori, ita, ut non tam Editio altera,

JUILET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 151

*tera, quam novus omnino Liber con-
feri debeat;*

C'est-à-dire,

TABLETTES LITTÉRAIRES, ou
Notices historiques, critiques &
chronologiques des principaux
Auteurs de tous les Siècles & de
toutes les Nations, qui ont écrit
sur quelque Science & sur quel-
que Art que ce soit, aussi bien que
des Monumens les plus célèbres
depuis le commencement du
Monde jusqu'à présent, &c. par
Mr. le Professeur SAXIUS: U-
trecht, chez G. T. & A. à Padden-
burg, & J. van Schoonhoven &
Comp. 1775, grand 8°. de 598. pp.
sans l'Épître Dédicatoire à Mgr.
le Prince Stadhouder, & la Pré-
face, qui en ont 42.

IL y a environ seize ans que le célèbre Littérateur auquel on doit cet Ouvrage, en avoit publié la première ébauche sous le titre d'*Onomasticon Litterarium*. Les Catálogos que l'on avoit jusques alors des principaux Ecrivains, étant trop superficiels & trop defectueux, ou trop volumineux & trop chers, M. SAX se proposoit de fournir à ses Disciples & aux Gens de Lettres, un Manuel qu'ils pussent consulter facilement, & qui pût en particulier leur servir de guide & de fil dans les excellentes, mais trop vastes *Bibliothèques Grecque & Latine* de J. A. Fabricius (1).
Cet

(1) Mr. SAX parle dignement de ce grand Philologue, & il reconnoît avec franchise les obligations qu'il lui a. --- *Præcipue τὸν πᾶν Joh. Albert. Fabricium, virum incredibilis lectionis & studii, Historiæque Litterariæ parentem advocavi, quem qui barbaro, sed valde solenni. hodie vocabulo, compilatorem nominare audent, ut fieri subinde audio & video, illi videant, ne ipsi interdum sint maximi compilatores,*

Cet *Onomasticon* fut très bien reçu, & l'Édition en étant épuisée on a rouhait que l'Auteur en donnât une seconde. Il s'y est enfin déterminé, ou plutôt il a composé un nouvel Ouvrage, beaucoup plus exact encore, plus étendu, plus complet; & distribué d'une manière plus commode.

M. SAX divise ces *Annales Littéraires* en trois Parties, dont il nous donne une idée dans le préface. *ne*
videtur, dissimulandi debitas Fabricianas. Si
autem hoc est compilare, rerum memoriam a fon-
ditibus suis arcessere & exhibereque de fidebus & do-
mit. digerere, & quod in amantissimis bonorum
seu disciplina, seu exercitatione superest, quod
non in cupiditatis invidiam ducti & rapi
possit? Immo non peritum sum, utrumque viri
optimi Bibliothecarii Græcam & Latinam con-
stant in consilium vocare, eademque hujus
Onomastici ope in unum quasi conspectum boni-
um dare, cum ut memorie subsidium, tum ut
observandi quamdam viam & seriem ad manus
haberemus, quo referre nova, & tandem si opus
fit, vetera in usum revocare liceret.

ne la première dans le Volume que nous avons sous les yeux. Elle comprend l'Histoire Littéraire ancienne, & à d. les Auteurs qui ont écrit depuis l'origine du Monde, jusqu'à l'an 475 de l'Ere Chrétienne. Ces Ecrivains forment ce que l'Auteur appelle les *sources primitives*, dans lesquelles ceux qui sont venus depuis ont puisé.

La seconde Partie, consacrée au *moyen âge*, contiendra les *sources secondaires*, c'est-à-dire, les Ecrivains depuis l'an 475 jusqu'à la fin du XV. Siècle. Enfin la troisième embrassera les Auteurs des XVI, XVII, & XVIII. Siècles; au moins ceux qui méritent d'être connus; car Mr. SAX paroît bien résolu à passer sous silence une foule d'Ecrivains obscurs, qui ne peuvent intéresser qui que ce soit, & des noms desquels il seroit très inutile de charger la mémoire. A la fin de chaque Article, il a toujours soin d'indiquer les Ouvrages de Littérature où l'on peut trouver de plus grands détails sur les Auteurs dont il parle. Dans la partie
de

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 255

De ces Tablettes qui précède l'Ere Chrétienne on trouve sur toutes les pages quatre colonnes, dont la 1^{re}. indique l'an du Monde, la 2^e. les Olympiades, la 3^e. l'an avant Jésus-Christ, & la 4^e. l'an de Rome. Pour les temps postérieurs à la Naissance de J. C. il n'y a d'abord que deux colonnes, dont l'une marque les années de l'Ere Chrétienne, & l'autre celles des Empereurs; dans la suite celle-ci se partage en deux branches, dont la 1^{re}. présente les Empereurs d'Orient & la 2^e. ceux d'Occident.

Tel est le plan général d'un Ouvrage, qui, s'il faut en juger par le premier Volume, sera le plus exact, & le plus utile qui ait jamais été publié sur l'Histoire Littéraire. Tous les Gens de Lettres en feront sans doute l'acquisition; & en leur indiquant les bonnes sources, il pourra en même temps prévenir des méprises & des anachronismes, semblables à ceux où plusieurs Savans sont tombés à l'égard des noms des Auteurs, du temps où ils ont vécu, &c.

& des Ouvrages qu'on leur doit. M. SAK rapporte, dans sa Préface, plusieurs de ces solécismes littéraires. C'est ainsi, par ex. que *Simon Gagnacis* attribuoit, que le célèbre Géographe & Astronome *Ptolémée*, étoit un des Rois d'Egypte de ce nom. *Jean le Clerc* a fait d'*Olympius Nemesianus*, Poète Latin, deux Auteurs *Olympius* & *Nemesianus*. Ces méprises nous en rappellent deux autres qui ne sont pas moins singulières. Le Vicomte de Holingbroke croyoit que dans ces fameux vers *Excudent illi &c.* Virgile vouloit attribuer aux Romains la gloire de surpasser les Grecs dans l'art d'écrire l'Histoire; & selon le Vicomte, ces Histoires Romaines que Virgile pouvoit trouver préférables aux Grecques étoient celles de *Salluste*, de *Tite-Live* & de *Tacite*. Or on sait que Virgile mourut avant que *Tite-Live* eût écrit son Histoire, & que *Tacite* fût né. Le savant *Struvius* conseille à ceux qui veulent apprendre l'Histoire d'Ethiopie, de lire les *Histoires Ethiopiques* d'*Héliodore*, ne se rappelant pas que
le

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 157

le Livre qu'il recommandoit comme une Histoire, n'étoit qu'un Roman.

On a fait à l'égard de Mr. SAX lui-même une méprise, qu'il importe de relever. On l'a accusé d'avoir fait usage d'un bon Ouvrage Allemand (2) de Mr. *Hamberger*, & de ne l'avoir pas cité dans la première Edition de ces *Tablottes*. Mais il n'avoit garde de le citer, puis que ce Livre ne lui parvint que six ans après que l'*Onomasticon* eût paru, & qu'en effet les deux dernières Parties de l'Ouvrage de *Hamberger* n'ont été publiées que quelques années après celui de Mr. SAX. Du reste il cite fréquemment le Professeur de Göttingue dans l'Edition dont nous rendons compte; mais il ne faut que comparer, comme nous l'avons fait, les deux Ouvrages pour s'assurer qu'ils ont été composés sur un plan tout différent, & qu'ils

(2) *Hambergers zuverlässige Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern*, &c. 4 Vol. in 8o.

qu'ils n'ont d'autres rapports que ceux que des Histoires Littéraires doivent nécessairement avoir.

Pour achever de donner une idée du travail de notre habile Auteur, il ne nous reste à présent qu'à rapporter un ou deux Articles de son Livre. Nous pensions à transcrire celui de *Ciceron* & celui du *Monument d'Ancyre*; mais nous nous appercevons qu'ils sont trop longs pour l'espace qui nous reste. Il faut donc se borner à prendre au hasard le premier Article plus court qui nous tombera sous les yeux. C'est celui de *Maxime de Tyr*, Philosophe & Sophiste Platonicien, qui vivoit du temps des Antonins & de Commode.

MAXIMUS, TYRIUS, *Philosophus Plonicus, Rhetor, & Sophista, diversus a Claudio Maximo, quem in praeceptoribus M. Aurelii Imperatoris refert Capitolin. in Marco 3. circa Antoninorum & Commodi nominatim tempore floruisse scripsisseque videtur argum.* Hieron. in Chron. Eusebiano ad Olymp. CCXXXI. p. 168. & Suidae, voc. Μαξίμος.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 159

V. Voss. de Philosophorum Sectis.
c. XVI. §. 4. p. 79. f. — Fabric. Bibl.
Graec. L. II. c. XXIII. p. 32-40. Vol.
IV. — Jac. Bruckeri Hist. Critic.
Philos. Tom. II. Per. II. Part. I. Lib. I.
c. II. Sect. III. §. X. p. 177. f. —
Catalog. Bibl. Bonaev. Tom. II. Vol. I. p.
187. Vol. II. p. 1429. 3^e Vol. HA p.
2131. — Hemberger. Part. II. p.
417-420. — *Disputationes* Maximæ
Tyræ, quomodo adulator ab amico
distingui possit? Græce & Latine cum
castigationibus & notis variorum,
jusque prodire jussit Joh. Adam. Schies,
Helmstadii, 1760. 8.

Apparemment que la Traduction
Françoise que Mr. Formey donna en
1764. des *Discours Philosophiques de Maxi-
me de Tyr*, n'est point parvenue à la
connoissance de M. S. A. X; car du reste
il indique d'ordinaire les Traductions qui
ont été faites des Auteurs dont il parle.
Dans des *Analectes*, ou additions & cor-
rections considérables qu'il a placées à
la fin du Volume, nous trouvons ce
Supplément à l'article de Maxime de
Tyr:

Tyr: *Nuperrime* Maximi Tyri *Dissertationes Philosophicae Graece & Latine* cum adnotationibus Jo. Davissii, Jer. Marcklandi, & J. J. Reiskii, *lucra publica donatae sunt duobus Partibus* Lipsiae 1774, 8, maj.

La savante Préface que Mr. Saxe a mise à la tête de l'Ouvrage, ne doit pas être négligée: outre qu'elle est écrite avec beaucoup de pureté & d'élégance, on y trouvera les noms de plusieurs Ecrivains, & omis dans les Tablettes parce qu'on ne savoit à quelles années les rapporter. On y verra sur-tout une notice très curieuse des Poètes auxquels on doit les Epigrammes de l'*Anthologie Latine*.





ARTICLE DOUZIEME.

EPÎTRE (1) à S. A. Madame DE
CRACOVIE, Grande Générale de
la Couronne, Sœur du *Roi de Pologne*;

AUJOURD'HUI,

Ou Epître analogue au temps qui court.

A Minte en ce jour d'alegresse,
Où chacun à l'envi s'empresse

A

(1) Cette Pièce composée à Varsovie n'a point encore été imprimée. Ceux qui connoissent le Poëte qui en est l'Auteur, sont frappés de découvrir avec les graces de la jeunesse la solidité de l'âge mûr; avec tous les talens agréables, des principes, des lumières & des vertus, qui promettent de grands services à sa Patrie. Mr. Q. . . . de St. G. . . . porte un nom célèbre, & il paroît avoir tout ce qu'il faut pour en soutenir la célébrité.

Tome XLVI. Part. I. L.

A vous témoigner son amour,
 Vous triomphez de ma paresse,
 Et d'un ton qui vous intéresse
 Je veux m'exprimer à mon tour.
 Vous n'attendez pas qu'une Muse
 Qui sait à peine bégayer,
 Et dont la Lyre ne m'amuse
 Qu'autant qu'elle aide à m'égayer,
 En des vers pompeux & sublimes
 Vienne étaler l'art assommant
 De resserrer entre deux rimes
 L'expression du sentiment.
 Je bais une phrase empestée;
 Quand je ne puis faire autrement
 J'aime mieux garder ma pensée
 Que l'affaiblir en l'exprimant.
 Mon cœur cédant à l'influence
 De l'exemple qui le séduit,
 Ne rend pas toujours ce qu'il pense
 Mais pense toujours ce qu'il dit.
 Le récit lourd & l'êbargique
 Que j'irois vous faire essuyer
 Dans un fade panégyrique,
 Finiroit par vous ennuyer.
 En bonneur ce seroit folie
 D'aller, par des soins superflus,

*Fatiguer votre modestie
 De vers que vous ne liriez plus.
 La vertu craint d'être louée,
 Contente de le mériter :
 Le seul éloge qu'elle aggrée
 C'est que l'on cherche à l'imiter.
 D'ailleurs, il faut que j'en convienne,
 J'ai la petite vanité
 De ne pas vouloir que l'on vienne
 Me dire que j'en suis resté,
 Malgré mes soins, malgré ma peine
 Au dessous de la vérité.
 Si pourtant j'avois la manie
 De louer par comparaison,
 Des traits que l'humaine folie
 Me présenteroit à foison,
 Sans le secours de Théophraste
 Je pourrois former un tableau,
 Et vous montrer dans un contraste
 Sous un jour qu'on croiroit nouveau.
 Aux vastes champs de l'antithèse
 Pillant, grapillant à mon aise
 Je parsèmérois mon discours
 De fleurs communes & fanées,
 Ou des tournures surannées
 Qui si souvent vont au secours*

De tous nos frippiers du Parnasse,
 De ces vrais Poètes de place
 Qui font des vers à tant par jour.
 Là, sous un même point de vue,
 J'opposerois votre équité
 Aux mœurs de ce Siècle vanté,
 A l'injustice soutenus
 Qui mène à l'immortalité.

 Je n'aurois pas mieux rencontré,
 Quand ici j'aurois comparé
 A votre amour pour la Patrie,
 La trop fatale ignominie
 De tous ces méprisables Grands,
 Victimes de leur propre envie,
 Dignes de leurs nouveaux Tyrans,
 Qui se réalisent eux-mêmes
 En beaux & bons deniers comptants.
 O vous qui sous les loix suprêmes
 D'une solide piété,
 Savez suivre la vérité,
 Et vous garantir des extrêmes,
 Que diriez-vous des vains efforts
 De nos prétendus Esprits-forts?
 Gens dont les absurdes systèmes

JOYEUX, NOUVEAU, OCTOBRE, 1776, 105
Où chaque mot je contredit,
Sembleroient en quelque manière
Nous autoriser par écrit
A croire avec eux leur esprit
Fait aux dépens de la matière,
Philosophes que nous voyons
Confondre dans leurs fortes têtes
Leur ame avec celle des bêtes,
Et qui peut-être ont leurs raisons;
Puis que dupes de leur méprise
Et d'un égarement fatal,
Ils n'ont jamais, quoi qu'on en dise,
Distingué l'esprit de l'Eglise
Du fanatisme monachal.

De quel œil verriez-vous les vices
De ces Prêtres, qui tout entiers
Livrés aux plus bonteux caprices
Semblent n'avoir dix bénéfices
Que pour mourir banqueroutiers;
Dont l'insatiable avarice,
L'orgueil, la superstition,
La mollesse & l'ambition,
Ont porté plus de préjudice
Aux droits de la Religion
Qu'en dix Siècles ne sauroient
Tous les sarcasmes de V.

Et qui, pour avoir trop prêté
 Aux coups des terribles machines
 Dont on bat la sainte Cité,
 Auront un jour trop mérité
 D'être terrassés sous ses ruines.
 Aminte, à ce portrait affreux,
 Vous reconnoîtriez peut-être
 Les temps où le Ciel vous fit naître,
 Si je le mettois sous vos yeux;
 Mais ce seroit une foiblesse
 De vouloir me donner le ton
 De raisonner sur la sagesse,
 Presque avant l'âge de raison.
 Non, des défauts de notre espèce
 Je ne vous entretiendrai plus :
 Aminte, il faut dès qu'on vous nomme
 Oublier les vices de l'homme,
 Pour ne penser qu'à ses vertus.





ARTICLE TREIZIEME.

HENRICI CONSTANTINI CRAS,
Oratio, qua perfecti Jurisconfulti
forma in HUGONE GROTIUS
spectatur, publice dicta in majore
Athenaei Amsteladaemensis Acroa-
terio, cum Juris Civilis docendi mu-
neri adjunctam Juris Publici Profes-
sionem solemniter auspicaretur, die
XV. Nov. MDCCCLXXV;

C'est-à-dire,

HARANGUE de Mr. le Professeur
CRAS, où il propose GROTIUS
comme le modèle d'un Juriscon-
sulte accompli; *Amsterdam*, chez
P. Mortier, 1776, in 4°. pp. 75.

LE nom de GROTIUS réveille l'i-
dée d'un des plus grands Hommes
& des plus excellens Jurisconsultes qui

aient jamais existé. Il n'a pas laissé d'avoir ses détracteurs : quelques uns de ses contemporains, & sur-tout plusieurs Ecrivains très modernes, ont soutenu qu'il avoit plus d'érudition que de discernement & d'esprit philosophique, qu'il cite au lieu de prouver, qu'il accable ses lecteurs d'autorités & de passages Grecs, Latins, Hébreux, que ses définitions, ses divisions & ses subdivisions sont trop multipliées, que le style de quelques uns de ses Ouvrages est obscur & embarrassé, &c. On a souvent montré combien ces reproches sont mal-fondés pour la plupart; mais peut-être qu'on ne l'a jamais fait avec tant d'éloquence & de succès que dans la Harangue que nous annonçons (*). C'est

(*) Voici, par ex. ce que Mr. CRAS dit pour justifier les fréquentes citations que GROTIUS fait des anciens Philosophes — *Neque hoc non acutissimi ingenii fuit, quod probe perspiceret GROTIUS, sapientissimorum hominum consensum in eandem sententiam haud exiguum*

ejus

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 169

C'est un Eloge complet de GROTIUS,
& un des plus beaux monumens qui
a'ient

*ejus argumentum esse & confirmationem —
Itaque mirari subit permultos ex hodiernis eru-
ditis, atque inter eos etiam, qui GROTIUM ipsi
magni faciunt; banc ejus rationem atque viam,
tanquam fluxam, dubiam, incertam rejicere ac
penitus damnare. Quod enim hi dicunt, vete-
res in plurimos errores consensisse multaque pro
veris habuisse, quae jam meliora edoceri falsa
esse sciamus, imo tanquam inepta rideamus; in
ea quidem re mihi non satis attendere videntur,
quantum inter utrasque disciplinas, morales &
physicas, quae in agendo, quaeque in contem-
plando versantur, interfit. Nam ut in his qui-
dem lubentes fatemur, lento gradu procedere
homines, ac varia naturae arcana non nisi post
plures exantlatos labores, atque errores debellatos,
novasque veritates, casu saepe fortuito, detectas,
atque inventa nova instrumenta, quibus expe-
rientiae atque observationes instituantur, ab
ingeniosissimis licet hominibus erui & in aprium
proferri posse: sic contra morum praecepta a sa-
pientissimo & benignissimo legislatore Deo arbi-*

aient été érigés à sa gloire. M. GRAS,
 en prenant possession de la Chaire de
 Droit

*transit universo generi humano ita data esse
 ac prescripta, ut a nullo casu nullaque fortuita
 hujus illiusve rei inventionis eorum cognitio peti-
 deat, sed solo ingenio comparari possit. Hæc se
 cogitamus, ad eam a via aberrare cum pater-
 mus, AA. qui magnos ex antiquitate viros,
 Socrates, Platonem, Xenophontem, Aristotelem,
 Ciceronem, Senecam, Marcus Aurelius, Plutar-
 chum, alios, quos propter mentis acumen con-
 summatamque doctrinam ut obstupescit, ita in
 æternam veneratur grata posteritas, qui hoc,
 inquam, quid justum, injustum, æquum, ini-
 quum sit, optime vidisse, sibi persuaduit? Cum
 hoc in primis ævo tanto experiendi observan-
 dique studio ducantur homines, tamque unicuique
 prope viam esse ad veram solidamque scientiam
 condescendunt fere omnes; an reprehendendas erit
 Grævius, quod hanc rationem in nostram dis-
 ciplinam transtulerit, & ad effectum ad cunctum
 ascendens, ex sapientissimorum hominum con-
 sensienti iudicio præcepta juris naturæ a pos-
 teriori, ut vocant, aut invenerit, aut jam
 inventa*

Droit Public , qui a été jointe en sa faveur à celle du Droit Civil , a cru devoir présenter à ses Disciples le tableau des qualités , des talens & des vertus d'un parfait Jurisconsulte , & leur montrer cet idéal réalisé en la personne d'un de leurs Compatriotes. Il fait voir successivement, que non seulement GROTIUS a été le restaurateur du Droit Naturel , mais qu'il a encore excellé dans le Droit Civil ancien &

inventis firmaverit ? Dans la suite Mr. CRAS observe, que pour juger GROTIUS il faut avoir égard au Siècle où il vivoit , & à la façon de penser d'alors. Dégoûtés , avec raison , des subtilités scholastiques les esprits se tournoient vers les Philosophes de l'antiquité : on les admiroit , on les respectoit , on ne se laissoit point de les citer. GROTIUS ne pouvoit donc rien faire de mieux que de s'appuyer de leur autorité pour donner du poids à ses doctrines. C'est ce qui a été très bien montré dans la *Lettre d'un Anonyme à Mr. J. J. Rousseau*, pag. 60.

& moderne , dans le Droit Public, dans le Droit Féodal , dans le Droit Canonique, & dans le Droit de la Patrie. L'Orateur insiste particulièrement sur une chose à laquelle on n'a pas fait assez d'attention jusques ici : c'est le talent supérieur qu'avoit GROTIUS de donner des principes propres à guider le jugement dans les divers cas qui peuvent se présenter. De principes très simples il déduisoit souvent les doctrines les plus importantes, & peut-être que jamais ce grand Homme n'a mieux montré la force de son génie, que lors qu'il a fait usage de ce talent.

M. CRAS recherche ensuite comment GROTIUS s'étoit ainsi élevé au-dessus de tous les Jurisconsultes tant anciens que modernes, & il en découvre deux causes : la force & la sagacité extraordinaires de son génie , & son immense érudition. Cela donne lieu à l'Orateur de compléter l'éloge de son Héros , en montrant qu'il ne se distinguait

tingua pas moins dans les autres Sciences que dans la Jurisprudence, que rien ne lui fut étranger, qu'il s'exerça sur presque tous les sujets & qu'il y excella, que la Théologie, la Politique, l'Histoire, la Critique, la Poésie, les Langues, tout étoit de son ressort, qu'il a laissé des monumens de sa capacité dans tous ces différens genres, & qu'au Barreau, dans la Magistrature, dans les Ambassades, dans tous les emplois dont il fut revêtu, il déploya toujours les plus beaux & les plus rares talens. Ceux qui ont lu les Mémoires d'*Aubéri du Maurier*, seront peut-être surpris que *M. CRAS* célèbre les talens de *GROTIUS* pour la Politique & les Négociations. Mais il observe qu'il faut se défier de ce qu'on trouve dans ces Mémoires, sur la conduite de ce grand Homme pendant son Ambassade en France. Du Maurier étoit dévoué au Cardinal de Richelieu, qui haïssoit *GROTIUS*; & voici ce dit à ce sujet: *Grotium male* que *Leibnitz tractasse nego.*

negotia, calumnia Auberii fuit: nec probò Vassoris judicium, qui putat, bonos viros negotia bene tractare non posse: illud factor, tyrannis aut sceleratis tyrannorum ministris tales non convenire; Leibn. Oper. T. V. p. 355. Remarquons cependant que si Du Maurier reproche à GROTIUS quelques fautes de prudence pendant son Ambassade en France, il parle d'ailleurs de lui avec les plus grands éloges, & une sorte d'enthousiasme.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 175

ARTICLE QUATORZIEME.

TRADUCTION EN VERS d'une
partie des Oeuvres de Mr. GESS-
NER, Sénateur de la Ville &
République de Zurich. *Berlin*,
chez G. J. Decker, petit in 4°.
de pp. 351.

Quelquefois il est plus aisé de satis-
faire le Public que l'amour-propre
de l'Auteur qu'on traduit: l'Anonyme
dont nous annonçons l'Ouvrage par-
viendra peut-être à contenter tous les
deux, au moins il est bien sûr qu'il
jouit du suffrage de Mr. GESSNER,
comme on le voit dans une Lettre rap-
portée dans l'Avertissement, & que
nous allons mettre sous les yeux de
nos Lecteurs. „ J'ai lu, mon cher
„ H*. la traduction des Idylles, &
„ le fragment du premier Navigateur.
„ Il est bien flatteur pour moi qu'un
„ Fran-

François de tant de goût les trouve dignes d'être donnés encore une fois à ses compatriotes dans cette nouvelle parure, & je ne peux qu'être très satisfait de voir mon souvenir rappelé d'une manière si avantageuse à une Nation qui m'a accordé son suffrage, & chez laquelle j'ai un si grand nombre d'Amis du plus grand mérite. Je trouve cette Traduction préférable, quant à la fidélité, à beaucoup d'autres qui sont plutôt des imitations libres que des Traductions".

Ce Volume outre la Traduction des deux petits Poèmes, *le Souhait & la nuit*, contient celle de la plupart des *Styiles & du premier Navigateur*. Pour donner une idée des talens poétiques de l'Anonyme, nous commencerons par transcrire une partie de l'Épître qu'il adresse à M. GESSNER.

*toi, qui fais répéter aux échos d'Helvétie
 tes sons harmonieux de tes tendres accens;
 toi qui fais charmer par tes chants
 la France & la Germanie;*

GESS-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 177

GESSNER permets qu'à tes talens
Rendant le plus sincère hommage,
Je te présente tes enfans,
Qui sans changer de mœurs, ont changé de
langage.

En sortant de tes mains ils valaient beaucoup
mieux ;

Ils parloient comme la nature.

Ce fut dans cette source pure
Que tu pris les attraits qu'on admiroit en eux.

Lors que tu décris un bocage
On croit, en te lisant, errer sous son ombrage,
Et des légers Zéphirs respirer la fraîcheur.

Lorsque tu peins les dons de Flore,

De la rose qui vient d'éclorre

On croit voir l'éclat enchanteur.

Nous parles-tu d'une prairie ?

Nous voyons bondir les agneaux,

Et les troupeaux joyeux brouter l'herbe
fleurie ;

Nous entendons les concerts des oiseaux.

Si l'on te suit près des ruisseaux,

Au murmure flatteur de leur onde argentée ;

Du plus doux sentiment notre ame est agitée ;

Elle admire avec toi les ouvrages des Cieux,

Tu nous fais remonter à l'Auteur de notre
être :

Tome XLVI. Part. I.

M Quels

*Quels nobles mouvemens dans nos cœurs tu
fais naître*

*Quand tu nous entretiens de la grandeur des
Dieux ! . . .*

En effet le Théocrite Helvétien a étendu le domaine de l'Idylle, bornée jusqu'à lui à chanter l'amour & les jeux champêtres. La tendresse filiale est dépeinte dans celle que nous allons rapporter, avec cette naïveté touchante qui caractérise l'âge & la condition des personnages que le Poète fait parler.

M I R T I L & D A P H N E.

M I R T I L.

*Si matin en ces lieux ! Ma sœur qu'y viens-
tu faire ?*

*Tout est plongé dans un profond sommeil ;
Les montagnes encor nous cachent le Soleil ;
On n'appergoit qu'une foible lumière ;
De l'Aurora qui vient dorer notre hémisphère
A peine l'hirondelle annonce le retour ;
Le coq salue à peine encor le point du jour ;
Et déjà dans nos prés je re-vois exposée
A la fraîcheur de la rosée !*

Que

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 179

*Que fais-tu de ces fleurs ; & quels sont tes
projets ?*

D'une fête, Daphné, ferois-tu les apprêts ?

D A P H N É.

*Et toi, mon frère, apprends-moi, je te prie,
Qui t'a conduit si-tôt sur la verte prairie ?
J'étois ici pour y cueillir ces fleurs.*

*Tandis que mon père & ma mère
Goûtent encore les douceurs
D'un repos que pour eux n'est que trop né-
cessaire,*

*Mon cher Miroë, je vais sans bruit,
Répandre ces fleurs sur le lit,
Où le sommeil retient ce couple respectable ;
Nos parents jouiront d'un réveil agréable.*

M I R T I L.

*Quels sentimens tu mérites, ma soeur !
Aussi pour toi chaque jour dans mon cœur
Je sens augmenter ma tendresse.
Hier au soir mon père regardoit
La colline où souvent repose sa vieilleffe.
Ce berger vertueux à ma mère disoit ;
„ Je voudrois qu'un berceau bien garni de
feuillage,
En cet endroit nous prêtât son ombrage. ”.*

De nos parens j'écoutois l'entretien,
 J'entendis ce propos & n'en témoignai rien.
 Mais ce matin j'ai devancé l'aurore,
 Je suis allé vers le coteau;
 De coudriers j'ai construit un berceau.
 L'ouvrage est achevé, mais n'en dis rien encore.
 Attendons que le bon vieillard
 Porte sur ce berceau son débile regard.
 Qu'on est heureux lors qu'on oblige un père!

DAPHNÉ.

Honnête berger, tendre frère!
 Bien agréablement ses yeux seront surpris,
 Quand il verra de loin le travail de son fils.
 Mais bientôt nos parens . . . je cours dans
 la chaumière;
 Avant qu'ils ouvrent la paupière,
 De ces fleurs je veux les couvrir.

MIRTEL.

Quand ils les sentiront, ah! ma soeur quel
 plaisir!
 Je crois déjà les voir sourire.
 Dans son transport notre mère va dire;
 „ Voilà les soins de notre aimable enfant.
 „ Daphné, tandis qu'en ces lieux tout sommeille,
 „ Ton zèle pour nous te réveille.
 „ Que tu nous aimes tendrement!

„ Du

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 181

„ Du bonheur de nos jours tu t'occupes
sans cesse.

„ Et tu fais que notre vieillesse.

„ S'écoule dans la joie & le contentement”.

D A P H N E.

A son réveil admirant la nature

Mon père tournera ses yeux de ce côté.

Lors qu'il appercevra ce berceau de verdure;

„ Que vois-je dira-t-il, de plaisir transporté,

„ O toi que je bénis, ce berceau cet ombrage,

„ Mon cher Mirtil, c'est ton ouvrage,

„ Jereconnois mon fils ta tendresse & tes soins.

„ Oui, tu fuis le repos pour chercher à nous

„ plaire;

„ Et rien ne peut autant te satisfaire

„ Que de pourvoir à nos besoins”.

Livrons nos coeurs à l'allégresse,

Nous commençons un jour heureux.

Celui qui le matin conduit par la sagesse,

Se livre à des faits vertueux,

Voit tout succéder à ses vœux.

Tout le ravit, tout l'enchanté,

Tout répond à ses desirs.

Un buisson, un rien augmente

Son bonheur & ses plaisirs.

On relit ici avec un nouvel intérêt

le charmant Poëme du *Premier Navigateur* ; il y a des morceaux pittoresques & poétiquement rendus dans cette nouvelle Traduction ; & l'on a de la peine à croire que le même Poëte ait pu se permettre quelquefois des vers aussi prosaïques que ceux-ci :

. . . . Si le Ciel vouloit me rendre heureux,
Si de mon sort il me laissoit le maître,
J'aurois bientôt une maison champêtre,
Qu'entoureroient un jardin potager,
Et quelques prés, un fertile verger.
Content alors à l'abri de l'envie,
Dans le bonheur je passerois ma vie.

J'aurois aussi des ruches dans ma cour,
Je me ferois un plaisir chaque jour
D'étudier ces insecte admirable.





ARTICLE QUINZIEME.

AVERTISSEMENT sur un Livre
nouveau, intitulé **FRAGMENS**
DE PHYSIOGNOMONIE, Ou-
vrage où l'on se propose d'*exciter*
l'homme à connoître & à aimer ses
semblables.

LA plupart de ceux qui liront cet
Avis, savent déjà que M. LAVA-
TER, de Zurich, a commencé il y a
plus d'un an à publier un Ouvrage Alle-
mand sous ce titre. Il en a paru deux
Tomes grand *in Quarto*, ornés de plu-
sieurs Planches, & selon toute apparen-
ce ils seront suivis au moins de deux
autres Volumes d'égale grosseur.

L'Auteur & l'Editeur de l'Ouvrage,
avoient d'abord formé le projet d'en
donner une Traduction complète en
Francois, pour laquelle on eût em-
ployé les mêmes Planches qui ont servi

à l'Edition Allemande; mais des obstacles insurmontables ont empêché l'exécution de ce plan. Un des principaux est la difficulté de traduire en François le texte de l'Original, écrit d'un style qui est particulier à l'Auteur. D'ailleurs les Planches auroient été trop usées pour qu'on pût les employer dans l'Edition Française. L'on est convenu actuellement de donner une forme toute nouvelle à l'Ouvrage, & de le rendre absolument indépendant du premier Texte Allemand.

I.

L'Auteur composera un Texte tout nouveau, plus aisé à traduire & adapté au génie de la Langue Française. Dans cet Ouvrage, qui à la vérité ne pourra jamais avoir ni l'énergie, ni les nuances du premier Original, on aura soin d'omettre ce qu'on croira ne devoir intéresser qu'un Lecteur Allemand. D'un autre côté, on y ajoutera quelques nouveaux Fragmens plus intéressans pour le Lecteur François.

II. Tou-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 185

I I.

Toutes les Planches de cette Edition seront gravées à neuf, avec toute l'attention possible. Toutes ne seront, ni ne peuvent être, des chef-d'oeuvres, parce que, outre l'impossibilité où seroient la plus grande partie des acheteurs de les payer, cette perfection n'est pas essentielle au but de l'Ouvrage. On fera au reste tout ce que l'on pourra, & peut-être plus qu'on n'ose promettre; en un mot, rien ne sera négligé pour dédommager le Lecteur François de ce qui manquera au Texte, & pour suppléer par la qualité des Planches à leur quantité.

T I I.

Les quatre Tomes Allemands seront réduits à deux gros Volumes *in Quarto*, dont chacun contiendra 40 à 50 Planches; 40 à 50 Vignettes allégoriques & physiognomoniques.

I V.

Chaque Tome contiendra 25 Feuilles de texte au moins, ou 36 au plus.

M 5

V. Si

V.

Si Dieu le permet, le premier Volume paroîtra au commencement de l'Année 1778 au plus tard, & le second un an après.

VI.

La Traduction littérale sera faite sous les yeux de l'Auteur, & mise ensuite en bon François par une plume habile.

VII.

On ne négligera rien pour l'élégance & la correction de la partie typographique : le format & le papier seront conformes au *Prospectus*; mais le caractère sera neuf & plus beau.

VIII.

Le prix de chaque Volume sera de quatre Louis d'or neufs, dont deux seront payés en souscrivant & les deux autres en recevant l'Ouvrage. Le temps de la souscription écoulé, l'on ne pourra plus se procurer l'Ouvrage qu'à raison de cinq Louis le Volume.

IX. On

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 127.

I X.

On peut souscrire chez les distributeurs de cet Avis, de même que chez MM. *Reich* à *Leipsick*, & chez Mrs. *Steiner* à *Winterthur*. Le terme de la souscription est fixé à Pâque 1777 (*). On livrera les exemplaires aux Souscripteurs *franco* jusqu'à *Leipsick*, à *Winterthur*, à *Leyde* ou à *la Haye*. Le surplus des frais de transport sera à leur charge.

AVIS PARTICULIER

Touchant le contenu de ce Livre.

L'Auteur est bien éloigné de promettre en aucune manière quelque chose d'achevé. L'importance de la matière qu'il traite, les bornes de ses connoissances, & la multitude de ses occupations l'obligent à ne donner que des fragmens. Cependant il se flatte que le Lecteur éclairé y trouvera des choses dignes de son attention.

Nous allons indiquer les titres de quelques Planches & des principaux Chapitres,

(*) Il y a apparence que M. LAYATER prolongera de quelques semaines le terme de la souscription.

tres, afin de donner une idée du contenu de l'Ouvrage.

Introduction.

De l'excellence de la Nature Humaine.

De la Science des Physionomies.

De la certitude. De son utilité.

Du mal qu'elle peut occasionner.

Objections.

Raisons du préjugé contre la Science des Physionomies.

Caractère du Physionomiste.

Des sophismes apparens du Physionomiste.

Harmonie entre la beauté du Corps & celle de l'Ame.

Anecdotes sur quelques Physionomistes.

Marche de la Science Physiognomonique.

Sur la Dissimulation & la Sincérité.

De l'universalité du tact Physiognomonique.

Peu de personnes ont l'esprit observateur.

Rapport qu'il y a entre la connoissance de l'Homme & l'amour de l'humanité.

Du

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 189

Du Portrait.

Des Portraits appelés *à la Silhouette*.

Silhouettes de toute espèce.

Physionomies de tempérament.

La Force & la Foiblesse.

Crânes d'Hommes & d'Animaux.

Divers Animaux ; Têtes d'Animaux ;

Quadrupèdes ; Serpens ; Oiseaux ; Insectes.



Physionomies nationales ; Physionomies qui expriment la piété.

Sur les nouveaux nés , les agonisans & les morts.

Des fous , des esprits dérangés , des monstres & autres phénomènes qui intéressent l'humanité.

Différens âges de l'Homme.

Enfans ; jeunes Gens ; Hommes faits ; Vicillards.

Attitudes & Membres particuliers.

Sur les Antiques.

Sur les Adieux de Calas, par *Chodowiecki*.

Sur une tête de Judas , d'après *Holbein*.

Sur

Sur des Portraits idéaux d'Apôtres, & sur des Caricatures.

Sur des têtes de Jésus-Christ, exécutées par de mauvais, de bons, & de grands Maîtres.

Sur divers Hommes célèbres, Hommes d'Etat, Héros, Savans, &c. &c. &c.

Sur quelques Femmes remarquables, &c. &c. &c.

A l'égard du résultat des observations de l'Auteur, ou proprement de la *clef* du grand *Alphabet Physiognomonique*, qui doit consister en contours & en lignes dont l'expression sera déterminée, l'Auteur ne peut le promettre encore; mais il le donnera certainement, si Dieu lui conserve la vie & la santé, s'il l'aide à achever ce qu'il a commencé, & si son Ouvrage est aussi favorablement accueilli du Public François qu'il l'a été du Public Allemand.

Zurich le 13 Aout 1776.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 151



NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. M. LE BEAU continue toujours avec de nouveaux succès son excellente *Histoire du Bas-Empire*. Les Tomes XIX. & XX. paroissent depuis peu, & s'étendent depuis l'an 1118 jusqu'en 1204. Le premier de ces Volumes ne contient que les Règnes de *Jean* & de *Manuel Comnènes*. Ces deux Princes, avec *Alexis*, Père de Jean & Ayeul de Manuel, soutinrent l'Empire qui penchoit vers sa ruine. JEAN héritier du courage, de la prudence & des autres grandes qualités de son Père, le surpassa encore par une vertu sans mélange d'aucun vice. Il eût été digne de naître dans les beaux jours de l'Empire Romain ; c'est le Marc Aurèle de Constantinople. Assis sur un Trône déjà ébranlé, il l'affermît par de brillans succès. — Pieux, réglé dans ses mœurs, attentif à retensir ou plutôt à renouveler l'ancienne discipline, il bannit de son Palais le luxe des habits & des tables ; il proscrivit la licence, donnant lui-même l'exemple d'une simplicité auguste, d'une noble frugalité, d'une exacte décence. Ce n'étoit pas en
lui

lui médiocrité de génie; il avoit l'ame plus grande encore que la fortune. Il étoit libéral & même magnifique, mais sans profusion; persuadé que les grandes largesses font de grands brigandages, & qu'un Prince n'enrichit ses favoris qu'en dépouillant ses autres sujets. Tout le Palais prit bientôt le ton du maître; la vertu étoit devenue le moyen de plaire, & le vice cessa d'être courtisan. Sa manière de vivre n'avoit néanmoins rien d'austère ni de triste. Sa conversation respiroit une gaieté honnête; il avoit des amis & leur donnoit une sage liberté. Plein de douceur & de clémence, il ne condamna jamais personne à la mort ni à la perte de ses membres. Il ne se forma contre lui d'autre conjuration, que celle d'Anne Comnène la première année de son Règne. On eût dit que le crime avoit fait trêve avec l'humanité pour tout le temps de son gouvernement. On ne peut reprocher à ce grand & vertueux Prince que trop de passion pour la gloire des armes". MANUEL, son Fils & son Successeur, mérita le même reproche, & malheureusement il n'eut que l'héroïsme de son Père sans avoir sa piété & ses vertus. Aussi dissolu dans sa conduite que passionné pour la gloire, ce Prince supportoit les travaux de la guerre comme s'il n'eût pas connu les plaisirs, & il se li-

vroit

vroit aux plaisirs comme s'il ne fût né que pour la volupté. Jamais on ne poussa l'intrépidité plus loin : les traits nombreux que M. LE BEAU en rapporte tiennent du prodige, & paroîtroient romanesques s'ils n'étoient pas si bien attestés. Rien de plus étonnant, par ex. que les exploits qu'il fit dans une guerre qu'il eut à soutenir, dès le commencement de son Règne, contre le Sultan d'Icône. Les deux Armées n'étoient séparées que par un défilé de difficile accès & si étroit qu'on ne pouvoit le passer qu'à la file. MA-MUZZ venoit d'épouser une Princesse Allemande, & il se reprochoit de n'avoir pas encore signalé son mariage par quelque périlleuse aventure. „ C'étoit dans ces siècles de Chevalerie une des extravagantes galanteries à la mode chez les Peuples Occidentaux. Ayant pris avec lui deux escadrons, il les mit en embuscade au fond d'une vallée, & leur défendit de se montrer qu'ils ne l'eussent vu aux prises avec l'ennemi. Son dessein étoit d'aller seul faire le coup de sabre ; son frère Isaac, & Axuch, Grand Domestique, obtinrent de lui qu'ils partageroient le hazard. Ils apperçoivent quelques Soldats Grecs répandus dans la plaine pour faire du fourrage. Ils piquent de ce côté-là, & se cachent derrière une éminence, persuadés que les Turcs ne tarderoient pas de venir fondre sur ces fourrageurs. Au bout de quel-

que temps, comme ils n'en voyoient point paroître, l'Empereur envoie à la découverte un cavalier, qui revient peu après lui dire, qu'il vient d'en découvrir huit en un tel endroit de la plaine. Sur cet indice l'Empereur part de la main avec ses deux compagnons, & bientôt il apperçoit de loin la troupe ennemie, augmentée de dix cavaliers. Dès que ceux-ci le voient courir à eux, ils tournent bride & prennent la fuite. Mais en ayant rencontré cinquante autres qui les suivoient, ils se joignent à eux & attendent l'Empereur. Isaac & Axuch veulent retenir MANUEL, ils lui représentent la témérité d'une pareille attaque; que c'est courir à la mort sans aucun fruit, & exposer avec sa personne le salut de l'Empire. *Eh bien*, répond MANUEL, *laissez-moi seul, & conservez-vous pour l'Empire. Que nous conseillez-vous ?* repliquent-ils, *nous mériterions la mort, si nous l'évitions par une si lâche desertion.* En parlant ainsi ils avançaient ensemble vers les ennemis, dont la troupe grossissoit à chaque moment; enforte qu'ils se trouvèrent bientôt au nombre de cinq cens. C'étoient les coureurs du Sultan, qui les suivoit à grande distance. Cependant ceux de l'embuscade ayant perdu de vue l'Empereur, envoyèrent un Officier pour découvrir où il étoit & en quel état il se trouvoit. Cet Officier joignit MANUEL. qui le renvoya aussitôt porter

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 195

porter ordre aux deux escadrons d'avancer en diligence. Mais il ne les attendit pas , & courut pique baissée avec ses deux compagnons sur la troupe ennemie , où il en abattit plusieurs à ses pieds. Ce prodige de hardiesse glace le coeur des Turcs ; tandis qu'ils se regardent les uns les autres , craignant de s'exposer les premiers à de si rudes coups , les troupes de l'embuscade arrivent , & se saisissent d'une éminence voisine , désespérant de pouvoir joindre l'Empereur que les Turcs environnoient. L'intrépide MANUEL fait seul, ce que tous ensemble n'osoient faire. Suivi des deux autres il perce les escadrons Turcs, tue le premier qui s'oppose à lui , effraye les autres , s'ouvre le passage & gagne l'éminence. Les troupes qu'il avoit laissées dans le camp , instruites du danger de l'Empereur , s'y rendoient en grand nombre , & l'Empereur se trouva en sûreté. Ce qu'il y a de plus étonnant & que je n'oserois assurer , si tout ce récit n'étoit attesté par un témoin oculaire qui accompagna MANUEL dans toutes ses expéditions , c'est qu'il sortit sans aucune blessure de tant de hazards , où il auroit du cent fois trouver la mort : & son aveugle témérité l'auroit sans doute méritée. Sa perte paroïsoit si assurée , que son Oncle Isaac qui étoit demeuré dans le camp , se transporta dans la tente de l'Empereur , attendant la nouvelle de sa

N 2

mort,

mort, pour se mettre sur la tête la Couronne; qu'il souhaitoit avec passion ". L'exploit que nous venons de rapporter ne prouve que la valeur & la témérité de MANUEL: en voici un qui fit admirer sa force & son humanité. Etant en guerre avec Etienne, Roi de Hongrie, il passa le Danube afin de poursuivre ce Prince qui fuyoit devant lui. Une des barques plus chargée que les autres eut à peine quitté le rivage, qu'elle pencha d'un côté; l'eau gagnoit le bord, & elle étoit prête de périr. Le reste de l'Armée ne s'occupant que de son propre passage; personne ne se mettoit en peine de la sauver. MANUEL se jette dans l'eau, & malgré la vase molle & profonde, malgré la rapidité du fleuve, il atteint la barque; il relève & soutient de ses épaules le bord déjà submergé, & donne le temps de venir au secours. De pareils traits le faisoient adorer de ses troupes, & il n'y avoit point de soldat qui n'eût donné sa vie pour un Prince si vaillant & si humain. MANUEL en reçut un jour une preuve bien touchante. Il avoit été blessé dans une rencontre, où il s'étoit signalé par des actions presque surnaturelles. Il voulut faire panser sa blessure, mais on étoit dans un lieu désert, & l'on n'avoit rien de prêt pour l'appareil. Un soldat tirant son épée alloit se couper un morceau de chair, si l'Empereur ne l'en eût empêché en
la

Le récompensant de cette preuve héroïque d'affection pour son Prince. MANUEL se fit appliquer une pièce de chair coupé à un cheval qui mouroit de lassitude.

Le Tome XXe. commence par l'avènement d'Alexis, Fils de Manuel, à la Couronne. Son Règne fut l'époque fatale de la première destruction de l'Empire Grec. Tous les ressorts de l'autorité Impériale s'étant relâchés entre les mains d'un enfant, les cruautés & les crimes horribles de l'Usurpateur Andronic, les incursions des barbares d'Orient & d'Occident, les révoltes fréquentes des Seigneurs ambitieux, l'avarice des Ministres, la foiblesse, la tyrannie & les vices des Empereurs, achevèrent d'abattre une puissance ébranlée depuis si long-temps, jusqu'à ce qu'enfin elle fut envahie par les Latins, comme on en voit les intéressans détails à la fin de ce Volume.

Essai sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières Races des Rois de France; Ouvrage dans lequel on développe les Constitutions fondamentales de la Nation Française dans ces anciens temps: Par l'Auteur de la Théorie de Luxe; 1776, grand 8o. d'environ 200 pp. chez la Veuve Duchesne, (& se trouve à la Haye, chez P. F. Gosse.) Cet Ouvrage a remporté le Prix que l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres avoit promis à celui qui montreroit pourquoi les Descendans de Charle-

magne, Princes ambitieux & guerriers, ne purent se maintenir aussi long-temps sur le Trône des François que les foibles Successeurs de Clovis ? L'Auteur couronné divise son Essai en deux Parties. Il fait voir dans la première, que la puissance excessive des Magnats ou des Seigneurs Franks, puissance d'où se forma celle des Maires, renversa les Mérovingiens ou les Successeurs de Clovis, & que leur chute totale fut retardée par la raison que la puissance des Seigneurs avoit eu des progrès moins prompts en Neustrie qu'en Austrasie. Dès le commencement de la Monarchie, les Seigneurs eurent un très grand pouvoir; & ce qui contribua plus que toute autre chose à l'augmenter, ce fut l'usage de la *recommandation*. Les Franks avoient coutume de se *recommander* ou de se dévouer à ceux d'entr'eux de qui ils espéroient une protection efficace. Cette espèce de vassalité consistoit en général dans la promesse faite avec serment d'être fidèle à celui à qui on se recommandoit, & de l'assister de toutes ses forces, même au péril de sa vie, sous la condition d'en obtenir secours & protection. Par l'usage de la recommandation, les Seigneurs pouvoient recevoir le dévouement de ceux qui se recommandoient à eux, & porter eux-mêmes leur propre hommage à un Seigneur plus puissant. D'un autre côté, le Maire du Palais, en vertu
des

des prérogatives de sa charge avoit presque tous les détails du Gouvernement. Il en décidoit seul sans autre hommage à l'autorité royale , que de donner ses décisions au nom du Roi. Il exerçoit de droit l'autorité souveraine durant les interrègnes, les minorités, &c. Les plus grands Seigneurs lui devoient obéissance. Il dispoſoit des places: il étoit en un mot dans le fait Lieutenant - Général du Royaume. L'Assemblée des Seigneurs l'éliſoit, & il ne pouvoit être deſtitué qu'avec le conſentement d'une pareille Aſſemblée. De ces deux inſtitutions co-exiſtentes , il réſultoit naturellement qu'il devoit en peu de temps ſe former, au ſein de la Nation, un petit nombre de maiſons très puiffantes. Quelques-unes de ces maiſons ſ'unifiant & ſe fondant en une, par des mariages ou des contrats d'alliance; la maiſon qui réunifſoit ainſi la puiffance de pluſieurs autres, dut bientôt ſ'emparer de toute l'autorité, d'autant plus aifément que les Rois étoient iſolés, ſans famille; & qu'ayant perdu peu à peu leurs domaines propres, & diminué l'étendue de leur pouvoir par des conſeſſions de toute nature , ils n'avoient à la fin pour ſe ſoutenir que la juſtice de leurs droits. Les mêmes cauſes qui détruiſirent la famille de Clôvis , renverſèrent auſſi celle de Charlemagne ou des Carlovingiens. C'eſt ce que l'Auteur prouve très bien dans la ſeconde Partie de cet

Intéressant Essai. Tout ce qui avoit favorisé l'agrandissement des Seigneurs sous la première Race, subsista sous la seconde; & comme le pouvoir qu'on a acquis est un moyen pour se rendre plus puissant encore, les effets de ces causes devinrent chaque jour plus considérables. Il est vrai que la dignité de Maire du Palais, fut supprimée à l'avènement de Pepin au Trône; mais les Seigneurs, plus puissans que jamais, firent sous la seconde Race, ce que les Maires avoient fait sous la première: ils écrasèrent l'autorité royale, & durent inévitablement l'écraser, quelques qualités personnelles qu'eussent les Souverains. Ce principe de destruction ayant même acquis une nouvelle énergie, il arriva que les Descendans de Charlemagne, quoiqu'ambitieux & guerriers, ne se maintinrent pas sur le Trône aussi long-temps que les Descendans de Clovis, malgré la longue suite de Princes foibles qui, dans les derniers temps, succédèrent à ce Monarque.

Monde Primitif, analysé & comparé avec le Monde moderne, considéré dans l'Histoire Civile, Religieuse & Allégorique du Calendrier ou Almanach. Avec des figures en taille-douce. Par Mr COURT DE GEBELIN, de la Société Economique de Berne, & des Académies Royales de la Rochelle & de Dijon; chez l'Auteur, rue Poupée,

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 20R

pée, maison de Mr. Boucher, Secrétaire du Roi, & chez Boudet, Valleyre, la veuve Duchesne, Saugrain & Ruault; (se trouve à la Haye chez P. F. Goffe) 1776. in 4° pp. 632 sans le Discours Préliminaire qui en a 33. Ce quatrième Tome du grand Ouvrage de Mr. DE GEBELIN, intéressera toutes sortes de Lecteurs: le sujet en est absolument neuf, & il est traité de la manière la plus attachante, nonobstant l'immense érudition dont ce Volume est rempli. Nous en rendrons compte incessamment.

Dictionnaire Géographique, Historique & Mythologique, portatif, qui contient la description des Empires, des Royaumes & des Pays du Monde connu des anciens, avec les révolutions arrivées dans leurs limites & leurs dénominations, la position des Villes, leurs différens noms anciens & modernes, celle des Mers, des Golfses, des Isles, des Ports, des Fleuves, des Rivières, des Lacs, des Montagnes, des Caps, &c. Un précis de la vie des Hommes illustres de l'Antiquité; enfin les Fables des Dieux & des Héros du Paganisme, pour faciliter à la Jeunesse l'intelligence des Auteurs Grecs & Latins. Par Mr. FURGAULT, Professeur émérite de l'Université de Paris; chez Moutard (& se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe), 1776 in 8° pp. 591. Ce n'est pas ici le premier Dictionnaire Géographique portatif, mais c'est peut-être le mieux fait & le

plus utile. Outre que la partie géographique est très bien traitée, il est commode pour les jeunes gens & même pour toutes sortes de personnes de trouver aussi dans ce Volume tout ce qu'il est essentiel de savoir sur la Mythologie, & sur les grands Hommes de l'Antiquité qui se sont rendus célèbres dans la guerre & dans la paix, ou qui se sont illustrés par leurs connoissances supérieures & distingués par leurs talens.

Romances, par Mr. BERQUIN, chez Ruault (& se trouve à la Haye chez P. F. Goffe.) petit in 6° de pages 50. Le Poëte qui a si heureusement traduit & imité *Geffner*, étoit fait pour réussir dans la Romance, & l'on retrouve ici ce ton de sentiment, ces graces simples & naïves qui font le charme de ses Idylles. Mais on voit avec peine que cette aimable simplicité l'abandonne lors qu'il écrit en prose; on est surpris qu'un Poëte qui a donné des preuves de goût, se permette d'entasser les métaphores quand il s'agit seulement d'indiquer l'origine de la Romance & les divers caractères que les mœurs Françaises lui ont fait prendre successivement. Pour donner une idée du style de ce Discours préliminaire, nous transcrivons une partie du morceau où Mr. B. examine les causes qui pendant long-temps ont fait négliger en France le genre de Poésie dont il veut ranimer le goût.

„ Je ne me suis point aveuglé sur les obstacles que

je dois craindre dans cette entreprise. Si malgré le secours de ses armes *aigües* le Vaudeville n'a pu se garantir des usurpations de l'Ariette, comment la Romance pourra-t-elle se défendre contre cette dangereuse étrangère, n'ayant à lui opposer que sa candeur & sa timidité? L'Ariette flattant l'orgueil des gens du monde, doit, je l'avoue, offrir à leurs yeux des charmes plus piquans que ceux de la Romance. Celle-ci, simple & populaire, leur fait craindre de compromettre leur dignité. Celle-là brillante & recherchée comme leurs vêtemens, superbe & fastueuse comme leurs manières, semble offrir à leur vanité un luxe nouveau, & les distinguer autant du Peuple que leurs équipages & leurs Palais. Le ton de légèreté, le goût des jeux frivoles qui règnent dans nos cercles, y assurent à l'Ariette un nouveau triomphe dans la concurrence. La multitude & la variété des plaisirs que la société rassemble autour d'elle, nous portant à croire qu'on ne peut être heureux que par des jouissances brusques & passagères, on ne veut s'arrêter qu'un instant sur chaque objet pour en parcourir un plus grand nombre, & l'Ariette vive & rapide, se prête merveilleusement à cette légèreté. Aussi n'est-ce point au milieu de ce fracas & de ces tourbillons que la Romance doit espérer d'établir son empire. *Bienfaisante* même envers ceux qui dédaignent de l'introduire dans leurs cercles brillans, c'est

c'est dans ces momens où abandonnés à eux-mêmes, ils deviendroient la proie de l'ennui, qu'elle leur offre ses généreux secours. Quel avantage elle prend alors sur sa rivale ! Le calme & la solitude disposant l'ame à une douce mélancolie, avec quel charme elle s'empare de toute notre sensibilité ! comme sa *physionomie* est expressive & touchante, comme ses accens plaintifs nous émeuvent ! Combien l'attendrissement où elle nous plonge, laisse dans nos cœurs d'aimables impressions ! L'Ariette est une de ces personnes dont les discours brillans nous amusent dans la société, mais pour qui rien ne nous intéresse, & qui, dans le tête-à-tête, nous deviendroient importunes. La Romance est un ami qu'on retrouve toujours avec une satisfaction inexprimable, & dont la solitude nous fait encore mieux goûter les épanchemens affectueux. " Quoique l'Auteur ait mis à choisir & à travailler ses sujets autant de soin que si tout leur effet eût dû être attaché à la simple lecture, il ne laisse pas de réclamer pour eux le charme qu'une voix douce & tendre peut leur prêter. Il croit que la Romance „ entretenant dans les familles une douce correspondance de plaisirs entre les époux, & les pères & les enfans, peut y conserver le goût de l'innocence & de la simplicité, & y ouvrir une retraite sacrée aux bonnes mœurs contre les poursuites du luxe & du libertinage. C'est en portant cette vue

d'u-

d'utilité sur la Romance, *ajoute-t-il*, que j'ai songé à l'étendre un jour sur deux classes de personnes trop négligées jusqu'ici par nos Poètes, je veux dire les jeunes filles & les enfans. Un choix d'aventures propres à faire éclore dans leurs ames les vertus de leur âge, ou à fortifier le germe des vertus d'un âge plus avancé, me paroît un de ces projets qu'un homme, après les avoir conçus, ne peut négliger sans devenir *traître à l'humanité* -- Oh ! la résolution de l'exécuter est immuablement arrêtée dans mon ame ! " Il est certain que *Gellert* lors qu'il annonça le projet d'édifier l'Eglise en composant un Recueil d'Hymnes sacrées, n'emprunta pas un ton aussi solennel que celui-ci. D'un autre côté, qui pourroit refuser son estime à un jeune Poète, qui veut consacrer ses talens à inspirer les mœurs, à rendre plus énergiques & plus touchans encore le langage & les leçons de la vertu, dût-il se faire illusion sur l'efficacité des moyens qu'il emploie pour parvenir à un but si noble ? Ce Volume contient quatre Romances. *L'Innocence reconnue ; l'Hermite ; la funeste vengeance de la jalousie ; plaintes d'une femme abandonnée par son mari.* Nous transcrivons la dernière, parce qu'elle est beaucoup plus courte que les autres & en même temps plus parfaite dans son genre.

*Dors mon enfant , clos ta paupière ,
 Tes cris me déchirent le cœur.
 Dors , mon enfant , ta pauvre mère
 A bien assez de sa douleur.*

*Lorsque par de douces tendresses ,
 Ton père sut gagner ma foi ,
 Il me sembloit dans ses caresses ,
 Naïf , innocent comme toi ;
 Je le crus : où sont ses promesses ?
 Il oublie & son fils & moi.*

*Dors , mon enfant , clos ta paupière ,
 Tes cris me déchirent le cœur.
 Dors , mon enfant , ta pauvre mère
 A bien assez de sa douleur.*

*Qu'à ton réveil un doux sourire
 Me soulage dans mon tourment !
 De ton père pour me séduire ,
 Tel fut l'aimable enchanement.
 Qu'il connoissoit bien son empire
 Et qu'il en use méchamment !*

*Dors mon enfant , clos ta paupière ,
 Tes cris me déchirent le cœur :
 Dors , mon enfant , ta pauvre mère
 A bien assez de sa douleur.*

*Le cruel, hélas ! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui,
Je l'aimois tant avant sa fuite !
Oh ! je l'aime encore aujourd'hui.
Oui, dans quelques lieux qu'il habite
Mon amour habite avec lui.*

*Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.*

*Oui, le voilà, c'est son image
Que tu retraces à mes yeux,
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front son air vif & joyeux.
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux.*

*Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.*

*Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots.
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos !*

*Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.*

*Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le coeur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.*

*Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir :
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrois-je recourir ?
Ab ! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul tu les peux adoucir.*

*Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le coeur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.*

*Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours :
Deux victimes infortunées,
Se doivent de tendres secours.
J'ai soin de tes jeunes années,
Tu prendras soin de mes vieux jours.*

Dors,

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 209

*Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.*

Chaque Romance est accompagnée d'une très jolie gravure : les airs se trouveront à la fin du second Recueil.

La Vie & les Opinions de Tristram Shandy. Traduites de l'Anglois de STERN, par Mr. FRE'NAIS, 2 Parties, grand in 12°. qui font ensemble pp. 684. Chez Ruault, (& se trouve à la Haye chez P. F. Goffe,) 1776. Tout le monde connoît cet Ouvrage, si ce n'est pour l'avoir lu, c'est au moins pour en avoir entendu parler ; & quoique ce soit ici la première Traduction Française qu'on en ait faite, il est plus célèbre dans le Monde Littéraire que bien des Livres traduits depuis long-temps. On fait que loué avec enthousiasme dans la patrie de l'Auteur, il l'a fait nommer le second Rabelais d'Angleterre. M. STERN, comme l'observe son Traducteur, s'étoit en effet nourri des Ecrits du Curé de Meudon ; mais il ne l'a point imité dans ses licences. C'est toujours déceimment qu'il peint les objets, & il est difficile d'y mettre plus d'esprit, plus de finesse. Ajoutons que personne n'a possédé à un plus haut degré l'art d'intéresser par les détails, de

Tom. XLVI. Part. I. O pein-

peindre les caractères, les passions, & jusqu'aux plus secrets mouvemens de l'ame, en désignant les gestes, l'attitude, la démarche & les mines de ses personnages; en un mot STERNE devoit posséder au plus haut degré l'esprit d'observation & le tact physionomique. M. de Voltaire a dit en parlant de *Tristram Shandy*, que ce sont des peintures supérieures à celles de Rembrandt & de Calot, & il le compare à ces petites satyres de l'Antiquité qui renfermoient des essences précieuses. Ce Roman a toujours passé pour l'un des Ouvrages les plus difficiles à traduire qui aient jamais été écrits en Anglois, & Mr. F. doit avoir des talens supérieurs en ce genre pour y avoir réussi au point qu'il l'a fait. Ce qui l'a excité à cette entreprise c'est le desir de ranimer la gaieté parmi ses compatriotes, & il est sûr qu'il y a peu de Livres aussi propres à l'inspirer que celui qu'il a choisi. Mais il paroît singulier au premier coup d'œil qu'attribuant comme on le fait à l'*Anglomanie*, le déclin de la gaieté Françoisse, on soit obligé de chercher le remède à la source même du mal. Rien de plus naturel cependant, puisque les Anglois réunissent tous les extrêmes: *Young* n'est pas plus original dans le genre sombre, que STERNE dans le genre de la plaisanterie. Si la Traduction de l'Ouvrage de celui-ci n'est pas bien accueillie, tandis qu'on

vient

vient de multiplier les Editions de celle que M. le Tourneur a faite du sombre & sublime Poëme des *Nuits*, il faut assurément que le goût des François ait subi de grandes révolutions. Les deux Volumes que nous annonçons ne font guère que le tiers du tout. „ M. STERNE, dit le Traducteur, ne le donnoit que par deux Parties à la fois, & je l'ai imité. Il se seroit arrêté si celles qu'il avoit publiées n'eussent pas plu, & je m'arrêterai tout de même si ces deux Volumes ne font pas desirer la suite. Au reste, Mr. F. avertit qu'il ne s'est pas piqué d'une fidélité scrupuleuse, & que lors que les plaisanteries de STERNE ne lui ont pas paru bonnes il en a substitué d'autres. „ Je crois, ajoute-t-il, qu'on peut se permettre cette liberté dans un Ouvrage de pur agrément. Il faut seulement faire son possible pour n'être pas reconnu, & je me trouverai fort heureux si l'on ne m'apperçoit pas. M. Frenais a dédié sa Traduction à M. Turgot. „ Vous enrichirez, lui dit-il, nos Fastes d'un phénomène dont je n'ai point encore vu d'exemple parfait dans notre Histoire; c'est de celui d'un Ministre des Finances, qui emporte avec lui les regrets, & l'estime générale de tous ses Concitoyens. Un phénomène peut-être tout aussi rare, est celui que nous offre M. Frenais lui-même, en ayant le courage de dédier son Livre à un Ministre disgracié.

Jezennemours, Roman dramatique, deux Vol. in 8°. qui font ensemble 536 pages. *Amsterdam*. (Paris) 1776. (Se trouve à la Haye chez P. F. Goffe) Ce Roman est, dit-on, l'Ouvrage de M. MERCIER, & en effet on y retrouve avec la plupart de ses principes les défauts & les beautés qui caractérisent son style. Contre son ordinaire il n'a point mis de Préface à la tête de cette production; cependant il auroit du avertir ce semble qu'il a beaucoup emprunté de l'*Agathon* de Mr. *Wieland*. La moitié du premier Vol. de *Jezennemours*, est calquée sur quelques chapitres de cet Ouvrage célèbre; caractères, intrigue, situation, entretiens, tout se ressemble, si ce n'est que la scène est non à Smyrne, mais à Paris dans le Roman de M. MERCIER, qu'il a substitué un riche Financier sans principe au Philosophe Epicurien qui joue un si grand rôle dans *Agathon*; un jeune homme échappé d'un Collège de Jésuites au Héros de M. *Wieland* qui s'est échappé du Temple de Delphes; une Danseuse de l'Opéra à une Courtisane Grecque, &c. &c. Quelquefois le fonds des conversations est le même dans les deux Ouvrages; cependant M. MERCIER ne traduit pas toujours, il abrège, ajoute, ou supprime suivant qu'il le juge à propos. Au reste cette ressemblance, comme nous l'avons dit, ne s'étend

s'étend pas sur tout l'Ouvrage, & M. MERCIER, redevient Original dès qu'il a passé la moitié du premier Volume. Ce Roman malgré ses défauts se lit avec intérêt, il suppose dans l'Auteur une ame honnête & sensible, beaucoup d'amour pour l'humanité, & de haine pour l'intolérance. M. M. met souvent de l'emphase où il faudroit de la simplicité, & d'un autre côté il se permet des négligences qu'il doit être facile d'éviter quand on a autant de talent qu'il en montre dans certains morceaux. Nous allons transcrire celui où il décrit l'impression que l'aspect de l'Océan produit sur son héros. „ Qu'un homme qui voit pour la première fois cette vaste plaine de la mer, est saisi de respect & d'étonnement, lorsque son esprit s'ouvre comme ses yeux, lorsqu'il a le bonheur de sentir & de savoir admirer! *Jezennemours* étoit de ce nombre. Presque immobile sur la pointe d'un rocher, sa vue ou plutôt son imagination se perdoit dans la profondeur de ce liquide immense, où la perspective des flots semble s'étendre jusqu'à l'infini, où rien ne borne la vue & l'audace de la pensée. L'imagination alors s'agrandit avec le monde & demeure émerveillée de ce magnifique spectacle, lors que s'élevant vers les cieux pour les glorifier, cette même imagination qui ne connoît plus de limites, se représente des mil-

lions d'autres mondes , devant lesquels celui-ci où roule cette mer vaste & profonde ne paroît plus qu'un point. Frappé de l'immensité des êtres , l'homme voudroit deviner l'Auteur de l'Univers ; sa pensée s'engloutit & se perd dans cette téméraire méditation ; la lumière immortelle qu'il veut fixer , l'éblouit & lui fait baisser les yeux ; il voit un Maître qui a mis des bornes à sa pensée , comme il en a mis une à ces montagnes de flots écumans , qui semblent fondre les uns sur les autres pour engloutir la terre & qui vont se briser sur un grain de sable. Ainsi l'homme au milieu de l'élan de sa grandeur doit connoître la foiblesse de sa conception , & voir l'image de sa propre pensée dans cet Océan qui malgré son poids & son immensité , recule devant le doigt invisible qui lui trace ses limites ”.

PROVINCES UNIES.

DEVENTER. J. H. van Wyk a imprimé :
 LADISLAI CHERNAK, *Philos. & Medic. Dissertatio Oratio de libertate philosophandi in licentiam non vertenda , publice dicta D. 27 Febr. 1776. quum Ordinariam Philosophiae Professionem in Illustri Athenaeo Daventriensi solemnî ritu auspicaretur ; in 4^o. pp. 63.* Mr. CHERNAK,
 savant

savant Hongrois, qui a passé plusieurs années dans
 ces Provinces, vient de s'y fixer en acceptant la
 Chaire de Philosophie qu'on lui a offerte ici, & rien
 n'est plus propre à justifier le choix qu'on a fait
 de lui, que l'intéressante & judicieuse Harangue
 que nous annonçons. Par *philosopher* le nouveau
 Professeur entend proposer ses opinions sur les ma-
 tières qui sont du ressort de la raison : ainsi la li-
 berté de philosopher consiste dans le droit d'expo-
 ser ses sentimens & de les communiquer aux au-
 tres, sur tous les sujets qui peuvent être connus par
 la seule raison. M. CHERNAK montre avec beau-
 coup de force que cette liberté est précieuse, néces-
 saire, utile aux Sciences & à la Société, & que les
 Pays où l'on n'en jouit point, où c'est un crime
 de s'écarter des sentimens reçus, où l'on est con-
 damné à un respect superstitieux pour les décisions
 des Maîtres & des Docteurs, doivent nécessaire-
 ment être plongés dans l'ignorance & dans la bar-
 barie. Il observe que les Universités Protestantes
 de l'Allemagne ont à cet égard de grands avan-
 tages sur les Catholiques, & il cite ce qu'en dit Mr.
d'Alembert, dans le IV^e. Tome de ses *Mélanges*
de Littérature : On ne peut s'empêcher d'avouer avec
affliction la supériorité présente des Universités
Protestantes de l'Allemagne sur les Ecoles Catho-
liques. Elle est si frappante, que les étrangers
qui voyagent dans ce Pays & qui passent d'une

Université Catholique à une Université Protestante voisine, croient en une heure avoir fait quatre cent lieues ou vécu quatre cens ans, avoir passé de Salamanque à Cambridge, ou du siècle de Scot à celui de Newton. Entre plusieurs exemples singuliers des entraves où l'on retenoit autre fois le génie, & de l'attachement servile que l'on avoit pour les anciennes opinions, il n'oublie pas le culte presque idolâtre que l'on rendoit à Aristote. Dans la plupart des Universités de l'Allemagne, on ne pouvoit prendre ses degrés qu'après avoir juré d'être fidèle à la Philosophie Péripatéticienne, & nous transcrivons au bas de la page la formule du serment que l'on étoit obligé de prêter (). Mais un excès qui n'est pas moins condamnable & dont les effets sont peut-être plus fu-*

(*) *Ego N. N. optimarum artium Magister, quemadmodum stipulata manu Decano, Vicecancellario & Examinatoribus promisi, cum nobis candelae offerendae essent, me nolle docere quod alienum esset a Philosophia Aristotelica, ac doctrina recepta, ita & id nunc repeto, me deinceps celebratissimam Philosophiam Aristotelis in hac inclitya Academia receptam, non modo non damnaturum, sed etiam, tum in praelectionibus, tum disputationibus publice, privatimque auditoribus, ut veram, utilem, & discen-*

funestes encore, c'est l'abus que l'on fait de la liberté de philosopher en la faisant dégénérer en licence. Sous prétexte de combattre les préjugés, la superstition, le fanatisme, la tyrannie, on attaque sans pudeur la Religion, la vertu, les mœurs, le Gouvernement, les Loix divines & humaines, tout ce qu'il y a de plus respectable & de plus sacré. Dans la seconde Partie de sa Harangue Mr. CHERNAK s'élève contre cette licence, malheureusement si commune aujourd'hui; il fait sentir combien elle diffère de la vraie liberté de philosopher; il trace l'effrayant tableau des ravages que les prétendus Philosophes ont faits dans notre Siècle, & sans nommer ces empoisonneurs publics, il montre, en rapportant quelques-unes de leurs détestables assertions, jusques où ils ont porté l'audace, & combien il importe de la réprimer.

UTRECHT. *A. van Paddenburg, & J. van Schoonhoven & Comp.* ont imprimé & débitent : *Opuscula Societatis, cui Symbolum, Tandem fit furculus arbor*; 1776 grand 8° de 291 pp. Il y a onze à douze ans que quelques jeunes gens studieux & bien différens de la plupart de ceux qui fréquentent d'ordinaire les Universités, résolurent de
s'as-

novandi studio doctrinam publicam convellere ausu fuerint, pro virili restitutum, ita me Deus amet.

s'assembler à certains jours pour se communiquer mutuellement leurs lumières, & pour s'animer à en acquérir de nouvelles. Chaque Associé devoit présenter à son tour une Pièce de sa composition & la soumettre à l'examen & à la critique de ses confrères. On ne tarda pas à reconnoître l'utilité d'une telle association, elle prit des accroissemens, elle eut des loix, des séances réglées, des Membres ordinaires & extraordinaires, & puis aussi des honoraires. A mesure que quelques-uns des premiers Associés quittoient l'Université, & alloient servir la Patrie dans des emplois Ecclésiastiques ou Politiques, en restant néanmoins toujours membres de la Société (*), d'autres jeunes gens y étoient admis, & bientôt des Professeurs & d'autres Hommes célèbres, tels que MM. *Perrenot*, *van de Spiegel*, *Vos*, *Tydeman*, *Boddaert*, &c., ne dédaignèrent pas d'y être agréés. Le Volume que nous annonçons est le premier fruit des travaux de cette Société si estimable & dont on a tant de bien à attendre. Une Préface, très intéressante & très modeste, rend compte de son établissement, du

but

(*) Plusieurs d'entr'eux se sont déjà distingués dans la République des Lettres par les bons Ouvrages qu'ils ont publiés, Mr. *van Heurn*, par ex. M. *et Water*, Mr. *van de Kastele*, Mr. *Pau-*
lois, &c.

but qu'elle se propose, des espérances qu'elle con-
 çoit, &c. Vient ensuite la Liste des Membres;
 après quoi on trouve douze Pièces dont nous allons
 rapporter les titres: 1. *Interpretatio tesserae nos-
 trae sodalitatis*, Tandem fit surculus arbor, HER-
 MANNI ROYAARDS, *Bommeliae Getri. Theol. Stud.
 Socii Extraordinarii*. 2. *Dissertatio de panafal-
 sam monetum cudentium*, ad. l. 2. *Cod. de Falsa
 Moneta*, JOHANNIS VAN HEURN, *Idi. & An-
 tec. Silva-Ducensis; Soc. Extraord.*. 3. *Disqui-
 sitio, an filiusfam. de peculio adventitio pless
 testari possit*, Ejusdem. 4. *Pro antiquis opinio-
 nibus, Schediasma* MEINARDI TYDEMAN, *J. V.
 D. Juris Nat. Gent. ac Publ. Rom. Germ. Pro-
 fessoris, Socii Honor.* 5. *Observationes Criticae*,
 Ejusdem. 6. *Disquisitio de eorum, qui alium ca-
 su fortuita necassent, exilio, morte Pontificis M.
 terminando*, JACOBI ALBERTI VOS, *Theol. D. &
 Professoris, Socii Honor.* 7. *Dissertatio de loco
 Matthæi VI: 24*, JOHANNIS JACOBI VAN DRU-
 NEN, *V. D. M. & Theol. Profess. Silva-Du-
 censis, Socii Honor.* 8. *Disputatio de Decore*,
 HERMANNI ROYAARDS. *Pars prior, de origine
 Decori. Pars posterior, de Invitamentis Decori,
 ac de cautionibus in ejus studio adhibendis*. 9.
*Disputatiuncula, qua ostenditur, decori rationem
 in S. Script. vocabulis ac loquendi formulis om-
 nino fuisse habitam*, Ejusdem. 10. *Dissertatio, de*

de eo, an jure naturali liceat, ad bonorum defensionem, injustum invasorem occidere, JOHANNIS KLINKHAMER, *Amstelademensis, Jur. Vir. D. Socii Extraord.* 11. *Dissertatio juridica, de certio justarum nuptiarum requisito, ad l. 2. de Ritu Nupt.* JOHANNIS VAN HEURN. 12. *Diatricbe de dono linguarum*, HERMANNI ROYAARDS. Tous ces Opuscules doivent faire desirer la continuation de ce Recueil. Nous avons sur-tout lu avec un singulier plaisir les trois Dissertations de Mr. ROYAARDS sur ce qui est décent ou bienfaisant. Elles supposent tant de lumières, de goût, & de maturité, que nous ne doutons pas qu'on ne les dût à quelqu'un des Associés honoraires : mais nous avons été fort de surpris de voir, en consultant la liste des Membres, que Mr. ROYAARDS n'est encore qu'Étudiant en Théologie. Il n'y a rien qu'on ne doive se promettre d'un jeune Homme qui débute de cette manière.

J. van Schoonhoven & Comp. ont imprimé : *Redenwoeringen van JACOB ALBERT VOS, Doctor en Profesfor der H. Godgeleerdheid te Utrecht, over den eerbied, welken wy aan de Propheeten eertyds verkondigers van Gods Raad verschuldigd zyn, en de achtbaarheid van het Boek van Esther. Uit het Latyn vertaald; c. à d. Harangues de Mr. Vos, Dr. & Professeur en Théologie à Utrecht, sur la*
re.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 221

respect qui est dû aux anciens Prophètes ; & sur l'authenticité du Livre d'Esther ; traduites du Latin ; 1776. grand 8°. de 144. pp. M. Vos prononça la première de ces Harangues lors qu'il prit possession en 1769 de la Chaire de Théologie dans cette Université. On peut voir la notice que nous en donnâmes dans le Tom. XXXIII de ce Journal, *pag.* 242. La seconde Harangue, prononcée en 1773, ne nous est point parvenue, & nous ne la connoissons que par la Traduction Hollandoise, que nous avons lue avec beaucoup de plaisir. Quoique les Juifs aient toujours regardé le Livre d'Esther comme canonique, & que la Fête de *Purim* ou des *Sorts*, qu'ils ont constamment célébrée (*) en mémoire de la grande délivrance dont il y est fait mention, ne devroit, ce semble, laisser aucun doute sur la vérité de l'histoire, il y a cependant eu quelques Pères de l'Eglise qui n'ont pas compté ce Livre parmi les Ouvrages inspirés, & dans ces derniers temps Mr. *Oeder* & deux autres Savans Allemands du plus grand nom, MM. *Michaëlis* & *Sver* en ont combattu l'authenticité par des raisons qui à la première vue paroissent assez spécieuses.

(L'antiquité de cette Fête paroît par ce qu'en dit l'Historien Josèphe & l'Auteur du Second livre des Maccabées,

fer. L'habile Professeur d'Utrecht les examine & les réfute avec beaucoup de solidité, mais toujours avec les égards qui sont dus aux Hommes célèbres qui les ont proposées. Il nous paroît qu'il ne laisse rien à désirer d'un côté sur la vérité des faits, de l'autre sur la canonicité du Livre qui les rapporte.

Les mêmes Libraires ont mis en vente plusieurs autres bons Ouvrages, dont nous nous proposons de rendre compte incessamment. En voici les titres.

Waarnemingen over het Oosten, uit Reisbeschrijvingen, tot opbeldering der Heilige Schrift. Uit het Engelsch overgezet en met Aanmerkingen voorzien door JOHAN ERNST FABER. En nu uit het Hoogduitsch vertaald en met aantekeningen vermeerkt. Derde en Vierde Deel, c. à d. Observations sur l'Orient, tirées des Relations de Voyages, propres à répandre du jour sur l'Ecriture Sainte; Ouvrage d'abord traduit de l'Anglois en Allemand, & enrichi de Notes, par Mr. FABER, & à présent traduit de l'Alleman en Hollandois, & accompagné encore de diverses Remarques; Tome IIIe pp. 244. Tome IVe. pp. 188. sans diverses Tables très amples 1776 grand 8°. Ces deux Volumes complètent un excellent Ouvrage. On peut voir un Extrait des deux

deux premiers dans le Tome XLIII. de cette Bibliothèque, Part. II. Art. VIII.

Verklaaring der Unie van Utrecht, door Mr. PIETER PAULUS. Tweede Deel; c. à d. Commentaire sur l'Union d'Utrecht; par Mr. P. PAULUS; Tome II (), 1776. grand 8^o. de 333 pp.*

Histories der Stad en Meyerye van 's Hertogenbosch, als mede van de voornaamste daaden der Hertogen van Brabant; Tot den jaare 1629. Door Mr. JOHAN HENDRIK VAN HEURN, Oud Schepen en Raad der Stad 's Hertogenbosch, en Griffier der Leen en Tolkamer aldaar. Tweede Deel. Beginnende in het jaar 1555 tot het jaar 1648. c. à d. Histoire de la Ville & de la Mairie de Bois-le-Duc, & des principaux exploits des Ducs de Brabant, &c. par Mr. VAN HEURN, Conseiller de la Ville de Bois-le-Duc, &c. Tome II. 1776, grand 8^o. de 346 pp.

G. van den Brink a imprimé: Kort Begrip der Nederlandsche Geschiedenisjen, tot gebruik van Neerlands Jeugd; c. à d. Abrégé de l'Histoire des Pays Bas, à l'usage de la Jeune.

(*) Nous avons rendu compte du premier Volume, *Biblioth. des Sc.* Tom. XLIV. Part. I. Art. IX.

Jeunesse, 1776, petit 8°. de 432 pp. Cet Abrégé nous paroît très bien fait. Les élémens de l'Histoire de ces Provinces jusqu'en 1776, y sont présentés avec beaucoup d'exactitude & de clarté, & l'Auteur a eu l'art d'y rassembler dans un Volume très portatif tout ce qu'il est essentiel aux jeunes Gens de savoir sur cet article. Il est vrai qu'il a fallu pour cela se servir d'un caractère assez petit, mais il n'est point fatigant pour la vue, & en général toute la partie typographique est fort bien exécutée. Nous nous en tenons pour le présent à cette simple annonce, parce que nous aurons occasion de revenir avec plus de détail sur ce bon Ouvrage, lors que la Traduction Françoisse qu'on en promet nous sera parvenue.

Le même Libraire distribue : *Meetkundige Oeffeningen, tot inleiding dienende in de kennis der Sphaer- en Aardkloot-kunde. Zeer nuttig voor de geenen, die zig op eene gemaklyke wyze deze kundigheden zoeken eigen te maken. Uit het Franscb vertaald en met Aantekeningen en opbelderingen verrykt. Met Koperen Platen; c. à d. Leçons de Géométrie, pour servir d'Introduction à l'étude de la Sphère & de la Géographie; Ouvrage très utile aux personnes qui desireroient d'acquérir une connoissance facile & suffisante de ces Sciences. Traduit du François, & enrichi de*

de Remarques & d'Eclaircissements. Avec 14 Planches en taille-douce, très bien gravées; 1776 petit 8°. de 267 pp. Voilà encore un Ouvrage élémentaire dont on ne sauroit trop recommander l'acquisition à ceux qui sont chargés de l'instruction de la Jeunesse, & même à toutes les personnes qui n'ayant pas le loisir de se livrer à une étude profonde de la Géométrie, voudroient cependant en savoir assez pour bien apprendre la Géographie dont la connoissance est si indispensable. On se flatteroit en vain de posséder cette Science, si l'on se bornoit à ne considérer sur le Globe que les situations des Iles, des Royaumes, des Villes, des Rivières, &c. & les détails que l'on en pourroit donner. Il faut encore connoître les propriétés de certains cercles, qui ont été imaginés pour expliquer les rapports de la Terre avec les Cieux, ce qu'on appelle l'étude de la Sphère. Mais lors qu'on veut s'y appliquer, on est presque toujours rebuté par les termes de Géométrie, dont il faut indispensablement se servir pour l'enseigner, qui, souvent, pour n'être pas suffisamment expliqués, donnent du dégoût pour cette Science: au contraire, si l'on est aidé de quelques principes, on trouve bientôt de la clarté dans les choses qui d'abord paroissent obscures. Ces principes sont exposés avec beaucoup de netteté dans l'Ouvrage dont nous annonçons la

Traduction. Il est divisé en quatre parties. Dans la première, l'Auteur expose, en vingt leçons, les principes de Géométrie qui lui ont paru nécessaires à son objet. La 2^e, composée de douze leçons, renferme des combinaisons & des applications de ces principes. La 3^e, comprend, en quatre leçons, l'abrégé du Système de Ptolémée, & quelques rapports de la Terre avec les Cieux, appliqués à la Géographie. Au reste si l'Auteur rend compte de ce Système, c'est non seulement parce qu'il lui a paru plus commode pour l'explication de ce qui regarde la Sphère, & que les Géographes s'en servent ordinairement dans leurs Ouvrages, mais encore parce qu'il peut servir d'introduction au Système de Copernic. Celui-ci fait le sujet de la 4^e partie, qui ne consiste qu'en une seule leçon, & où l'on trouve diverses particularités relatives à ce Système. On voit que ce petit Ouvrage peut être d'une grande utilité; & les Hollandais sauront d'autant plus de gré au Traducteur de l'avoir publié en leur Langue, qu'il l'a accompagné de plusieurs Notes instructives, & particulièrement de l'indication des Livres où l'on peut trouver des lumières ultérieures sur les sujets traités dans celui-ci. Il a d'ailleurs eu soin de réduire les mesures Françoises à celles qui sont en usage dans ces Provinces, & de dresser les calculs en conséquence.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 227

FRANEQUER. P. N. Lomars a imprimé: *Specimen Experimentorum Lagenam Leidensem spectantium. Auctore W. B. JELGERSMA, A. L. M. Phil. Doctore*: 1776, grand 8°. d'environ 260 pp. Nous rendrons compte de cet intéressant Ouvrage.

AMSTERDAM. J. H. Schneider a mis en vente le second Tome de son Edition du *Supplément à l'Histoire Naturelle générale & particulière*, par M. le Comte DE BUFFON. Nous en donnerons incessamment un Extrait.

LEYDE. *L'Ambigu ou Recueil de Discours sur divers sujets.*

... ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

LA FONTAINE.

petit in 8°. de pp. 130. chez B. Onnekink.
On effleure bien des matières dans cette Brochure, car il y est question de la Gloire, de l'Imagination, de la lecture des Romans, de la manie du Bel-Esprit, des Préjugés, du Gout, de l'Amour, de la Peinture & de la Musique, de la manie de voyager, des Spectacles, de la Coquetterie, de la Vertu, &c. &c. L'Editeur prévient que ces Discours ont été composés en différens lieux & par différentes personnes. Nous conjecturons qu'ils sont l'Ouvrage de quelques jeunes gens, qui pour

se délasser d'études plus sérieuses ont choisi ce genre de récréation. On ne peut qu'applaudir à un pareil choix, & aux bons principes qu'ils paroissent avoir adoptés. Envisagés sous ce point de vue on ne jugera point ces Essais avec trop de sévérité; si leurs Auteurs sont dans l'âge où occupés à rassembler des matériaux, on n'a pas eu le temps de perfectionner par un long exercice le talent de les mettre en œuvre, on leur pardonnera quelques incorrections, quelques défauts de style qu'il leur sera aisé d'éviter dans la suite. Parmi ces divers morceaux nous avons distingué ceux qui traitent de l'Imagination & plus encore celui qui a pour objet *la profession de Jurisconsulte*: si l'Auteur se destine à la Jurisprudence, comme on a lieu de le croire, on est en droit d'espérer que le jeune Homme qui s'est formé un si bel idéal des vertus, des talens & des lumières qu'un Avocat doit réunir, marchera sur les traces & peut-être fera revivre un jour le célèbre *Noordkerk* (*). Aux Pièces origina-

les

(*) La mémoire de cet Avocat est vénérée par tous les gens de bien qui l'ont connu. Un Citoyen d'Amsterdam dont l'ame honnête & sensible est faite pour apprécier le mérite, & la plume digne de le célébrer, a fait un bel éloge de *Noordkerk*, dont nous avons rendu compte il y a quelques années.

les qui composent ce Recueil on a joint la Traduction de deux morceaux tirés des Oeuvres de *Rabener*; nous allons mettre sous les yeux de nos Lecteurs celui qui a pour titre *Histoire d'un Martyr de la Vérité*. „ Je suis né le 17 Septembre de l'année 1674. à M..... petite Ville dont l'Elbe arrose les murs. Je suis aussi peu responsable d'être né là, & non à Hambourg, ou dans quelqu'autre grande Ville, que je le suis, que mon Père n'étoit pas très-haut & très-puissant Seigneur Justicier de trois Terres Seigneuriales, mais seulement (si j'en crois ma mère) Maître *Richard*, Bourgeois & Tailleur de la Ville & de ses environs. J'avois deux dents en naissant, & je parlai distinctement à deux ans; j'étois déjà en état de surpasser en babil mon père & ma mère, ils conclurent de là que je serois un jour un habile Avocat. Mais ils se trompèrent, & la suite de mon récit vous apprendra que ce n'étoit que le présage sinistre d'un penchant demésuré à dire toujours la vérité, penchant que je manifestai de bonne heure. Ayant atteint l'âge de quatre ans, je vis que mon père n'étoit pas fort habile dans son métier, ce que je lui reprochai si naturellement que je m'attirai le plus violent soufflet que j'aie jamais reçu. Mon père mourut & laissa sa femme veuve de bonne heure, & moi jeune enfant sans éducation. Ma

nière s'affligea *horriblement* de cette mort, elle ne pleuroit pas, mais elle hurloït comme une furie, abjura le monde, & ne faisoit que souhaiter l'instant qui devoit la réunir à son cher Epoux. Je crus bonnement que tout ce tapage étoit sérieux, & je restai pendant trois mois dans mon erreur.

Peu à peu le grand deuil finit, les voiles firent place aux ris & aux jeux, & peut-être à quelque chose qui en est souvent la suite. Je voyois divers jeunes gens entrer familièrement chez ma mère, & j'étois alors soigneusement renvoyé. En un mot elle oublia totalement son cher Epoux & l'envie lui passa de mourir avec lui. L'étonnement que je lui en fis paroître me valut une douzaine de soufflets, aussi bien appliqués pour le moins que ceux de mon père. Un jour, en se mirant, elle me demanda si elle n'étoit pas merveilleusement belle : Je lui répondis naïvement que non, & depuis ce temps elle ne put me souffrir. L'on me mit à l'Ecole, là j'appris pendant quelques années le rudiment des Langues ; on étoit au commencement assez content de moi, mais je n'étois pas né pour être long-temps heureux. Quelques Ecoliers étoient paresseux, je leur reprochai leur paresse ; d'autres se targuoient de science & n'étoient que des ignorans, je découvris leur ignorance ; personne ne me remer-

cioit

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 231

étoit de ma franchise, au contraire je me fis des ennemis de tous les Ecoliers. Mais la colère de mon Maître, à qui je dis que je trouvois plus de force dans ses poings que dans ses arguments, me fit chasser ignominieusement de l'Ecole. A ce coup imprévu j'abjurai presque cette vérité, qui me rendoit si misérable, mais j'étois comme les Poëtes qui font leurs adieux aux muses en vers & riment de nouveau. J'allai à l'Université, dont je m'étois fait une superbe idée. Je croyois y trouver la vérité sur le trône, des gens appliqués à connoître les Loix de leur Patrie, ou celles de la Nature; occupés à admirer le grand Être dans la contemplation de la Nature, de la structure de notre corps; ou bien appliqués à connoître les remèdes pour guérir l'âme ou le corps. Je me trompois. La nuit de mon arrivée j'entendis dans la rue des hurlemens affreux; je me levai, & je vis une troupe de jeunes gens ivres, l'épée nue & cassant des vitres. Un de la troupe tomba dans la boue, & tantôt que leurs clamours & leurs propos embeuillés me le firent comprendre, c'étoit un Docteur en Philosophie, & qui plus est Maître de Arts. Cette aventure me rendit sûr des mœurs de mes compagnons. J'en connus un qui étudiant en Théologie se van-
toit de s'entourer régulièrement deux fois la semaine au cabaret. Bien couramment studio en

Médecine , mais il étoit plus occupé à déterrer les jolis minois fraîchement arrivés, qu'à faire des découvertes dans l'Anatomie. Un de mes compagnons s'appliquoit à acquérir la dignité de Docteur en Droit, je dis acquérir, mais à prix d'argent. La somme de vingt ducats le rendit Auteur d'une belle Dissertation de Droit, & comme je la lui traduisis pour plus de sûreté, il me promit une belle récompense, mais qu'il perdit le même soir à la bassette, différant le paiement à son mariage. Alors j'oubliai mon serment, la force de la vérité s'empara de moi, & j'écrivis contre ces Messieurs avec toute l'éloquence dont j'étois capable. Je ne me contentai pas de censurer les mœurs, je nommai les masques, & je fus tout à la fois connu, craint & haï de toute l'Académie, ce qui me força d'aller finir mes études dans une autre Université.

Je trouvai par hazard un homme qui me prit chez lui & m'entretint gratis. Il croyoit que nos caractères se ressembloient, & c'est ce qui le porta à avoir pitié de moi. Je ne puis cependant pas assurer qu'il fût un partisan fort chaud de la vérité. Son humeur étoit de vouloir toujours avoir raison & de défendre l'opinion qu'il avoit embrassée envers & contre tous. Il étoit de ces Savans qui n'ayant pas la capacité de composer eux-mêmes, parcourent avec l'exactitude la plus minutieuse

se

se les Ouvrages d'autrui pour les critiquer. Un jour comme il me demandoit ce que je pensois de lui, je lui dis la vérité d'une manière si forte, qu'il me chassa de chez lui, non sans m'avoir apostrophé d'un million d'injures Latines que je n'avois jamais entendues avant ce jour, & que j'ai retrouvées bien long-temps après dans les Ouvrages du célèbre B. La perte de ce Patron fut bientôt réparée. Un savant Jurisconsulte dans le Droit Romain me prit chez lui. Mais il apprit que je soupçonnois qu'il étoit plus en état d'haranguer *pro rostris* que de plaider devant nos Juges; je perdîs ses bonnes grâces & il me prouva clairement *ex lege 1. Cod. de Revocandis Donationibus*, que je n'avois qu'à fuir pour toujours sa présence. Je me trouvai dans une Ville où l'on me donna de l'emploi; mais un jour ayant fait une harangue, je parlai de tolérance; un homme grave, habillé de noir, s'en trouva choqué & fit si bien qu'il me réduisit à la bésace pour la gloire de Dieu, après m'avoir déclaré Théiste, Athée & qui pis est Tolérant. Enfin après avoir erré pendant douze ans & rempli toutes les conditions, l'on me donna un poste sous promesse d'épouser une certaine femme. La faim & la pauvreté me firent tout accepter. Ma femme aimoit la parure & avoit du penchant au plaisir & à l'amour. Peu à peu tout le bien que j'avois reçu se trouva dis-

spé, je perdîs mon emploi & je me retrouvai dans mon ancienne misère, lorsque j'eus le seul bonheur qui me fût jamais arrivé. ma femme mourut. Cependant mes ennemis n'accusèrent de l'avoir empoisonnée; je me justifiai de cette calomnie, mais je fus condamné à une prison de huit ans, pour avoir dit à un de mes Juges qu'il étoit un ignorant. Depuis ce temps le bonheur s'est envolé pour moi; je suis pauvre, dans l'état le plus abject, sans amis, sans considération, & reconnoissant enfin à mes dépons, que cette vénération dont j'ai été le Martyre, n'est pas toujours bonne à dire.

LA HAYE. J. A. Barvink a mis en vente : *Brieven over het Hooglicd, want in de nadruk der betuigingen, de afwijkelingen der Samenkomsten, en het fransie der Poësy, uit de zeggings- en Gebruiken der Oosterlingen; op eenen nieuwe wyze, waerden opgehelderd, door JOSUA VAN IJEREN, A. L. M. Philos. Doctor, Medelid van de Haerlemsche, Vliessingsche, Leidsche en Hooglandsche Maatschappijen, en Predikant te Vreesburg, Tweede Deel; c. à d. Lettres sur le Cantique des Cantiques, &c. par Mr. VAN IJEREN, Pasteur à Vreesburg, & Membre de diverses Sociétés Littéraires; Tome II, 1776. grand 8°. de 414 pp.* L'abondance des matières ne nous a pas permis jusqu'ici de rendre compte de ce savant Ou-

vraie ; mais nous nous en occuperons incessamment.

On trouve ici chez *Thierry & Wynaens* : *Bei den hiesigen auch bei Straffen van wekere schanden zake Misdaden*, c. à d. *Considérations sur les peines qu'on inflige à certain crime honteux*. Je n'aurois rien dit si j'étois obligé de tout dire, *Traité des Délits et des Peines*, in 29. pp. 32. Cette Brochure mérite plus d'attention que quantité d'ouvrages très volumineux. Elle est également bien raisonnée & bien écrite. Le début intéresse d'abord par le ton de modestie, de sagesse, & de défiance qui y règne. L'Auteur reconnoît que la volonté de tout citoyen doit être soumise à la volonté de la société entière, & que la Puissance législative doit être regardée comme exprimant & exécutant la volonté de toute la Société. Ainsi les Loix du Législateur doivent être sacrées pour tout citoyen, il les respecte & il s'y conforme. Mais cela ne lui ôte point le droit essentiel à tous les hommes, de penser & de réfléchir sur la constitution de la Société dont il est membre ; & non seulement il peut penser librement sur les Loix qu'il honore & auxquelles il se soumet, mais s'il lui vient des idées & des vues qui lui paroissent propres à perfectionner les Loix, & à augmenter par là même la félicité de l'Etat, il a sans doute le droit de les mettre sous les yeux de la Société &

par

par conséquent sous ceux du Législateur même, bien entendu qu'il le fasse avec la modestie & le respect convenable. Quelques éclairés qu'aient été ceux qui ont fait les Loix, ils étoient Hommes, & il est possible que certaines choses aient échappé à leurs lumières; d'ailleurs les circonstances changent, & ce qui étoit bon dans un temps peut ne l'être plus dans un autre. L'Auteur a donc cru pouvoir, dans un Pays de liberté, représenter respectueusement les inconvéniens qu'il trouve à supplicier en public les malheureux qui se sont rendus coupables du crime contre-nature. Le principal de ces inconvéniens est, que par ces exécutions publiques on fait connoître à une multitude de jeunes gens un crime qu'ils auroient peut-être toujours ignoré sans cela. Notre judicieux Ecrivain voudroit donc que l'on punit ces misérables en secret, & qu'on les retranchât de la Société, non par la mort mais par une prison perpétuelle. Il fait voir ses raisons, dans la Brochure même, aussi bien que les réponses qu'il fait aux objections qu'il se propose. De quelque manière que l'on pense sur la question même, on reconnoît au moins que l'Auteur doit être un Homme fort instruit, habitué à écrire, nourri des meilleurs Ouvrages, & qu'aux sentimens d'un excellent Citoyen il joint les lumières & la justice d'esprit d'un vrai Philosophe.

BIBLIOTHEQUE

DES

SCIENCES,

ET DES

BEAUX ARTS,

POUR LES MOIS

DE

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,

M D C C L X X V I.

TOME QUARANTE-SIXIEME.

SECONDE PARTIE:



A L A F A Y E,

Chez PIERRE FREDERIC GOSSE,

Libraire de S. A. S.

M. DCC. LXXVI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

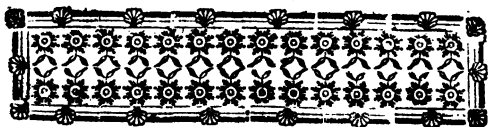
PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED

APR 19 1954

1954

APR 19 1954



T A B L E D E S A R T I C L E S.

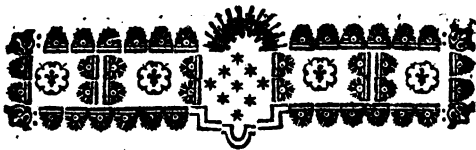
- ART. I. **G**UILLAUME DE NASSAU,
&c. par Mr. BITAU:
BE'; dernier Extrait. pag. 237
- II. HISTOIRE DES ROIS DE
DANEMARCK DE LA MAI-
SON D'OLDENBURG, traduite
de l'Allemand de M. SCHLE-
GEL, par M. DE CHAM-
PIGNY, Second Extrait. . 263
- III. HISTOIRE NATURELLE, gé-
nérale & particulière, par
Mr. le Comte DE BUFFON:
Supplément. Tome IId. . 282
- IV. LES INCAS, ou la destruction
de l'Empire du Pérou; par
Mr. MARMONTEL. . . 301
- V. ESSAI D'EXPERIENCES SUR
LA BOUTEILLE DE LEYDE,
par Mr. JELGERSMA. . . 338

VI.

IV TABLE DES ARTICLES.

VI.	ALMANACH LITTE'RAIRE.	349
VII.	HISTOIRE D'UNE APOSITIE (ou abstinence de manger) qui a duré sept ans ; par Mr. VOLTELEN.	362
VIII.	HISTOIRE DU ROYAUME DE MAJORQUE ; par Mr. D'HERMILLY	370
IX.	CONSIDERATIONS SUR LES OEUVRES DE DIEU DANS LE RIGNE DE LA NATURE ET DE LA PROVIDENCE, trad. de l'Allemand de Mr. STURM.	386
X.	OBSERVATIONS SUR L'O- RIENT, tirées des Relations de Voyages &c propres à ré- pandre du jour sur l'E. S. TOM. III & IV.	401
XI.	HISTOIRE DE LA CONFÉ'DÉ- RATION ET DES REQUÊTES DES NOBLES DES PAYS-BAS ; par M. TE WATER.	416
XII.	EUPHRON, Conte par Mr. de SUHM.	430
XIII.	NOUVELLES LITTÉRAIRES.	438

BIBLIO-



BIBLIOTHEQUE
D E S
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
D E

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,
M D C C L X X V I



ARTICLE PREMIER.

GUILLAUME DE NASSAU, &c,
Par Mr. BITAUBE'.

Dernier Extrait (1).

 **E commencement du Ve.**
Chant offre une des plus heu-
reuses fictions de l'Ouvrage.
Le Héros s'est embarqué à la
Ro-

(1) Voyez *Biblioth. des Sc.* Tome XL. Part.
II. Art. IV. Tome XLV. Part. II. Art. II.
Tome XLVI. Part. II. A

Rochelle, & tout semble d'abord favoriser sa navigation ; il rencontre au milieu de la mer *Barneveld* qui se joint à lui avec quelques vaisseaux enlevés aux Espagnols , & chargés de l'or du Potosé ; mais à l'aspect de la Flotte de GUILLAUME, la Tyrannie agite son front pâle & superbe. C'est au sein de l'Asie brûlante qu'est érigé son Trône : „ son Palais est environné d'arides rochers & de vastes solitudes : invisible elle-même elle ne montre que son glaive. Le Soupçon & la Terreur , ministres de son Empire, forgent incessamment des fers, & nuit & jour on entend avec l'enclume gémir des malheureux, seule harmonie qu'elle connoisse &c”. Soudain rallumant son courroux , elle prend vers Madrid un vol précipité. Là s'élève un Temple antique, sombre demeure du Fanatisme , auquel jadis , sous le nom de Moloch, on offroit des victimes humaines ; c'est dans ce Temple que s'assemblent aujourd'hui les ministres de l'Inquisition. Le Fanatisme excité par la Tyrannie se joint à elle pour traverser les

les desseins du Héros, tous deux se rendent au dessus de sa Flotte, excitent une noire tempête & écartent le vaisseau de GUILLAUME. *Ocanor* le conduit vers les Isles Beligues; mais à peine NASSAU, avec sa troupe, a-t-il imprimé ses pas sur le rivage que la mer furieuse engloutit son vaisseau. Cependant ces Isles sont peuplées de Bataves, que la Tyrannie de *Philippe* avoit contraints à s'exiler de leur Patrie: la description de ce beau séjour, les amours vertueux d'*Irtbur* & d'*Idalyre*, forment ici un nouvel épisode très intéressant. *Ocanor* envoie un vaisseau que semble ne guider aucune main mortelle; à sa grandeur comme à sa beauté on le prendroit pour le Palais du Génie de l'Océan. „ Le mât, tout superbe, commande aux nues: la proue, emblème du Belge, est un terrible Lion, écartant de son souffle enflammé les vagues écumeuses, & se frayant la route sur l'empire des mers: la voile immense déploie dans une peinture délicate & qui échappe à l'œil des mortels, les destinées du Batave. ”

GUILLAUME s'embarque avec *Irtbur*, *Idalyre*, & une partie des habitans de l'Isle; le vaisseau vole, les vents favorables le conduisent aux rives de Zélande, à l'instant où *Lumey*, un des Capitaines de **NASSAU**, fait une descente dans l'Isle de Voorn. La présence du Héros & de ses Frères contribue à la victoire.

Le VIe. Chant nous transporte à Madrid dans le Palais de *Pphilippe*. Le sombre Monarque apprenant que **GUILLAUME** est maître de deux Provinces, assemble *Granvelle*, *Figberoa* & d'autres Ministres de ses conseils. Il leur demande s'il ira lui même lancer la foudre, ou s'il la remettra aux mains de ses Guerriers? Pour assouvir sa vengeance il veut terrasser **NASSAU** dans un autre lui-même, lui faire éprouver vivant les horreurs du trépas en faisant mourir *Buren* son Fils. La réponse de ses Ministres nous rappelle les délibérations du Sanhédrin dans le Poème du *Messie*. Là, *Pbilon* tient un langage assez analogue à celui qu'on prête ici au sanguinaire
Gran-

Granvelle ; & le vertueux *Figberoa* semble animé du même esprit que *Nicodème*, qui dans le conseil des Juifs est l'Apôtre de la tolérance & de l'humanité.

„Philippe tourne l'œil sur *Figberoa*, majestueux vieillard. Tel que jadis le chêne antique ombrageant les tombeaux de ceux qu'il avoit vu naître, & tout chargé d'inscriptions, instruisoit la postérité des erreurs des mortels ; consacré par les Sages, il leur sembloit prophétique, tandis qu'une jeunesse insensée outrageoit ses rameaux flétris : tel se monroit *Figberoa*”. Il ose plaider la cause du Belge & rappeler à *Philippe* les devoirs & les engagemens des Souverains. „L'autorité peut exiler les loix, dit-il, mais non pas les anéantir : filles de l'Eternité, elles survivent aux âges : la voix des malheureux est leur sublime interprète ; elles parlent du fond de leurs déserts au cœur même de leurs ennemis ; elles viennent enfin, & renversent les Trônes qui lançoient le tonnerre.” Il plaide ensuite en faveur de *Buren*, & prouve que la politique non moins que l'humanité exige sa conservation ; *Philippe*

consent à lui laisser la vie.

Cependant *Albe*, qui étoit dans *Bruxelles*, se prépare à combattre *GUILLAUME*, il se fait précéder de son Armée, & avant de partir signale sa cruauté par divers supplices. Celui d'*Egmont* & de *Horn* offre le tableau le plus touchant : l'entretien qu'ils ont ensemble en marchant à l'échaffaut, le désespoir de *Sabine*, Femme d'*Egmont*, la tendresse plus héroïque de l'Epouse de *Horn*, l'entrevue d'*Egmont* & du plus jeune de ses Fils, en sont les principaux traits : nous nous contentons de les indiquer parce qu'ils perdroient trop à être détachés de l'ensemble.

Dans le VII^e. Chant on voit la Veuve de *Horn*, non enveloppée de voiles lugubres, mais revêtue de la cuirasse guerrière; elle vient apporter à *GUILLAUME* l'urne qui renferme le cœur de son Epoux, & un étendard teint du sang d'*Egmont* & de *Horn*. Cependant le Fanatisme & la Tyrannie appellent à grands cris la Guerre; au spectacle de la valeur & du courroux de *NASSAU*, ces Génies frémissent d'impatience, de
rage

rage & même de crainte ; furieux ils courent à l'autre de la Tempête. *Océan* les apperçoit : mais soumis aux ordres du Ciel, qui conduit l'homme au bonheur à travers un labyrinthe d'infortunes, il leur abandonne pour quelques momens l'empire de ses côtes. „ Au centre du Pole Septentrional, séjour ténébreux de la Tempête, s'élève du sein de l'Océan jusqu'aux Cieux un rocher énorme, formé tout entier par les glaces ; & qui tandis que les montagnes s'affaissent, & que croissent les vallées, repose depuis l'origine des Siècles, sur ses anciens fondemens ; l'Oeil de l'Univers ne le regarde que de côté ; & ses rayons, loin de l'embraser, y perdent à l'instant leur chaleur & leur vie : pour tout ombrage, on y voit des forêts de glaces, & s'il y coule une source désaltérante, elle est soudain arrêtée en son cours ; on croit voir fuir les *Nayades* désolées ; l'*Halcyon*, l'ami des mers, ne dépose point ici ses œufs, sa chère espérance ; l'oiseau même de la nuit frémit en voyant de loin ces lieux, le

tombeau de la nature : l'on n'y entend d'autre harmonie que le tumulte éternel des vents & leurs sifflemens discordans. Au milieu est creusé un antre profond : là tonne éternellement , avec l'Aquilon, la Tempête : à leurs côtés est l'Hiver pâle & tremblant ; & les bords du rocher sont couverts de débris de vaisseaux & de cadavres. La Tyrannie prend la parole. O toi , dit-elle , dont tout ici reconnoît le pouvoir , tu vois ta sœur & ton émule ; je suis la Tyrannie ; je règne sur d'immenses déserts ; & comme tu dévastes l'Océan , je dépeuple la Terre. Néanmoins un Peuple insolent & un Guerrier superbe insultent à ma puissance ; ils s'indignent que le sang ait coulé sur l'échaffaud ; unissons-nous contr'eux ; & que tout l'Enfer s'arme pour les détruire. Souffriras-tu que le Batave oppose à tes flots d'orgueilleuses digues ! en vain tu couvres la mer de ruines ; du haut de ses digues il se rit de ta rage ——— Viens. Si je ne puis enchaîner ces Provinces rebelles , qu'elles soient anéanties ? C'est ainsi qu'en
prient

priant elle commande, & sa voix courroucée l'emporte sur le tumulte de l'Aquilon. Soudain la Tempête assemble ses plus ténébreuses nuées & ses plus éclatantes foudres. — Tout l'Océan frémit ; enflées, blanchissantes, les vagues s'agitent comme une vaste forêt ébranlée par les vents, combat & jette des flammes : mais ce n'est là qu'un prélude. En un moment les vagues ont franchi l'espace qui les séparoit de la Zélande. Soudain le jour devient la nuit : la mer pousse d'affreux hurlemens, qui retentissent au loin dans les terres, présage sinistre ! Tout à coup l'Aquilon s'élance dans les nues, & de ses vastes ailes bat les vagues irritées : plus terrible encore, la Tempête le suit, sa tête cachée dans les nuages, les gouverne à son gré, tandis que ses pieds frappent le fond des abîmes : elle tonne à la fois dans les Cieux & sur l'Océan. — Cependant les digues superbes, & qui formées avec tant de travaux par l'heureuse main de l'Industrie, bravoient l'Océan ; ouvrage mer-

veilleux , que le temps qui renverse
 tout , regardoit dans sa course , sans
 oser le détruire ; les digues résistoient
 encore avec audace , quand la Tempête
 jette un cri formidable ; à ce cri tout
 est suspendu ; elle étend son bras d'airain , elle frappe , & ouvre enfin un passage aux flots amoncelés. Saisis de terreur , les habitans voisins accourent pour relever ces remparts , leur antique défense : mais renversés par les vents & les vagues , ils sont les premières victimes. Les oiseaux vigilans , qui , près du Tessel tirent de la mer la plante destinée à lier le ciment de ses remparts , sont effrayés de ce tumulte , & interrompent leurs travaux ; & l'active Industrie , qui , toujours assise au haut de ces murs veilloit sur son ouvrage , l'abandonne en versant des larmes. Le long des digues ébranlées vole la Tempête ; elles tombent alors , comme un vieux Monarque , dépouillé de son Royaume , & sortant vainqueur d'un combat livré sur les frontières , se précipite plein de courroux avec son Armée ,

mée, dans son ancien domaine; ainsi l'Océan roule à gros bouillons dans les campagnes & les dévore. Tout fuit devant l'onde furieuse; la Mer semble sortir toute entière de ses limites; elle renverse hommes, troupeaux, arbres, cabanes, Temples, Palais, & entraîne un monde de ruines. Dans ce cahos universel, l'amour & l'amitié s'unissent de liens plus étroits. Ici, deux amis, comme s'ils ne formoient qu'un seul être, se tiennent d'une main, & luttent de l'autre contre les vagues. Là, l'amant veut sauver son amante, jusqu'à ce qu'épuisé il la livre, en gémissant, aux flots, & descend le premier dans l'aby-me; elle pourroit se débattre encore contre l'onde; mais elle suit son amant & tombe dans ses bras. Ailleurs, un vieillard & ses enfans veulent s'arracher l'un l'autre à la mort, & ce doux combat avance leur perte; déjà les enfans sont la proie des vagues; le vieillard ne fait plus qu'une foible résistance, & l'on ne voit plus flotter sur les eaux que sa chevelure blanche". Cependant les flots
ont

ont assailli l'Isle de Vorn, & NASSAU & les Chefs sont dans un péril éminent; mais *Ocanor* calme la tempête & pendant que la Province de Hollande tremble pour le sort du Héros, il arrive à Leyde où se forme une assemblée des principaux Citoyens. Parmi eux étoit *Aldemor*; timide, & jaloux de l'ascendant que prenoit GUILLAUME, il s'efforce de le traverser; il ose conseiller à ses concitoyens d'abandonner leur Patrie, & d'en chercher une autre au delà des Mers. Rien de plus noble que la réponse de NASSAU. „ Les Héros de l'Helvétie proposèrent d'abandonner leurs montagnes; l'ont-ils exécuté? la Nature, dira-t-on, les entourra de remparts: l'intrépidité, voilà le Fort le plus puissant de l'homme; au dedans de lui, par-tout il l'accompagne; il subsiste encore, quand les remparts sont détruits: qui osera dire, en présence de tant de Guerriers, que la Nature nous le refusa, ou que nous ne l'avons pas su maintenir? Mais quoi! la Patrie n'est-elle qu'un nom stérile?

Nous

Nous résoudrons-nous à porter de nos propres mains dans ses entrailles le fer & la flamme, à rompre ces rapports, doux liens de l'habitude, à quitter pour jamais cette Terre qui dès l'enfance fut notre nourrice, cet air qui est en harmonie avec notre sang, ces campagnes que nous avons cultivées, ces vergers que nos soins ont élevés, ces tombeaux où nous devons rejoindre nos Pères, & dont je croirois les voir sortir pour arrêter nos pas, ces Temples que nous avons consacrés au Dieu de l'Univers ? La Nature n'a point été marâtre envers nous ; les travaux où elle nous appelle, réveillent & entretiennent notre industrie : il nous faut combattre l'Océan ; mais la main qui en réprime les fureurs, s'endurcit, & s'exerce à repousser le Despotisme : le Batave rencontre des obstacles à chaque pas, mais il fait les vaincre ; créateur de son Pays, il le doit plus chérir ———

Dût la mer engloutir encore une partie de la Hollande ; dut-il ne nous rester au milieu des ruines qu'autant de place

place qu'il en faut pour combattre, nous combattrons sur ces ruines." L'assemblée croit voir en NASSAU le Dieu tutélaire de ces Provinces, tous jurent de ne le point abandonner. Il confie à *Douza* & à *Werf* la défense de Leyde qu'*Albe* vient assiéger.

Après tant de descriptions de combats dont tous les Poèmes Epiques sont remplis, il y a bien du mérite à réussir dans ce genre au point que l'a fait M. BITAUBE. On lit avec le plus grand intérêt le VIII^e Chant, qui nous représente l'Armée d'*Albe* & celle de GUILLAUME combattant aux portes de Leyde. Le premier sang qui coule est celui d'*Adolphe*, Frère du Héros; & d'*Aremberg* l'un des Chefs Espagnols, qui tous deux perdent la vie dans un combat singulier. Bientôt les deux Armées s'ébranlent; d'abord on avance des deux parts à pas lents, mesurés; „ces vastes Corps semblent se mouvoir avec peine: par degrés leur marche s'accélère; maintenant c'est un torrent précipité; sous leurs pas la terre tremblante roule

à grand bruit ses foudres; sur leurs têtes combattent de noirs tourbillons de poussière. Tels que deux montagnes qui pendant des Siècles se menaçoient de leur cime terrible, quand les vents agitoient leurs forêts, panache superbe, s'ébranlent enfin avec ces forêts, & dans leur chute, se heurtent au milieu des airs; le Ciel s'émeut de ce combat; les pins déracinés roulent dans la plaine, avec les torrens qui s'ouvrent, tandis que ces monts vomissent tous les feux renfermés dans leur sein: tels ces deux Corps tombent l'un sur l'autre, en lançant leurs foudres, & se frappant soudain de leur cimeterres, foudres nouvelles. A ce choc se déchirent les tourbillons ténébreux de poudre; les tonnerres souterrains font silence; le crin des coursiers se hérisse, ils mêlent leur souffle au souffle des combattans; avec des flammes on respire la rage; le sang coule à gros bouillons dans la plaine ardente; les guerriers sont abattus, pendant que les coursiers foulent sous leurs pieds
leurs

leurs maîtres, ou courant à pas précipités s'arrêtent tout-à coup, frémissant de fureur, étonnés de ne plus combattre." *Louis*, le seul Frère qui reste au Héros, est blessé par *Ferdinand*, Fils naturel d'*Albe*; après qu'on l'a secouru il reparoit & se signale par de nouveaux exploits. Le parti le plus juste alloit triompher, *Albe* ne cherchoit de ressource que dans la valeur, quand le Démon de la Guerre lui amène les foudres qu'il a nouvellement forgées. *Albe* s'applaudit & se croit le maître du tonnerre. „ Des bombes enflammées, masses énormes que lève à peine la main de l'homme, plus rapides que l'aigle s'élancent dans les airs, allument le feu du Ciel dans les nues, & retombant crèvent avec fureur & multiplient la mort." Les rangs entiers sont enlevés comme quand l'aile tranchante de l'Aquilon coupe dans son vol tout un guéret. La Terreur frappe ceux qui respirent : les yeux de *Genlis* & d'*Aldegonde* sont couverts d'une épaisse nuit : *Lumey* & *Louis* se troublent : le cœur même

même de GUILLAUME s'étonne , mais il étouffe ce sentiment avec indignation, sa voix se fait entendre au travers de l'horrible tumulte, les Bataves se rallient, les Chefs donnent l'exemple & le soldat attend la mort.

Orvan , Vieillard qui se distinguoit dans l'Armée de NASSAU , retrouve son Fils parmi les ennemis qu'il combat. Saisi d'indignation , il le frappe d'un coup mortel; le sang rejaillit sur sa chevelure blanchie : ils tombent , ils expirent en même temps, l'un de la main d'un Père , & l'autre de douleur. La Veuve de *Horn* se signale, & l'ombre de son Epoux vole à sa défense. GUILLAUME, le jeune *Maurice* & les principaux Chefs font des prodiges de valeur ; mais la nuit sépare les combattans & la victoire reste indécise.

Louis & *Irtbur* se rencontrent sur le champ de bataille ; ils viennent rendre les derniers devoirs l'un à son Frère l'autre à son Epouse : c'est le premier tableau qu'offre le neuvième Chant. *Irtbur* fait transporter *Idalyre* sur un

Tome XLVI. Part. II. B. vais-

vaisseau. „ Tantôt l'œil attaché sur elle il garde un sombre silence; tantôt il lui parle, & il invoque la mort ———
 Chère Epouse! réveille-toi; depuis long-temps ta main n'a pas serré la mienne; depuis long-temps je n'ai point entendu les accens de ta voix. Il dit, & il lui semble qu'elle soupire & qu'elle agite ses lèvres; il frémit, & s'accuse d'être égaré par la douleur; cependant il porte la main au cœur d'*Idalyre*; ce cœur palpite; il y reporte une main tremblante; ce cœur palpite encore. Alors il l'embrasse & l'appellant avec des cris furieux: *Idalyre*, mon amante, mon Epouse écoute ma voix dans le sein de la mort; renais pour moi; ne trompe pas mon espoir, ouvre ta paupière ou je jure de te suivre dans le noir empire. A ces mots elle ouvre la paupière; ses lèvres se colorent, & elle lui tend les bras; mais *Irtbur* ne pouvant soutenir l'excès de ses transports, pâlit & chancelle. O mortels! faut-il que parmi tant d'amertumes, la joie aussi déchire votre cœur!" *Albe* va devant Harlem exciter

ter le courage & la férocité de *Frédéric*
 son Fils qui assiégeoit cette Ville. Bien-
 tôt après *Frédéric* paroît devant Leide;
 un spectacle horrible annonce qu'il a
 trop bien obéi aux ordres de son Père; les
 glaives de ses soldats sont hérissés de
 têtes pâles & livides; leurs mains
 sont teintes de sang; & il luit dans
 leurs yeux féroces. Cependant on jette
 dans Leyde par l'ordre d'*Alte*, ces vases,
 trophées infames pour le Vainqueur.
Doux & les Citoyens jurèrent que le
 premier d'entr'eux qui osera propo-
 ser d'ouvrir à l'Espagnol les portes
 de la Ville, sera conduit hors des
 remparts & livré à l'ennemi. Tou-
 tes les horreurs de la guerre, de la
 famine & de la contagion ne peuvent
 engager ces magnanimes citoyens à vio-
 ler ce serment. Rien de plus attachant
 que la peinture des maux qu'ils souf-
 firent, & du courage qu'ils opposent à
 la réunion de tous les fléaux. L'héroïs-
 me de quelques Femmes Hollandoises
 dont l'Histoire a consacré le souvenir,
 fournit aussi divers épisodes qui ajoutent

un nouveau prix à ce morceau. Les Bataves malgré leur valeur étoient près d'abandonner un de leurs Forts à l'ennemi , mais *Ilfonse* & ses compagnes viennent à leur secours. „ Comme dans l'empire fabuleux on vit en faveur des Héros s'ouvrir l'Olympe & en descendre *Pallas* , armée de la formidable Egide , & de la lance invincible , *Diane* agitant son carquois d'argent , *Junon* assise sur le char merveilleux , & *Vénus* même laissant flotter sa chevelure , & tenant d'une main le javelot , & de l'autre la ceinture mystérieuse , tandis que dans le lointain l'attendoient les Graces , & l'Amour épouvantés ; ainsi ces Héroïnes viennent seconder ici le courage. *Ilfonse* se précipite dans la plus ardente mêlée ; ses compagnes volent l'une à côté d'un Père , l'autre à côté d'un Epoux , & l'autre à côté d'un Amant ; ils ignorent quelle main généreuse détourne d'eux la mort ; mais à l'instant qu'ils les apperçoivent , ils sont invincibles , & l'Espagnol ne peut résister à l'intrepidité qu'enflamment la beauté & l'amour ”.

C'est

C'est dans le IX^e. Chant qu'on trouve une partie des additions que Mr. B. a faites à cette seconde Edition, entr'autres l'attentat de *Jauregui*, qui excité par le fanatisme s'introduit dans le camp du Héros & le blesse dangereusement. Cependant Leyde paroisoit sans ressource; mais on ouvre les digues & le camp des Espagnols est inondé; *Albe* furieux est contraint de lever le siège. Les habitans exténués par la faim n'ont plus qu'un souffle de vie, quand *GUILLAUME* vient leur apporter des secours & les remercier de leur sublime courage.

Le X^e. Chant offre la description du Combat naval qui termine la Guerre. Encore ce combat & ils ne sont plus; s'écrie *Albe*, & Leyde! habitée de pâles fantômes, Leyde! malgré les ondes dont tu te ceins comme d'un rempart frémissant, & qui succède à ceux qu'abattit notre bras, ta dernière Tour, déjà chancelante, écrasera tes derniers défenseurs, & tombera dans la poudre de tes tombeaux. — Bientôt les deux

Flottes vomissent des feux, que paroît multiplier le vaste miroir des ondes; les globes d'airain sifflent sur les vagues embrasées, les uns portent dans les vaisseaux ennemis une mort rapide; d'autres se heurtent, sautent en éclats, frappent les tranquilles habitans du moût empire; de flots en flots retentit l'horrible fracas de ces nombreux tonnerres; l'Océan épouvanté demeure muet; *Iribur*, frappé d'un coup mortel, saisit la main d'*Idalyre*; leurs bras s'entrelacent, se serrent, & leurs derniers soupirs se confondent. Un vaisseau Espagnol est assailli par les Bataves, lorsque l'onde impétueuse y pénètre à son tour; .. ce n'est point assez de tant d'ennemis; le feu s'armant encore contre le navire leur dispute à qui demeurera cette proie; en un moment la voûte est consumée, & telle est la fureur de ces combattans, qu'à peine ils s'apperçoivent de ce double fléau qui les assiege; entouré des flammes & des ondes l'on donne la mort; jusqu'à ce que les deux élémens commencent, en-
fin

fin à les dévorer eux-mêmes ; alors leurs bras s'arrêtent ; éperdus les Bataves fuient dans leur vaisseau , qu'ils dégagent de ce vaisseau malheureux dont ils desiroient la conquête , & , où courant çà & là , tout pousse des cris lugubres ; plusieurs Bataves cependant y sont demeurés , & ces ennemis si furieux s'embrasent , unis par le malheur ; vainement ils implorent du secours ; tandis qu'ils sont en proie aux flammes , la mer s'ouvre , le vaisseau s'enfonce & sur les eaux s'élèvent des torrens de fumée avec des hurlemens lamentables. ” GUILLAUME alloit triompher , mais les Génies infernaux appellent à grand cris la Tempête. Soudain elle assemble les aquilons , la nuit au milieu du jour couvre le Ciel de ses voiles les plus lugubres , les nuées , les vents , les vagues & les guerriers combattent. „Tel & seulement plus horrible encore sera ce jour , où la chaîne immense qui unit les Êtres , ébranlée de leurs longues discordes , & se brisant de toutes parts , les Astres élançés loin

de leurs orbites, se heurteront dans leur chute, & voleront en éclats, tandis que les Soleils s'éteindront, remplacés par l'affreuse lueur des feux que vomiront tant de ruines." C'est contre le vaisseau de GUILLAUME que les flots arment toute leur rage; dans les yeux du Héros éclate tour à tour le désespoir & la constance: il lutte contre la tempête sans perdre de vue l'ennemi qu'il combat. „Mais le Père de la Nature, du centre de l'Univers où s'élève son Trône & autour duquel gravitent tous les Mondes, marche pompeuse, spectacle dont l'éternité n'épuise point la beauté ravissante, de ce centre il voit le péril du Héros. A travers l'immensité de l'espace, il lance aux vagues irritées un regard; les vagues s'abaissent; le Soleil se rallume dans les Cieux, la fureur de la Tempête & des Aquilons est enchaînée; les volcans au fond des abîmes se referment & l'Enfer épouvanté se tait". Bientôt le combat se ranime; *Maurice* montre une valeur héroïque; *Louis* entraîné par la sienne se précipite
seul

seul au milieu des ennemis & meurt après une noble défense ; enfin GUILLAUME remporte la victoire , & *Albe* fuit en frémissant.

Ocanor & la Liberté éclairent la voile où sont tracés les destins de la Hollande, NASSAU y attache ses regards, il connoît le bonheur dont ce Peuple doit jouir & voit ses Successeurs. Nous regrettons que la longueur de cet Extrait ne nous permette point de nous arrêter sur ce morceau , où l'Auteur rappelle les noms les plus chers aux Hollandois, & rassemble les faits les plus importans de leur Histoire, depuis le Fondateur de la République jusqu'au mariage du Prince qui en est aujourd'hui le Chef. Pendant que GUILLAUME considéroit encore ce riche tableau, arrivent les Députés de cinq Provinces & d'Amsterdam qui vont sceller avec lui l'union d'Utrecht. Dans un entretien qu'il a avec *Maurice* & *Barneveld*, GUILLAUME prédit la grandeur du Batave, en indique les causes, mais en prévoit aussi les écueils. „ S'il étoit, au lieu de la mer, environné de

rochers , sa fortune , moins brillante , seroit plus durable ; je vois avec douleur marcher de loin à la suite du Commerce le Luxe & la Mollesse détruisant son ouvrage ! Batave ! entends ma voix ; songe au sang que t'a coûté ta liberté ; regarde ces champs où combattirent tes Pères , ces tours élevées du sein des ruines , comme autant de colonnes à leur gloire ; regarde & entoure toi de la digue impénétrable des vertus !” Celles du Héros sont pleinement récompensées ; il a délivré le Batave du joug de ses Tyrans il unit sa destinée à la Fille de *Coligny* , il revoit *Buten* dont *Figberoa* a brisé les fers. Nous terminerons cette Analyse en rapportant un trait qui nous a paru sublime : *Barneveld* demande au Héros , si la République n'érigera pas un monument aux Guerriers & aux Citoyens qui lui ont prodigué leur vie. « Ce monument est érigé , dit GUILLAUME , c'est la République elle - même. ”

ARTICLE SECOND.

HISTOIRE DES ROIS DE DAN-
NEMARC DE LA MAISON D'OL-
DENBURG ; traduite de l'Alle-
mand de Mr. SCHLEGEL, par
Mr. DE CHAMPIGNY.

Second Extrait.

JEAN Fils aîné de *Christian I.*, prit
d'abord après la mort de son Père le
titre de *Roi élu de Dannemarck &c. de Suède*,
ainsi que d'*Héritier légitime de Nor-
wège*. Son droit de succession au Trô-
ne ne souffrit pas la moindre difficulté
en Dannemarck, mais il n'en fut pas
de même en Suède, où *Steen Sture* con-
tinuoit les mêmes manœuvres dont il
avoit amusé le feu Roi pendant onze an-
nées consécutives. Les faux-fuyans
& les détours ne manquoient jamais à
Steen Sture, & il auroit pu donner des
leçons au meilleur Politique d'Italie,
car

car dans ce Siècle qui fut celui de *Ma-*
chiavel, on commençoit déjà à adopter
ces subtilités politiques, dont l'humani-
té a tant lieu de rougir & dont elle a tant
souffert. „Il suffisoit afin de passer pour
un génie supérieur de parvenir au Trô-
ne ou de s'emparer d'un petit district de
Pays, par des moyens que tout hom-
me dans la vie privée eût regardés com-
me des traits de la plus insigne & de la
plus basse fourberie; mais, graces à
l'ancienne candeur de l'Allemagne &
du Nord, ces principes empoisonnés
ne sont jamais devenus si communs
chez ces Nations qu'en Italie.” *Jean*
prit de loin toutes les mesures nécessai-
res pour s'assurer la Couronne qu'on lui
disputoit. Sa Flotte étoit nombreuse
& ne manquoit de rien; son Armée
n'étoit pas moins respectable; il avoit
pris à son service des Troupes Alleman-
des, que lui avoient fourni le Duc *Fré-*
deric son Frère, & l'Electeur de Brande-
bourg: mais il comptoit particulière-
ment sur la bravoure de la Garde Saxon-
ne. C'est à peu près de ce temps-là
qu'e

que le militaire date sa vraie origine, si l'on entend sous ce nom des gens qui faisoient des armes leur unique métier. Auparavant on en uſoit à peu près comme l'ancienne Rome, où, lorsque la néceſſité l'exigeoit, on convoquoit à la hâte les habitans des villes & des campagnes, qui, l'expédition une fois terminée, retournoient à leurs occupations ordinaires. Mais dès que la République commença à s'aggrandir, lorsque les guerres devinrent plus fréquentes & plus longues, on eut toujours des Légions ſur pied. De même les Puiffances Chrétiennes ſe paſſèrent longtemps de Troupes réglées; & c'eſt de là que dérivent les privilèges exceſſifs dont jouiſſoit la Nobleſſe ſur ſes terres, parce qu'on ne les lui avoit accordés qu'aſſin qu'elle fut toujours prête à marcher au ſecours du Souverain, quand le beſoin le requéroit. Mais les mœurs changèrent & avec elles la manière de faire la guerre. On ſe ſervit de la poudre à canon, & l'uſage ſ'en introduiſit dans le Nord beaucoup plutôt qu'on ne

penſe,

penſe, car ce fut dès l'an 1372 que les Danois l'employèrent. La Garde Saxonne dont nous avons fait mention étoit un Corps de 6000 hommes, qu'*Albert* Duc de Saxe avoit levé tant dans ſon propre Pays que dans d'autres Etats voiſins : le Duc pouvant alors ſe paſſer d'eux, leur permit d'aller où le Roi *JEAN* voudroit les employer. On voit que dès lors les Princes d'Allemagne ſe permettoient de ſacrifier le ſang de leurs ſujets à des querelles étrangères; mais pour ce qui eſt du Duc de Saxe, une obſervation que nous fournit l'Historien peut expliquer ſa conduite. C'eſt qu'un Corps auſſi mêlé & auſſi nombreux que la Garde Saxonne, donnoit lieu à tant d'embarras & de dépenses, qu'on pouvoit être charmé de ſ'en défaire auſſi-tôt qu'on n'en avoit plus beſoin. Ce fut en 1497, qu'après diverſes négociations & pluſieurs combats, le Roi *JEAN* fut couronné à Stockholm. Dans le cours des réjouifſſances qui ſe firent à cette occasion, le Monarque ſe trouva un jour de ſi bonne humeur à table, qu'il demanda

manda à ceux qui étoient autour de lui s'il manquoit encore quelque chose qui pût augmenter la joie publique? „ Un Officier Allemand, que le Monarque distinguoit, & sembloit aimer, lui répondit qu'oui. JEAN lui ayant ordonné de s'expliquer, il lui dit que pour rendre la fête complete, il falloit abattre les têtes des principaux mutins, qui lui avoient si long-temps disputé une Couronne qui lui appartenoit de droit. Le Roi témoigna désapprouver cette réflexion, & en marqua son mécontentement: *Dieu me préserve*, ajouta ce Prince, *d'avoir une idée qui me rendroit si coupable, & d'obtenir par de telles cruautés un Royaume que je ne veux devoir qu'à mes prétentions légitimes.* Depuis ce jour là JEAN ne voulut plus voir cet Officier. „ Malgré le pardon & les bienfaits que *Steen Sture* avoient obtenus de ce Prince, il lui fit de nouvelles trahisons. La Reine pendant l'absence de son Epoux, qui étoit allé chercher du secours en Dannemarek contre les rebelles, soutint un siège dans le Château de Stockholm

&c.

& se vit enfin obligée de se rendre. Suivant l'usage de ce temps-là elle obtint des assiégeans un certificat qui constatoit qu'elle s'étoit défendue autant qu'elle l'avoit pu, même presque au delà de son pouvoir, & que du reste elle s'étoit toujours conduite en Suède avec décence ainsi qu'en vraie Chrétienne.

JEAN est représenté dans cette Histoire comme un Prince religieux. Un jour étant en voyage, & ne pouvant continuer sa route à cause du flux de la mer, il dit avec émotion en fixant les yeux sur la marée montante: „C'est
 „ ici qu'on reconnoît la main du Tout-
 „ Puissant, qui sans le moindre effort,
 „ ni aucun préparatif nous arrête tous
 „ ici suivant son bon plaisir. Honneur
 „ & gloire lui soient rendus! ” Ce mot fait souvenir de la belle leçon que *Canut* le Grand, assis au bord de la mer donnoit à ses flatteurs. JEAN à l'exemple de son Père, tâcha de faire fleurir les Sciences dans ses Etats. Il déclara incapables de posséder aucun bénéfice, ceux qui avant d'aller aux Universités étran-

étrangères n'auroient point passé trois ans à celle de Copenhague ou d'Upsal : il envoya en France à ses dépens *Vincent Lungen*, & fit prier le Roi de lui permettre d'avoir accès à son Parlement, afin de pouvoir puiser des connoissances utiles. Ce qui prouve, observe Mr. SCHLEGEL, que ni l'Université de Paris, ni celle de Copenhague, n'étoient alors capables de former les jeunes gens, tant pour le cabinet que pour le Barreau. Ce fut sous ce Règne que l'imprimerie s'introduisit en Dansemarek. Le luxe & le goût des nouvelles modes y étoient déjà portés au plus haut point, & lorsqu'une fille de condition se marioit, son trousseau revenoit à des sommes considérables, à cause de la richesse des étoffes & des bijoux dont il étoit composé. JEAN, vivement regretté de ses sujets, mourut en 1513 après un règne de 32 ans. Jamais il n'y eut de conseils plus sages, & plus mal suivis que ceux qu'il adressa sur son lit de mort à CHRISTIERNE son Successeur, mais les fausses idées que ce Monarque

d'ailleurs si estimable s'étoit faites sur l'éducation, furent vraisemblablement l'origine des vices, des fautes, des crimes & des revers de son Fils. Il se figuroit d'après les idées de son Siècle, que pour en faire un Prince accompli, il falloit pendant long-temps l'occuper uniquement de l'étude du Latin. Dans cette vue on éloigna l'Héritier du Trône du tumulte de la Cour, & on le mit en pension chez un Bourgeois aisé, dont la femme étoit chargée de veiller sur les mœurs du Prince. Le Roi lui adjoignit un Chanoine qui devoit enseigner à l'Elève les principes de la Langue Latine. Le Bourgeois & sa femme ne lui en imposant point dans l'absence du Précepteur, celui-ci s'en fit accompagner à l'Eglise chaque fois que son devoir l'obligeoit à s'y rendre, mais la société des enfans de chœur acheva de gâter l'indocile CHRISTIERNE. D'autres Instituteurs ne furent pas plus heureux; le Prince à la vérité employoit le jour à apprendre le Latin, mais il passoit les nuits

à commettre des désordres dont la police étoit instruite sans oser s'y opposer. Cependant le Roi en fut informé & employa divers moyens pour en arrêter le cours : les voyant tous infructueux il maudit son Fils, au rapport d'un Historien, „ exemple terrible pour tout Père , s'écrie Mr. S , si nous considérons les suites qu'il eut pour le Prince Danois”. Ce qu'il y a de sûr, ajoute-t-il, c'est que JEAN parut dans la suite fort satisfait de son Fils. Notre Auteur se trouve en possession d'un grand nombre de Lettres écrites de la propre main de CHRISTIERNE, & il a puisé dans d'autres sources encore inconnues jusqu'ici. S'il disculpe ce Prince d'un crime qu'on l'accuse d'avoir commis avant que d'être monté sur le Trône, il ne dissimule point les actes d'injustice & de cruauté qui après avoir souillé son Règne l'obligèrent à s'exiler des Royaumes qu'il avoit gouvernés en tyran & à finir ses jours dans la captivité. Les principaux événemens de sa vie sont trop célèbres, pour que nous nous arrê-

tions à en suivre le fil, mais nous en indiquerons quelques particularités moins connues. CHRISTIERNE qui fit couler tant de sang innocent, avoit cependant quelque idée de justice, puis qu'il voulut mettre ordre au pillage cruel des habitans des côtes de la mer, qui au lieu de secourir les malheureux, dont les vaisseaux faisoient naufrage, ne cherchoient qu'à s'enrichir de leurs dépouilles. Il publia sur cet article des reglemens dignes d'un ami de l'humanité. „ On assure que certains Evêques de Jutlande, & particulièrement ceux qui les premiers se révoltèrent contre lui, avoient coutume de commettre à ce sujet les derniers excès; on raconte même qu'un de ces charitables Prélats s'étoit plaint des nouvelles ordonnances, & qu'il avoit sollicité de toutes ses forces qu'on laissât subsister les anciennes; sur quoi CHRISTIERNE lui avoit répondu qu'il les rétabliroit aussi-tôt qu'on pourroit lui prouver qu'elles n'avoient rien de contraire aux Loix divines; &

com-

somme l'Evêque lui répliqua que l'Ecriture ne faisoit en aucun endroit mention des naufrages, ce Prince lui demanda s'il avoit oublié les commandemens où il est dit : *tu ne tueras point, tu ne déroberas point ?* "

Rien ne paroît plus contradictoire que les opinions de ce Monarque en matière de foi, parce qu'au fonds ce n'étoit d'abord que la politique qui régloit ses démarches. Pendant qu'il favorisoit à Coppenhague un Théologien, Disciple de *Lutber*, qui prêchoit les nouveaux dogmes dans la Chaire de la Cathédrale, CHRISTIERNE prétendoit être en Suède l'exécuteur des ordres du Pape. Il envoyoit au Pontife ambassade sur ambassade, & lui faisoit demander par cette voie la canonisation de deux Saints de Norvège. Mais il paroît qu'après sa déposition il s'attacha sincèrement à la doctrine de *Lutber*, dans les divers voyages qu'il fit à Wittenberg. Divers manuscrits en font foi, au rapport de notre Historien, & rien ne le prouve mieux, dit-il, que le Nouveau Testa-

ment Danois traduit en conséquence des ordres de CHRISTIERNE par *Hans Mickelsen*, un de ses Conseillers & ancien Bourguemaître de Malmoe, Ouvrage qui fut imprimé à Leipfick en 1523. *Lutber* parut si touché du sort de CHRISTIERNE, qu'on trouve dans ses Eerits un passage où il fulmine contre ceux qui se sont soustraits à l'obéissance de ce Monarque, malgré tous les torts qu'il pouvoit avoir eus aux yeux de Dieu & des hommes. La vertueuse Isabelle son Epouse, qui avoit voulu l'accompagner dans son exil, & qui le suivit dans tous ses voyages, fit à Nuremberg une profession publique du Luthéranisme qui lui attira de nouvelles disgraces. Voici comment le Réformateur s'exprime sur son compte. „ISABELLE Reine de Danemarck, née Reine d'Espagne, cette Fille de tant de Rois, ne voulut prendre pour guide que l'Evangile dans toute sa pureté : aussi l'avoua-t-elle librement ; ce qui fut cause qu'elle mourut dans la misère : au lieu que pour peu qu'elle eût voulu diffimuler, elle eût sans doute

trouvé

trouvé plus de secours dans le monde". Cette Princesse voyant sa santé déperir, s'adressa à sa Tante *Marguerite* qui l'avoit élevée, pour la prier de lui fournir de quoi se rendre aux bains d'Aix la Chapelle ; mais elle ne put obtenir sa demande , & mourut quelque temps après dans un village proche de Gand. C'est de là que peu avant la mort d'*Isabelle*, CHRISTIERNE écrivit en Latin la Lettre suivante à *Moenboe* son Prédicateur qui venoit de le quitter. „ Cher frère , re en J. C. je dois te dire que nous „ oublions ici Jésus Christ , car person- „ ne ne nous y prêche la Parole de „ Dieu , ce qui dégoûte bien du monde ; „ c'est pourquoi je te prie comme un „ bon frère de venir me trouver , & de „ me procurer du moins les consolations spirituelles de l'Evangile ; suivie je t'en prie nos frères & sœurs. „ Adieu". Notre Auteur rend compte d'une entrevue touchante de CHRISTIERNE fugitif , errant en Allemagne de Province en Province , & de l'Electrice de Brandebourg sa Sœur, qu'il ren-

contra en Saxe sur un mauvais chariot de payſan, fuyant la captivité dont ſon Mari la menaçoit. Cette Princeſſe qui avoit paſſé 26 ans avec l'Electeur dans l'union la plus parfaite & qui en avoit eu pluſieurs enfans, ſe vit forcée de ſ'en ſéparer parce qu'il ne pouvoit lui pardonner d'avoir communiqué ſuivant le riſ des Luthériens. Lors que CHRISTIERNE après dix ans de voyages & de ſollicitations inutiles, parvint à rasſembler une Flotte avec laquelle il ſe flattoit de recouvrer ſes Royaumes, l'Electrice lui écrivit dans ces termes :

„ Si Dieu vous donne du ſuccès, je
 „ vous prie très humblement de pen-
 „ ſer un peu à votre pauvre ſœur, qui
 „ ſe trouve dans la miſère; tâchez
 „ alors de l'en tirer, car cette miſère eſt
 „ parvenue à ſon comble, ainſi que
 „ Dieu le fait”. CHRISTIERNE ne fut
 guère en état ſans doute de ſecourir ſa Sœur, puis que n'ayant pu ſe rendre maître en Norvège d'aucune Place forte, il prit le parti de mettre baſ les armes & de ſe remettre volontairement
 entre

entre les mains de celui à qui il disputoit la Couronne. „ Je viens à vous, „ *écrivait-il au Roi Frédéric I.* comme „ l'enfant prodigue, non seulement en- „ tant que votre neveu (1), mais aussi „ comme votre frère en *Jésus-Christ* pour „ vous prier de me consoler ——— „ Jen'ai que trop connu ce qu'est le mon- „ de, & combien peu les malheureux „ peuvent compter sur son assistance.” FARRERIE crut que la politique l'obligeoit à priver CHRISTIERNE d'une liberté dont il pouvoit abuser. *Luther* toujours ami du Monarque détroné écrivit alors à FREDERIC la Lettre suivante. „ Vo- „ tre Majesté voit & comprend aujourd- „ d'hui comment l'Etre suprême, ce ju- „ ge aussi juste que bon, lui donne la „ victoire, parce qu'il connoit l'inten- „ tion qu'Elle eut toujours de vivre en „ paix avec le Roi CHRISTIERNE son „ neveu ; & quoique je ne doute pas
que

(1) FREDERIC étoit le Fils-puîné du Roi CHRISTIAN I.

„ que V. M. n'en soit vivement per-
 „ suadée, & qu'Elle n'en remercie Dieu,
 „ en s'humiliant devant lui, je ne puis
 „ m'empêcher de compâtrir à la misère,
 „ que dis-je? au deuil de CHRISTIER-
 „ NE mon Maître, & comme V. M.
 „ pourroit être animée contre cet infor-
 „ tuné Monarque, par des personnes
 „ qui n'ont pas autant qu'Elle la crain-
 „ te du Tout-Puisant devant les yeux,
 „ j'ai pris la liberté de lui écrire avec le
 „ plus profond respect, & de la sup-
 „ plier d'avoir compassion de son prison-
 „ nier, qui est en même temps son ne-
 „ veu. Suivez, Sire, l'exemple de J. C.
 „ qui est mort pour ses ennemis: quant
 „ à nous, foibles mortels! il ne nous
 „ est pas permis de mourir pour les nô-
 „ tres, mais nous devons en avoir pi-
 „ tié. Car supposé que CHRISTIER-
 „ NE ne se fut pas remis avec une no-
 „ ble confiance entre vos mains, quand
 „ bien même le sort des armes l'eût fait
 „ votre prisonnier, je ne doute pas
 „ qu'alors V. M. ne l'eût traité comme
 „ un proche parent. Combien plus ne
 doit

doit-elle donc pas faire aujourd'hui
 pour ce Prince, qui a tout abandonné
 & qui s'est jetté entre vos bras com-
 me *l'enfant prodigue* dans ceux de son
 Père? Pouvoit-il s'humiler d'avanta-
 ge? Nous avons ici-bas à chaque in-
 stant des graces à demander à Dieu;
 V. M. fera un noble sacrifice & une
 action bien agréable à cet Etre suprê-
 me, si elle traite son prisonnier avec
 la tendresse & la sincérité d'un père;
 le souvenir d'une pareille magnani-
 mité adoucira de beaucoup vos der-
 niers momens, le Ciel s'en réjouira &
 vous vous ferez par là sur terre au-
 tant d'honneur que de renommée---
 Je supplie V. M. de recevoir ma
 Lettre avec bienveillance: je ne fais
 qu'obéir aux commandemens de Dieu,
 qui nous ordonne de prendre soin de
 notre prochain." Cette Lettre n'em-
 pêcha pas que le sort du Monarque pri-
 sonnier ne fût d'abord très rude. Con-
 duit dans le Château de Sonderbourg,
 on l'enferma dans une chambre dont
 la porte fut aussi-tôt murée, & où on ne
 laissa

laisa qu'une fenêtre, avec une autre petite ouverture par laquelle on lui faisoit passer ses alimens. On ne lui donna pour toute compagnie dans cette prison, qu'un Nain qu'il avoit pris à son service en Norvège; on le lui ôta même dans la suite, parce que le Nain avoit feint d'être malade pour avoir la liberté de sortir & de porter une Lettre du Roi à la Comtesse Palatine sa fille; mais on découvrit son dessein & l'on donna à CHRISTIERNE une compagnie plus décente: „un vieux militaire qui avoit passé sa vie au service de différens Princes, & qui dans ce monde ne desiroit plus qu'une bonne table, s'offrit de sacrifier sa liberté à sa gourmandise, & de remplacer le Nain. On lui accorda sa demande, & CHRISTIERNE en fut si enchanté qu'il le pleura lorsque la mort lui enleva ce compagnon.” Il paroît que le caractère de ce Prince changea beaucoup, après qu'il fut chassé du Trône, soit que l'adversité eût adouci son ame, soit qu'elle ne fût pas naturellement atroce, & que la plupart de ses crimes

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1776. 281

mes doivent être attribués aux insti-
gations de la méchante *Sigbride*. Ce
Prince eut à se louer de la conduite que
tint à son égard CHRISTIAN III, Suc-
cesseur de FREDERIC. On lui assigna
Kallundburg pour résidence; il y étoit
servi par 8 ou 9 Gentils-hommes, y jouis-
soit d'une espèce de liberté & du plaisir
de la chasse. Dans les dernières années
de sa vie: „il partageoit son temps en-
tre la table, la compagnie de quelques
Gentils-hommes, la prière & la distri-
bution de ses aumônes. Il étoit sou-
vent d'assez bonne humeur, même à
Sonderburg; mais sans doute autant par
le poids de l'âge, que par réflexion sur
ses malheurs, il étoit de temps à autre
fort abattu & il falloit alors le laisser re-
venir à lui: on lui attribue un Canti-
que Danois, plein de réflexions pleuses
au sujet de sa prison.” On ne trouve
aucun détail sur sa mort, on sait seule-
ment qu'il parvint à l'âge de 78 ans.





ARTICLE TROISIEME.

HISTOIRE NATURELLE, GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE, pour servir de suite à la Théorie de la Terre & de préliminaire à l'Histoire des Végétaux; par M. le Comte DE BUFFON, &c. Supplément, *Tome Second*. Nouvelle Edition: in 4°. pp. 291. Amsterdam, chez J. H. Schneider 1776.

Quelque connu que soit cet Ouvrage, auquel la réputation de son Auteur, & les excellentes choses qu'il renferme ont valu du Public le plus favorable accueil, quelque espace de temps qui se soit déjà écoulé depuis sa publication, nous croyons utile de donner un ou deux Extraits du Volume que nous venons d'annoncer. Il doit avoir trouvé moins de Lecteurs que

que ceux dans lesquels le Naturaliste François a pu répandre sur les matières qu'il traite le brillant coloris de son imagination, & intéresser par la délicatesse & la force de son pinceau, ce grand nombre de gens qui lisent plus pour s'amuser que pour s'instruire. On n'aura fait que regarder en passant des mémoires, dont une moitié contient des détails d'expériences, & l'autre des chiffres dont la vue effrayante aura dégoûté de chercher les résultats intéressans que cachent ces expressions numériques; peut-être même la partie hypothétique, dans laquelle cependant l'imagination de l'Auteur a toujours si beau jeu, n'aura-t-elle pas trouvé grand nombre de Lecteurs assez intrépides pour la suivre d'un bout à l'autre. Ce sera donc rendre service au Public que de lui présenter les résultats les plus importants qu'ont fourni les expériences nombreuses de Mr. DE BUFFON; mais nous ne pouvons donner que les résultats, & indiquer leur application pour ce Pays toutes les fois que nous le croirons possible

sible, renvoyant même au Trimestre prochain l'examen de la partie hypothétique; ou plutôt nous saisissons cette occasion d'examiner avec nos Lecteurs les suites de l'hypothèse cosmologique du Naturaliste François. Le détail de ses expériences, leur but, & leurs résultats méritent tous nos éloges & toute la reconnoissance de ce Public, auquel l'Auteur nous paroît prédire avec raison, que *si l'on n'écoute pas aujourd'hui sa voix, quelque jour on y obéira en consultant ses Ecrits*: mais nous croyons pouvoir prédire aussi, que le Public reconnoissant des travaux de Mr. DE BUFFON, saura ne pas confondre les vérités qui en résultent, avec les poésies cosmologiques de ce sublime Auteur. La partie expérimentale contient 7 Mémoires, qui servent de suite aux 7 du premier Tome du Supplément. Le premier Mémoire de ce Volume, ou le VIII^e, présente des expériences sur la pesanteur du feu & la durée de l'incandescence; mais comme il est lié avec la partie hypothétique, nous renvoyons d'en parler au second Extrait.

Le IX^e Mémoire roule *sur la fusion des mines de fer*. L'Auteur y prouve par de belles & nombreuses expériences, qu'on s'est trompé en croyant qu'il y avoit plusieurs espèces de fer; que ce métal, comme tous les autres est *un* dans la nature; & que la différence de qualité des différens fers ne vient que de ce qu'on ne les a pas traités dans la fusion, comme le demandoient les substances auxquelles ils étoient alliés. Et quoique des trois mines de fer connues, M. DE B. n'ait fait travailler que celle *en grain*, ce qu'il en dit pourra s'appliquer à celle *en roche* & à la mine *crystallisée*, après qu'on les aura séparées du soufre ou des autres métaux auxquels elles sont quelquefois unies.

On sait que le fer se trouve mêlé avec des *terres calcaires* que les fondeurs nomment *castine*, ou des *terres vitrifiables* qu'ils appellent *aubue*; il faut donc d'abord débarrasser la mine de ces terres, ce qui se fait par des lotions plus ou moins répétées suivant le besoin; déterminer ensuite quelle portion de mélange il res-

te après ces lotions, en se donnant la peine d'en faire trier à la main une certaine quantité de minéral; la proportion du fer au mélange indique ce qu'il faut ajouter ou de castine, ou d'aubue, pour que ces substances s'accrochant dans la fusion se séparent du fer, que leur mélange connu sous le nom de *laitier* rend aigre & cassant; cette proportion ainsi assignée, est le premier moyen indiqué par l'Auteur pour obtenir de toute mine un bon fer; le second est de ne pas presser le feu, comme le pratiquent les fondeurs pour expédier la besogne, de ne pas charger le fourneau aussi promptement qu'ils le font, & de diriger mieux l'action des soufflets. Moyennant ces précautions, Mr. DE BUFFON s'est procuré avec une mine qui avoit la réputation de donner de très mauvais fer, des *gueuses* ou lingots d'une excellente qualité, dont une partie étoit d'acier, dont le grain étoit fin, la couleur gris brun, & dont le pied cube pesoit 504 ou 505 livres. Ce sont là les signes du bon fer, tel qu'on le peut avoir de toutes les mines si et-
les

les sont bien traitées; dont une partie donnent de l'acier par la simple fusion du minerai, *la qualité de l'acier comme du fer ne dépendant que de la conduite du feu & de la manipulation de la mine.* Mais comme il est plus lucratif de faire de mauvais fer, & qu'on ne trouve pas à vendre le bon de manière à se payer des frais extraordinaires qu'il a coûté; c'est au Gouvernement des Pays où l'on exploite des mines à régler cet article.

C'est aussi à lui, ou à ceux qu'il charge du département de l'Artillerie, que Mr. DE BUFFON adresse principalement ses expériences rapportées dans le X. *Mémoire*, sur la fonte des canons de la marine, qui comme on le sait sont de fer en France de même qu'en Angleterre, en Hollande, & par-tout ailleurs. On doit à ses conseils d'avoir abandonné la pratique de faire couler de trois ou quatre fourneaux à la fois le métal fondu dans le moule, puis que c'étoit composer une pièce de fontes nécessairement inégales en chaleur, en fusion, & peut-être

en bonté ; un seul fourneau, ou deux jumeaux pour qui on rend toutes les circonstances égales, peuvent fournir la quantité de fer que demande une pièce de 36. Il voudroit ensuite persuader de ne plus enlever au tour la surface extérieure des canons ainsi fondus, parceque c'est leur enlever une couche que la légère trempe de l'humidité du moule a durcie, & que l'Auteur regarde comme un lien pour le canon en même temps qu'un préservatif contre la rouille. Enfin il conseille de fondre les canons *à noyau* plutôt qu'*à plein*, pour s'épargner les inconvéniens & la dépense du *forage* ; mais un habile Fondeur que nous avons consulté, assure que cette couche loin de servir de lien au canon, se fond avec la plus grande facilité, dès que la pièce est échauffée, qu'elle est fragile comme du verre, & nuisible par conséquent, il préfère de beaucoup la fonte *à plein*, parce qu'il est impossible que dans la fonte, des grandes pièces sur-tout, le noyau ne se tourmente, ou qu'un reste inévitable d'humidité ne fasse quelque cham-

chambre dans l'ame de la pièce; & moyennant qu'on ait soin de fondre lentement son métal, de le rendre bien liquide & pur, il sera tendre avec du nerf, & non pas *dur* comme dit Mr. DE BUFFON; c'est à dire qu'il fera bon service, & se laissera forer aisément: mais il étoit entièrement de l'avis de notre Auteur, de supprimer les épreuves qui ne servent qu'à rompre le lien d'une pièce, & à la faire crever ensuite à une charge simple, & d'y substituer l'examen de la pièce par la pesanteur spécifique de la matière dont elle est formée.

Du fer si utile aux besoins de l'homme, l'Auteur passe dans le onzième *Mémoire à l'examen des Bois* & de leur force, dont nous ne faisons pas moins souvent usage. Ce travail ébauché par quelques Physiciens, & par l'infatigable *Muschembroek* en particulier, étoit bien imparfait encore, & ne pouvoit assurer le Théorème général qu'on s'étoit empressé d'en tirer, savoir: que *la force d'une pièce de charpente est en raison composée,*

*de l'inverse de sa longueur, de la directe
de sa largeur, & du quarré de sa hauteur.*

Les expériences avoient été faites trop en petit, on n'avoit pas donné assez d'attention à la manière dont les arbres se forment, par l'addition successive de cônes ligneux emboîtés l'un dans l'autre, qui présentent par conséquent leurs fibres dans des directions très différentes & avec des forces très inégales suivant qu'on les emploie, & dont la solidité diffère beaucoup suivant qu'on les prend au pied ou au sommet de l'arbre, au centre ou à la circonférence. Ces différences n'avoient pas été assez bien appréciées, & laissoient beaucoup plus d'incertitude dans les résultats que les expériences dont nous parlons, faites avec soin, exécutées en grand, répétées malgré la dépense qu'elle entraînent & assez variées pour établir les conséquences suivantes.

- 1° Qu'une pièce de bois ne rompt jamais sans avertir.
- 2° Que le bois verd casse plus difficilement que le bois sec.
- 3° Que l'aubier, le bois des branches, celui du sommet de l'arbre sont *consi-*
dé-

dérablement moins forts que le bois formé du tronc de l'arbre. 4° Que la force d'une pièce n'est pas proportionnelle à son volume, mais à sa pesanteur (c'est-à-dire à sa densité dans un degré de sécheresse donné). 5° Que la densité du bois diminue en progression arithmétique du centre à la circonférence, & de bas en haut; mais à ce dernier égard seulement tant que le bois végète. 6° Que la force d'une pièce croît dans une raison plus grande que sa largeur, qu'elle décroît plus qu'en raison de sa longueur, & cela d'autant que les pièces comparées sont plus courtes. Les Ouvriers préféreront peut-être à ces règles, celles qu'ils tiennent de l'habitude; mais leurs préjugés n'enlèvent rien à la beauté de ces expériences; elles font sentir la différence qui se trouve entre des essais que le raisonnement dirige, & ceux qui consistent à tourner & retourner un corps en tout sens, dans la vue d'écrire les résultats de ces aveugles combinaisons, & de les donner comme une suite d'expériences physiques.

Si la force du bois dépend de sa densité, si c'est à cette raison que le bois du centre & du pied de l'arbre doit sa supériorité sur celui du sommet & sur l'aubier, ne pourroit-on point augmenter cette densité, c'est ce que l'Auteur examine dans le premier article du XII^e Mémoire. Le moyen qu'il a trouvé est fort simple, il consiste à écorcer un arbre, pendant qu'il est en pleine sève, à le laisser sur plante, & ne le couper qu'une année après l'écorcement. Le suc nourricier qui passoit avec rapidité entre l'écorce & l'aubier; ou s'employoit à changer une couche d'écorce en aubier, & d'aubier en bois; ce suc s'employant à nourrir le bois & l'aubier déjà subsistans, remplit leur tissu, & augmente leur densité au point que le bois d'arbres ainsi écorcés devient plus pesant, dans le rapport de 261 à 238, & plus fort à peu près dans celui de 9046 à 7500; l'aubier de ces arbres l'emporte même en force sur le bois des arbres ordinaires, & la diminution de solidité du centre à la circonférence

rence est beaucoup moins considérable. Ce moyen est déjà connu des jardiniers, qui l'emploient pour hâter un arbre, ou faire porter des fruits à une branche qui s'emporte en feuilles & en bois; ils l'écorcent en spirale, & changent ainsi la direction de la sève. Il nous paroît qu'on peut tirer un grand usage du moyen indiqué par l'Auteur; on l'a déjà employé avec succès dans quelques Provinces de France. Il en coûteroit peu aux approvisionneurs des bois de charpente, de faire écorcer les forêts dont ils achètent la coupe, une année avant d'abattre; les bois en seroient plus forts; & résisteroient mieux à l'humidité si redoutable pour eux dans ce Pays. C'est ce qu'on peut inférer du second article de ce Mémoire, qui traite des progrès du dessèchement & de l'imbibition de différens bois plongés dans l'eau; nous n'en rapporterons qu'une seule circonstance, c'est que les bois plongés dans l'eau y éprouvent des variations relatives à celles de l'athmosphère, c'est-à-dire qu'ils sont plus humides,

plus pénétrés quand l'air est humide ; plus secs quand l'air est sec.

Les articles 3 & 4 contiennent des expériences sur la conservation, le rétablissement, & la culture des forêts. Il ne faut, dit l'Auteur, laisser dans les coupes qu'un petit nombre de baliveaux, sans quoi ils arrêteroient le cours des vents, & retiendroient des vapeurs qui rendent ensuite les gelées plus dangereuses pour les plantations, à l'exposition du midi sur-tout. S'il s'agit de planter un terrain dégarni, il faut consulter la nature de ce terrain ; ne cultiver les terres fortes qu'au printemps où on les plante, les terres légères peuvent l'être avant l'hiver ; pour assurer le succès de la plantation il faut commencer par la couvrir d'abris, comme de saules, de marreaux, de buissons de différentes espèces, qui défendent la plantation des coups de vent directs, sans concentrer sur elle des vapeurs dangereuses. Ayant essayé de cultiver avec soin quelques-unes de ses plantations, il a été dégoûté de cette pratique & par son inutilité, &
par

par les excessives dépenses qu'elle occasionne; l'arbre abandonné à lui-même végète plus vigoureusement; & pour celui qui est venu de graine, il ne faut qu'observer le moment où il cesse de croître sensiblement, & le couper alors près de terre. Les racines se fortifient alors; & la vigueur du jet qui naît de la taille, forme un arbre de belle venue, qui répare la perte de temps que semble occasionner cette première coupe. Le chêne *robur* qui ne porte qu'un seul gros gland sur son pédicule, & le *pinus sylvestris*, sont les deux arbres que l'Auteur a employés avec le plus de succès, & qui ont le mieux réussi dans les terres plus maigres.

Cet Articles vraiment intéressans, présentent des lumières dont on peut faire usage dans ce Pays; on y pratique très sagement la plantation des forêts; mais on semble y craindre trop encore que les sables ne puissent nourrir que des bois légers; le Naturaliste François s'est assuré que toutes sortes de terres peuvent fournir à la végétation; c'est après de
nom-

nombreuses expériences qu'il dit, page 142. *Je suis persuadé qu'il n'y a point de terrain, quelque ingrat, quelque mauvais qu'il paroisse dont on ne pût tirer parti, même pour planter des bois.* Cela doit encourager ceux qui s'occupent à fertiliser insensiblement les Dunes de ce Pays : les planter de bois seroit fortifier ces remparts élevés des mains de la Nature contre les attaques de l'Océan, & ouvrir une nouvelle source de fertilité, plus précieuse à mesure que les autres moyens de chauffage diminuent ou enchérissent ; il ne s'agit que de prendre parmi les plantes nombreuses que la Nature a répandues dans ces Dunes, celles qui par une force de végétation plus grande, peuvent servir de lien aux sables, d'abri aux plantations ou aux semis. Ce premier pas fait, (& nous sommes fort éloignés de le croire aussi difficile qu'on l'imagineroit d'abord) la végétation s'accroîtra de ses propres succès, la réussite de ceux qui ont déjà changé en campagnes riantes quelques unes de ces collines de sable jadis arides & incultes, est un sûr garant pour ceux
qui

qui voudront continuer leur ouvrage ; c'est dans ces fortes de plantations qu'on sentira l'utilité de cette coupe presque à niveau de terre, dont nous avons parlé ci-dessus.

Le XIIIe. Mémoire a pour Auteur MM. DE BUFFON, & du Hamel; ils se proposèrent d'examiner d'où venoit cette excentricité des anneaux qui composent un tronc d'arbre. On sait que si on le coupe horizontalement, il présente des anneaux qui s'enveloppent mutuellement, de largeur inégale, sur les nombres desquels on croit pouvoir décider le nombre des années de l'arbre qu'ils forment; & comme il est fort commode de généraliser tout de suite les phénomènes, on avoit décidé que cette largeur & cette excentricité des anneaux étoit tournée du côté du midi; ce qui s'expliquoit, disoit-on, naturellement parce que le Soleil moteur de la sève, la portoit en plus grande abondance du côté le plus exposé à son action; cette règle devoit servir de boussole dans les forêts; & on devoit avoir soin en transplantant un

un arbre, de le replacer par rapport à l'horizon comme on l'avoit trouvé dans la pépinière. Mais cette règle comme tant d'autres, s'est trouvée, quand on l'a examinée de près, sans fondement. L'excentricité des anneaux, leur plus grande épaisseur est tournée indifféremment vers tous les points de l'horizon, & n'a de rapport qu'avec les racines de l'arbre, enforte que les couches d'aubier sont plus larges ; se changent plus vîte en bois, du côté où se trouve la plus forte racine ; ce qui explique pourquoi quelques arbres déperissent d'un côté, tandis que l'autre prospère : le Jardinier n'a qu'à déchauffer l'arbre, remédier si cela se peut au mal de la racine foible, & arrêter la force excessive de l'autre. Si la question n'étoit déjà décidée, nous aurions pu alléguer cette observation comme une preuve de la non circulation de la sève, puisque si la circulation avoit lieu, elle établiroit l'équilibre dans la distribution des suc nourriciers.

Le dernier Mémoire rend compte du tort que les grandes gelées font aux arbres ;

bres; ce dommage est si grand que les forêts se ressentent encore de l'hiver rigoureux de 1709. Ces effets nuisibles se réduisent à trois principaux : le *double aubier*, ou une couronne d'aubier qu'un gel violent empêche de se transformer en bois, & qui se couvre avant de l'être d'un anneau ligneux, ce qui fait une partie foible & tendre dans le sein du bois dur ; la *gelivure entrelardée*, ou un anneau d'aubier mort renfermé dans des anneaux vivans qui l'ont recouvert peu à peu ; & la *gelivure simple*, ou ces gerçures qui naissent de la séparation des fibres de l'arbre dans leur longueur, par le froid ou quelque autre cause, & qui se recouvrent ensuite d'un bourlet ; en sorte que cette maladie ou ce défaut est le seul des trois effets des violentes gelées sur la végétation qu'on puisse remarquer à l'extérieur. Ces maladies se rencontrent plus souvent dans les côtés des arbres exposés au midi & au levant, quoique les deux autres expositions soient plus froides ; mais par cela même qu'elles le sont plus & plus uni-

uniformément, elles font moins souffrir les végétaux de ces alternatives de gel & de dégel plus fréquentes dans les côtés sud & est. On ne sauroit trop faire attention à ces alternatives, à l'humidité toujours plus abondante aux expositions du midi, dans les plantations & les coupes des bois; & si dans ces Provinces les côtés nord & ouest sont les plus tourmentés, à cause des vents redoutables & perçans qui viennent de ces points de l'horizon; cela prouve seulement qu'il faut modifier les pratiques de l'œconomie rurale, d'après les lieux où on les applique, & non pas qu'il soit inutile de chercher par de nombreuses expériences à établir dans cette œconomie des principes fondamentaux. Dans l'Ouvrage dont nous venons de rendre compte, il nous paroît qu'on y a travaillé avec un succès peu commun.





ARTICLE QUATRIEME.

LES INCAS, ou la destruction de l'Empire du Pérou. Par Mr. MAR-MONTELL, Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoisse. *Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.*

FENELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

Paris, chez Lacombe 1777, (& se trouve à La Haye, chez P. F. Gosse,) grand 8^o, deux Vol. qui font ensemble au delà de 700 pp. avec de très belles estampes.

Tome XLVI, Part. II. E Cette

Cette production intéressante par son titre & par le nom de son Auteur, attendue avec impatience, célèbre en quelque sorte avant même qu'elle fût publiée, en butte actuellement à des critiques tantôt sévères, tantôt fondées, tantôt & le plus souvent injustes, ne peut être bien appréciée que par les cœurs sensibles & les amis de l'humanité. Aussi l'Auteur en a-t-il fait hommage au Roi de Suède; l'un des Princes de notre Siècle les plus faits pour applaudir au langage de la sagesse, de l'humanité & de la bienfaisance, parce qu'il n'a pas besoin d'en puiser des leçons dans les Livres.

Examinons d'abord le but que Mr. MARMONTEL s'est proposé, & qu'il annonce ainsi dans sa Préface. „ Les partisans du fanatisme s'efforcent de le confondre avec la Religion; c'est là leur sophisme éternel. Les vrais amis de la Religion la séparent du fanatisme, & tâchent de la délivrer de ce serpent caché & nourri dans son sein. Tel est le dessein qui m'anime. — Le but de cet

cet Ouvrage est donc, & je l'annonce sans détour, de contribuer, si je le puis, à faire détester de plus en plus ce fanatisme destructeur; d'empêcher, autant qu'il est en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une Religion compatissante & charitable, & d'inspirer pour elle autant de vénération & d'amour que de haine & d'exécration pour son plus cruel ennemi." M. M. a cru ne pouvoir mieux remplir ce dessein qu'en retraçant l'histoire si touchante & si terrible des malheurs du nouveau Monde.

„Je laisse, *dit-il*, à la cupidité, à la licence, à la débauche toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réserve au fanatisme que ce qui lui est propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui se complait dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aliguisée à plaisir. Est-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil si tendre & si touchant qu'ils avoient fait aux Espagnols, ne les eussent point désarmés si le fanatisme ne fût

venu les endurcir & les pousser au crime? Et à quelle autre cause imputer leur furie? Le brigandage sans mélange de superstition, peut-il aller jusqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, jusqu'à égorger les vieillards & les enfans à la mamelle, jusqu'à se faire un jeu d'un massacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des *Pbalaris*? La nature dans ses erreurs, peut quelquefois produire un semblable monstre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaisir de l'être, des colonies d'hommes-tigres passent les bornes de la nature. Les forcenés! en égorgeant, en faisant brûler tout un Peuple, ils invoquoient Dieu & ses Saints! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, disoient-ils, de Jésus Christ & des douze Apôtres! Etoit-ce impiété ou fanatisme? il n'y a point de milieu; & l'on sait bien que les Espagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raison d'attribuer

au fanatisme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait sans lui ; & à qui se refuseroit encore à l'évidence, je demanderois si les Espagnols, en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens ? s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jésus Christ ? Il nous semble cependant que le fanatisme n'a pas toujours eu part aux crimes des Espagnols & aux malheurs du nouveau Monde. Le vertueux *Las Casas* qui en a été le témoin & l'Historien, attribue toujours à la soif de l'or & des conquêtes les persécutions & les forfaits dont les Espagnols se rendoient coupables. Il se plaint souvent du peu de soin qu'ils avoient d'instruire les Indiens des vérités de la foi, tandis qu'il attribue à ceux-ci de grandes dispositions pour prendre les maximes de la Religion Catholique. Bien plus, parmi les Espagnols plusieurs quoi qu'en dise Mr. *Marmon-
tel*, loin d'être fanatiques étoient impies. *Las Casas* en fournit la preuve

dans le passage que nous allons citer.

„ Vers ce même temps il arriva dans
 „ ces contrées un homme plus avide
 „ d'argent que soigneux du salut de ces
 „ pauvres Indiens: il trouva par ha-
 „ zard quelques-unes de leurs Idoles
 „ qu'ils avoient cachées; car les Es-
 „ pagnols ne s'étoient guère mis en pei-
 „ ne de faire connoître le vrai Dieu à
 „ ces Idolâtres. Il retint captifs les plus
 „ illustres & les plus puissans de la Na-
 „ tion, jusqu'à ce qu'ils lui eussent dé-
 „ couvert l'endroit où étoient leurs Ido-
 „ les; parce qu'il croyoit qu'elles étoient
 „ d'or & d'argent. Son espérance le
 „ trompa. Voilà pourquoi il taxa ces
 „ Indiens à de grandes sommes pour
 „ racheter leurs Idoles, afin qu'ils pû-
 „ sent les adorer selon leur coutume.
 „ Voilà les fruits que les Espagnols ont
 „ faits dans les Indes, & le zèle qu'ils
 „ ont eu pour la gloire de Dieu (1).”

Le

(1) *Relation des voyages & des décou-
 vertes que les Espagnols ont fait dans les Indes Oc-
 cidentales, p. 68.*

Le même Historien rapporte ce discours qu'un Cacique riche & puissant tint à ses sujets. „Sachez que les Euro-
 „ péens adorent une certaine Divinité
 „ très avare, & qu'il est très difficile de
 „ contenter; & que pour satisfaire au
 „ culte qu'ils rendent à cette Idole, ils
 „ exigeront de nous des sommes im-
 „ menses, qu'ils emploieront tous leurs
 „ efforts pour nous réduire à une tris-
 „ te servitude, ou même pour nous
 „ faire mourir. Il prit alors une cassette
 „ pleine d'or & de bijoux précieux
 „ qu'il avoit auprès de lui: voilà,
 „ dit-il, en la montrant à ceux qui l'é-
 „ coutoient, le Dieu des Espagnols;
 „ il faut que nous l'honorions par nos
 „ jeux & par nos danses, pour tâcher de
 „ l'appaiser & de nous le rendre propi-
 „ ce, afin qu'il commande aux Espa-
 „ gnols de ne nous faire aucun mal. &c”
 On peut conclure de ces passages & de
 beaucoup d'autres que nous pourrions
 rapporter, qu'il faut accuser plusieurs
 Espagnols bien moins d'avoir fait un
 abus criminel de la Religion, que d'un

défaut total de principes religieux. C'est donc au fanatisme des uns, à l'impiété des autres, & à l'avarice de tous qu'on doit imputer leurs forfaits.

Quant à la forme de cet Ouvrage, considéré comme une production littéraire, l'Auteur avoue qu'il ne sait comment le définir. „ Il y a trop de vérité, *dit-il*, pour un Roman & pas assez pour une Histoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un Poëme. Dans mon plan l'action principale n'occupe que très peu d'espace: tout s'y rapporte, mais de loin. C'est donc moins le tissu d'une fable, que le fil d'un simple récit, dont tout le fonds est historique, & auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits”. On a beaucoup critiqué le plan de cet Ouvrage, qu'on accuse de manquer d'ensemble. Il faut convenir à la vérité qu'en multipliant les personnages & les épisodes autant qu'on l'a fait, l'intérêt se trouve trop divisé. Reste à savoir si d'un côté il étoit possible d'éviter ce défaut
en

en traitant le sujet que l'Auteur a choisi; de l'autre s'il n'est pas racheté autant qu'il pouvoit l'être par la richesse & la beauté des détails. On reproche aussi à M. M. d'avoir altéré certains caractères; mais dans un Ouvrage où l'on annonce de la fiction & le dessein de tout rapporter à la morale, qu'importe que l'Auteur ait embelli, par exemple, le caractère d'*Ataliba* & celui de *Pizarre*, puis qu'il résulte de là qu'il a offert un beau modèle aux Rois & aux guerriers. Une accusation plus grave, & malheureusement moins fondée encore, c'est d'avoir exagéré les crimes des Espagnols. Ceux qui font ce reproche à M. M., n'ont pas lu sans doute la Relation de *Las Casas*, dont nous venons de citer quelques morceaux. La lecture en est presque insoutenable; à chaque page on frémit d'indignation & de pitié, & jamais l'Histoire ni la fiction n'ont présenté un pareil tissu de crimes & d'infortunes. M. MARMONTEL a eu trop de délicatesse pour ne pas voiler une partie de ces

horreurs, & d'après la lecture de son Livre les Espagnols paroissent bien moins coupables que d'après celle de leur Historien. Ce qui rend sur-tout précieux l'Ouvrage de M. M, c'est d'avoir opposé aux tyrans & aux fourbes qu'il avoit à peindre, d'un côté des guerriers pleins de noblesse & d'humanité, de l'autre le modèle des Religieux, le vertueux *Las Casas*, en qui l'on retrouve le zèle pur & tendre qui fait l'esprit du Christianisme. Rien de plus beau que le développement de ce caractère; aussi nous nous attacherons sur-tout dans le reste de cet Extrait, aux morceaux où l'on fait agir ou parler *Las Casas*.

Les premiers Chapitres offrent le détail de quelques-unes des fêtes solennelles qu'on célébroit à Cusco, l'une des Capitales du Pérou. Cet Empire étoit alors divisé entre le fier *Huascar* Roi de Quito, & le paisible & bienfaisant *Ataliba* qui régnoit à Cusco. D'illustres Mexicains à la tête desquels étoit *Orozimbo*, neveu de *Montezume*, arrivent à la Cour d'*Ataliba*, & viennent lui demander un asyle. L'In-
ca

ca les accueille avec tous les égards qu'on doit à l'infortune, & *Orozimbo* lui raconte les malheurs de sa Patrie. Après ce récit on perd de vue pendant quelque temps les Péruviens, pour s'occuper des Espagnols qui projettent la découverte & la conquête de l'Empire du Pérou. *Pizarre* obtient du barbare *Davila*, qui gouvernoit en tyran l'Isthme de Panama, le droit d'aller chercher par delà l'Equateur des régions nouvelles & de nouveaux trésors. „Il falloit que pour la ruine de cette partie du Nouveau Monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux ; un homme endurci au travail, à la misère, à la souffrance ; qui fut manquer de tout, & se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut *Pizarre* ; & cette force d'ame que rien ne put dompter, n'étoit pas sa seule vertu. Ennemi du luxe & du faste, simple & grand, noble

ble & populaire, sévère quand il le fa-
loit, indulgent lors qu'il pouvoit l'être,
& modérant par la douceur d'un com-
merce libre & facile la rigueur de la dis-
cipline & le poids de l'autorité, prodi-
gue de sa propre vie, attachant un grand
prix à celle d'un soldat, libéral, géné-
reux, sensible, il n'avoit point pour lui
cette cupidité qui dèshonorent ses pa-
reils: l'ambition de s'illustrer, la gloire
d'avoir entrepris & fait une immense
conquête, étoient plus dignes de son
cœur. Il vit entasser à ses pieds des
monceaux d'or dans des flots de sang:
cet or ne l'éblouit jamais; il ne se plut
qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant
sa vie, on le trouva pauvre à sa mort.
Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré
de l'état le plus vil, pour en faire le Con-
quérant du plus riche Empire du Monde".

Cent jeunes Castillans partent de
l'île Espagnole, pour s'aller joindre à
Pizarre. *Alonzo de Molina* est à leur
tête, il représente à *Bartbelemi de*
Las Casas le bien que sa présence
peut faire & le mal qu'elle peut empê-
cher

cher; le vertueux Vieillard cède à ses instances & consent à l'accompagner. „ Ils partent ensemble; & bientôt le vaisseau qui les a reçus aborde au rivage de l'Isthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards; & pour le remonter on s'élance sur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cèdre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Espagnol commande. Mais ces rameurs animés par les cris d'une jeunesse impatiente, redoublent en vain leurs efforts; le fleuve leur oppose tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, semble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps ruisselant de sueur, est meurtri de verges sanglantes. Hors d'haleine & presque aux abois, ils souffrent leurs maux sans se plaindre; seulement des larmes muettes tombent sur leur rame, & se mêlent avec les gouttes de sueur qu'on voit distiller de leur sein; & quelquefois
ils

ils lèvent sur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre qui semble implorer sa pitié. *Las Casas*, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un père, qui voit déchirer ses enfans. „Ceslez, cruels, dit-il, ceslez „ de tourmenter ces malheureux, qui „ se consomment en efforts pour votre „ service. Voulez-vous les voir expirer? Ils sont hommes; ils sont enfans du même Dieu que vous.” Alors s'adressant au plus jeune des rameurs: „ Mon ami, lui dit-il, respirez, un moment; je vais ramer à votre place.” Les jeunes Espagnols, touchés de ce spectacle, s'empressèrent tous à l'envi de soulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaisant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de père qu'il avoit si bien mérité. „ Dans un Conseil tenu avant le départ de *Pizarre*, *Las Casas* défend les droits de la nature & la cause des Indiens. „ Faire adorer mon Dieu, répond *Pizarre*, faire obéir mon

mon Roi, imposer à ces Peuples un tribut modéré, établir entre eux & l'Espagne un commerce utile pour eux, autant qu'avantageux pour elle; voilà ce que je me propose. Fasse le Ciel que sans user de contrainte & de violence je puisse l'obtenir!" *Las Casas* exhorte les Chefs à s'engager par serment à ne point attenter à la vie & à la liberté des Indiens, s'ils les trouvent dociles & disposés à souscrire à des loix justes. *Pizarre* l'eût prêté ce serment, mais *Fernand de Luques*, Prêtre fanatique & furieux, s'indigne de la proposition; l'hypocrite *Vatuerde* se joint à lui pour la faire rejeter, & *Las Casas* voyant son zèle inutile ne songe plus qu'à regagner sa solitude. Les Sauvages qui conduisoient sa barque, lui apprennent qu'il est encore des Indiens libres cachés dans les montagnes de l'Isthme, & lui proposent de les aller voir. *Las Casas* consent à les suivre. „Comme ils passoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent, leurs cheveux se dressèrent.

C'é-

C'étoit le cri du tigre; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en silence, ils écoutèrent; le même cri se fait entendre de plus près. Alors jugeant que le péril approche; & que le tigre vient sur eux, il se presant autour de *Las Casas*. „ Laisse nous t'entourer, lui dirent-ils, & ne crains rien; ne crains rien; il n'en prendra qu'un & ce ne sera pas toi? en effet l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, & , saisissant un Indien, l'emporte dans les bois, sans ralentir sa course. Le pieux solitaire lève les mains au Ciel en poussant un cri lamentable; & tombe oppressé de douleur. Bientôt reprenant ses esprits & se retrouvant au milieu de ses Indiens, qui le rappellent à la vie: „ Ah! mes amis, qu'ai-je vu, leur dit-il: — Allons, mon père, prends courage lui répondent ces malheureux; ce n'est rien. — Ce n'est rien, grand Dieu! — Non, ce n'est rien que les tigres, en comparaison des Espagnols: O race impie & féroce! Quelle honte pour vous, s'écria *Las Casas*! Vous réduisez

duisez les Indiens à ne pas se plaindre des tigres !” Ils arrivent au vallon qui servoit de retraite au Cacique *Capana* & à ses sujets. Le nom de *Las Casas* répand la plus vive allégresse chez ce Peuple reconnoissant. Leurs bras se disputent la gloire de l’enlever, de le porter en triomphe jusqu’au village où le Cacique a déjà su son arrivée. *Capana* s’avance au devant de lui & le mène dans sa cabane : „ Quelle fut la surprise de *Bartbelemi*, en y voyant sur un autel une statue de bois de cèdre où ses traits étoient ébauchés ! Le Cacique lui dit : „ Regarde. C’est toi, mon père, oui, c’est toi-même. Un de nos Indiens qui t’avoit vu & qui t’avoit toujours présent, m’a fait ta ressemblance. Elle nous suit par-tout. C’est elle que nous invoquons dans toutes nos entreprises ; & depuis que nous la possédons, tout nous a réussi.” *Las Casas* qui d’abord n’avoit pu se défendre d’un mouvement de reconnoissance, se reprocha ce sentiment ; & parlant au Cacique d’un air

doux & sévère: „ Renversez, dit-il, „ cette image: un simple mortel n'est „ pas digne de votre vénération.” A ces mots il alloit saisir la statue pour la briser. Le Cacique la défendit, comme il eût défendu ses enfans & sa femme. „ Ah! lui dit-il, laisse nous cette „ chère ombre de toi même. Quand tu „ ne seras plus, elle rappellera à nos enfans, à nos neveux, le seul ami que „ nous ayons eu parmi nos cruels oppresseurs.” — Assis à côté du Cacique, & au milieu de sa famille, *Las Casas* s'instruit de leurs loix, de leurs mœurs, & de leur police. La nature est leur guide & leur législateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de se nuire; honorer leurs parens, obéir à leur Roi; s'attacher à une compagne qui les soulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible; cultiver en commun leurs champs, & s'en distribuer les fruits: telle étoit leur société. Hé bien, dit *Las Casas*, c'est la loi de mon Dieu,

Dieu, qu'il a gravée dans vos ames: vous le servez sans le connoître; & c'est sa voix qui vous conduit? „ Ton „ Dieu! il est notre ennemi, dit le Cacique, il est le Dieu des Espagnols. -- „ Le Dieu des Espagnols n'est point „ votre ennemi: il est le Dieu de la „ nature entière; & nous sommes tous „ ses enfans. -- „ Ah! s'il est vrai, dit „ le Cacique, nous cherchons un Dieu „ qui nous aime; celui de *Las Casas* „ doit être juste & bon, & nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, fais-le „ nous connoître.” Alors, se livrant à son zèle, *Las Casas* leur fit de son Dieu une peinture si sublime & si touchante, que le Cacique, se levant avec transport, s'écria: „ Dieu de *Las Casas*, reçois nos vœux”! Et tout son Peuple répéta ces mots après lui. Dans ce moment le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir sur son visage un éclat tout divin: car la piété l'animoit; il étoit rayonnant de joie. „ Ecoute, „ lui dit-il; ton Dieu ne se fait-il ja- „ mais voir aux hommes? ” Ils l'ont

„ vu , répondit *Las Casas* ; il a même
 „ daigné habiter parmi eux. — Sous
 „ quels traits ? Sous les traits d'un hom-
 „ me. — Achève. N'es-tu pas toi-même
 „ ce Dieu, qui vient nous consoler ? — Si
 „ tu l'es, cesse de nous cacher ce que
 „ tant de vertu annonce. Parle. Nous
 „ allons t'adorer.” *Bartbelemi* se con-
 fondit dans une humilité profonde, &
 rejetta loin cette erreur. Mais avant
 d'exposer des vérités sublimes à l'in-
 crédulité de ces foibles esprits, il vou-
 lut savoir quel étoit leur culte. „ Hé-
 „ las ! dit le Cacique, nous adorions le
 „ tigre, comme le plus terrible de tous
 „ les animaux. Mais que ton Dieu n'en
 „ soit point jaloux. C'étoit le culte de
 „ la crainte & non pas celui de l'a-
 „ mour. — Allons, allons dit *Las*
 „ *Casas*, renverser cette horrible ido-
 le.” Et les Indiens animés du zèle qu'il
 leur inspiroit, coururent au temple sur
 ses pas.” *Las Casas* apperçoit dans ce
 temple où l'on voyoit le Dieu tigre,
 un autel rougi de sang ; il apprend
 qu'on y verse le sang des animaux &
 quel-

quelquefois celui des Espagnols lors qu'ils pénètrent jusqu'au bord de ces forêts. „ Tu viens d'entendre, *lui dit le Cacique*, les plaintes d'un malheureux jeune homme, qui nous fait compassion. Je ne puis me résoudre à le faire mourir. Cependant il faut bien qu'il meure ; car s'il nous échappoit il iroit nous trahir. „ *Las Casas* demande à le voir, & découvre dans le prisonnier le fils du cruel *Davila*. Son père l'avoit envoyé à la poursuite des Sauvages, mais accablés sous le nombre, lui & ses compagnons étoient tombés au pouvoir des Indiens, qui l'avoient seul épargné jusques-là. Après avoir adressé au jeune Espagnol les leçons les plus touchantes, *Las Casas* emploie la plus noble & la plus ingénieuse adresse pour engager *Capana* à sauver la vie à son prisonnier. „ *Cacique, lui dit-il*, n'es-tu pas soulagé, comme d'un poids triste & pénible, de ne plus adorer un être malfaisant, & de servir un Dieu clément & juste ? — Il est vrai, *lui dit le Cacique*, que

cœurs flétris par la crainte, semblent ranimés par l'amour. — Oui, mon ami, l'homme est fait pour aimer. La haine, la vengeance, toutes les passions cruelles sont pour lui un état de gêne, d'angoisse & d'avilissement. Il se sent élever, il sent qu'il se rapproche de l'Etre excellent qui l'a fait, à mesure qu'il est plus doux, plus magnanime. Etouffer son ressentiment, & triompher de sa colère; opposer les bienfaits à l'injure qu'on a reçue, en accabler son ennemi, c'est un plaisir vraiment divin. — Je le conçois, dit le Cacique. — Non, tu ne peux le concevoir avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient qu'à toi de jouir pleinement de ce plaisir pur & céleste. Fais venir ce jeune captif, qui tremble & gémit dans tes chaînes, & dis lui, en le délivrant: Fils du désolateur de l'Isthme, fils du meurtrier de nos pères, de nos femmes, de nos enfans, fils de *Davila*, je pardonne à ton âge & à ta foiblesse. Vis, apprends d'un Sauvage à imiter ton Dieu. —

Le

Le fils de *Davila* ! s'écria le Cacique, quoi ! c'est lui que je tiens captif ! A ces mots ses yeux irrités s'enflammèrent comme la foudre. Oui , c'est le fils de *Davila* , reprit le Solitaire avec un air tranquille , c'est lui que tu peux déchirer , dévorer même si tu veux. Mais écoute-moi. A peine ta vengeance sera-t-elle assouvie , tu seras triste & tu diras : Le voilà égorgé ; & son sang répandu ne rend la vie à aucun de miens : ma fureur est donc inutile : j'ai fait périr le foible , peut-être l'innocent ; & je suis coupable sans fruit Sa vie est dans tes mains ; choisis de renoncer à mon Dieu , ou à ta vengeance ; & reprends le culte du tigre si tu veux t'abreuver de sang." Le Cacique fait venir le jeune *Davila* , lui pardonne , l'embrasse & le délivre de ses chaînes. *Las Casas* en quittant la retraite de *Capana* , promet de chercher des Pasteurs pour achever d'instruire les Indiens des vérités du Christianisme & pour établir parmi eux le Culte Divin.

Cependant l'expédition de *Pizarre* est traversée par bien des obstacles ; il

arrive dans une Isle, où presque tous ses compagnons l'abandonnent ; il ne lui en reste que douze, avec lesquels il se retire dans l'Isle de la Gorgone pour y attendre du secours ; mais bientôt lui-même est rappelé. *Molina* se sépare de lui & prend la résolution d'aller à Quito, pour avertir *Ataliba* du danger qui le menace & l'aider à s'en garantir. *Pizarre* de retour à Panama, prend la résolution de se rendre en Espagne pour faire autoriser & seconder son entreprise. Pendant son voyage, *Alvarado*, Gouverneur de la Province de Gatimala dans le Mexique, forme le dessein de tenter la conquête du Pérou. Il y envoie un vaisseau avec deux Mexiquains, la focur & l'ami d'*Orozimbo*. Ce vaisseau, après avoir éprouvé un long calme & les horreurs de la famine, aborde à l'Isle Christine. L'Auteur en représente les habitans comme un Peuple *heureux*, qui de tous les maux dont se plaint l'humanité *dépravée*, ne connoissoit que la douleur. „ L'égalité, l'aisance, l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare,

de

de concevoir rien au delà de sa félicité présente, devoient rendre ce Peuple facile à gouverner. — L'amour seul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une société si douce; mais paisible lui-même, il y étoit soumis à l'empire de la beauté. Le sexe fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. — Le nœud qui lioit deux époux, étoit solide ou fragile à leur gré. Le goût, le desir le formoit, le caprice pouvoit le rompre. — Ainsi la qualité de mère étoit la seule qui fut personnelle & distincte: l'amour paternel embrassoit toute la race naissante; & par là les liens du sang moins étroits & plus étendus, ne faisoient de ce Peuple entier qu'une seule & même famille." Mais l'extension de ces liens devoit les affoiblir au point d'en détruire tout le charme, & ce Peuple qu'on nous représente si heureux par la jouissance des biens de la nature, n'en con-

noissoit donc pas l'un des plus doux. D'ailleurs, un Peuple chez qui les liens du mariage étoient toujours prêts à se rompre, où l'adultère n'avoit rien de choquant, n'étoit-il pas déjà un Peuple *dépravé*? Pourquoi offrir la peinture de leurs mœurs dans un Livre plein d'ailleurs d'une morale si pure? pourquoi se plaire à embellir cette peinture dangereuse? Mr. *Wieland* a mis non moins d'agréments, mais bien plus de morale dans le tableau qu'il fait des *Enfans de la Nature* (1).

La guerre civile menace de s'allumer dans le Royaume des Incas. *Ataliba* pour engager son frère à le laisser en paix, veut employer la médiation d'*Alonzo*, qui arrivé dans ses Etats à travers mille dangers, a déjà sçu gagner sa confiance. Le Monarque lui raconte comment ce Royaume a été fondé, ses accroissemens, le partage qu'en a fait

(1) Voyez le *Miroir d'Or*, ou l'*Histoire des Rois du Cheebian*.

fait entre ses deux fils le Roi, père des Incas actuellement régnant. On offre un sacrifice au Soleil pour le succès de l'ambassade; *Alonzo* sans y participer croit pouvoir en être témoin. *Cora* l'une des Vierges du Soleil, qui s'étoit dévouée à regret au culte de son temple, s'offre aux regards de l'Espagnol: leurs yeux se rencontrent & l'amour s'allume dans leurs cœurs. Tout sembloit devoir séparer à jamais ces deux amans, mais le plus terrible phénomène de la Nature, l'éruption d'un Volcan vient les réunir. *Alonzo* errant autour de l'enceinte des Vierges sacrées entend leurs gémissantes voix. „ Dans le péril de la nature entière, il ne tremble que pour *Cora*. Les cris qui frappent son oreille lui semblent tous être les siens. Egaré, frémissant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aile tremblante, voltige autour de la prison où sa palombe est enfermée, ou tel plutôt que la lionne qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piège où l'on a pris ses lionceaux,

il

il cherche, il découvre à la fin des ruines & un passage. Transporté de joie, il gravit sur les débris du mur sacré. Il pénètre dans cet asyle où nul mortel jamais n'osa pénétrer avant lui. Les ténèbres le favorisent: un jour lugubre & sombre a fait place à la nuit: la nuit n'est éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Érèbe, ne laisse voir aux yeux d'*Alonzo*, que comme des ombres errantes, les Prêtresses du Soleil, courant épouvantées dans les jardins de leur Palais." *Alonzo* distingue *Cora*, qui foible & tremblante s'abandonne à son guide. Il la conduit dans un vallon délicieux, où bientôt sa frayeur se dissipe. La terre a cessé de trembler & le volcan de mugir, la sensible *Cora* oublie ses vœux & cède au pouvoir de l'amour. Cependant elle exige de son Amant, qu'il la ramène dans l'asyle des Vierges, où son absence n'a point été apperçue.

Alonzo, pour remplir ses engagemens avec un Roi qui étoit devenu son ami,
prend

prend la route de Cusco. Ici l'en trouve la description de cette Ville, des richesses & des monumens qu'elle renferme, des mœurs de ses habitans & de la fête du mariage qu'on y célébroit au Solstice d'hiver. Nous voudrions pouvoir rapporter en entier l'entretien d'*Alonso* avec un Prêtre du Soleil, qu'il trouve labourant la terre. Il est étrange, lui dit l'Espagnol, que des mains qui se consacrent aux autels, & qui viennent d'y présenter les parfums & les sacrifices, prennent l'instant d'après la bêche & le hoyau, & que la Terre soit labourée par les enfans du Soleil. „ Les enfans du Soleil font ce que fait leur père, dit le Prêtre. Ne vois-tu pas qu'il est tout le jour occupé à fertiliser nos campagnes? Tu l'admires dans ses bienfaits, & tu reproches à ses enfans de l'imiter dans leurs travaux! Le jeune Espagnol confondu, insistoit cependant encore. Mais le Peuple, dit-il, n'est-il pas obligé de cultiver pour vous les champs qui vous nourrissent? Le peuple est obligé de venir à notre aide, dit le Vieillard; mais

mais c'est à nous d'être avares de sa fueur. Vous avez, dit *Alonzo*, de quoi payer ses peines; & votre superflu...

—— Nous n'en avons jamais, dit le Vieillard -- comment ! ces richesses immenses ? —— Ces richesses ont leur emploi. Si tu as vu nos sacrifices, ils consistent dans une offrande pure, dont la plus légère partie est consumée sur l'autel : le reste en est distribué au Peuple. Tel est l'emploi que le Soleil veut que l'on fasse de ses biens. C'est lui rendre le culte le plus digne de lui : c'est surtout à ce caractère que l'on reconnoît ses enfans. Nos besoins satisfaits, le reste de nos biens n'est plus à nous : c'est l'apanage de l'orphelin & de l'infirme." —— Mais en vous dépouillant ainsi, ne retranchez-vous point de la vénération qu'auroit pour vous la multitude, si elle vous voyoit vous-mêmes répandre avec magnificence ces richesses, qui vous échappent obscurément & sans éclat ? Le sage Vieillard à ces mots, sourit modestement & ses mains reprirent la bêche. Pardonnez, lui dit

Alonzo

Alonzo, à l'imprudence de mon âge : je vois que je vous fais pitié ; mais je ne cherche qu'à m'instruire. Mon ami , lui dit le Vieillard , je ne fais si le faste & la magnificence inspireroient autant de vénération que la simplicité d'une vie innocente ; mais ce seroit une raison de plus de nous dépouiller de nos biens : car en nous flattant d'être aimés & honorés pour nos richesses , nous nous dispenserions peut-être de nous décorer de vertus."

Malgré le zèle & l'habileté d'*Alonzo* , sa négociation est infructueuse , & bientôt la guerre se déclare entre les deux Incas. L'issue en est funeste pour tous les deux , le fier *Huascar* perd sa couronne & sa liberté ; & le Vainqueur non moins à plaindre , s'afflige d'une victoire qui a coûté la vie au fils vertueux , qui devoit hériter de son Empire. Cependant *Cora* est convaincue d'avoir violé ses vœux. Rien de plus touchant que l'entrevue d'*Alonzo* avec le père de cet infortunée ; qui vient lui dire de se dérober au supplice qui les attend.

Les

Les loix condamnoient à la mort non seulement les deux coupables, mais encore le père, la mère, les sœurs & les frères de la Prêtresse: tous ensemble paroissent devant leur Juge. *Alonzo* s'accuse lui même, défend *Cora* & la fait absoudre. Ainsi l'éloquence du jeune Espagnol, qui l'avoit tiré des mains des cruels antropophages, qui avoit décidé la victoire des troupes d'*Ataliba* en dissipant la frayeur que leur causoit une éclipse, opère ici un nouveau prodige en triomphant de la superstition. La loi cruelle est abolie; les Prêtresses du Soleil n'auront plus d'autre lien qu'un zèle pur & libre, parce qu'on vient de reconnoître qu'un Dieu juste ne peut vouloir qu'on le serve à regret, & que ses autels ne sont pas faits pour être environnés d'esclaves. Tout l'épisode de *Cora* ne semble avoir été amené, que pour faire sentir la témérité des vœux qui engagent ceux qui les forment à une retraite éternelle & au sacrifice total de leur liberté.

Dans un Ouvrage destiné à combattre

tre le fanatisme , on devoit naturellement retracer les scènes affreuses de l'Inquisition. *Pizarre* de retour à Séville , y voit célébrer un *auto-da-fé* : saisi de terreur & de compassion il se dit à lui-même : „ L'Espagne a-t-elle „ changé de culte ? & lui a-t-on rap- „ porté de l'Inde les Dieux qu'adorent „ les Sauvages , & qu'ils abreuvent de „ leur sang ? ” Après avoir obtenu de l'Empereur les secours qu'il sollicitoit , & le Gouvernement des Pays qu'il va conquérir , *Pizarre* s'en retourne en Amérique. En arrivant à Saint Domingue , il y trouve *Las Casas* attaqué d'une maladie qu'on croit mortelle : le jeune *Davila* est auprès de lui & le sert avec ce zèle tendre qu'un fils auroit eu pour son père. Au milieu de la nuit on entend frapper à la porte du Solitaire ; *Davila* se lève , va & revient avec inquiétude , & se penchant sur le lit de *Las Casas* , il le consulte en secret. „ Oui qu'il entre , dit *Las-Casas* ; *Pizarre* est magnanime ; & ce seroit lui faire injure , que de nous méfier de lui. Vous

allez voir, lui dit-il, un Cacique, qui, s'étant retiré depuis plus de dix ans dans les montagnes de l'Isle, s'y conduit avec une valeur & une bonté sans exemple. Par lui sa retraite sauvage est devenue inaccessible; — Il a vu massacrer ses amis, sa famille entière; il a vu brûler vifs son père & son ayeul, & s'il lui tombe entre les mains un des bourreaux de sa patrie il le désarme & le renvoie: — heureusement & pour la gloire de la Religion, il est Chrétien. J'ai eu le bonheur de l'instruire; il s'en souvient; il m'aime tendrement. Il a su que j'étois malade; & vous voyez à quels dangers il s'est exposé pour me voir." *Henri*, c'étoit le nom de ce Héros sauvage, se précipite avec transport sur le lit de *Las Casas*. „ O „ mon père, dit-il, mon père! je te „ revois. Qu'il me tardoit! Mais je „ te revois souffrant; & ta main brûle „ sur mes lèvres! Mes frères, tes en- „ fans, alarmés de ton mal, sont ve- „ nus affliger mon ame. Je n'ai pu „ résister à l'impatience de te voir. Si j'étois

„ j'étois pris, je fais ce qui m'attend;
 „ mais j'ai voulu m'y exposer pour ve-
 „ nir embrasser mon père. Ecoute ,
 „ ajouta le Sauvage, en soulevant sa
 „ tête, ils disent que tu es attaqué d'u-
 „ ne maladie à laquelle le lait de fem-
 „ me est salutaire. Je t'amène ici ma
 „ compagne. Elle a perdu son enfant;
 „ elle a pleuré sur lui; elle a baigné du
 „ lait de ses mamelles la poussière qui
 „ le couvre: il ne lui demande plus
 „ rien. La voilà. Viens, ma femme,
 „ & présente à mon père ces deux
 „ sources de la santé. Je donnerois
 „ pour lui ma vie; & si tu prolonges
 „ la sienne, je chérirai jusqu'au dernier
 „ soupir le sein qui l'aura allaité.”

Bartbelemi, les yeux attachés sur *Pi-
 zarre*, jouissoit de l'impression que fai-
 soit sur le cœur du Castillan la bon-
 té du Cacique; le jeune *Davila* ver-
 soit de douces larmes; & l'Indienne
 d'une beauté céleste, & d'une modestie
 encore plus ravissante, regardant *Las
 Casas* d'un oeil respectueux & tendre,
 n'attendoit qu'un mot de sa bouche

pour y porter son chaste sein. *Las Casas*, pénétré jusqu'au fond de l'ame, voulut refuser ce secours. „ Ah cruel!
 „ s'écria le Cacique, dis nous donc, si
 „ tu veux mourir, quel est l'ami que tu
 „ nous laisses. Tu le fais nous n'avons
 „ que toi pour consolation, pour es-
 „ poir. Si tu nous plains, & si je te
 „ suis cher moi-même, accorde-moi
 „ ce que je viens te demander, au pé-
 „ ril de ma tête, au milieu même de
 „ mes ennemis. &c. La jeune Indien-
 „ ne, à genoux devant *Las Casas* lui
 „ dit à son tour: que crains-tu hom-
 „ me de paix & de douceur? Ne suis-
 „ je pas ta fille? n'es-tu pas notre père?
 „ Mon bien aimé me l'a tant dit!
 „ Il donneroit pour toi son sang. Moi,
 „ je t'offre mon lait. Daigne puiser la
 „ vie dans ce sein que tu as fait tres-
 „ saillir tant de fois, lorsqu'on me ra-
 „ contoit les prodiges de ta bonté.”
 Trop attendri pour rejeter une prière
 si touchante, trop vertueux pour rou-
 gir d'y céder, le Solitaire avec la même
 innocence que le bienfait lui étoit offert,
 le

le reçut, il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui; & ce fut à la piété d'*Henri* & de sa compagne, que la Terre dut le bonheur de posséder encore long-temps cet homme juste.

Le reste de l'Ouvrage présente l'affligeant tableau des calamités & de la ruine du Pérou. Le fanatique *Valverde* rend inutiles toutes les mesures que la prudence, la justice, & l'humanité avoient prescrites à *Pizarre*. *Ataliba* est étranglé dans sa prison; son Empire est en proie aux fureurs des Espagnols, qui bientôt après se détruisent entr'eux; *Cora* expire sur la tombe d'*Alonzo*; *Pizarre* meurt assassiné. On voudroit pouvoir multiplier les citations d'un Ouvrage aussi riche en détails que l'est celui-ci. Des descriptions très difficiles à faire, parcequ'elles avoient été faites cent fois avant lui, acquièrent un nouvel intérêt sous la plume de M. MARMONTEL. On dit que suivant son premier plan il avoit commencé à mettre cet Ouvrage en vers; c'est peut-être à cause de cela qu'on y retrouve encore tant de vers alexandrins.

Cette production auroit pu être plus parfaite sans doute, mais nous plaignons ceux qui, seulement occupés à en relever les taches, n'ont pas l'ame assez sensible pour y trouver des beautés du premier ordre.



ARTICLE CINQUIEME.

SPECIMEN EXPERIMENTORUM LAGENAM LEIDENSEM SPECTANTIUM *au-*
tore W. B. JELGERSMA, A. L. M.
Phil. Doctore; cui accedit Specimen
Physicum inaugurale de caloris in-
fluxu in Electricitatem quod-pro ga-
du Doctoratus Artium liberalium Ma-
gisterio, summisque in Philosophia
honor. ac privil. rite ac legitime
conseq. publico exam. submittit W.
B. JELGERSMA, Harlinga Frisius;
 (c'est à dire,)

ESSAI D'EXPERIENCES SUR LA
BOUTEILLE DE LEIDE, avec
 un

OTCOB. NOVEMB. DECEMB. 1776. 339

un *Essai de Physique sur l'influence de la chaleur sur l'Electricité*; par Mr. JELGERSMA; *Franequer*, chez P. N. Lomars; 1776, grand 8^o de 260 pp.

C Et Ouvrage est l'extension d'une Thèse, que nous avons annoncée dans la seconde Partie du Tom. XLV. de cette Bibliothèque. Encouragé & secondé par son Maître, Mr. le Professeur *Van Swinden*, Observateur infatigable & Physicien très instruit, notre jeune Electricien a tâché de répandre quelque jour sur les phénomènes de la bouteille de Leyde. Il nous paroît avoir saisi son objet d'un côté intéressant, l'avoir traité avec sagesse, & offrir en conséquence quelques découvertes. La nature du sujet, la multitude des apperçus, leur apparente contradiction, & la difficulté de réduire encore les phénomènes à des principes généraux, ont du répandre de l'embarras dans ce travail, aussi ne mettrons-nous pas entièrement sur le

compte de l'Auteur l'espèce de fatigue qu'on éprouve à le lire, & à se former un tableau de ses expériences & de leurs résultats.

Les objets dont s'occupe nôtre jeune Physicien, sont 1°. les effets de la commotion suivant la température de l'eau qu'on emploie dans la bouteille de Leyde. On sait que la bouteille de Mr. *Cunéus*, qui a fait le premier cette expérience, étoit remplie d'eau; & qu'on a substitué dans la suite à ce fluide les feuilles métalliques dont on arme les surfaces de la bouteille, parce que le métal est plus commode, & a paru un meilleur *conducteur*. L'Auteur a comparé les effets des bouteilles armées de fluide & de métal, dans leurs deux surfaces, ou dans l'une seulement. 2°. *L'ordre* des décharges successives d'une bouteille qu'on tient long-temps en expérience; & par cet *ordre* il entend *les nombres* de révolutions du disque nécessaires à chaque explosion, pour que l'équilibre se rétablisse entre les deux surfaces de la bouteille dans une distance

ce

ce donnée de ces deux surfaces; ou les différences de ces nombres. 3°. Les phénomènes de la *restitution électrique*, c. a. d. de ce *rechargement* d'une bouteille, qui après avoir paru entièrement déchargée, donne au bout d'un certain temps des signes d'électricité.

Feu M. *Jallabert* avoit annoncé que les décharges & commotions électriques, croissant avec la chaleur de l'eau contenue dans la bouteille, devenoient enfin redoutables lorsqu'on employoit de l'eau bouillante. MM. *Kinnerfley*, *Nollet*, & *Watson* avoient assuré le contraire, & M. *La Fond* n'avoit pu voir les prodigieux effets annoncés par *Jallabert*. Cette contradiction qui méritoit d'être éclaircie, avoit occupé Mr. *Van Swinden*, & elle fait le premier objet des recherches de notre Auteur.

De deux bouteilles armées l'une & l'autre de feuilles métalliques à leur deux surfaces, celle de verre *blanc* a donné les phénomènes annoncés par *Kinnerfley* &c. tandis que celle dont le verre étoit de couleur *verte*, a présenté

ceux dont parle *Jallabert*. Voilà un moyen de lever cette contradiction apparente : on pourroit l'expliquer, dit notre Physicien, en supposant que l'eau bouillante agit différemment sur les différens verres, & que tandis qu'elle diminue la facilité qu'a le verre *blanc* de *retenir* l'électricité, elle l'augmente dans celui de couleur *verte*. Cette explication quoiqu'elle suppose que l'eau bouillante produit des effets *contraires* sur les différens verres, ne paroîtra pas pour cela improbable à ceux qui savent quelle prodigieuse irrégularité présentent les phénomènes électriques. Les expériences de l'Auteur en fournissent de nouvelles preuves ; la nature du verre, celle des corps conducteurs dont on l'arme, l'état de l'atmosphère, la durée des expériences, & des changemens imperceptibles, ont influé sur les résultats d'une manière à dégouter ceux qui voudroient se hâter d'appliquer les mathématiques à l'électricité ; & s'il a reconnu qu'il y avoit un *maximum* de chaleur dans l'eau, qui répondoit à un *maximum* d'action dans

dans la bouteille, il n'a pu assigner ce point; il faut le chercher, dit il, entre l'eau froide & l'eau chaude, & non entre l'eau chaude & l'eau bouillante. Nous voudrions qu'il eût indiqué *à peu près* quelle est la température qu'il faut entendre par le mot vague *eau chaude*. La *facilité* qu'acquiert une bouteille de Leyde à se décharger, en sorte qu'il faut moins de révolutions du même disque pour qu'une bouteille (la même, & dans les mêmes circonstances) fasse une seconde explosion qu'une première, & une troisième qu'une seconde, nous paroît très ingénieusement expliquée, par la *disposition* que l'électricité donne à la bouteille de recevoir & de décharger son fluide. Il nous paroît qu'on peut ajouter, que le fluide électrique en parcourant rapidement les surfaces de la bouteille, enlève à chaque explosion une certaine quantité de l'humidité ou des corps étrangers qui s'y trouvent, & qui comme on le fait retardent le chargement de la bouteille. Si l'on enlève l'armure *extérieure* d'une bouteille, il faut

faut un plus grand nombre de décharges pour que l'électricité de ses deux surfaces soit rentrée dans l'équilibre; dans ce cas-là l'ordre des décharges successives n'est plus le même que dans celui où les deux surfaces sont armées. Si c'est l'armure *intérieure* qu'on enlève, l'effet de ce changement est à peu près le même que dans le cas précédent; les explosions deviennent plus fortes à mesure que le corps dont on arme de nouveau la surface intérieure est *meilleur conducteur*. Enfin les bouteilles désarmées dans leurs deux surfaces donnent les plus petites explosions, elle augmentent à mesure qu'on rend à la surface intérieure une armure plus conductrice. Ces phénomènes que nous ne pouvons qu'indiquer, l'Auteur les explique par la difficulté qu'apporte au mouvement du fluide électrique l'enlèvement d'une armure, comme aussi par la dispersion du fluide qui en résulte; en sorte, par ex. que dans le cas où l'on enlève l'armure extérieure, le fluide se meut moins facilement, d'où il résulte qu'il faut un
plus

plus grand nombre d'explosions pour rétablir l'équilibre rompu, & que chacune d'entr'elles est plus foible.

Le phénomène le plus intéressant est celui que l'Auteur appelle la *restitution électrique*. On savoit qu'une bouteille de Leyde conserve long-temps sa charge, & plusieurs Electriciens l'ont appris au dépens de commotions assez violentes; mais ce qu'on ne savoit pas, c'est qu'une bouteille qui ne donnoit ni commotion ni étincelle, pouvoit présenter ensuite sans qu'on l'eût électrisée de nouveau, des signes d'électricité, & faire éprouver la commotion. Les bouteilles armées avec de l'eau, ou du métal; à deux surfaces, à une seulement, ou même entièrement désarmées, lui ont présenté ce curieux phénomène. Il l'a fait voir à quelques personnes éclairées; & tandis qu'il s'en occupoit en Frise, le même objet s'étoit présenté à la Haye à d'autres Observateurs (a), comme Mr. *Van Swinden*

(a) L'un de ces Observateurs est M. le Prince de *Gallitzin*, vraiment fait pour protéger les Scien-

den en avertit dans une Préface qu'il a mise à la tête de ce petit Ouvrage Le fluide électrique, dit notre Physicien pour expliquer cette *restitution*, se trouve dans les bouteilles armées, appliqué si *fortement* à la surface intérieure par son armure, qu'une première explosion ne l'enlève pas entièrement ; & qu'il faut un certain temps pour que ce qui en est resté puisse se dégager, & se mettre en équilibre avec celui de l'autre surface par une seconde explosion, &c. Dans les bouteilles déarmées, la difficulté du mouvement qui naît de la privation d'ar-

Sciences & les Arts, parce qu'il fait s'en occuper lui-même, & qu'il y travaille avec autant de succès qu'il met de zèle à encourager les autres. M. *Dentan*, qui s'est déjà fait connoître si avantageusement par sa *Relation de différens Voyages dans les Alpes du Faucigny*, a rendu compte des observations de ce Seigneur & des siennes propres, dans une Lettre dont M. *van Swinden* rapporte quelques morceaux très intéressans.

d'armure , produit le même effet , mais plus foiblement , que la force des armures qui dans les autres retient le fluide & l'applique fortement à l'une des surfaces. Nous croyons avec l'Auteur , que la nature des corps , la manière dont ils sont placés , les circonstances environnantes , les rendent en effet plus ou moins propres à retenir ou à laisser échapper le fluide électrique ; mais s'il est vrai que les corps même les plus solides sont dans un mouvement intestinal continuél , comme on ne peut guère en douter en bonne Physique ; si le mouvement le plus léger suffit pour produire l'état électrique dans un corps , ne pourroit-on pas supposer que la bouteille *disposée* par l'électricité qu'elle a reçue pendant l'expérience , est aisément *maintenue* dans cet état , par le petit frottement qui résulte du mouvement dont j'ai parlé , & manifeste le phénomène de la restitution électrique , lorsque ce léger frottement a accumulé assez de fluide sur une des surfaces pour produire une commotion sensible ,

en

en quoi elle sera aidée ou contrariée par l'état de l'athmosphère qui l'environne, ou par d'autres circonstances qui modifient cet effet primitif du frottement dont nous parlons. Nous ne prétendons pas décider entre les deux hypothèses, & nous préférons de suivre l'exemple de modestie que nous donne l'Auteur. Seulement il nous a paru que cette dernière explication satisfaisoit aux phénomènes de la *restitution*; & qu'elles s'accommodoient admirablement avec ceux que présente la singulière machine qu'on connoît sous le nom d'*électrophore*, & avec l'état presque *permanent* d'électricité qu'on découvre dans les corps lorsqu'on les examine avec soin, ou qu'on facilite tant soit peu l'effet du mouvement universel intestinal de la nature.

Nous ne disons rien de l'*Essai physique sur l'influence de la chaleur sur l'électricité*, parce que ce morceau, quoique bien fait, présente moins que le précédent le travail particulier & propre de notre Physicien, que ces pre-

mier

niers succès doivent encourager à marcher par lui-même. Nous croyons que ceux qui, à la vue du mot *loi* & de l'apparence *mathématique*, que présente quelquefois son Ouvrage, lui reprocheroient de s'être hâté de réunir deux Sciences qui ne peuvent pas l'être encore, seroient injustes à son égard : tout ce qu'il a prétendu a été sans doute, de mettre de l'ordre dans ses recherches, & de voir s'il n'y avoit pas une *suite*, une espèce de *régularité* dans les résultats de ses nombreuses & utiles expériences.



ARTICLE SIXIEME.

ALMANACH LITTÉRAIRE, ou
 Etrennes d'Apollon; contenant l'E-
 loge Historique du grand Corneille
 par M. de Voltaire; le *Fontenelle*
Hana, où l'on trouve grand nom-
 bre de reparties de *Fontenelle* qui
 Tome XLVI. Part. II. H n'ont

n'ont jamais été imprimées; plusieurs bons mots de MM. *Piron, de Crébillon, l'Abbé de Voisenon, & de Voltaire*; des Anecdotes intéressantes; une notice des principaux Ouvrages mis au jour en 1776; & autres morceaux curieux. *Paris, chez la Veuve Duchesne, Prault, &c. 1777 in 12 de 220 pages.*

Après un titre aussi étendu, nous n'avons presque autre chose à faire, qu'à choisir parmi cette foule de traits à rapporter ceux qui nous paroîtront les plus piquans & les moins connus. „ Personne ne parloit avec plus de sincérité que M. *de Fontenelle* aux Auteurs qui le consultoient. Il leur promettoit le secret & le gardoit. Soit qu'on eût profité ou non de ses avis, même de celui de supprimer l'Ouvrage, il n'avoit plus que des louanges à lui donner lors qu'il étoit imprimé. Il les donnoit non seulement en public, mais encore en particulier & tête à tête avec les
Au-

Auteurs mêmes, & disoit sur cela qu'il étoit grand ennemi des manuscrits & grand ami des imprimés. — Si l'on méprisoit, lui disoit un jour un ami, tout emploi frivole de l'esprit, je crois que l'esprit seroit mieux employé. Vous vous trompez, répondit M. de Fontenelle, lors qu'on n'emploie son esprit qu'au frivole, c'est ordinairement parce qu'on n'en a pas pour autre chose. Cela est vrai sur-tout de ceux qui y excellent le plus, & qu'on a plus de regret d'y voir uniquement livrés. Laissez-les donc faire pourvu que ce frivole ne soit qu'inutile & non dangereux" — Quelqu'un louoit un jour M. de Fontenelle de la netteté de ses idées, & de la clarté de son style dans les Ouvrages les plus profonds & les plus abstraits. Il répondit: *j'ai toujours tâché de m'entendre.* On lui a souvent entendu dire: *je n'ai pas loué tous ceux qui se louent de moi.* Sorti de Rouen avec ses seuls talens & ses Ouvrages, M. de Fontenelle leur devoit toute sa fortune qui montoit à 21 mille livres de rente

& 80 mille livres d'argent comptant, une assez grande maison meublée, & une Bibliothèque. — Tout le monde fait ce vers si heureux (*de M. de Voltaire*) & qui caractérise si bien l'illustre Secrétaire de l'Académie des Sciences.

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.

„ Quelque temps après la bataille de Fontenoy, Louis XV félicitant M. de Saxe sur cet heureux événement, lui dit: M. le Maréchal vous gagnez plus à cette guerre que nous tous; car vous étiez enflé par tous les membres, & vous jouissez à présent de la meilleure santé. Le Maréchal de Noailles qui étoit alors présent, répondit au Roi: *Il est vrai, Sire, que M. le Maréchal est le premier homme que la gloire ait désenflé!* — Le Comte de Caylus dans ses promenades, qu'il faisoit presque toujours seul, s'amusoit quelquefois à demander la monnoie d'un écu aux pauvres qu'il rencontroit. Quand ils étoient allés la chercher, il se cachoit pour
jouir

jouir de l'embarras où ils seroient à leur retour; peu après il se montrait, prenoit plaisir à louer le pauvre de son exactitude, & le récompensoit en doublant la somme. Il a dit plusieurs fois à des amis: *Il m'est arrivé de perdre mon écu; mais j'étois fâché de n'avoir pas été dans le cas d'en donner un second* —. Une des plus belles qualités du Régent, fut cette élévation d'ame qui met l'homme d'Etat au dessus de la haine. Chacun connoît

*Ces vers impurs appelés Philippiques
De l'imposture éternelles chroniques.*

Sous un gouvernement sévère *La Grange-chancel*, Auteur de ce chef d'œuvre d'horreur & d'énergie, auroit été puni de mort. Le Régent se contenta de le faire enfermer aux Îles Ste. Marguerite; encore lui laissa-t-il dans cette prison une liberté qui facilita son évasion. Mais avant de décerner aucune peine contre lui, il se l'étoit fait amener dans son cabinet, & lui avoit demandé s'il croyoit réellement tout le mal qu'il

H a

avoit

avoit dit de lui. *La Grange* répondit sans hésiter qu'il le pensoit. „ Tu as „ bien fait de me répondre ainsi, re- „ pliqua le Prince, car si tu m'eûsses dit „ que tu avois écrit contre ta con- „ science, je t'aurois fait pendre.” *Congrève*, le plus grand Poète comique de la Grande Bretagne, parloit de ses Ouvrages comme de bagatelles qui étoient au dessous de lui. Lors que M. de *Voltaire* alla lui rendre visite dans son voyage d'Angleterre, *Congrève* lui fit entendre dès la première conversation, qu'il ne devoit le regarder que sur le pied d'un Gentilhomme qui menoit une vie aisée & simple. A ce début M. de *Voltaire* lui répondit séchement „ si vous „ eûssiez été assez malheureux de n'être qu'un Gentilhomme, je ne serois „ jamais venu pour vous voir.” — Un jeune Poète qui étoit fort lié avec *Piron*, lui avoit envoyé un faisan. Le lendemain il fut le voir, & tira de sa poche une Tragédie sur laquelle il venoit le consulter. *Je vois le piège*, dit *Piron*, *remportez vite votre faisan & votre*

tre Tragedie.

Les morceaux curieux qu'on annonce dans le titre sans les designer, sont deux Ballades du dernier Siècle, qui ne se trouvent dans aucune des compilations-poétiques de nos jours, & quatre Epîtres de M. Gresset qui ne sont point imprimées dans le recueil de ses œuvres. Marigni est l'Auteur d'une de ces Ballades, mais nous préférons celle de Louis Petit (*), que nous allons mettre sous les yeux de nos Lecteurs.

Dès que Robin eut vu partir Toinette,

Il quitta là le soin de son troupeau,

Il jeta loin pannetière & boulette,

Et ne garda rien que son ébalméau.

Il lamenta plus fors qu'un Jérémie.

Il souhaita mille fois le trépas.

Et dans son mal il n'a d'autre soulas,

Que d'entonner sur sa flûte jolie

Triste chanson qui finit par hélas!

C'est grand pitié d'être loin de s'Amie.

Ces derniers mots sans cesser il répète,

Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau,

tantôt debout sur son H. 40

Tan

(*) Il étoit ami du grand Corneille. Il ne faut pas le confondre avec Pierre Petit, Poëte Latin,

Tantôt couché dessus la tendre herbeste,
 Tantôt le dos appuyé d'un ormeau,
 Onc ne mena Berger si triste vie :
 Du doux sommeil il ne fait plus de cas ;
 Plus qu'un hermite, il fait maigres repas,
 Danses & jeux ne lui plaisent plus mie,
 Et dans sa bouche il n'a rien qu'un hélas !
 C'est grand pitié d'être loin de s'Amie.

Il n'est Berger qui son mal ne regrette,
 Et près de lui Bergères du bameau
 Viennent chanter, flant leur quenouilletta,
 Pour consoler ce triste Pastoureau :
 Mais ce doux chant point ne le solacie
 Tant la douleur le tient dedans ses laes !
 Pour ne les voir, les yeux tiens toujours bas ;
 Et si leur dit : Laissez-moi, je vous prie ;
 Puis aussi-tôt revient à son hélas !
 C'est grand pitié d'être loin de s'Amie.

E N V O I.

Fils de Cypris, plus malin qu'une pie,
 A consoler Robin l'on perd ses pas :
 Toinette seule avec ses doux appas,
 Le veut tirer de sa mélancolie.
 Rends-la lui donc ; car après tout, hélas !
 C'est grand pitié d'être loin de s'Amie,

Nous transcrivons encore une *Epître*
de Mr. Gresset au Père Bougeant.

(1) Or au sortir du monument
De cette Flèche tant maudite ,
Votre Révérence en son gîte
A trouvé bien du changement.
Dans ce (2) réduit où la sagesse
Des Beaux Arts allumoit l'encens ,
Cette vapeur enchanteresse ,
Ce café , l'ame de nos sens ,
Et des feux d'une aimable ivresse
Embrasoit ses plus chers enfans ,
Au lieu des Muses solitaires ,
Compagnes des plaisirs parfaits ,
Au lieu des lauriers ordinaires ,
Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.
O douleur , & sort peu durable ,
De nos frères humanités !

Co

(1) M. Gresset commence son *Epître* par féliciter en prose le P. Bougeant de son retour de la Flèche , où le Ministère l'avoit exilé par rapport à son *Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*. Suivent après les Vers ci-dessus.

(2) Endroit où s'assembloient les Journalistes de Trevoux pour concerter leurs Extraits.

*Ce Stentor des paternités,
 Qui paroïssoit muni d'un table
 Cimenté pour l'éternité,
 Après dix lustres de santé,
 Cet ami, ce Savant aimable,
 L'Historien des noms en us,
 Le pauvre Rouillé n'est donc plus,
 Et la Parque a tranché le cable
 Par qui ses jours sembloient tenir,
 A toute la race à venir.
 De rejoindre sitôt ses pères
 Puisque rien n'a su le parer ;
 Apprenez, estomachs vulgaires,
 A trépasser sans murmurer.*

*Un autre vuide, une autre perte,
 Je dirais presque une autre mort,
 De votre demeure déserte
 Avoit encor changé le sort.
 Vous n'avez plus trouvé ce (1) Sage
 Que par le plus rare assemblage
 Unit à la sublimité
 D'un génie heurieux & vanté,*

Les

(1) Le P. Brumoi, transféré du Collège de
 Louis le Grand à la Maison Professe, pour continuer
 l'Histoire de l'Eglise Gallicane".

*Les mœurs simples du premier âge,
 Et l'heureuse naïveté
 Qui guidoit l'ame & le langage
 De cette bonne Antiquité.
 Quelle triste fatalité!
 Exilé d'un libre hermitage
 Au pays de la gravité.
 Quoi! l'interprète d'Euripide,
 D'Eschyle, Sophocle, & des Dieux,
 Cet esprit dont le vol rapide
 Suivoit les Aigles jusqu'aux Cieux,
 Loin des Arts & de la lumière,
 Compilateur infortuné,
 Aux vieux parchemins condamné,
 En va dévorer la poussière
 En Bénédictin décoarné!
 Et les pinceaux faits pour la gloire,
 Vont dans une pesante bisfoire
 Tracer des faits aventurés,
 De Monachales Anecdotes
 Et l'origine des Calottes,
 Et l'Illiade des Curés!
 Mais à ce sombre ministère,
 Si peu fait pour son caractère,
 Quand vous le croirez consacré,
 Vous le trouverez enterré.*

*O vous donc qui vivez encore ,
 Vous le dernier de ces Romains ,
 De vos jours rendus plus sereins ,
 N'obscurcissez aucune Aurore ,
 Dans l'ancre noir , où le chagrin ,
 Parmi Lactée & Métrodore
 Et Fonfèque & Cassiodore ,
 Tient les ennuis en maroquin .
 A vos amis toujours aimable ,
 Toujours vertueux & charmant ,
 Dédaignant la voix misérable
 De cette envie inévitable ,
 Du délateur & du pédant ,
 Vivez , & si chemin faisant ,
 Vous passez jusqu'au manoir sombre
 Où gît Brumoi , loin des vivans ,
 En mon nom offrez à son ombre
 Des fleurs , ces vers & mon encens .*

Ce qu'il y a de moins bon dans ce Recueil , ce sont les notices des principaux Ecrits qui ont paru en 1776. Souvent le Rédacteur donne des éloges à des productions très médiocres ; quelquefois au lieu de caractériser un Ouvrage & de donner une idée de l'ensemble , il trouve plus com-

commode d'en détacher un passage, d'en extraire une petite anecdote : mais au moins faudroit-il citer juste. En copiant un trait qu'il prétend tirer des *Lettres de Gellert*, & qui par parenthèse se trouve dans sa *Vie*, il fait dire à l'Auteur que le Général *Laudon* ne parle jamais de ses exploits & rarement de son mérite. Dans la Traduction comme dans l'Original, on lit au contraire : & rarement de son métier. En Allemagne un homme qui parleroit de son mérite ne fût-ce même que rarement, passeroit pour un fat, & *Gellert* représente toujours le Général *Laudon* comme le Héros le plus modeste.



ARTICLE SEPTIEME.

DIATRIBE MEDICA, *Aditialis*,
memorabilem SEPTENNIS APO-
SITIE Historiam exhibens, quam —
pro gradu Doctoratus summisque in
Medicina honor. & privil. jure ac
solenne

solenniter auspicandis --- publico omnium submittit examini FLORIS
JACOBUS VOLTELEN, *ex Promentorio Bonæ spei Batavus*;

C'est - à - dire,

HISTOIRE D'UNE APOSITIE (ou abstinence de manger) qui a duré sept ans: Dissertation Inaugurale de M. VOLTELEN. *Leyde*, chez S. & J. Luchtman 1777. grand 8° de 120 pp.

CETTE Dissertation, plus intéressante & plus instructive que bien des Ouvrages fort volumineux, a pour objet l'histoire d'une Femme qui pendant sept années consécutives a vécu sans prendre aucun aliment solide, & qui ne s'est conservé la vie durant tout ce temps - là qu'à l'aide de quelque boisson légère, comme il paroîtra par la suite.

On a sans doute diverses histoires qui ont rapport à celle-ci; mais soit que leurs

Au-

Auteurs aient souvent exagéré les faits, soit qu'ils aient négligé d'appuyer ces faits de preuves & de circonstances qui les mettent hors de doute, il est arrivé que de pareils récits ont paru suspects, & qu'on les a souvent regardés comme des fables inventées à plaisir.

Il n'en sera pas de même de l'histoire rapportée dans l'Ouvrage que nous avons sous les yeux: elle ne sauroit être contestée, M. VOLTELEN & plusieurs Médecins & Chirurgiens d'une habileté reconnue ont pris toutes les précautions imaginables pour s'assurer de la vérité des faits, & quelque étonnans que ces faits paroissent, il ne restera aucun doute sur leur authenticité quand on aura lu cette Dissertation, ou seulement le précis que nous allons en donner.

La femme dont il est question se nommoit *Marie van Dyck*: elle étoit née le 22 Septembre 1724 à *Vleuten-Harmelen*, (village situé près d'Utrecht) où elle faisoit sa demeure, & s'y étoit mariée en 1761 avec un tailleur nommé *Jean deGroot*, dont elle a eu trois enfans.

Au

Au mois de Mai de l'année 1767, la mort d'une sœur chérie l'ayant extrêmement affectée elle tomba en langueur, & fut atteinte d'une maladie de nerfs, qui se déclara par les symptômes les plus violens. Ce fut alors que commençant à sentir un dégoût total pour toutes sortes de nourritures, elle se contenta de prendre du café mêlé de lait. Ce qui surprendra, sur-tout c'est qu'elle ne laissoit pas d'allaiter son enfant, qui dans ces entrefaites lui fut enlevé par la petite vérole. Cette nouvelle affliction augmenta le mal; de fréquens saignemens de nez & des hémorrhagies de matrice l'affoiblirent de plus en plus, & sur la fin de l'année 1768 elle se trouva dans un si fâcheux état, que pendant trois semaines elle ne donna presque aucun signe de vie, ne prenant même aucune sorte de boisson. Revenue à elle-même, ce ne fut qu'au printemps de l'année 1770 qu'elle reprit quelques forces & qu'elle recommença à marcher.

Dans le cours de cette maladie, Ma-
rie

rie van Dyck s'étoit aussi dégoutée du lait & du café; & depuis cette époque jusqu'à la fin de sa vie elle ne prit que du thé en infusion avec du sucre; quelquefois quoique rarement, elle y ajoutoit un peu de safran; elle faisoit aussi de temps en temps usage d'esprit de genièvre. C'est ainsi qu'elle a passé le reste de ses jours sans prendre aucun aliment solide, si nous en exceptons l'hostie sacrée, car elle étoit Catholique Romaine, & elle communioit ordinairement quatre fois l'année. — Elle jouissoit néanmoins d'une assez bonne santé, & se trouvoit en état non seulement d'aller à pied à la ville, mais aussi de gagner sa vie à nettoyer les maisons de quelques particuliers; & pour ne rien perdre de son salaire elle amenoit sa petite fille & lui faisoit manger sa portion.

La singularité du fait ayant attiré l'attention du célèbre Professeur *Hahn*, il fit venir la dite Femme à Utrecht, & la fit garder à vue pendant trois semaines, elle étoit logée dans la mai-

son du Jardin Botanique , où elle avoit la liberté de se promener ; mais on l'observoit de manière qu'il lui eût été impossible de rien manger en cachette. Aussi lui donna-t-on une attestation en forme de cette abstinence extraordinaire ; & munie de ce certificat elle se fit voir en public pour de l'argent , premièrement à la foire d'Utrecht ensuite à celle d'Amsterdam. Après avoir séjourné quelque temps avec son mari dans cette dernière Ville , ils furent attaqués tous les deux d'une fièvre continue qui les obligea de s'en retourner au village ; & la Femme mourut le 29 de Septembre 1774 , âgée de 50 ans.

M. VOLTELEN après être entré dans ces détails , nous donne dans un second Chapitre le résultat des expériences qu'il a faites pendant trois semaines , sous les auspices de M. *Habn* & assisté de deux Chirurgiens de renom de la Ville d'Utrecht. Ils pesoient tous les jours avec l'attention la plus scrupuleuse la quantité de thé & d'esprit de genièvre que la Malade buvoit , & du
su-

sucré qu'elle y ajoutoit; de même que la quantité d'urine qu'elle déposoit. Tous les jours aussi ils pesoient la Malade elle-même, & l'on trouve dans ce Chapitre un journal exact de ces observations. Il est remarquable que l'urine qui avoit été conservée pendant plus de deux ans, n'a subi aucun changement par les expériences qu'on en a faites en la mêlant soit avec des acides soit avec des alcalins; le syrop de violette, la solution du mercure sublimé corrosif n'ont pu, de même y produire aucun changement de couleur, ce qui est tout à fait contraire à l'effet constant qui résulte de ces sortes d'expériences avec l'urine humaine.

Dans le Chapitre troisième notre habile Auteur fait le récit de ce qu'on a découvert de remarquable à l'ouverture du cadavre. D'abord il se trouva que l'estomac au lieu de la situation oblique qui lui est naturelle, descendoit presque perpendiculairement dans l'intestin duodenum; il étoit d'ailleurs extrêmement rétréci, & ses membranes, situ-

comment avec si peu de nourriture *Marie van Dyck* a pu vivre pendant plusieurs années; & enfin dans le dernier Chapitre, il indique divers Ecrivains célèbres qui nous ont donné des histoires analogues à celle qui vient de l'occuper. Toute cette Dissertation mérite d'être lue, & les digressions mêmes que l'Auteur s'est quelquefois permises sont curieuses, & instructives. Il n'y a rien qu'on ne puisse attendre d'un jeune Homme, qui a si bien profité des excellens Maîtres qu'il a eu le bonheur d'avoir.



ARTICLE HUITIEME.

HISTOIRE DU ROYAUME DE
MAJORQUE avec ses Annèxes,
pour servir à l'Histoire de Fran-
ce, & à celle d'Espagne de *Dom*
Jean de Ferreras. Par M. D'HER-
MILLY. *Maestricht*, chez *Jean-*
Edme Dufour, & *Philippe Roux*,
Imprimeurs & Libraires, Asso-
ciés; 1777 in 4^e de 549 pp.

M.

MD'HERMILLY, déjà bien avantageusement connu par divers Ouvrages, se propose dans celui que nous annonçons de suppléer au peu de connoissances que *Dom Jean de Ferreras* nous donne du Royaume de Majorque dans son *Histoire Générale d'Espagne*. Pour cet effet il a consulté tous les Auteurs tant anciens que modernes qui ont parlé des Isles Baléares, il a comparé leurs recits, il les a discutés avec beaucoup d'exactitude, de sagesse & d'impartialité, & il a formé un corps d'Histoire qui ne laisse rien à desirer, au moins jusqu'en 1598, année de la mort de Philippe II; car comme D. Jean de Ferreras s'est arrêté là, M. D'HERMILLY en a fait de même, se réservant à donner le reste de ce qui concerne les Majorquins dans la continuation qu'il publiera bientôt de l'Histoire générale d'Espagne, depuis l'année où le même Ferreras l'a laissée, jusqu'à la dernière Paix faite à Aix-la-Chapelle.

On sait que le Royaume de Majorque

est un de ceux qui forment aujourd'hui la Monarchie d'Espagne. Il est composé de quelques Isles situées dans la Mer Méditerranée; à peu de distance de la côté Orientale d'Espagne, au nombre desquelles on en compte quatre principales, savoir Majorque ou Maïorque, Minorque, Ivica, & Formentera. A la vérité on voit dans l'Histoire dont nous allons rendre compte, qu'il a encore eu des Annexes, tantôt plus, tantôt moins, suivant les différens temps: mais elles ne servoient qu'à augmenter la puissance du Souverain; & sans elles le Royaume de Majorque n'en existoit pas moins.

Depuis que ces Isles ont fait un Royaume à part sous l'Empire des Maures, on les comprend toutes sous le nom de *Baléares*. Auparavant on les distinguoit en *Baléares* & *Pityuses*. Majorque & Minorque étoient les premières: Ivica & Formentera les dernières. Quoique Ptolémée, Strabon, & Pomponius Mela disent que celles-ci furent appelées *Pityuses* du mot Grec *Pitus* ou

ou *Pitys*, qui signifie *pin*, parce que ces arbres y croissent en quantité, *Florien d'Ocampo*, & d'autres veulent que c'ait été à cause de certains pots ou vases de terre bien cuits & artistement travaillés, qu'on y fabriquoit pour les vendre aux Africains, & qu'ils disent qu'on appelloit en Grec *Pitos*. A l'égard du nom de Baléares, Majorque & Minorque l'ont reçu en considération de l'adresse avec laquelle leurs habitans lançoient des pierres avec la fronde. Il leur est venu du mot Grec *Ballein*, qui, dans le propre, veut dire jetter, lancer. Les Latins distinguoient les deux Baléares en grande & petite relativement l'une à l'autre : ils appelloient la plus Occidentale *Balearis Major*, & la plus Orientale *Balearis Minor*. L'Isle de Majorque est à 150 milles de la terre-ferme d'Espagne, & presque à une égale distance de la côte d'Afrique. Pline lui donne cent milles de long & 375 milles de tour ; mais les Géographes modernes disent que tout son circuit n'est que de 143 milles. Toute l'Isle se divise en

deux parties. Au Septentrion & au Couchant, ce sont des montagnes escarpées, dont quelques-unes sont si hautes que sur leur sommet on jouit quelquefois d'un air serein & clair, pendant que la partie inférieure est obscurcie par des nuées épaisses. Les sommets de ces montagnes sont entr'ouverts, & laissent sortir de leurs ouvertures des forêts d'oliviers, qui donnent une grande abondance d'excellens fruits. L'autre Partie de l'Isle est un terrain uni, où sont des plaines qui produisent de bon froment, des prés, & des vignobles dont on tire des vins exquis. On y respire un air tempéré & très salutaire, parce qu'on n'y sent ni les grandes chaleurs de l'Eté, ni les froids cuisans de l'Hiver. Il n'y a pas une seule rivière dans toute l'Isle; mais on y trouve un grand nombre de belles fontaines & de puits, dont l'eau est excellente. A deux lieues de la Capitale, on voit un ruisseau, qui tantôt forme un torrent, tantôt est à sec. On découvre au milieu de son lit un puits, qui est aussi à sec en certains

tains temps, & qui se remplissant par intervalles, quand le ruisseau ne coule plus, regorge avec abondance durant quelques heures, & quelquefois pendant des jours entiers.

Minorque gît au Nord-Est de l'Isle de Majorque, dont elle n'est séparée que par un canal, qui a 30 milles de largeur vis-à-vis du Cap de la Péra. Elle a près de sept lieues communes de long, sur un peu plus de deux de large dans quelques endroits. Son terrain est en partie montueux, & en partie uni. Quoique les montagnes ne soient ni si escarpées ni si fertiles que celles de Majorque, on ne laisse pas que d'y recueillir toutes les choses nécessaires à la vie: l'huile seule y manque. Le climat, le langage des Peuples, & leurs coutumes sont les mêmes que dans l'Isle de Majorque. Il y a un des plus beaux Ports de l'Univers, appelé Port-Mahon, par allusion au fameux Capitaine Magon, Carthaginois, qui fonda plus avant dans les terres une Ville à laquelle il donna son nom.

Iviça est entre la terre-ferme d'Espagne & l'Isle de Majorque, à un peu moins de 60 milles de l'une & de l'autre. Elle a 16 lieues de longueur & huit de largeur. Sa terre a, dit-on, une vertu singulière, qui est de faire fuir & même mourir les serpens, en sorte que l'on n'y trouve aucune bête venimeuse. Le sel fait la principale & presque la seule richesse des Insulaires.

A deux milles & au Midi d'Iviça, est la Formentera, nom corrompu du Latin *Frumentum*, pour annoncer combien cette Isle, plus petite que celle d'Iviça, est féconde en froment. Elle a été anciennement très peuplée; mais aujourd'hui elle est déserte, à cause, disent quelques Auteurs, de la quantité prodigieuse de serpens dont elle est infectée. Mais, comme l'observe M. d'HERMILLY, rien ne seroit plus aisé que de se débarrasser de ces reptiles au moyen de la terre d'Iviça qui est si voisine, & Pomponius Mela dit en effet que les gens qui descendent à Formentera, sont à couvert de tout danger de la part des ser-

serpens, dans une enceinte qu'ils forment avec de la terre de l'Isle d'Ivica. Il est donc plus vraisemblable que Formentera est abandonnée à cause des courses continuelles des Corsaires Mahométans, qui se cachent ordinairement dans ses Ports & ses Anses, pour épier & attendre l'occasion d'exercer leurs brigandages.

Les quatre Isles dont nous venons de parler ont toujours été regardées comme faisant partie de l'Espagne. Leurs premiers habitans, sur-tout les Baléares, vivoient ordinairement dans des cavernes & dans des creux de rochers. L'usage de l'or & de l'argent leur étoit interdit, & il étoit expressément défendu d'en apporter chez eux, pour qu'ils ne fussent point exposés à la cupidité des étrangers. De là vint que dans le temps qu'ils portèrent les armes en faveur des Carthaginois, dont ils étoient alliés, ils abandonnoient leur solde pour avoir du vin & des femmes. Leur amour pour les femmes étoit tel, qu'ils donnoient trois ou quatre hommes pour en avoir une

une qu'on leur auroit enlevée; mais par une singulière bizarrerie, ils étoient privés lors qu'ils se marioient des premières faveurs de leurs femmes. Ce droit appartenoit aux parens & aux amis du nouveau marié, & ils en jouissoient l'un après l'autre par rang d'ancienneté. La nouvelle mariée buvoit ensuite avec eux à la santé de son mari.

Il n'est pas possible de découvrir au juste en quel temps ces Isles ont été éclairées des lumières de la foi. A en croire les habitans, ce fut S. Jaques qui leur prêcha l'Evangile; mais au moins est-il certain qu'ils embrassèrent le Christianisme dès les premiers Siècles de l'Eglise. Les Grecs s'établirent dans ces Isles peu de temps après la guerre de Troye. L'an de Rome 89, les Phéniciens ou Carthaginois conquièrent Iviça, & y mirent une Colonie près d'un Port convenable aux vues qu'ils avoient déjà sur l'Espagne; mais il échouèrent dans deux tentatives sur les Baléares proprement dites. Dans la suite, c'est à dire en l'année 300 de Rome, Himilcon

con & Hannon , deux Capitaines Carthaginois , obtinrent de gré ou par adresse , ce que leurs prédécesseurs n'avoient pu gagner à force ouverte ; ils parvinrent à rendre les habitans dociles & soumis , ils les policèrent , & Magon , qui les gouverna le premier au nom de sa République , y affermit & assura la domination Carthaginoise. Les Majorquins & Minorquins rendirent de grands services à leurs nouveaux Maîtres , & ils se distinguèrent dans plusieurs expéditions que ceux-ci firent en Espagne , en Sicile , & contre les Romains. Ils tentèrent cependant quelquefois de secouer le joug des Carthaginois ; & ils parvinrent même à recouvrer leur liberté ; mais ils ne jouirent pas long-temps de ce bonheur. Fiers de leur indépendance , ils commencèrent vers l'an 630 de Rome à infester la Méditerranée , au grand préjudice des Romains & de leurs Alliés. Pour réprimer leur audace , le Consul Quintus Cecilius Metellus passa avec une grosse Flotte aux Isles Baléares , il les

les subjuga, & mérita ainsi le surnom de Baléarique.

On ne voit pas que ces Isles se soient soustraites à l'obéissance des Romains, tant que ceux-ci ont été maîtres de l'Espagne. Elles furent seulement forcées quelquefois, dans les cruelles guerres civiles qui déchirèrent la République, de recevoir la loi du plus fort. On apprend de Pline que sous l'Empire d'Auguste, les habitans des Baléares envoyèrent au Sénat une ambassade solennelle pour lui demander du secours contre les lapins, qui avoient tellement multiplié, qu'ils détruisoient la moisson, les plantes & les arbres; & Strabon ajoute, qu'ils le firent même prier de leur accorder d'autres terres, où ils pussent aller s'établir, parce que ces animaux ne leur permettoient pas de vivre tranquillement dans ces Isles. On ignore le succès de cette ambassade, mais on peut croire que les Romains les aidèrent à détruire ces mauvais hôtes, dont la seule Isle d'Ivica fut préservée.

Quand

Quand l'Espagne eût été détachée de l'Empire Romain par l'invasion des Barbares, les Isles Baléares changèrent aussi de maîtres & passèrent successivement sous la domination des Vandales & sous celle des Goths. Vers 712, elle furent conquises, aussi bien que l'Espagne, par les Maures ou Sarrazins. Charlemagne les délivra de ce joug en 801, & reçut les Baléares au nombre de ses sujets. Mais ces Isles retombèrent bientôt sous la puissance des Mahométans, & si dans la suite elles furent quelquefois délivrées tantôt par les Pisans, tantôt par Dom Raymond III, Comte de Barcelonne, ce ne fut cependant que dans le XIII^e Siècle que les Maures en furent entièrement expulsés par Dom Jayme Roi d'Arragon, qui fut toute sa vie le fléau des ennemis du nom Chrétien, & qui par ses heureux succès contr'eux mérita le surnom de Conquérant. Ce Prince se croisa en 1229, avec plusieurs Seigneurs Arragonnois, Catalans, Castillans & autres, & ayant débarqué dans l'Isle de

Tome XLVI. Part. II. K Ma

Majorque, il remporta une glorieuse victoire sur le Roi Maure, & après un siège de trois mois, se rendit maître de la Ville Capitale le dernier jour de Décembre de la même année. Environ deux ans après, Dom Jayme céda les Isles de Majorque & de Minorque à Dom Pèdre, Infant de Portugal, qui, banni de son Pays, s'étoit retiré & marié en Arragon; & le Prince Portugais lui donna en échange le Comté d'Urgel & ses dépendances. Mais Dom Pèdre ne jouit pas long-temps du Royaume de Majorque. Peu versé dans le Gouvernement & peu propre à en supporter les fatigues, il rendit cet Etat au Roi d'Arragon, moyennant un dédommagement convenable. Rentré en possession des Isles, ce Monarque les donna, avec la Seigneurie de Montpellier & divers autres Etats à l'Infant Dom Jayme, son Fils puîné, qui passa en 1256 à Majorque, & y regna paisiblement jusqu'à la mort de son Père, arrivée en 1272. Mais Dom Pèdre, son Frère aîné, étant de-

Venu

venu Roi d'Arragon , ne tarda pas à manifester ses mauvaises dispositions; & la jalousie lui fit commettre une injustice qui a été la première source de la destruction des Rois de Majorque. Fâché de voir que Dom Jayme eût tant de Domaines en partage, il commença dès l'an 1277 à lui chercher querelle à ce sujet, prétendant que la donation qui en avoit été faite à ce Prince par le feu Roi leur Père, étoit nulle comme excessive. Dom Jayme trop foible pour résister, eut recours à la voie de la négociation. On entra de part & d'autre en pourparler, & le Roi d'Arragon étant allé trouver le Roi de Majorque à Perpignan, le dernier fut obligé de recevoir la loi. Il consentit, quoi qu'avec beaucoup de répugnance, de tenir à foi & hommage des Rois d'Arragon, tant pour lui que pour ses Successeurs, le Royaume de Majorque avec les autres Isles adjacentes. A peine Dom Jayme fut-il délivré des inquiétudes que Dom Pèdre lui avoit données, qu'il lui en survint de nouvelles de la

part de Philippe le Hardi, Roi de France, qui prétendoit à la juridiction dans la Seigneurie de Montpellier. Le Roi de Majorque fut encore obligé de céder, & il fut arrêté qu'il reconnoît la Souveraineté du Roi de France sur cette Ville & sur sa Seigneurie, qu'il lui en feroit hommage, & lui prêteroit serment de fidélité.

Nonobstant l'accord que le Roi d'Aragon avoit fait avec Dom Jayme, il lui chercha bientôt querelle, se saisit de Perpignan, se porta à diverses autres violences, & se dispoisoit à aller conquérir Majorque, lorsqu'une mort subite arrêta ses projets. Mais ils furent exécutés par son Fils, Dom Alfonse. Il s'empara du Royaume de Majorque & des Isles adjacentes, & il en resta en possession pendant plusieurs années. Cependant en 1298 il les rendit à Dom Jayme, à condition qu'il fût feudataire du Royaume d'Aragon.

Dom Jayme mourut en 1311, après 45 années de règne. Voici le portrait qu'en trace M. D'HERMILLY. „ Ce Monarque

marque étoit d'une taille avantageuse & bien proportionnée. Son air noble & majestueux suffisoit pour annoncer ce qu'il étoit. Toujours égal dans la prospérité & l'adversité, il ne s'écarta jamais des loix de la modération & de la prudence. Quelques chagrins que lui causassent les Rois d'Arragon, Dom Pèdre III son frère, & Dom Alphonse III son neveu, il montra toujours une fermeté héroïque; ce qui lui mérita la protection particulière des Papes & des Rois de France, auxquels il resta constamment attaché. Se regardant moins comme le Souverain que comme le Père des Peuples qui lui étoient soumis, il gouverna en tout temps ses Sujets avec justice & bonté. Plusieurs fondations qu'il a faites, rendent témoignage de sa piété & de son amour pour la Religion. Malgré tant de vertus, il ne fut point exempt de quelques-uns des défauts attachés à l'humanité."

La Suite au Trimestre prochain.



ARTICLE NEUVIEME.

CONSIDERATIONS SUR LES OEUVRES
 DE DIEU, DANS LE REGNE DE
 LA NATURE ET DE LA PROVI-
 DENCE. Pour tous les jours de
 l'Année. Ouvrage traduit de l'Al-
 lemand de Mr. C. C. STURM.
 Tome premier, qui comprend
 les quatre premiers Mois de l'An-
 née; grand in 8^e de 430 pages.
La Haye, chez P. F. Gessé 1777.

Nous connoissons peu d'Ouvrages
 soit en François, soit en Alle-
 mand, plus propres à faire du bien que
 celui-ci. Dans les Livres écrits pour ser-
 vir d'alimens à la dévotion, on se con-
 tente d'ordinaire d'exposer les vérités &
 les préceptes de la Religion révélée, sans
 entrer dans aucun détail sur les merveil-
 les de la Création. D'un autre côté
 dans la plupart des Traités de Physique
 qui

qui ont paru de nos jours, les Auteurs se bornent à rendre compte des faits qu'ils ont observés & à les réduire en système, sans qu'il paroisse que la contemplation de la Nature les ramène à celui dont elle est l'ouvrage. Mais il est un troisième ordre d'Ecrits, tels que ceux de *Derbam* & de l'Abbé *Pluche*, les *Instructions d'un Père à ses Enfants* par M. *Trembley*, &c. qui réunissent le double avantage de réveiller des idées religieuses en éclairant l'esprit sur les grands objets de la Nature. C'est dans cette classe qu'il faut ranger l'Ouvrage que nous annonçons. Les Savans n'y trouveront point de nouvelles découvertes : aussi n'est-ce point pour eux qu'il est écrit ; mais combien de choses neuves n'offrira-t-il point à ceux qui pouvant d'ailleurs être très instruits, ne se sont point appliqués à connoître les diverses branches de la Physique. „ Je me proposois un double but, dit M. STURM, en mettant par écrit des *Considérations* sur les Oeuvres de Dieu dans le règne de la Nature & de la Providence. Je voulois que les

gens sans étude trouvaissent dans un Livre, ce qu'il y a de plus essentiel à savoir touchant les objets que Dieu nous offre dans la Nature. Pour cet effet j'ai choisi dans le vaste domaine de l'Histoire Naturelle les objets qui nous environnent journellement, & dont la connoissance historique n'exige point une capacité extraordinaire. J'ai tâché de m'exprimer & de présenter les choses de manière que mon Livre fût à la fois intelligible & intéressant pour tous les Chrétiens, même pour les moins éclairés. En m'efforçant d'atteindre ce but, je m'en suis proposé un second, c'est d'indiquer à mes Lecteurs comment on peut puiser des leçons de sagesse & de vertu dans la contemplation des choses naturelles". Pour remplir ces vues avec plus de succès, Mr. S. a profité des secours que les Ouvrages des Naturalistes lui fournissoient, & il avoue qu'il ne s'est fait aucun scrupule d'emprunter le langage d'un *Buffon*, d'un *Pluche*, d'un *Nieuwentyt*, d'un *Sulzer*, d'un *Bonnet*, toutes les fois qu'il l'a

cru nécessaire pour présenter à ses Lecteurs des idées plus précises & exprimées avec plus de clarté & d'énergie. Cet Ouvrage si propre à nourrir la dévotion, à nous rendre attentifs à chaque bienfait que nous tenons du Créateur, à repandre une douce paix dans l'ame en faisant appercevoir des vues bienfaisantes au milieu même des défordres apparens de la Nature, a eu en Allemagne tout le succès qu'il méritoit d'avoir. Mais quelque intéressant qu'il soit par lui-même, il le deviendrait bien plus encore pour ceux qui le liront en François, si le Public pouvoit être instruit du rang que tient dans le monde l'auguste Personne à qui l'on doit cette Traduction. Elle a pris un nom supposé dans sa Préface (1), & si Mr. STURM, Pasteur à Magdebourg, connoissoit le véritable, il jouiroit d'une des plus douces récompenses de son travail & à coup sûr de la plus inattendue.

(1) Celui de CONSTANCE.

due. Nous avons soigneusement comparé cette Traduction à l'Original, & nous osons répondre qu'il n'en est guère de plus exacte; cependant on n'a eu garde de sacrifier l'élégance à une fidélité scrupuleuse, & nos Lecteurs seront à même d'en juger par les morceaux que nous mettrons bientôt sous leurs yeux.

L'Auteur a donné à cet Ouvrage la forme de Méditations pour tous les jours de l'Année, d'un côté pour y répandre plus de variété, de l'autre pour inviter ses Lecteurs à sanctifier chaque jour par la contemplation des Oeuvres de la Nature. Rien de plus varié en effet que les matières qu'il traite. Les Astres, la Terre, l'Océan, les météores, l'homme, les quadrupèdes, les insectes, les plantes, les minéraux, &c, sont tour-à-tour l'objet de ses observations. Quand le sujet est trop riche pour qu'un seul Discours puisse renfermer ce qu'il a d'essentiel, l'Auteur le ramène & le traite à diverses reprises; par exemple, il a consacré plusieurs morceaux à la contemplation
du

du Firmament, à l'histoire des abeilles & des oiseaux, à la description anatomique du corps humain & à celle des principaux phénomènes de la Nature. Pour donner une idée de sa manière, nous allons transcrire le Discours qui a pour titre: *le lever du Soleil.*

„Avez-vous été quelquefois témoin, mon Lecteur, du superbe phénomène qui se renouvelle chaque jour avec le lever du Soleil? Ou bien la mollesse, l'amour du sommeil, ou une indifférence condamnable vous auroient-ils empêché de contempler cette merveille de la Nature? Peut-être faut-il vous compter parmi cette multitude de gens, qui n'ont jamais cru que l'aspect de l'Aurore valût le sacrifice de quelques heures de sommeil. Peut-être aussi êtes-vous comme tant d'autres, qui satisfaits que le Soleil les éclaire ne se mettent point en peine de rechercher la cause de ce grand effet. Ou peut-être enfin êtes-vous aussi insensible que tant de milliers de vos frères, qui pouvant tous les jours dans cette
 saison

faison affister commodément à ce spectacle, le remarquent sans en être frappés, sans qu'il fasse naître chez eux aucune idée, aucune réflexion. Peu importe dans quelle classe vous soyez; seulement souffrez qu'on vous réveille maintenant de cet état d'insensibilité, & qu'on vous montre quelles sont les pensées que doit exciter dans votre ame la vue du Soleil du matin.

Il n'est point de phénomène dans la Nature qui se manifeste avec plus d'agrément & d'éclat que le Soleil levant; la plus riche parure que l'art humain puisse inventer, les plus belles décorations, l'appareil le plus pompeux, les plus superbes ornemens des demeures qu'habitent les Rois, s'évanouissent & se réduisent à rien, quand on les compare à cette beauté de la Nature. D'abord c'est la contrée orientale du Ciel qui se revêt de la pourpre de l'aurore, & annonce l'approche du Soleil. L'air peu à peu se teint de couleur de rose, puis il brille de l'or le plus éclatant. Ensuite les rayons du Soleil percent avec plus de force, & avec eux la lumière & la

la chaleur se répandent sur tout l'horizon. Enfin l'Astre paroît dans tout l'éclat de sa majesté ; il s'élève visiblement de plus en plus, & la Terre se montre sous un nouvel aspect. Toutes les créatures se réjouissent & semblent recevoir une nouvelle vie : les oiseaux saluent par des accens d'alegresse la source de la lumière & du jour. Tous les animaux se mettent en mouvement, & se sentent animés d'une force & d'une gaieté nouvelles.

E lance - toi vers Dieu, ô mon ame ! que tes chants de louange montent aussi de la Terre, & retentissent jusqu'au Ciel ; au Ciel où réside celui par les ordres duquel le Soleil se lève, & dont la main dirige tellement son cours journalier & son cours annuel, qu'il en résulte pour nous l'heureuse révolution du jour & de la nuit, & la succession régulière des saisons. Elève - toi, mon ame, vers le Père des lumières & célèbre sa Majesté. Célèbre - le par un saint aveu de la dépendance où tu es à son égard ; & par des actions qui puissent
lui

lui plaire. Vois la Nature entière annoncer l'ordre & l'harmonie. Le Soleil & toutes les Etoiles accomplissent leur carrière ; chaque saison porte ses fruits ; chaque jour renouvelle l'éclat du Soleil. Voudrois-tu au milieu de l'active Création, être le seul qui se lassât de louer le Créateur par ta vertu & ta fidélité ? Non, il faut que ta vie exalte sa Bonté ; il faut que ton pieux zèle enseigne à l'incrédule combien est grand, combien est digne d'adoration le Dieu qu'il méprise ; il faut que la paix de ton ame apprenne au vicieux combien est miséricordieux & doux le Dieu devant lequel il tremble. Deviens pour tes frères ce qu'il est pour toi ; sois pour eux ce que le Soleil est pour tout l'Univers. De même qu'il fait journellement sentir sa bénigne influence à la Terre, qu'il se lève sur l'homme reconnoissant comme sur l'ingrat, qu'il luit sur les humbles vallons, comme il éclaire le sommet des hautes montagnes : de même aussi que ta vie soit utile, bienfaisante, propre à récréer
tes

tes frères. Que chaque jour voie renouveler les charitables dispositions de ton cœur ; fais du bien à tous selon ton pouvoir & sans égard au mérite de l'objet ; en un mot, tâche de vivre & d'agir de manière que ta vie soit un bienfait pour l'humanité.

Aujourd'hui encore tu as vu le lever du Soleil : peut-être s'est-il déjà levé onze mille fois sur ta tête ; & peut-être est-ce aujourd'hui pour la première fois que tu as fait de pareilles réflexions sur ce phénomène. Et qui sait si ce n'est pas pour la dernière fois que tu as vu le Soleil se montrer dans ce bas Univers ! Ah ! que cette incertitude te rende d'autant plus attentif à glorifier ton sublime Auteur, & à contempler le Soleil d'aujourd'hui avec des sentimens tels qu'ils puissent se prolonger dans l'Eternité bienheureuse ”.

M. STURM en variant les matières, a eu soin de les arranger de façon qu'un lecteur qui en suivant les dates se borneroit à une Méditation par jour, auroit souvent sous les yeux l'objet qui l'a
four-

fournie. Par exemple, en parcourant le mois de janvier, nous y trouvons quelques Discours sur la formation de la neige & la fertilité qu'elle procure à la terre; & un autre, que nous allons rapporter, sur les végétaux qui conservent leur verdure en hiver.

„ La terre peut être comparée maintenant à une mère, à qui l'on vient d'arracher ceux de ses enfans qui donnoient les plus belles espérances. Elle est solitaire, dépouillée des charmes qui varioient & embellissoient la surface. Cependant elle n'est pas privée de tous ses enfans: ça & là on voit encore des végétaux qui semblent braver la rigueur de l'hiver. Ici, l'épine blanche sauvage montre ses baies purpurines, & le Laurier-tin déploie ses fleurs disposées en ombelles, & couronnées d'un feuillage qui ne se flétrit point. L'If s'élève toujours en pyramide, & ses feuilles ont conservé leur verdure. Le foible Lierre serpente encore autour des murailles, & demeure inébranlable, tan-

dit

dis que la tempête siffle autour de lui. Le laurier étend ses verds rameaux, & n'a rien perdu de la parure qui l'ornoit durant l'Eté. L'humble buis montre çà & là au milieu de la neige ses branches toujours vertes.

Ces arbres, & quelques autres encore, conservent leur verdure dans les climats les plus froids & dans la saison la plus rigoureuse. Ils sont l'emblème des avantages durables que possède celui dont l'esprit est cultivé & l'humeur douce & paisible. L'éclat de la parure qui n'éblouit que les yeux du vulgaire, est un éclat frivole & passager; le coloris du teint le plus brillant se flétrit & toutes les graces extérieures ont peu de durée, mais la vertu a des charmes qui leur survivent. *L'homme qui craint le Seigneur est tel qu'un arbre planté sur le bord d'un ruisseau, il croît, s'élève, & ses rameaux s'étendent au loin, il porte des fruits dans sa saison & son feuillage ne se flétrit point, il console celui qui cherche de l'ombrage & le voyageur le bénit.*

Quelle image ravissante que celle de l'homme pieux ! Il n'emprunte pas sa beauté des biens extérieurs & arbitraires de la fortune ; ses vrais ornemens sont en lui-même. Les tempêtes de l'adversité peuvent l'ébranler quelquefois , mais ne sauroient l'abattre ; & bientôt son front s'élève au dessus des régions, orageuses. Si des malheurs inattendus le réduisent à la pauvreté , il est riche encore puisqu'il possède la bienveillance de Dieu , une bonne conscience , & l'espoir d'une immortalité bienheureuse. Tandis qu'il voit tomber autour de lui ceux qui fiers de leur beauté , ou de leurs dignités , ou de leurs richesses se rebellent contre Dieu , il demeure ferme & sa noble humilité le garantit des chûtes , car le Seigneur le prend par la main droite & l'empêche de trébucher.

Cette méditation me conduit à l'idée d'un vénérable vieillard ; dans l'hiver de sa vie il ressemble aux plantes qui durant cette saison de l'année ont encore conservé leur verdure. Combien
d'o-

d'orages de la fortune il a soutenus avec constance ! combien d'objets attrayans il a vu se faner ! Il existe encore, tandis que la plupart de ceux qui ont paru en même temps sur la Terre en ont été enlevés. On découvre en lui une douce gaieté , reste heureux de son printemps. Quelque ridé que soit son front , quelques ravages que la main du temps ait imprimé sur son corps , il est toujours orné de vertus qui le dédommagent de la perte des agrémens extérieurs. Il reverdit dans ses enfans ; & sa sagesse , sa droiture , son expérience consommée servent encore d'exemple & de leçon à ses arrière-neveux.

Ah ! puisse l'hiver de ma vie avoir autant de charmes ! Puissé-je après avoir perdu tous ces attraits de la jeunesse & de l'âge mûr dont je me glorifiois , reverdir dans ma vieillesse comme une arbre fertile , & inspirer par mes vertus la vénération & l'amour ! Dans peu la beauté de mon corps se flétrira comme une fleur d'été : heureux

alors si je n'ai pas lieu d'en regretter la perte! heureux, si je me trouve orné de ces attraits qui naissent de la sagesse & de la vertu, & que le tombeau même ne sauroit flétrir"!

Ces Discours sont souvent entremêlés de vers & de *Cantiques* sur les merveilles de la Création. Personne n'ignore que les Poésies de ce genre sont très difficiles à traduire; il nous paroît que la difficulté a été heureusement vaincue dans le morceau par lequel nous terminerons cet Extrait. *Seigneur du temps & des saisons, ta louange s'élève de l'orbite que parcourt la Terre jusqu'aux Cieux des Cieux! Notre Globe roule dans l'espace étoilé, tantôt parsemé de fleurs, tantôt couvert de neige, ici orné de pampres, là couronné d'épis, il célèbre ta gloire & unit ses accords à l'harmonie des Sphères. Quand la neige & la glace changent en déserts nos prairies, quand l'ouragan mugit dans les airs, quand ton éclair fait trembler les humains, quand les fleuves sortant de leur lit submergent les campagnes, quand tous les élémens semblent con-*
spirer

*spirer la destruction du Monde, c'est alors
que tu prepares aux habitans de la Terre
la joie, le salut, la fertilité, l'abondance.*



ARTICLE DIXIEME.

WAARNEMINGEN OVER HET
OOSTEN, uit Reisbeschryvingen tot
opheldering der Heilige Schrift, &c.

C'est - à - dire,

OBSERVATIONS SUR L'ORIENT, ti-
rées des Relations de Voyages,
& propres à répandre du jour
sur l'Ecriture Sainte. Ouvrage
d'abord traduit de l'Anglois en
Allemand, & enrichi de Notes
par M. FABER, & à présent
traduit de l'Allemand en Hol-
landois, & accompagné encore
de diverses Remarques. *Utrecht,*

chez J. van Schoonhoven & Comp.

1776. grand 8°. Tome III^e, pp.

344. Tom. IV^e. pp. 188 sans les
Tables.

Lors que les deux premiers Volumes de cette bonne Traduction parurent, nous nous empressâmes d'en rendre compte (*), & l'Extrait détaillé que nous en donnâmes aura suffisamment instruit nos Lecteurs du plan de l'Ouvrage de Mr. HARMER, de son utilité, & de l'importance des Notes dont Mr. FABER l'a enrichi. Les deux nouveaux Tomes que nous annonçons ne le cèdent en rien aux précédens; mais malheureusement ce seront les derniers, car quoiqu'on assure que l'Auteur Anglois a laissé des matériaux pour un supplément, on ne peut guère espérer que supposé même que ce supplément paroisse, il trouve un
Tra-

(*) *Biblioth. des Sc.* Tom. XLIII. Part. II.
Art. VIII.

Traducteur qui puisse remplacer Mr. FABER que la République des Lettres a aussi perdu, & que l'on doit d'autant plus regretter qu'il n'avoit encore que 29 ans. Ce jeune Savant joignoit à une érudition peu commune, & à une profonde connoissance de la Littérature & des Langues Orientales, un esprit très philosophique, beaucoup de sagacité, une critique judicieuse, & le talent de traiter les sujets même les plus secs d'une manière agréable & intéressante. Les divers Ecrits qu'il a composés, à un âge si peu avancé, ont eu un grand succès en Allemagne, & les excellentes Remarques dont il a accompagné les *Observations sur l'Orient* donnent un nouveau prix à cet Ouvrage, qui est certainement le meilleur qu'on ait publié jusqu'ici pour éclaircir l'Ecriture Sainte par les usages & les mœurs des Peuples Orientaux.

Les Tômes III & IV contiennent cinq Chapitres qui traitent : I. *du cérémonial des Orientaux, des bonnetetés qu'ils font à ceux qu'ils reçoivent dans leurs mai-*

sons, & des marques de déférence & de respect qui sont en usage parmi eux ; 2. de leurs Livres ; 3. de l'état tant naturel que civil & militaire de la Judée ; 4. de l'Egypte ; 5. de divers sujets.

Les Orientaux ont toujours été dans l'usage d'offrir des présens aux personnes qu'ils respectoient, & aujourd'hui encore ils n'y manquent jamais dans les visites qu'ils se font les uns aux autres. Cela répand du jour sur divers passages de l'Ecriture Sainte, & particulièrement sur 1 Sam. IX: 7, où l'on voit que Saül s'inquiétoit de n'avoir rien à offrir à Samuel. Les Incrédules ont fait des plaisanteries là dessus, & ils ont prétendu que l'on faisoit des présens aux Prophètes, comme on en fait aujourd'hui aux devins & aux diseurs de bonne aventure, pour en obtenir une réponse favorable. Mais cette objection décele l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui la font. Toutes les relations des Voyageurs nous apprennent, qu'en Orient on ne se présente jamais devant les personnes res-

pectables sans leur offrir quelque chose. Voici, par ex. ce que dit *Maundrell* (2). „ C'est une incivilité de faire une visite aux Grands, sans leur présenter quelque offrande. Ils l'exigent comme une espèce de tribut à leur caractère & à leur autorité, & on ne sauroit leur faire un affront plus sensible que de l'omettre. Le commun peuple même, dans ses visites, manque rarement de porter une fleur, ou une orange, ou chose pareille, comme une marque de leur respect envers la personne visitée. Les Turcs imitent en cela les anciens Orientaux, dont il est fait mention au I Livre de *Samuel* Chap. IX: 7. On doit sans doute entendre ces paroles par rapport à cette coutume Orientale, comme une marque de respect, & non comme le prix d'une divination.”

M FABER fait une observation fort judicieuse sur l'origine de l'usage d'offrir des présens aux Princes & à leurs

(2) *Voyage d'Alep à Jérusalem*, pag. 44.

leurs Ministres. Les Rois, dit-il, n'avoient point le droit d'exiger des tributs de leurs sujets. Nous ne voyons pas que Moïse & les autres Chefs des Israélites jusques à David, eussent des revenus annuels & fixes. Tout ce qu'ils recevoient, c'étoient des dons gratuits & volontaires que les Peuples leur offroient comme une marque de leur soumission, & pour exprimer combien ils étoient contens de leur gouvernement. Il est dit de Salomon que *chacun lui apportoit son présent, sc. des vaisseaux d'argent, des vaisseaux d'or, des vêtemens, des armes, des choses aromatiques, & lui amenoit des chevaux & des mulets* (3). On voit 2 Chron. XVII. 5. que tous ceux de Juda apportoit des présens à Josaphat, pour lui faire hommage & pour témoigner qu'ils le reconnois-

(3) 1. Rois X: 25. Nous observons cependant qu'il s'agit vraisemblablement dans ce passage, des Princes étrangers qui à l'exemple de la Reine de Séba offroient des présens à Salomon.

noissoient pour leur Monarque. Lors que Saül fut proclamé Roi d'Israël , il y eut des mutins qui *ne lui apportèrent point des dons* , parce qu'ils ne vouloient pas qu'il régnât sur eux. Les prélaus étant donc regardés comme des marques de soumission & de respect, on ne pouvoit se dispenser d'en offrir aux Princes, & c'étoit un usage général dans tout l'Orient, & particulièrement en Perse, comme *Elien* nous l'apprend dans le Livre I de ses *Diversités historiques*, Chap. 31. & 32.

On sait que les Orientaux se prosternent devant ceux pour qui ils ont un grand respect. Il y en a plusieurs exemples dans nos Saints Livres; mais ce n'est là qu'un hommage purement civil. Il ne faut donc pas croire, dit M. H. que lorsque S. Jean se jetta aux pieds de l'Ange (*Apocal. XIX: 10*), il voulût lui rendre un hommage religieux, & cela est d'autant moins vraisemblable que dans la suite (*Apocal. XXII: 9.*) nonobstant les remontrances de l'Ange, il se prosterna
pour

pour la seconde fois devant lui. Quelle apparence que s'il eût pensé que son Conducteur céleste regardoit cet hommage comme un acte d'idolâtrie , il fût retombé dans la même faute! L'Apôtre croyoit donc que l'Ange refusoit cet honneur par pure modestie; mais rempli de respect pour lui , & de reconnoissance pour les instructions qu'il en avoit reçues, il tomba encore à ses pieds, selon l'usage des Orientaux, pour lui exprimer sa vénération & sa gratitude. *Gardez-vous de le faire*, lui dit l'Ange pour la seconde fois, *ce n'est pas à moi que vous devez rendre des actions de grâces. Dans les instructions que je vous ai données, je n'ai fait qu'exécuter les ordres de celui qui est mon Maître aussi bien que le vôtre. Adorez Dieu; c'est lui que vous devez remercier.*

Lors que les Orientaux sont en présence de gens qu'ils respectent, ils doivent être tellement assis sur les talons que les genoux se touchent sur le plancher ou le sofa (4). Ceci répand du
jour

(4) Niebuhr, Description de l'Arabie, pag. 54.

jour sur un passage qui a fort embarrassé les Interprètes. Il est dit 2 Sam. VII: 18, que *David entra* dans l'enceinte du pavillon où se trouvoit l'Arche, & qu'il *s'asfit* devant l'Eternel (5). Or il est certain qu'il n'étoit permis à personne de s'asseoir dans le Tabernacle ni dans le Temple: il falloit se tenir debout, ou se mettre à genoux, ou se prosterner. Il n'est donc pas vraisemblable que le pieux Monarque eût osé s'asseoir devant l'Arche; mais il se tint dans la posture respectueuse qui est encore en usage aujourd'hui, & dont nous venons de parler d'après Mr. Nieubr.

Dans le Chapitre qui traite des Livres des Orientaux, il y a des choses fort curieuses sur le papier & le parchemin dont on se servoit autrefois pour écrire. *Plin*, *Varron*, & depuis eux *Prideaux* & divers Auteurs modernes, ont dit que ce ne fut que du temps d'Alexandre que l'on commença à écrire sur du papier fait

(5) Notre Version Françoisse porte qu'il *se tint* devant l'Eternel, mais il y a dans l'Hébreu qu'il *s'asfit*.

fait avec la plante appelée *papyrus* & qui croît en Egypte. Mais Mr. FABER prouve très bien par un passage d'Esaié (6), que le papier de cette espèce étoit déjà connu du temps de ce Prophète. Quant au parchemin, que l'on croit communément n'avoir été employé pour l'écriture que du temps d'Eumène Roi de Pergame, il paroît aussi par divers passages des Saints Livres que les Juifs s'en servoient bien des siècles auparavant.

Les Voyageurs, & particulièrement *Tbevenot*, nous apprennent que les trombes se voient assez souvent dans la Méditerranée; & *Shaw* observe que ces météores redoutables sont sur-tout fréquens sur les côtes de la Syrie, & de la Palestine. MM. H. & F. croient que David fait allusion à ces trombes Ps. XLII: 8. Il faut voir dans l'Ouvrage même l'explication de ce passage difficile: elle nous paroît également neuve & heureuse. Mr. FABER ne doute pas qu'il

qu'il ne s'agisse aussi des trombes *Habac.*
III: 10.

Les observations que nos sçavans Auteurs font sur *Palmyre* & sur *Balbeck*, sont très intéressantes. Il est singulier que les deux Villes de l'Orient, dont, avec celle de Persépolis, il reste les plus superbes monumens, aient appartenu l'une & l'autre à David & à Salomon (7); & que les Historiens profanes n'aient presque rien dit de ces Villes dont les ruines attestent encore aujourd'hui la grandeur & la magnificence. Après cela on ne doit plus être surpris qu'ils aient peu parlé de Jérusalem & de la Monarchie des Hébreux. Mr. FABER observe avec raison, que cette Monarchie étoit du temps de David & de Salomon une des plus étendues & des plus puissantes qui existassent alors. Dans ce temps-là chaque Ville presque avoit son Roi.

(7) *Palmyre* est incontestablement *Tadmor*; & Mr. FABER ne doute pas que *Balbeck* ne soit *Hamath* de Syrie, autrement appelée *Héliopolis*.

Roi. Et qu'étoient les petits Royaumes de Tyr, de Sidon, d'Arpad, de Damas, de Zoba, d'Ammon, de Moab, d'Edom, des Philistins, en comparaison d'une Monarchie qui s'étendoit depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate! L'Empire de David & de Salomon étoit relativement à la plupart des Royaumes d'alors, ce qu'est l'Empire du grand Mogol relativement au Royaume de Sardaigne. Les Incrédules modernes qui pour rendre suspect ce que les Ecrivains sacrés nous disent de la grandeur des Juifs, lui opposent sans cesse le silence des Historiens Grecs & Latins, semblent oublier que lors que la Monarchie des Hébreux étoit dans toute sa splendeur, les Grecs commençoient seulement à sortir de l'état de barbarie, & les Romains existoient à peine. „ Vouloir, dans ce qui concerne les Juifs, opposer des Ecrivains étrangers & postérieurs aux Historiens nationaux & contemporains, seroit aussi déraisonnable que de rejeter le témoignage de Tite-Live & de Tacite, pour apprendre des Cafres l'Histoire Romaine”. Dans

Dans une de ses Notes, Mr. FABER fait une observation que nous ne nous rappelions pas d'avoir vue ailleurs. C'est que pour livrer bataille les Hébreux choissoient volontiers un temps d'orage, & qu'ils aimoient à attaquer leurs ennemis au bruit du tonnerre & à la lueur des éclairs. Ils regardoient Dieu comme le Dieu du tonnerre, ils croyoient qu'il étoit présent d'une façon toute particulière au milieu des tempêtes & des orages, ils appelloient le tonnerre la *voix de Dieu*, & les éclairs ses *regards*. Lors qu'ils alloient à la guerre ils imploroient la protection & le secours de l'Eternel; & quand ils voyoient un orage se former ils ne doutoient pas que Dieu ne les eût exaucés, & qu'il ne se montrât pour les défendre & pour détruire leurs adversaires. Cette idée leur inspiroit un nouveau courage; pleins d'ardeur & de confiance en l'Eternel des Armées, ils fondoient sur leurs ennemis, qui déjà épouvantés du tonnerre & des éclairs, tomboient dans un découragement total à la vue de l'intrépi-

aité des Israélites , en faveur desquels ils croyoient que le Maître du tonnerre se déclaroit. Cette observation répand du jour sur plusieurs passages de l'E. S. & particulièrement sur 1 Sam. VII: 10, 11. Jos. X: 10, 11. Ps. II: 5. VII: 7, 14. IX: 4, 5, 6, 17. XI: 6. XIII: 5. XVIII: 7-17.

Les Interprètes sont fort partagés sur la permission que Ben-hadad, accorda à Achab de *se faire des places dans la Ville de Damas* (1 Rois XX: 34) Mr. H. explique ce passage par un fait que *Guillaume de Tyr* rapporte dans son Histoire des Croisades (8). C'est que les Vénitiens & les Génois , en récompense des services qu'ils avoient rendus à Baudouin II, Roi de Jérusalem, obtinrent des rues à St. Jean d'Acre, avec des franchises, des droits, & une juridiction réelle dans ces rues. Ben-hadad avoit vraisemblablement offert aux Israélites
des

(8) *Gesta Dei per Francos* pag. 830, 831.

des privilèges semblables dans la Capitale de la Syrie (9).

Nous nous étions proposé de rapporter encore plusieurs observations de nos habiles Auteurs, mais l'espace nous manque, & nous nous bornons à indiquer celles qu'ils font sur les vases qui tenoient lieu autrefois d'argent monnoyé; sur l'outrage que Hanun fit aux Ambassadeurs de David; sur *Genes. XLVII:31*; sur *Amos III: 12*; sur *Dan. II: 46*; sur *Matth. XXII: 9-11*. sur les titres de quelques Pseaumes; sur le Jourdain dont le lit est plus profond aujourd'hui qu'il ne l'étoit autrefois; sur les assemblées des Israélites à Mizpa; sur la bonté des eaux du Nil; sur la fertilité de l'Egypte, qui ne doit pas être uniquement attribuée au Nil; sur les oiseaux dont il n'étoit pas permis aux Juifs de manger; sur les granges & sur les trésors souterrains.

AR.

(9.) Nous voyons que Mr. Chais a déjà fait usage de cette conjecture de Mr. H. dans son excellent Commentaire sur le 1. Livre des Rois.



ARTICLE ONZIEME.

**HISTORIE VAN HET VERBOND
EN DE SMEEKSCHRIFTEN DER
NEDERLANDSCHE EDELEN,
*ter verkryginge van Vryheid in den
Godsdienst en Burgerstaat in de Jaar-
ren 1565-1567. Uit veele oorspron-
gelyke gedenkstukken saamgesteld
door JONA WILLEM TE WA-
TER, Predikant te Vlissingen, Lid van
't Zeeuwfche Genootfchap der Weten-
fchappen aldaar, en van de Leidsche
Maatschappije der Nederlandfche Let-
terkunde. EERSTE STUK;***

C'est à dire,

**HISTOIRE DE LA CONFÉDÉ-
RATION ET DES REQUÊTES
DES NOBLES DES PAYS-BAS,
pour obtenir la Liberté religieuse**

& civile, dans les années 1565-1567 &c. Par Mr. TE WATER, Pasteur à Flessingue &c. 1^{re} PARTIE. A Middelbourg, chez P. Gillissen 1776, grand 8. de pp. 446, sans la Dédicace & la Préface.

L'heureuse révolution par laquelle les habitans des Provinces-Unies, après avoir gémi sous les rigueurs d'un Gouvernement tyrannique, devinrent un Peuple libre & indépendant, est, sans-doute, un événement des plus remarquables. Dans la manière dont elle fut produite, on ne peut s'empêcher de reconnoître la direction d'une Cause suprême, qui fait faire servir les passions des hommes à l'accomplissement de ses desseins, & tourner à l'avantage d'une Nation les moyens même qu'on mettoit en usage pour l'opprimer. Rien de plus intéressant pour ceux qui jouissent des avantages de la Liberté civile & religieuse qui règne dans cette République, que de savoir par où a com-

mencé, & comment s'est exécuté un changement aussi desirable. Il est bien juste, d'ailleurs, de conserver précieusement la mémoire de ces Hommes vraiment illustres, qui, dans la main de la Providence, en furent les premiers instrumens; qui, aux dépens de leur repos, de leurs biens, ou même de leur vie, & au mépris des noms odieux dont leurs ennemis cherchoient à les flétrir, procurèrent à leurs Concitoyens une délivrance, dont nous recueillons encore journellement les fruits dans ces heureuses Provinces. En étudier l'histoire, mettre à profit ses heures de loisir, pour puiser dans des monumens authentiques, de quoi fournir à ses compatriotes de nouveaux éclaircissmens sur l'origine des privilèges dont ils jouissent; de quoi montrer à ceux parmi lesquels on prêche la pure doctrine de l'Evangile, par quelles voies la liberté de la prêcher & de l'entendre s'est établie parmi leurs Ancêtres, est une occupation non moins utile qu'agréable. Et les Amateurs de la Littérature Hol-

lan:

landoise, sur-tout de celle qui concerne l'Histoire de ces Provinces, y auroient certainement perdu, si l'estimable Auteur de l'Ouvrage dont on vient de lire le titre, avoit déferé au jugement de quelques Personnes, qui, comme il le témoigne dans sa Préface, auroient souhaité qu'il renonçât à ce genre d'occupation. Nousignorons quelles peuvent avoir été leurs raisons: mais nous voyons, aussi peu que Mr. TE WATER, qu'il y ait quelque chose de repréhensible à se faire une récréation d'une étude pareille, ou qu'elle soit le moins du monde incompatible avec son Emploi. Si tout Ministre de l'Evangile, en se montrant lui-même bon citoyen, doit, autant qu'il dépend de lui, rendre tels ceux qu'il est appelé à instruire; pourquoi lui seroit-il défendu d'y travailler par d'autres Ouvrages que par des Sermons? Et s'il lui est utile & nécessaire de ne pas ignorer l'Histoire tant civile qu'ecclésiastique de son Pays, sur-tout quand ces deux choses sont aussi étroitement unies que dans le nôtre; pourquoi

quoi se refuseroit-il le plaisir de faire part à ses concitoyens, des lumières que ses lectures lui ont procurées?

On ne peut donc qu'applaudir aux vues que Mr. le Pasteur TE WATER, s'est proposées tant dans la composition que dans la publication de cet Ouvrage; & nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs, en leur donnant une idée du plan qu'il y suit, & des matières qu'il y traite.

Chacun sait avec quelle rigueur le Roi d'Espagne, Philippe II, exerça l'autorité qu'il avoit sur les Pays-Bas; & qu'à fin d'obtenir la liberté de conscience & l'abolissement de l'Inquisition, pour laquelle les Catholiques-Romains n'avoient pas moins d'aversion que les Réformés, les principaux d'entre les Nobles de l'une & de l'autre Religion, firent une Confédération, connue sous le nom de *Compromis*, & qui fut projetée & signée en 1565. C'est de cette Confédération, & des Requêtes que présentèrent, pour parvenir à leur but, ceux qui l'avoient formée, que Mr TE

WATER donne ici l'Histoire. Dix Chapitres en font le partage : huit composent le Volume que nous avons sous les yeux ; les deux derniers , avec les Pièces justificatives qui ont rapport à cette Histoire , feront la matière du suivant.

Le Chap. I, qui sert d'Introduction à l'Ouvrage , tend principalement à décharger les Auteurs du Compromis , du reproche d'innovation & de lèze-majesté ; & à montrer , qu'en formant cette confédération , ils ne firent que suivre un ancien usage , puisque dès long-temps il s'étoit fait dans les Pays-Bas des Traités de cette nature , quelquefois même , quoique rarement , du consentement du Souverain. **Mr. T R WATER** remarque d'abord , que les dix-sept Provinces des Pays-bas , qui depuis plusieurs Siècles étoient extrêmement peuplées , renfermoient , entr'autres habitants , un nombre considérable de Familles d'une Noblesse plus ou moins ancienne. Ces Nobles réunis en corps ayant beaucoup d'influence dans les af-

faires de l'Etat , les Comtes & Seigneurs ne négligeoient rien pour affoiblir leur autorité , soit en donnant au Clergé quelque part dans la régence , soit en accordant aux Villes de grands privilèges , pour se les attacher , & y trouver un appui contre les obstacles que les Nobles auroient pu mettre à leurs desseins. Ceux-ci , de leur côté , pour maintenir leurs droits & ceux du peuple contre les efforts des Comtes , s'associoient dans certaines occasions , s'engageant à se défendre mutuellement contre toute violence. Ce n'étoit pas même les Nobles seuls qui formoient ces sortes d'associations. Les Corps tant ecclésiastiques que politiques employoient la même voie pour la conservation de leurs droits. En 1444 , les Chapitres de Bruxelles , de Malines , & quelques autres , firent ensemble un accord par écrit & par serment , pour s'opposer aux vexations de l'Evêque de Cambrai , ou de son Grand-Vicaire. En 1375 les Villes de Deventer , de Campen , & de Zwol , se confédérèrent

rent pour le temps de trois années, spécialement, comme il est à présumer, contre l'Evêque d'Utrecht. En 1408, quelques Villes de la Gueldre; en 1420, Leiden, Utrecht, & Amersfort; en 1436, Nimègue, Zutphen, Arnheim, & les petites Villes de la Province, s'obligèrent de même à une protection réciproque. Il est vrai pourtant, que c'étoit principalement parmi la Noblesse, que ces sortes de Traités avoient lieu. C'est par cette voie, que vers la fin du treizième Siècle, les Nobles de Zélande tâchèrent de s'opposer au despotisme du Comte *Florent V.* Environ cent ans après, ceux de Hollande & de Zélande jurèrent de se secourir mutuellement contre quiconque chercheroit à les opprimer: & cet accord, auquel prirent part les Villes de Middelbourg, de Zirikzée, & de Reimerswaal (*), fut

(*) *Reimerswaal*, ou *Rommerwaal*, n'existe plus. Elle étoit située sur le bras oriental de l'*Escarot*, dans l'Isle de *Zuid-Beveland* dont elle fut séparée en 1530 par la violence des eaux.
Alors

fut communiqué au Duc *Albert*, qui, en l'approuvant, promit aux associés son assistance. En 1545, les Nobles de Frise signèrent un Traité, qui eut pour but & pour effet, que l'Empereur Charles-Quint abolit les impôts extraordinaires qui y avoient donné lieu. Et en 1563 le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmond & de Hoorn, & plusieurs autres Seigneurs, se lièrent ensemble par serment, principalement, à ce qu'il

Alors, elle ne subsista que par le négoce du sel, qui même y déchut tellement, qu'en 1547 ses habitans déclarèrent qu'il ne leur restoit de leurs anciennes richesses que dix ou douze salines de peu de valeur. Un incendie, & diverses inondations lui causèrent de nouveaux dommages. Elle fut enfin entièrement abandonnée. Et en 1634, les restes de cette Ville autrefois florissante, furent vendus pour 90 Liv. 3 esc. de *Flandres*, ce qui fait 540 fl. 18 sols d'*Hollande*. Ainsi, de trois Villes considérables, *Zuid-Beveland* n'a conservé que *Goes: Borsele*, située à l'autre bout de l'*Isl.*, ayant été submergée avec les terres adjacentes, en 1532. *Note des Journalistes.*

qu'il paroît, pour obtenir l'éloignement du Cardinal de *Granvelle*, dont l'ambition démesurée & le pouvoir excessif leur bieffoient les yeux. On voit par ces exemples que la Confédération de 1565, & les Requêtes dont elle fut suivie, n'étoient rien moins que des innovations. Et ceux qui se confédérèrent ne se proposant que la Liberté de l'Etat & de l'Eglise, méritoient sans doute que leurs noms fussent pour jamais arrachés à l'oubli, & mis en lettres d'or dans les Fastes Belghiques; tandis qu'au contraire, par des causes que l'Auteur indique, plusieurs, & même en assez grand nombre, sont jusqu'ici demeurés inconnus.

Le Cardinal que nous venons de nommer, passoit généralement pour un Homme de basse naissance, & l'on a cru longtemps qu'il étoit petit-fils d'un maréchal-ferrant. Mr. TE WATER, en rapportant ce sentiment, le réfute par une note, qui fait honneur à sa manière de penser. Bien différent de ces Ecrivains passionnés, qu'un zèle aveugle engage

à adopter sans examen tout ce qu'on a dit au désavantage des ennemis de leur Religion ou de leur Patrie, ou à passer habilement sous silence ce qu'on pourroit y opposer; notre estimable Auteur a cru devoir détruire une opinion, qui, sans faire au fond un tort réel à la mémoire de *Granvelle*, n'en est pas moins indigne d'être perpétuée puisqu'elle est fautive. *Dom Prosper Levesque*, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire du Cardinal de Granvelle* (Paris 1753 deux Vol. in 12); *M. Courchetet*, dans son *Histoire du Cardinal de Granvelle* (Paris 1761, in 12); & *M. TE WALTER* d'après eux, prouvent très bien que *Nicolas Perrenot* Seigneur de *Granvelle*, Chancelier de *Charles-Quint*, & Père du Cardinal, étoit Fils de *Pierre Perrenot*, Chevalier, Seigneur de *Crômarty*, Châtelain d'*Ornans*, petite Ville de *Franche-Comté*, d'où cette Maison étoit originaire.

Dans le Chap. suivant, notre savant Auteur recherche l'origine & les vues de la Confédération qui fait le sujet de

cet Ouvrage. — Ce fut Philippe lui-même qui y donna lieu , par les mesures peu sages qu'il prit pour parvenir à ses fins. L'infraction des privilèges; la rigueur des édits; la multiplication des Evêchés , l'introduction des décrets du Concile de Trente; l'Inquisition, dont ces moyens ne tendoient qu'à affermir le pouvoir: tout cela montroit assez ce que ce Prince avoit en vue, & que sous ombre de maintenir la Religion Catholique, il cherchoit à réduire en servitude cette même Nation dont il avoit juré de conserver les droits. Peuple , Nobles, Magistrats , tous le remarquèrent , & s'en plainquirent. Rien n'étoit plus fondé que ces plaintes. L'autorité des Comtes étoit limitée, & Philippe ne pouvoit en franchir les bornes sans violer ses propres engagements. Quant à l'Inquisition, ce monument terrible des excès, où l'ignorance, la superstition, & le fanatisme, peuvent porter les hommes , à quel point ne devoit-elle pas être en horreur aux habitans d'un Pays, où, du temps
seul

seul de l'Empereur Charles, on avoit, sous prétexte d'hérésie, fait périr, par divers genres de supplice, plus de cinquante-mille personnes? Pouvoient-ils voir d'un œil tranquille, que Philippe, au lieu d'abolir parmi eux ce tribunal sanguinaire, continuât à en autoriser les fureurs? De si justes plaintes demeurant instructueuses, les Nobles, tant par compassion pour le peuple, que pour leur propre sûreté, prirent le sage parti de se confédérer, dans l'espérance de prévenir par là de nouveaux malheurs. Ils n'avoient, alors, aucun dessein ni de priver le Roi de son autorité légitime sur les Pays-Bas, ni d'y supprimer l'exercice de la Religion Romaine. Leur but étoit uniquement, d'obtenir la liberté civile que réclamoient les anciens privilèges, l'abolissement de l'Inquisition, l'adoucissement des Edits, & le libre exercice des deux Religions. Une Remontrance, dressée à la réquisition du Prince d'Orange, & de quelques autres Seigneurs, par le savant *Baudouin*, & dont on trouvera en substance le contenu

tenu dans l'Ouvrage même; montre qu'en effet on ne se proposoit alors que de procurer aux Réformés la liberté d'exercer leur Religion , sans anéantir la Romaine. —

Telles furent les vues de ce fameux Traité, qui plus vraisemblablement fut dressé par le célèbre *Philippe de Marnix*, Seigneur de Ste-Aldegonde. On en trouve ici des preuves, dont il paroît, par une note de la page 58 de cette Histoire, que le savant *Wagenaar* a reconnu la solidité. Quant au temps, & au lieu, où la Confédération se forma, la solennité des Noces du Prince de Parme, *Alexandre Farnèse*, qui vers la fin de 1565 épousa la Princesse de Portugal, fournit aux Nobles une occasion favorable pour s'assembler sans qu'on pût soupçonner leur dessein. C'est ce qu'ils firent en effet à Bruxelles, dans la maison du Comte de Kuilenburg, laquelle pour avoir servi à cet usage, fut démolie en 1568, par ordre du Duc d'Albe. La résolution qu'ils y prirent, ne fut pas formée à la légère; mais

Tome XLVI. Part. II. N après

après de mûres délibérations, & avec toute la circonspection que demandoit une affaire de cette importance.

La Suite pour le Trimestre prochain.



ARTICLE DOUZIEME.

EUPHRON , *eine Erzählung nach dem Carmanischen ;*

C'est à-dire ,

EUPHRON, Conte Carmanien.

Where may the wretch'd for protection bend?
Or when; ah! when, shall his misfortunes end?
Sure, persecution in the grave will cease,
And Death bestow, what Life denies him, Peace.

petit in 8°. de pp. 86. Copenhague
1776.

C'est à M. le Chambellan DE SUM
que les Danois sont redevables de cet
Ecrit, où sous le voile d'une fiction ingénieuse

nieuse on développe les principes de la plus sage Politique & de la Morale la plus épurée, & qui présente avec les leçons les plus importantes au bonheur des Peuples, le modèle des vertus les plus sublimes. Pour n'être point gêné par l'observation du costume, l'Auteur a placé la scène dans les Isles inconnues de la Mer du Sud ; ainsi *Carmanie*, *Mansure*, &c, sont des Etats imaginaires, & sans blesser la vraisemblance il a pu supposer dans les mœurs, dans les circonstances, dans les usages des habitans de ces Isles des rapports assez frappans avec ceux de quelques Peuples de l'Europe; de même afin de présenter un Héros aussi parfait qu'il est possible à l'homme de l'être sur la Terre, l'Auteur a encore supposé que la connoissance de l'Evangile étoit répandue dans ces Isles. *Eupbron* est un *Socrate* chrétien, grand au sein des honneurs par l'usage qu'il fait de son pouvoir, plus grand encore dans l'adversité parce que ni les menaces, ni les outrages, ni les flatteries, ni les larmes de ce qu'il aime,

me, ni l'appareil de la mort ne peuvent ébranler sa vertu. Le sage *Eupbron* a été en même temps l'instituteur & le premier Ministre de *Sapor*, Roi de Carmanie. Ce jeune Prince égaré par les conseils d'un flatteur adroit, dépouille *Eupbron* des honneurs dont il étoit revêtu, l'exile, & donne toute sa confiance à l'ambitieux *Cosron*, qu'il élève à la dignité de grand *Drungar*, la première de l'Etat. Celui-ci non content d'avoir écarté son rival, veut pour achever de s'en défaire, se servir de l'amour que *Sapor* a conçu pour *Irène* fille d'*Eupbron*. Cet amour a précédé l'union du Roi avec une Princesse de Mansurie; *Sapor* avoit voulu épouser la fille de son Ministre, mais trop vertueux pour consentir à un mariage que la politique désavouoit, *Eupbron* l'en avoit détourné. Maintenant *Sapor* au mépris de la Religion & des Loix du Pays, a résolu d'épouser une seconde femme; *Senja*, Chef du Clergé, est envoyé de la part de *Cosron* au père d'*Irène* pour l'engager à consentir à l'élévation de sa Fille. „ Généreux
Eu-

Eupbron, lui dit *Séjan*, chacun doit admirer ton courage, la noblesse de ton ame, ton amour pour ton Roi & ta Patrie. — *Je ne fais que mon devoir* — Après avoir si long-temps travaillé pour eux, il est temps enfin de songer à toi, à ton Epouse affligée, à ta Fille dont la vertu est en danger. — *Le Roi a-t-il usé de violence?* Pas encore, mais on a tout à craindre d'un amant jeune, ardent & qui peut tout. — *Je suis préparé à tout* — Mais quoi, s'il obtient par la violence ce qu'on refuse d'accorder à ses prières, ne sera-t-elle pas déshonorée? — *Non pas elle, mais lui, la volonté seule rend vicieux.* — Tu veux donc qu'il se déshonore — *Non.* — Eh bien, consens donc qu'il épouse ta Fille, car sans ton aveu il ne peut obtenir celui d'Irène — *Quel bonheur d'avoir une Fille vertueuse!* Quoi tu parles de bonheur, tu te trouves heureux dans ta situation présente? — *Plus que le grand Drungar.* — Engage ta Fille à monter sur le Trône, & tu sauveras son honneur & ce-

La situation d'*Irene* est très intéressante; elle aime le jeune Monarque, mais plus vertueuse encore que tendre, elle se soumet aux volontés de son Père & consent à fuir loin de la Cour. *Sapor* au désespoir de cette fuite, aveuglé par sa passion & plus encore par les conseils de son Ministre, condamne *Euphron* à la mort. On le mène au supplice : le Peuple plein de vénération pour lui & de haine contre son persécuteur, verse des larmes, passe de l'attendrissement au murmure, du murmure à la révolte; un cri général s'élève, on monte en foule sur l'échafaud, on emporte *Euphron*, on le proclame Souverain, & tandis que les uns le conduisent en triomphe au Palais royal, d'autres se précipitent dans la demeure de *Cosron*, la réduisent en cendre & lui ôtent la vie. Au milieu de ce tumulte, la voix du sage *Euphron* n'avoit pu se faire entendre; aussi-tôt qu'il se vit libre, il rassura le tremblant *Sapor*, & se servit de l'autorité qu'il avoit sur les cœurs pour engager le Peuple

ple à renouveler, à son exemple, un serment de fidélité à leur Roi légitime. *Sapor*, qu'il a réconcilié avec la Reine, touché d'un vrai repentir, le conjure de travailler avec lui au bonheur de ses Peuples. *Eupbron* refuse dignités & trésors; mais avant de reprendre le chemin de sa retraite, il laisse au Roi les directions les plus sages. Heureux au sein de la médiocrité, il meurt comme il a vécu, en Héros chrétien. Les conseils qu'*Eupbron* donne à son Maître, sont visiblement adaptés à la Constitution & à l'état présent du Dannemarc. Ceux qui s'intéressent au bonheur des Danois, doivent desirer que l'Auteur de ce Conte moral, si célèbre d'ailleurs par tant d'excellentes productions, soit appelé à diriger l'éducation du jeune Prince qui doit un jour gouverner le Dannemarc.



~~NOUVELLES LITTERAIRES.~~
 NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. *Oeuvres de BERNARD PALISSY, revues sur les exemplaires de la Bibliothèque du Roi, avec des Notes. Par MM. EAUJAS de Saint Fond & Gobet; chez Ruault, (& se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe) 1777 vol. in 40. de 734 pp. Sans les Préfaces, &c. qui en ont 66. Ces Oeuvres étoient devenues très rares, & l'on en connoissoit à peine l'Auteur, quoi qu'il eût été un des Hommes les plus étonnans & les plus respectables que la France ait produits. Simple potier de terre, n'ayant aucune connoissance des Langues savantes, & se bornant à observer & à consulter la Nature, BERNARD PALISSY, devint par la force de son génie le premier Physicien de son temps. *Je n'ai point eu, dit-il, d'autre Livre que le Ciel & la Terre, lequel est connu de tous, & est donné à tous de connoître & lire ce beau Livre.* Il publia différens Ouvrages fort supérieurs à son Siècle (1), & dans tous ses Ecrits il montre, comme*

(1) Il naquit dans l'Agenois sur la fin du XVe siècle, & mourut en 1559 âgé de 90 ans.

me le dit Mr. *Venel* (1), un génie observateur, accompagné de tant de sagacité & d'une méditation si profonde sur ses observations, une dialectique si peu commune, une imagination si heureuse, un sens si droit, des vues si lumineuses, que les gens les plus formés par l'étude, peuvent lui envier le degré même de lumière auquel il est parvenu sans ce secours, & cette tournure d'esprit qui l'a fait réfléchir avec succès, non seulement sur les Arts utiles & agréables tels que l'Agriculture, le Jardinage, la conduite des eaux, la poterie, les émaux, mais même sur la Chymie, l'Histoire Naturelle, la Physique. La forme même des Ouvrages de PALISSY annonce un génie original. Ce sont des Dialogues entre *Théorique* & *Pratique*; & c'est toujours *Pratique* qui instruit *Théorique*, écolière fort ignorante, fort indocile, & fort abondante en son sens". Les Oeuvres de cet excellent Homme étant devenues extrêmement rares, Mr. *Faujas de St. Fond*, Lieutenant-Général & Vice-Sénéchal de Montelimart, a eu l'heureuse idée d'en donner une nouvelle Edition, & il en a fait la proposition au Sr. *Ruault*. Ce Libraire s'y est prêté avec empressement, & il n'a rien négligé pour que la Collection des Ouvrages de Palissy fût complète & accompagnée de tous les

(2) *Encyclopédie*, Art. Chymie.

les éclaircissémens nécessaires. M. de St. Fond a pris la peine de mettre à la tête de chaque Traité, un sommaire qui en contient l'extrait : on lui doit aussi des Observations sur la Marne, un Essai sur la terre sigillée, & un assez grand nombre de Notes intéressantes. D'un autre côté, M. Gobel, Secrétaire du Conseil de Mgr. le Comte d'Artois, a fourni les Recherches sur la vie de Palissy, les Extraits des Auteurs qui ont parlé de ce grand Physicien, & toutes les Notes au bas desquelles se trouve le mot *communiquées*. Du reste on s'est bien gardé d'altérer le style, les expressions & l'orthographe de l'Auteur. Il sera facilement entendu par les personnes accoutumées au François d'Amiot & de Montaigne ; un Ecrivain qui, comme PALISSY, a le mérite de la clarté, de la précision & de l'énergie, perdrait à être rouché. Voici les titres de tous ses Traités : *de l'Art de terre ; des terres d'agile ; des pierres ; de la marne ; des sels divers ; du sel commun ; des eaux & fontaines ; du masearet ; des métaux & Alchymie ; de l'or potable ; du mitridat ; des abus & ignorance des Médecins ; de l'Agriculture ; de l'Histoire Naturelle ; Jardin délectable ; Ville de Forteresse*. Ce dernier Traité fut écrit dans le temps des persécutions & des Guerres civiles qui désoloient la France. PALISSY étoit Protestant, il fut plus d'une fois emprisonné pour

cause de Religion, & ce fut par une espèce de miracle qu'il échappa au massacre de la St. Barthelemi. „ Quelque temps après, *dit-il*, que j'eus considéré les horribles dangers de la guerre, desquels Dieu m'avoit merveilleusement délivré, & que j'eus apperçu les folies & malices des hommes & considéré les horribles esmotions & guerres qui ont été par tout le Royaume de France, je pensai en moi-même de faire le dessin de quelque Ville ou Cité de refuge, pour se retirer des temps des guerres & troubles, afin d'obvier à la malice de plusieurs horribles & insensés saccauteurs, auxquels j'ai par cy-devant veu exécuter leurs rages furieuses, contre une grande multitude de familles, sans avoir esgard à la cause juste ou injuste, & mesme sans aucune commission ne mandement — Si tu avois veu les horribles desbordemens des hommes, que j'ai vus durant ces troubles, tu n'as cheveux en la teste qui n'eussent tremblé, craignant de tomber à la mercy de la malice des hommes. Et celui qui n'a veu ces choses, il ne sauroit-jamais penser combien la persécution est grande & horrible”. C'est d'après une telle idée qu'il se mit en tête d'écrire sur l'Art de fortifier une Ville d'une manière inconnue jusqu'alors. Il entre à ce sujet dans tous les détails relatifs à son plan, & quelques singulières que ses idées puissent paroître, on y reconnoitra toujours

jours la force de son génie. Rien de plus intéressant que le récit qu'il fait de la manière dont la Réformation s'introduisit, en 1546, dans la Saintonge, des persécutions que les Calvinistes y essuyèrent, & de la constance héroïque que plusieurs d'entr'eux témoignèrent au milieu des supplices. PALISSY lui-même eut dès lors beaucoup à souffrir; & long-temps après, lors des fureurs de la Ligue, il fut mis à la Bastille, étant âgé de près de 90 ans. Voici une anecdote que d'Aubigné nous a conservée à ce sujet dans son Histoire Universelle. « Mathieu de Launay, autrefois Ministre & maintenant l'un des Seize (principaux Chefs des Ligueurs de Paris) sollicitoit qu'on menât au spectacle public (à la mort) le vieux Bernard (Palissy), premier inventeur des poteries excellentes; mais le Duc (de Mayenne) fit prolonger son procès, & l'âge de 90 ans qu'il avoit en fit l'office à la Bastille: encore ne puis-je laisser aller ce personnage, sans vous dire comment le Roi dernier mort (Henri III) lui ayant dit en prison: *mon bon homme, si vous ne vous accommodez sur le fait de la Religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis.* La réponse fut: *Sire, j'étois bien tout prest de donner ma vie pour la gloire de Dieu: si c'eust esté avec quelque regret, certes il seroit éteint en ayant oui prononcer à mon grand Roi,*
je

je suis contraint : c'est ce que vous, Sire, & tous ceux qui vous contraignent, ne pourrez jamais sur moi, parce que je sçai mourir." Il y a un passage dans la *Confession de Sancy*, où le même fait est rapporté d'une manière un peu différente.

"Que direz-vous du pauvre potier, M^e. Bernard à qui le mesme Roi parla un jour en cette sorte : mon bon homme, il y a quarante-cinq ans que vous estes au service de la Reine ma Mère & de moi, nous avons enduré que vous ayez vécu en votre Religion parmi les feux & les massacres : maintenant je suis tellement pressé par ceux de Guise & mon peuple, qu'il m'a fallu malgré moi mettre en prison ces deux pauvres femmes & vous, elles sont demain brûlées & vous aussi, si vous ne vous convertissez. Sire, respond Bernard, le Comte de Maulevrier vint hier de vostre part pour promettre la vie à ces deux Sœurs si elles vouloient vous donner chacune une nuit. Elles ont respondu qu'encore elles seroient martyres de leur bonneur comme de celui de Dieu. Vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi, mais moi j'ai pitié de vous, qui avez prononcé ces mots : j'y suis contraint : ce n'est pas parler en Roi. Ces filles (1) & moi qui avons part au Royaume des Cieux,

(1) Ces deux femmes étoient filles de Jacques

Ceux, nous vous apprendrons ce langage Royal, que les Guisarts, tout votre peuple, ni vous ne sauriez contraindre un potier à fléchir les genoux devant des Statues. Voyez l'impudence de ce Belistre : vous diriez qu'il auroit leu ces vers de Senèque : On ne peut contraindre celui qui fait mourir : qui mori scit, cogi nescit.

Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, &c. des Chinois : par les Missionnaires de Pekin. Tome I. chez Nyon, 1776. in 4°. pp. 485. Nous rendrons compte de cet important Ouvrage.

La Paresse, Poème traduit du Grec de Nicandre, par Mr. le Comte d'ALBON, des Académies de Lyon, de Dijon, de Nismes, de Rome, de Florence, de Chambéry, de la Société Economique de Berne &c. &c. chez Knapen, 1777 in 8o de 40 pages. Un coup d'œil jetté sur ce Poème suffit pour convaincre que Mr. le Comte d'ALBON en est plus que le Traducteur ; Ni-
can-

ques Foucaud, Procureur au Parlement ; elles furent brûlées plusieurs mois après, le 28 Juin 1588, lors que Henri III. n'étoit plus à Paris. La nouvelle de leur mort étant venue à l'Armée Huguenotte, M. du Plessis dit à Henri IV, alors Roi de Navarre, courage, Sire, puis qu'encore entre nous il se trouve jusqu'à des filles qui ont la vertu de souffrir pour l'Evangile.

cendre y eut sans doute moins prodigué l'esprit & les images (1). Le meilleur morceau de cette allégorie, est suivant nous celui où l'on décrit les maux dont la Paresse est la source. „Hydre toujours renaissante qui trouve dans ses cendres une nouvelle vie comme le phénix : Hercule, le fer & la flamme à la main, n'auroit pu l'anéantir ; son nom est la Paresse. Digne fille du Sommeil & de la Volupté, elle releva leur trône & éternisa leur règne. Son sein, aussi fertile en maux que la boîte de *Pandore*, perpétue l'âge de fer. L'Univers est son Empire, ses loix sont l'ignorance, l'oubli & l'infraction du devoir ; les hommes sont ses esclaves, leur foiblesse est sa force, le désordre son ouvrage. Elle s'assied sur les marches des trônes, fait passer de la main des Souverains dans celles de leurs sujets amolis par les plaisirs, les rênes de leur Empire *entr'ouvert*, transforme le Courtisan en Sybarite délicieusement couché sur un lit de roses ; jette le guerrier dans une apathie comme léthargique, après qu'il s'est enivré du sang de ses semblables, & qu'il a semé de toutes parts la désolation & l'horreur ;

(1) Il ne reste des Ouvrages de *Nicandre*, célèbre Grammairien, Poète, & Médecin Grec, que deux excellens Poèmes, intitulés : *Theriaca* & *Alexipharmaca*.

Tome XLVI. Part. II.

6

reux; enchaîne le beau Sexe au char de l'oïſive galanterie; ſe repose ſur le ſoc de la charrue, & lie les bras du Laboureur; écarte le Négociant de ſes projets; glace l'imagination de l'Ecrivain, en lui déroband le miroir de la gloire; étouffe le zèle des Prêtres; répand des pavors ſur les yeux des Magiſtrats, lors qu'ils ſont aſſis ſur le ſiège de la Juſtice, le tonnerre en main pour foudroyer l'intérêt père de tous les crimes".

A la ſuite de ce Poème on trouve un *Dialogue entre Alexandre & Titus dans les Champs Elifées*, où l'on reconnoît les excellens principes & les heureux talens du Panégyriſte de *Quésnay* (1). Le titre de ce Dialogue en fait preſſentir le ſujet. *Alexandre* peint avec éloquence les plaiſirs de l'ambition, les exploits & la gloire du Conquérant; *Titus* prouve la fauſſeté de cette gloire, plaide avec force la cauſe de l'humanité & de la vertu, & amène enfin *Alexandre* à cet aveu: „ Je ſouhaiterois pour le bonheur des hommes que vous fuſſiez entendu ſur la terre par les ambitieux: vos raifonnemens ſeroient peut-être vainqueurs du préjugé contraire. Il faudroit pour cela que les Philoſophes qui exercent un des plus beaux droits de la Divinité, celui d'éclairer les

hom-

(1) Mr. le Comte d'ALBON a publié en 1775 l'Eloge Hiſtorique de *François Quésnay*.

hommes , fissent ensemble une ligue de raison pour détruire les fausses maximes du Conquérant; il faudroit que les Gens de Lettres , résistant à l'enthousiasme du vulgaire , cessassent de prostituer leurs plumes à l'éloge des succès injustes , quelque brillans qu'ils soient , & que juges de la gloire en dernier ressort , ils fussent les organes de l'équité , de la bienfaisance & de l'humanité; il faudroit que des Ministres amis des hommes , au lieu de s'adresser toujours au trône , donnassent à la personne de ceux qui y sont assis , des confessions de sensibilité , de douceur & de paix , utiles à leurs peuples & à l'univers; il faudroit que ceux qui sont chargés de l'éducation des grands , nés pour figurer sur le premier théâtre , leur fissent connoître la véritable gloire , qu'il leur inspirassent la modération & un goût pacifique; il faudroit.... Mais malgré tout cela , je doute.... car s'il étoit possible de faire la conquête des Champs Elysées...

T I T U S.

Voilà bien les hommes. Il ne suffit pas de leur faire voir à découvert la vérité , on doit encore la leur faire goûter , parce que les passions restent encore après que les erreurs sont dissipées. Il faut donc s'appliquer à les tourner vers un objet utile , capable de les satisfaire. Précepteurs

des hommes; ne perdez pas votre temps vis à vis d'un ambitieux à le dégoûter de la grandeur; mais représentez lui les Dieux occupés du bonheur des humains; offrez à ce conquérant la conquête la plus noble & la plus difficile, celle des cœurs; ne lui citez pour grands hommes que ceux dont les mœurs ont été les loix vivantes de leur patrie, la règle du citoyen & de l'étranger, le modèle de ce qu'on appelle les *grands*; répétez lui que les plus grands des hommes sont ceux qui ont fait le plus d'heureux. Enfin dirigeant le desir qu'il a de s'élever, ne lui montrez la grandeur, la gloire & la félicité, que sur le faite des vertus.*

Dictionnaire des Artistes, ou Notice historique & raisonnée des Architectes, Peintres, Graveurs, Sculpteurs, Musiciens, Acteurs & Danseurs, Imprimeurs, Horlogers, & Mécaniciens. Ouvrage rédigé par M. l'Abbé DE FONTENAI; chez Vincent (& se trouve à la Haye chez P. F. Goffe) 1776. petit 8°. deux Vol. dont le 1^{er} est 771 pp. & le 2^d de 791. Ce Dictionnaire a beaucoup de succès. Il est instructif, amusant & curieux. L'Auteur a puisé dans les meilleures sources, & il les indique dans sa Préface. Outre quantité d'anecdotes piquantes, & de remarques judicieuses sur le genre & la manière des Artistes, on trouve dans cet Ouvrage des espèces de dissertations historiques sur l'origine & les progrès de chaque Art en particulier.

Le seul préservatif de la Petite-Vérole, ou nouveaux faits & observations qui confirment qu'un Particulier, une Ville, une Province, un Royaume peuvent également se préserver de cette maladie, en Europe. Troisième Mémoire pour servir de suite à l'Histoire de la petite-Vérole, dans lequel on répond à toutes les objections faites à ce sujet. Par M. PAULET, Dr. en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier, de la Société & Correspondance Royale de Médecine; chez Ruault, (& se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe) 1776, in 12, pp. 139. M. PAULET, plus persuadé que jamais que la petite-Vérole n'a pas toujours existé, que tous les hommes n'en portent point le germe dans leur sang, qu'il n'est pas nécessaire de lui payer un tribut, qu'elle ne se communique point par la voie de l'air, mais par le contact, par les alimens, par l'inoculation, qu'il est très possible de s'en préserver, de l'anéantir même; fait dans l'Ouvrage que nous annonçons, de nouveaux efforts pour en persuader le Public, & sur-tout les Magistrats sans le concours desquels toutes les mesures que l'on pourroit prendre pour empêcher la communication de cette cruelle maladie, seroient inefficaces. L'Auteur parle avec cette chaleur qu'inspire une entière conviction, & il est certain que les raisonnemens qu'il fait & les ex-

emples dont il les appuie, prouvent qu'il est possible sinon d'extirper entièrement la petite-Vérole, au moins d'en arrêter les progrès en usant des mêmes moyens dont on se sert dans les autres maladies contagieuses. On a toujours remarqué qu'elles pénètrent rarement dans les couvens, ce qu'il faut attribuer sans doute à la cloison qui sépare les Religieux des autres hommes, & aux précautions qu'ils prennent pour se préserver de la contagion. Au Couvent de Long-Champ, près de Paris, on n'observe jamais de petite-Vérole; & la Maison des Capucines de la Place Vendôme, en a été à l'abri pendant près de cent ans, quoi que cette maladie se manifeste tous les jours dans le quartier. Elle ne devient jamais épidémique à la Salpêtrière, quoique cette Maison renferme plus de huit mille personnes, c'est que toutes les fois que quelqu'un en est attaqué, il est transféré sur le champ à l'Hôtel-Dieu. Tout se réduit donc 1^o à empêcher la communication entre les malades & les sains; 2^o à purifier avec de l'eau froide, les meubles, les ustensiles, les étoffes, en un mot tout ce qui est susceptible d'infection. Mais toutes les précautions deviendroient inutiles s'il étoit vrai, comme on le croit assez généralement, que l'air fût le véhicule de la petite-Vérole; aussi M. PAULET s'attache-t-il à prouver que ce fléau, de même que les autres maux

con-

contagieux, tels que la gale, la lèpre, les maladies vénériennes &c. ne se communique point par la voie de l'air, & il rapporte un fait qui paroît effectivement décisif „ Je fis, *dit-il*, au mois de Novembre 1775, l'expérience suivante, mais avec toutes les précautions possibles. Ayant pris un ballon de verre armé de son robinet, qui contenoit environ neuf pintes de fluide, & l'ayant purgé d'air à la machine pneumatique, je le fis porter à l'Hôtel-Dieu de Paris, dans la salle où sont les malades de la petite-vérole, & là, en présence de plusieurs personnes, je remplis ce ballon, presque à bouche d'un agonisant, de l'air de cette maladie. Une Dame qui avoit trois enfans hors de Paris, entourés de petite-vérole, & qu'elle vouloit mettre, disoit-elle, dans le mauvais air, facilita l'expérience; ces enfans respirèrent cet air, & il n'en a résulté ni maladie, ni le moindre accident.” Ce n'est donc pas l'air qui communique la petite-Vérole, mais le contact immédiat des levains varioleux encore existans, ou sur la peau des malades, ou sur des matières qui en sont imprégnées; & selon notre Auteur ce contact est contagieux non seulement pour ceux qui n'ont jamais eu cette maladie, mais aussi pour ceux qui en ont été déjà précédemment atteints. Qu'il nous soit cependant permis de représenter à M. PAULET, que si le contact in-

étoit ceux-même qui ont déjà eu la petite-Vérole ; les exemples devroient en être bien plus fréquens qu'ils ne le font. Les malades sont d'ordinaire environnés de domestiques ou d'autres personnes qui ayant autrefois passé par cette maladie, & croyant lui avoir payé le seul tribut qu'ils lui doivent, ne prennent aucune précaution pour s'en garantir, & ne se font point scrupule de s'approcher du patient, de le toucher, de manier des meubles, des habits infectés. Il est cependant très rare de leur voir reprendre la petite-Vérole : nous disons très rare, parce que nous ne disconvenons pas qu'il ne puisse y en avoir quelques exemples ; mais à coup sûr ils ne sont rien moins que fréquens, & nous connoissons des Médecins qui dans tout le cours d'une longue pratique, n'en ont jamais vu un seul.

Histoire Naturelle, générale & particulière, servant de suite à la Théorie de la Terre, & d'Introduction à l'Histoire des Minéraux. Par M. le Comte DE BUFFON, &c. Tome IIIe. De l'Imprimerie Royale, 1776 in 4°. En attendant que nous rendions un compte détaillé de ce Volume, nous nous empressons à rapporter ici ce que l'illustre Auteur dit de l'Edition que le Sr. Schneider a donné à Amsterdam de l'Histoire Naturelle. Ce morceau fera plaisir à ceux qui ont acquis cette belle Edition. „ Page 85. Dans le temps

temps même que je revoyois la feuille précédente & que j'en corrigeois l'épreuve pour l'impression, il m'est arrivé de Hollande une nouvelle Edition de mon Ouvrage sur l'Histoire Naturelle, & j'ai trouvé dans le XVe Vol. de cette Edition, des additions très importantes faites par Mr. *Allamand*. Quoique ce XVe Vol. soit imprimé à Amsterdam en 1771, je n'en ai eu connoissance qu'aujourd'hui 23 Juillet 1775; & j'avoue que c'est avec la plus grande satisfaction que j'ai parcouru l'Edition entière qui est bien soignée à tous égards. J'ai trouvé les notes & les additions de M. *Allamand* si judicieuses & si bien écrites, que je me fais un grand plaisir de les adopter : je les inférerai dans ce Volume de Supplément à la suite des articles auxquels ces observations ont rapport. Je me serois dispensé de copier ce que l'on vient de lire : j'aurois même évité quelques recherches pénibles & plusieurs discussions que j'ai été contraint de faire, si j'avois eu plutôt connoissance de ce travail de M. *Allamand*. Je crois que l'on sera aussi satisfait que moi, & je vais commencer par donner ici ce que ce savant Homme a dit au sujet du Sanglier d'Afrique, &c." A la page 325 du même Volume, M. DE BUFFON dit encore : J'avois livré cet article sur la Girafse à l'impression, lors que j'ai reçu le 23 Juillet 1775 la belle Edition que M. *Schneider* a

faite de mon Ouvrage, & dans laquelle j'ai vu pour la première fois les excellentes additions que M. *Allamand* y a jointes. Je ne puis donc mieux faire aujourd'hui que de copier en entier ce que M. Allamand dit au sujet de cet animal, Tome XIII. pag. 17 de l'Hist. Natur. Edition d'Hollande.

Almanach des Muses, 1777 chez *Delalain* (& se trouve à la Haye, chez *P. F. Goffe*) in 12 de pp. 294. Sans vouloir décider si c'est à l'Editeur, ou bien aux Poëtes François qu'on doit s'en prendre, nous observerons que ce Recueil devient tous les ans plus frivole. S'il faut en excepter quelques Pièces, elles sont en bien petit nombre; & parmi, celles-ci toutes ne sont pas nouvelles. Par exemple, une jolie Eptre de Madame *VERDIER* à sa fille, a été insérée il y a trois ans dans une des Parties de cette Bibliothèque; une Ode de M. *GILBERT*, *le Voyage de Piémont*, a déjà été publiée par l'Auteur, & tout le monde en a retenu cette belle strophe :

*Ici Rome pourtant demande votre hommage,
Rome qui d'elle-même est une triste image,
Rome où les vils troupeaux marchent sur les Césars,
Veuve d'un peuple Roi, mais Reine encor du monde,
Rome sur qui se fonde -
La gloire d'un pays deux fois père des arts.*

Dans

Dans les morceaux qui n'ont point encore paru,
 nous choisirons d'abord une Fable de Mr. DE
 FUMARS, intitulée: *La petite fille & le petit
 chat.*

*Deux animaux, couple folet,
 Jeune fillette & deux minot,
 En attendant qu'Amour eût, d'un coup de son aile,
 Sur des jeux plus piquans, sur de plus doux plaisirs
 Dessillé leur prunelle,
 D'un chiffon de papier amusoient leurs loisirs;
 Et chiffon de sauter sur un tapis de Perse
 Entre nos deux enfans couchés à la renverse.
 Au milieu du chemin, venoit-il à rester,
 Lise d'un coup de doigt, Minet d'un coup de patte
 Délicate,
 Par-ci par-là tâchoient de l'écarter.
 Minet devint gros chat: à sa grace étourdie,
 A son oeil polisson, à son espièglerie,
 Succède un air cruel, fourbe, grondeur;
 Le lutin gracieux est un tigre en fureur.
 Heurlant & bondissant de goutière en goutière,
 Voleur bonni dans la maison,
 Mordant valet & chambrière,
 Sur le front même de Lison,
 Appliquant sans remords sa griffe meurtrière.
 Eh quoi! dit Lise en pleurs, Raton m'égratigner!
 Aurois je pu l'imaginer?*

Tou-

Toujours plus gaie & plus jolie,
 Dans ses filets elle a pris un amant:
 Elle l'adore, on les marie.
 De l'aimer à jamais elle a fait le serment,
 Et femme impérieuse & fière,
 Elle ne parle plus, elle gronde en colère,
 Médit, tracasse, désespère:
 Le petit Angé est un démon,
 Qu'époux, femmes, valets ont sans cesse au talon;
 Bonté, raison, douceur, tout enflamme sa bile;
 Lise est presque semblable à son Minet chéri.
 Un coup de griffe seul manque au front du mari:
 Un coup! il en eut plus de mille.
 Sexe enchanteur, lisez-moi sans courroux;
 Je n'ai fait qu'une fable & non une satire:
 Ma plume ne pourroit l'écrire contre vous.
 Voici ce que que j'ai voulu dire:
 Le vice à son aurore a l'air gentil souvent;
 Alors la fausseté ne paroît que finesse,
 La malice enjouement,
 La lâcheté douceur, la fourberie adresse.
 Combien d'hommes affreux dont en alloit disant:
 C'est un enfant charmant!

Le Recueil de cette Année ne contient qu'une Fa-
 ble de l'Abbé LE MONNIER: Les Abricots.

Un homme étoit propriétaire
 D'un assez grand jardin fruitier.

Fort

*Fort beaux arbres en pleine terre,
 Arbres fort beaux en espalier.
 Au printemps, chaque abricotier
 Donne sa fleur, puis le fruit noue,
 Puis petit à petit,
 Il s'augmente & grossit.
 Il vient un vent fort qui secoue
 Tous les abricotiers: vous jugez que le fruit
 Tombe à terre comme la grêle.
 Il en tombe au moins la moitié!
 Notre homme se lamente à vous faire pitié.
 Un vieux Jardinier qui se mêle
 De raisonner, (des vieilles gens
 C'est là le plus grand des talens,)
 Lui dit: Pourquoi pleurer, mon maître?
 Ouvrons ces fruits tombés, & vous allez connoître
 Que le coup de vent est heureux:
 Voyez vous.... ils sont tous verveux;
 De l'arbre ils mangeoient la substance,
 Et ne pouvoient venir à leur maturité.
 C'est le vent de l'adversité,
 Qui fait des faux amis disparoître l'engeance.*

Nous rapporterons encore un joll. morceau de
 l'Abbé DE REYRAC intitulé: *le nouvel usage
 de la vie.* M O T T E.

*Dieu! si je n'avois que quinze ans;
 Que j'userois bien mieux du présent de la vie!
 Pour couler dans la paix des jours dignes d'envie.*

*Et n'en pas perdre en vain les rapides instans ;
 J'embellirois de fruits la rianse jeunesse ;
 De la sève de la sagesse ,
 Je nourrirais les fleurs de mon printemps.*

*Que je mépriserois dans la saison suivante ,
 Et nos vaines grandeurs & cette soif brûlante
 Qu'allume en nous l'aveugle ambition !
 Le sage vit de peu ; peu de bien le contente.
 Les maux d'autrui rendroient mon ame bien-
 sante :*

*Aux paisibles vertus j'ouvrerois ma maison.
 On me verroit encore adorant le génie
 Moduler ces beaux vers , enfans de l'harmonie
 Qui charment à l'envi l'oreille & la raison.*

*Quand un torrent de maux, vers la fin de ma course,
 Des ruisseaux de la vie empoisonnant la source ,
 Creuseroit le tombeau sous mes pas affoiblis ,
 J'aurois encor le cœur de mes amis.
 Oui , la tendre amitié soigneroit ma vieillesse ,
 Et m'offriroit son bras pour soutenir le mien ;
 Toujours d'un vieux ami le sort nous intéresse :
 On se fait un vieillard que lorsqu'il n'aime rien.*

DANEMARCK.

COPENHAGUE. M. BASTHOLM, Pasteur
 de la Citadelle de Friederichshaven, vient de pu-
 blier

blier en Langue Danoise un excellent Ouvrage sur l'Eloquence de la Chaire. Ce Traité est écrit avec beaucoup de force, de précision & d'élégance. On devoit s'y attendre, car l'Auteur a lui-même des talens distingués pour la Prédication, & il prêche alternativement en Danois & en Allemand avec le plus grand succès.

Le second Volume du *Spektateur à la Campagne*, par M. JEAN STRÖM, Pasteur à Wolden dans l'Evêché de Bergue en Norwège, & Membre de la Société Danoise des Sciences, paroît depuis peu in 4o. 1776. On y trouve comme dans le premier Tome, une multitude de sujets utiles traités d'une manière claire, simple & intéressante.

Sammlung zur Dänischen Geschichte, Munskundtiss, Oekonomie und Sprache; c. a. d. Recueil pour servir à la connoissance de l'Histoire, des Monnoies, de l'Economie, & de la Langue du Danemarck, par M. le Professeur & Historiographe SCHLEGEL (1); Tome II^d, 3^e Partie. On trouve dans cette Partie la description de la Médaille que l'Académie de Peinture a fait frapper à l'honneur du Prince Frédéric; des Remarques écrites de la propre main du Roi Chrétien

(1) C'est à lui que l'on doit l'excellente *Mémoire des Rois de Danemarck de la Maison d'Oldenburg*, dont nous avons donné deux Extraits:

tien IV, dans ses Calendriers pour les années 1607 & 1608 : elles sont très utiles pour connoître les mœurs & l'Economie de ce temps-là ; une Relation de la Paix faite à Oliva en 1660, tirée particulièrement des Lettres de l'Envoyé Danois Christophe Parsberg ; quelques Lettres & quelques Relations touchant l'état du Commerce des Danois aux Indes Orientales sous les Rois Frédéric III & Chrétien V.

En Dansk Lov-Historie &c. c. à d. Histoire des Loix du Danemark, par M. KOPD-ANCHER, Professeur en Droit &c. Tome II d in 4°. Le premier Tome parut en 1768, & s'étendoit jusqu'au Règne de Waldemar II. Ce second Volume va depuis 1245 jusqu'en 1448, & l'on y trouve beaucoup d'ordonnances & de loix qui n'avoient pas encore été imprimées. Les Danois regardent cet Ouvrage comme un chef-d'œuvre, & disent qu'on y remarque par-tout une érudition immense jointe à une grande clarté & à un esprit très philosophique. L'Auteur jouit ici de la haute considération que ses lumières, ses services & ses vertus lui ont mérité.

M. ROTH l'un de nos meilleurs Ecrivains, vient de publier en Danois un nouvel Ouvrage qui lui fait beaucoup d'honneur, & qui méritoit bien d'être traduit dans une Langue plus connue. Ce sont des *Observations sur les effets que le Christianisme a produits sur les différens*

Peu.

Peuples de l'Europe. Ce Traité, en deux Parties en 8°, est rempli de recherches intéressantes, & de réflexions neuves & judicieuses.

Le même Auteur a donné au Public Danois un *Poème sur le Danemark*, in 8°. Il y a beaucoup de pensées fortes & patriotiques dans ces vers, mais on trouve qu'ils sont un peu durs & maniérés.

Le Ve Tome de *l'Administration interne des Etats*, par M. ANDRÉ SCHYTTE, Professeur à Sorøe, paroît depuis peu & n'est pas inférieur aux précédens (*).

On fait beaucoup de cas d'une *Géographie à l'usage des Ecoles*, par M. SOMMERFELDT. L'illustre M. DE SUHM n'a pas dédaigné de composer aussi une *Histoire du Danemark, de la Norwège, & du Holstein* pour l'instruction de la Jeunesse. Dans le courant de cette année il a encore publié un beau *Poème sur la Norwège*, & un Conte Pastoral très intéressant intitulé *Huldan*.

Mlle DE BIEHL, qui s'est fait tant de réputation par ses Pièces de Théâtre, n'a pas eu moins de succès dans la Traduction qu'elle vient de donner du premier Tome de *Don Quichotte*.

M. LODDE, auquel les excellentes Traduc-
tions

(*) Voyez *Biblioth. des Sc.* Tom. XLV, pag. 491.
Tome XLVI. Part II. P

tions qu'il a faites depuis quelques années ont valu une pension de la Cour, a tout nouvellement traduit les *Pensées sur le Ciel étoilé*, par Hervey. On traduit ici beaucoup d'Ouvrages tant Anglois, que François & Allemands. M. FÄSTING, par ex. a supérieurement rendu en vers Danois le *Musarion* de M. Wieland. Divers Ecrits de MM. Reimar, Schrück, Marmontel, Arnaud, &c. ont été traduits cette année; de même que plusieurs Pièces de Théâtre. Les Danois eux mêmes cultivent de plus en plus l'Art Dramatique, & l'on distingue particulièrement Mr. MAHLING, jeune Prêtre qui a de grands talens, & qui vient de publier une Pièce charmante intitulée *Belfor dans la cabane*. Mr. Wandal, forme une collection de Pièces de Théâtre composées par des Auteurs Danois: la première Partie de ce Recueil paroît depuis peu, & est accompagnée d'une Préface où l'Editeur commence une Histoire du Théâtre Danois.

Ius Ecclesiasticum vetus, en Islandois, avec une Version Latine & des Notes par Mr. GRIM JEAN THORKELIN, jeune Savant Islandois. Ce Code est de l'an 1123, & n'avoit pas encore été imprimé. Cette Edition est très belle, & les Notes supposent beaucoup d'érudition dans le Traducteur.

BIRGERI RUSBRIGH *Prænotiones Philosophiæ*, in 8o. L'Auteur de ce bon Ouvra-

ge élémentaire est Professeur de Logique & de Métaphysique dans cette Université.

M. LÜXDORPH, Chevalier de l'Ordre de Dannebrog, Conseiller de Conférence, & Député au Département des affaires internes (*), vient de publier un très beau Poëme Latin sur la Loi de l'Indigénat que le Roi a nouvellement donnée : ce Poëme est intitulé *Eugenæ Eugenætes*, in 40.

C. F. HORNEMAN *Specimen secundum Exercitationum Criticarum in Personam LXX Interpretum in Philone*, in 8°. La première Partie de cet Ouvrage a eu beaucoup de succès, & nous ne doutons pas que la seconde ne soit également bien accueillie des Savans. L'Auteur remplit actuellement ici une Chaire de Théologie.

Notre Université a fait une perte considérable en la personne de M. HORREBOW, Professeur d'Astronomie.

PROVINCES UNIES

UTRECHT. MM. les Directeurs & Membres de

(*) On a de lui un Volume de Poésies Latines, dont nous avons parlé *Biblioth. des Sc.* Tom. XLV. pag. 236 & suiv.

de la Société des Arts dans cette Ville, sous la Devise: *Besteedt den tyd met konst en vlyt*, ont résolu dans leur Assemblée générale de proposer la Question suivante, pour qu'on y réponde avant le 1^r. Décembre 1778. *De quelle manière pourroit-on le mieux diriger, pour l'avantage général, les Fabriques & les Trafics qui existent déjà dans le Pays & particulièrement dans la Province d'Utrecht, & pour procurer ainsi de l'occupation & des moyens de subsistance à quantité de personnes de différentes conditions, principalement à celles qui n'ont pas appris de métier, ou qui en différens temps manquent d'ouvrage; & quelles nouvelles Fabriques pourroit-on établir pour cet effet dans l'attente d'un heureux succès?*

Et une seconde Question pour qu'on y réponde avant le 1^r. Decembre 1779. *Que doit-on penser de la plantation d'arbres dans les Villes, & autour d'elles? Est-elle favorable ou nuisible à la santé des hommes? L'air se purifie-t-il ou s'infecte-t-il par les exhalaisons des arbres? Et quelle sorte d'arbres sera la plus ou la moins avantageuse ou nuisible?*

Les Réponses à ces deux Questions ne devront pas être signées du nom de leur Auteur, mais d'une Devise; & on y joindra un Billet cacheté, sur lequel sera la même Devise, & qui contiendra le nom & l'adresse de l'Auteur. Elles seront envoyées

voyées franches de port. & écrites lisiblement (mais non de la main de l'Auteur), en Hollandois, en François, ou en Latin, à Mr. & M^{re} Jean van Haafsen, Secrétaire de la dite Société. Le prix, pour celui qui aura le mieux répondu à chacune de ces Questions, sera une somme de 30 Ducats d'or, ou bien une Médaille d'or de la même valeur, à son choix; & la distribution de ce Prix se fera pour la 1^e Question au Mois d'Avril 1779, & pour la 2^e au Mois d'Avril 1780. On n'ouvrira que le Billet de la Réponse couronnée: tous les autres seront brûlés sans être décachetés.

- A. van Paddenburg a fait rouler ses presses sur un Ouvrage qui ne sauroit manquer d'être accueilli: *Syntagma Dissertationum ad Philosophiam Moralem pertinentium*. Edidit atque prefatus est MEINARDUS TYDEMAN. 1777 in 4^o pp. 570., sans la Préface qui en a 104. Voici les titres de ces Dissertations: 1. Herm. Sam. Reimari *Primitia Wismarienses, sive Orationes duae: altera, ostendens omnes homines aequè felices esse; altera de genio Socratis*. 3. J. D. Heilmanni *Prolusio, de Sensu, quem dicunt Morali, ejusque in morum doctrina vero pretio*. 4. C. Schott *Dissertatio, de notionibus obligationis*. 5. A. Dryfhout *Dissertatio, de moralitate actionum humanarum, cum recentiorum*

quorundam principis non consistente. 6. J. Schweighæuser *Systema morale hujus universi, sive de extremis rerum omnium. sive, Commentatio.* 7. A. G. Fiumen *Dissertatio, de fine, quem sibi Deus de mundo proposuit, ultimo.* 8. C. F. Schott *Dissertatio, de eo quod licitum est circa variarum infirmitatem.* 9. Ejusdem *Dissertatio, quæ præcibus summa & necessitas & utilitas ex ratione adstruitur.* 10. Ejusdem *Dissertatio, sistens observationes de Delictis & Poenis, ad recentiorum libellum Italicum de hoc argumento.* 11. J. G. H. Feder *Dissertatio, de homine natura non fero.* 12. Ejusdem *Exercitatio prima, de Morte voluntaria.* 13. Ejusdem *Exercitatio secunda de Morte voluntaria.* Plusieurs de ces Dissertations sont excellentes, toutes méritoient d'être conservées, & l'on doit savoir d'autant plus de gré à M. le Professeur TYDEMAN de les avoir recueillies, qu'il les a fait précéder d'une Préface qui seule devoit engager tous les Gens de Lettres à acquérir ce Volume. Elle est adressée en forme d'Épître à feu Mr. Hop, Trésorier Général des Provinces-Unies. Il vivoit encore lors qu'on commença l'impression de cette Dédicace; mais divers contretemps ayant retardé la publication du Volume, la mort enleva l'illustre Mécène que l'Éditeur s'étoit choisi. Il a cru cependant devoir conserver l'Épître, comme

me un monument de sa vénération pour la mémoire d'un Homme *en qui*, ainsi qu'on l'a dit dans un endroit de cette Bibliothèque cité par M. TYDEMAN, *une vertu grave & incorruptible, associée à un esprit juste & pénétrant, qu'éclairaient des connoissances aussi vastes que solides, formoit un goût mâle pour le vrai seul, & inspiroit autant de mépris pour l'adulation, que de dédain pour la frivolité (*)*. Dans une Préface raisonnée & très bien écrite, M. TYDEMAN parle des Auteurs auxquels on doit les Pièces qui composent ce Volume, il rapporte souvent des anecdotes à leur sujet, il entre sur-tout dans des détails fort intéressans sur la vie du célèbre *Reimar*, il donne le précis des Dissertations, il discute les matières qui y sont traitées, il cite les autres Ecrivains qui s'en sont occupés; & si les richesses littéraires qu'il répand à pleines mains sont foi de sa vaste érudition, le respect & le zèle qu'il témoigne par-tout pour la saine morale, pour la Religion & la vertu, ne peuvent que donner la plus haute idée des sentimens de son cœur.

Le même Libraire a imprimé les Ouvrages suivans: *De Gelykenis van den verlooren Zoon verklaard en opgehelderd, door CAREL BOERS, Doctor*

(*) *Biblioth. des Sc. Tom. XII. pag. 168.*

Doffor in de Heilige Godgeleerdheid, en Predikant in de Gemeente van Jesus Christus te Amersfoort; c. a. d. Explication de la Parabole de l'Enfant prodigue, par M. BOERS, Dr. en Théol. & Pasteur à Amersfoort; 1776, grand 8^o de 282 pp. L'Auteur fait d'abord des observations très judicieuses sur les Paraboles en général & sur la manière de les expliquer. Passant ensuite à la Parabole de l'Enfant prodigue, il en recherche le but général, & après avoir réfuté les sentimens de quelques Commentateurs, il montre très bien que le dessein de Jésus-Christ étoit de justifier la charité de sa conduite envers les pécheurs qui venoient à lui, & de censurer l'injustice de celle des Pharisiens & des Scribes, hommes durs & orgueilleux, qui remplis d'une haute opinion d'eux-mêmes & de leurs vertus, ne vouloient avoir aucun commerce avec les péagers & les pécheurs, les déclaroient exclus de tous les privilèges de l'Alliance, & trouvoient mauvais que Jésus s'intéressât à eux, les invitât à la repentance, & les reçut avec bonté lors qu'ils recouroient à lui. Rien assurément n'étoit plus propre que cette Parabole & les deux précédentes, à montrer que Dieu est disposé à user de miséricorde envers les plus grands pécheurs s'ils se repentent sincèrement. Cette explication n'est pas absolument nouvelle; on la trouve dans quel-

quelques Auteurs François, & particulièrement dans les Sermons de feu M. *Chatelain* (*); mais M. *Boers* la développe mieux qu'on ne l'avoit encore fait, il éclaircit fort heureusement toute la Parabole, il en fait sentir toutes les beautés, & les usages qu'il en tire rendent son Livre également édifiant & instructif.

Geschiedenis van het Werk der Verlossing: behelzende de schetszen van een Zamenstel van Godgeleerdheid, in een geheel nieuwe orde; door wylen den Wel-Eerwaarden en zeer geëerden Heer, JONATHAN EDWARDS, President van Het College van New-Jersey. Uit het Engelsch vertaald door Engelbert Nootboom, Eerste Stuk; c. a. d. Histoire de l'Oeuvre de la Rédemption, contenant le plan d'un Corps de Théologie selon une méthode toute nouvelle, par M. JONATHAN EDWARDS, Président du Collège de la Nouvelle Jersey; Ouvrage traduit de l'Anglois par M. E. Nootboom, Tome I, 1776 in 8° pp. 391. Feu M EDWARDS, mort à la Nouvelle Jersey en 1758, étoit un bon Philosophe, un habile Théologien, & en même temps un défenseur intrépide de l'Orthodoxie rigide. Lors que cet Ouvrage posthume parut en
 Any

(*) Tom. IIIe, où il y a quatre Sermons sur cette Parabole.

Anglois, nous en donnâmes une notice (1), avec quelques particularités de la vie de l'Auteur. Nous y renvoyons nos Lecteurs, & nous nous contentons d'ajouter que la Traduction est fort bien faite, aussi bien que toutes celles que l'on doit à M. Nouteboom.

Leerredenen over den Brief van den H. Paulus aan de Efezeren, behelzende eene verklaring der voornaamste stoffen, welke in de drie eerste Hoofdstukken van dien Brief vervat zyn. Door P. DU BOSCH, laatst zeer beroemt Leeraar der Walsche Kerk, binnen Rotterdam. Eerste Deel. Tweede Stuk. Uit de Fransche Taal in het Nederduitsch overgebracht, door Izak Getard Thin van Keulen; 1776 grand 8° de 476 pp. C'est la seconde Partie du second Tome de la Traduction Hollandoise des Sermons de P. du Bosch sur l'Épître de S. Paul aux Ephésiens ().*

J. van Schoonhoven & Comp. ont imprimé: Gedenkschriften van Jonkbeer ALEXANDER VAN DER CAPELLEN, Heere van Aartsbergen, Boedelhoff, en Mervelt, Beschreven in de

(1) *Biblioth. des Sc. Tom. XLII. pag. 442 & suiv.*

(*) *Voyez Biblioth. des Sc. Tom. XLIV. pag. 529 & suiv.*

*de Ridderſchap der Graaffſchap Zutphen, Ge-
 committeerde ter Vergadering van de Heeren
 Staten Generaal der Vereenigde Nederlanden,
 Richter der Stad en des Ampts van Doesburg;
 enz. beginnende met den Jaare 1621, gaande
 tot 1632; byeen-verzameld en uitgegeven door
 Jonkbaer Robert Jasper van der Capelle, Heere
 van de Marſch en Laubmer, Beſchkeven in de
 Ridderſchap der Graaffſchap Zutphen, enz. Eer-
 ſte Deel; c. a. d. Mémoires du Baron ALEX-
 ANDRE VAN DER CAPELLEN, Seigneur,
 d'Artsbergen, &c. depuis 1621 juſqu'en 1632,
 Recueillis & publiés par Mr. le Baron R. J.
 van der Capellen, Seigneur de Marſch & de
 Laubmer Tome I. 1777. grand 8° de 660 pp.
 Les Mémoires d'un Seigneur qui avoit une gran-
 de connoiſſance des affaires générales de l'Europe,
 & qui par ſa naiſſance, ſes emplois & ſes talens
 eut beaucoup de part à celles de ces Provinces
 en particuller, ne peuvent qu'être intéreſſans &
 curieux. Nous en rendrons compte dès qu'on
 aura publié le ſecond Tome, qui doit s'é-
 tendre juſqu'à l'année 1654, & qui ſera précédé
 d'une Préface de M. le Baron R. J. van der
 Capellen, Editeur de cet Ouvrage.*

L'abondance des matières ne nous a pas encore
 permis de donner des Extraits de l'*Histoire de la
 Ville & de la Mairie de Bois-le-Duc, & des*
 prin-

principaux exploits des Ducs de Brabant , &c.
 par M. VAN HEURN, Conseiller de la Ville
 de Bois-le-Duc ; mais nous nous en occuperons
 incessamment. Le III^e Tome paroît chez les mê-
 mes Libraires.

Ils ont encore imprimé : *Daphnis in drie Boeken , nevens een Vertaaling van de Nach , beide uit het Hoogduitsch , van den Heer GESSNER ; c. à d. Daphnis , en trois Chants ; & la Nuit : Poèmes traduits de l'Allemand de M. GESSNER ; 1777. petit 8^o de 183 pp.* Pour bien connoître ces deux charmans Poèmes , il faut , si l'on n'entend pas la Langue Allemande , les lire dans cette Traduction , qui est fort supérieure à toutes celles qu'on a données en d'autres Langues. Au mérite de la fidélité , elle réunit celui de l'élégance : toutes les beautés du Poète de la Nature s'y retrouvent , & jamais Traduction n'eût l'air plus original. N'oublions pas d'avertir , que la partie typographique est fort soignée , & ne laisse rien à désirer.

Les mêmes Libraires continuent à débiter avec beaucoup de succès une excellente Feuille hebdomadaire intitulée : *De Opmerker : L'Observateur.* Le V^e. Tome est déjà fort avancé , & c'est bien ici le cas de dire *crescit eundo*. Nous nous proposons de donner quelques Extraits de cet Ouvra-

ce, le meilleur peut-être que les Hollandois aient dans ce genre.

G. van den Brink a imprimé : *Kort Begrip der Kerklyke Geschiedenissen* ; c. à d. *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, 1777 petit 8° de 494 pp. Les Histoires dont il importe le plus à chaque particulier d'avoir quelque connoissance , sont incontestablement l'Histoire de l'Eglise , & celle de sa Patrie. Les Hollandois pourront s'instruire de l'une & de l'autre dans l'Ouvrage que nous annonçons , & dans l'*Abrégé de l'Histoire des Pays-Bas, à l'usage de la Jeunesse*, que le même Libraire publia il y a quelques mois , & qui a eu beaucoup de succès (*). Nous ne doutons pas que l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, ne soit également bien accueilli. On le doit au même Auteur. Tout ce qui est arrivé de considérable dans l'Eglise Chrétienne depuis sa fondation , trouve sa place dans ce petit Volume , & y est rapporté avec autant de fidélité que de modération.

AMSTERDAM. *La Sainte Bible, ou le Vieux & le Nouveau Testament ; avec un Commentaire Littéral, composé de Notes choisies, & tirées de*

(*) Nous l'avons annoncé dans la Partie précédente de cette Bibliothèque pag. 223.

De divers Auteurs Anglois (par Mr. CHAIS)
Tome VIe. contenant les deux Livres des Rois;
chez M. M. Rey 1777. vol. in 4o. d'environ
700. pp. Nous nous empressons d'annoncer cet
excellent Commentaire, en attendant que nous puis-
sions en parler avec l'étendue convenable.

*Nouvelle Histoire générale d'Angleterre de-
puis l'origine la plus reculée de ce Royaume jus-
qu'à l'année 1780. Ornée des Portraits en tail-
le-douce de tous les Rois d'Angleterre & de tou-
tes les personnes qui dans le cours de cette Histo-
ire ont fait parler d'elles. Par le Colonel Cheva-
lier DE CHAMPIGNY. Tome premier. Im-
primé aux dépens de l'Auteur 1777. in 4o. pp.
304. Le peu d'espace qui nous reste nous obli-
gé à ne rendre compte que de la Préface qu'on
trouve à la tête de cet Ouvrage. L'Auteur y con-
vient d'abord avec sa modestie ordinaire, qu'il
n'est nullement assés d'approcher du style de *Rapin*
& de *Hume*; mais il observe qu'on peut ajouter
à ce que nous tenons d'eux sur les temps anciens
des détails qui leur sont échappés, & y joindre
le récit des événemens postérieurs à leurs Histories.
Ceux qui ne savent pas l'Anglois verront avec
plaisir que M. DE C. a fait usage des savantes
recherches du feu Lord *Littleton* sur le Règne
d'*Henri II*; de l'ingénieuse apologie qu'*Horace*
Walpole a fait de *Richard III*, & de l'Ouvrage de*

la célèbre *Mac-auley*, qui s'étend depuis l'avènement des *Stuarts* à la Couronne d'Angleterre jusqu'à la Révolution. „ J'ajouterai, dit l'Auteur, à ces chef-d'œuvres quelques Lettres originales de l'infortuné *Charles I*, Lettres qui n'ont jamais vu le jour. Et l'Anglois lui-même ne me saura-t-il pas gré de lui avoir donné une partie & surtout les derniers temps du Règne de *George II*? Je crois être autant que personne à même de lui débrouiller quelques-uns des ressorts secrets qui ont occasionné la chute du fameux *Sir Robert Walpole*: comme mon frère fut l'instrument principal dont feu S. A. R. le Prince de Galles se servit dans l'étranger pour se voir à même d'opérer cette subite révolution, quelques Lettres de ce grand Prince que j'ai en main, toutes celles de *Mrs. de Schrader & Ritzau* Secrétaïres & confidens intimes du feu Prince, me serviront à mettre cet événement dans tout son jour. On verra par ces mêmes Lettres les vrais sentimens de *Fredéric* Prince de Galles, on y verra que s'il aimoit son Pays natal, il n'en'étoit pas moins attaché aux Anglois, & qu'il se proposoit de les gouverner un jour suivant leurs Loix & leur Constitution. „ Enfin l'Auteur se flatte de pouvoir indiquer la vraie source de la malheureuse guerre qui a lieu actuellement entre les Anglois & leurs Colonies. Ce Volume est enrichi de douze estampes parmi les-

lesquelles il y en a d'historiques, celle par exemple qui représente *Alfred* le grand, rédigeant un corps de loix. Mr. DE C. n'a rien épargné sur-tout pour le portrait du Duc FERDINAND DE BRUNSWICK, à qui cette Histoire est dédiée; on y retrouve ce mélange de grandeur & de bonté qui caractérise un Héros dont les exploits seront célébrés dans l'Histoire, & dont les vertus morales & chrétiennes sont vénérées de ses contemporains. Ce Volume s'étend jusqu'à la fin du Règne d'*Henri I.* c. à d. jusqu'à l'année 1135. La liste des souscripteurs est une des plus nombreuses qui aient jamais été placée à la tête d'un Livre; elle rassemble une foule de Noms illustres, ceux de plusieurs Têtes couronnées, de la plupart des Princes d'Allemagne, & des Seigneurs d'Angleterre, enfin ceux d'une multitude de particuliers.

ROTTERDAM. Les Libraires *Bennet & Hake* se proposent, aussitôt que le second Tome de la Bible Hébraïque de Mr. KENNICOTT paroîtra, de donner par Souscription une Edition belle & bien exécutée de l'Ouvrage entier, & cela pour environ la moitié du prix de l'Edition Angloise. Ils se réservent à communiquer au Public les termes & les conditions de la Souscription projetée, dèsque l'Edition originale sera achevée, & ils se persuadent que ces conditions seront généralement goûtées, & approuvées. En attendant on peut être assuré d'avance, qu'on au-

ra tout le soin possible, pour que l'Edition projetée soit exécutée avec beaucoup de netteté, de justesse, & d'exactitude, & sur de très beau papier, & que de plus l'Ouvrage entier ne paroisse que sous les yeux & la direction de Savans versés dans les Langues Orientales. Enfin les susdits Libraires supplient instamment & respectueusement, Messieurs les Professeurs dans les susdites Langues, comme aussi les autres habiles gens, qui s'appliquent à cette branche d'érudition, de vouloir bien leur faire parvenir chez eux à Rotterdam, les annotations, ou les additions qu'ils ont déjà faites, ou qu'ils pourront faire encore sur cet intéressant objet, afin d'être d'autant plus en état d'en embellir, & d'en améliorer leur Edition."

LA HAYE. Le premier Tome de la belle Edition que les Srs. *Néaulme & van Daalen* donnent de la *Bibliothèque Orientale* de D'HERBELLOT, va paroître incessamment. Nous l'avons vu, & nous pouvons assurer qu'il répond parfaitement à l'attente des Souscripteurs. Nous en parlerons plus en détail dans la Partie suivante de ce Journal.

Les Srs. *Gosse* distribuent le IV^e. Volume des Planches de l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Il est aussi bien exécuté que les Tomes précédents. Voici les titres de Cahiers qu'il contient. 1. *Ebénisterie*. 2. *Ecritures*. 3. *Emailleur à la lampe*, &
Tome XLVI. Paris, 1776. Q Peign.

ture en émail. 4. Eperonnier. 5. Epinglier. 6. Eventailliste. 7. Fayancier. 8. Ferblantier 9. Fil & laine. 10. Fonte en caractères. 11. Fondeur en sable, ou fonte de l'or. 12. Fonte des canons. 13. Fonte des cloches. 14. Fonte des statues équestres. 15. Fonte de la dragée. 16. Forge des ancres. 17. Forge des enclumes.

(*) *PLAN DE SOUSCRIPTION pour le GRAPHOMETRE UNIVERSEL, nouvel Instrument mathématique, de l'invention de M. A. G. ECKHARDT, Membre de la Société Royale de Londres. „ Tout le monde sait quelles difficultés, presque insurmontables, l'on trouve à représenter exactement sur le papier, les divers objets, tels que l'œil les voit, & dans leurs justes proportions relatives. C'est à lever ces obstacles qu'est destiné le Graphomètre Universel, ainsi nommé, tant parcequ'il mesure & dessine généralement tous les objets visibles, accessibles ou non, que parcequ'il peut servir également à toutes sortes de Personnes, sans même avoir ap-*
pris

(*) *Les habitans de la Haye qui s'intéressent aux progrès des Arts, se sont empressés comme nous à voir l'ingénieuse machine dont ce Prospectus annonce la découverte. Tous s'accordent à dire qu'elle surpasse même ce qu'on avoit lieu d'attendre du génie créateur de l'habile M. ECKHARDT, déjà si avantageusement connu par son Cabestan, & plus encore par ses Moulins hydrauliques, employés avec succès dans cette Province au dessèchement des terres inondées.*

pris le Dessin , en tel temps que ce soit , dans le cabinet ou en plein air , selon que le cas le permet ou l'exige.

On conçoit , par ce simple exposé , que ce *Graphomètre* est , à bien des égards , supérieur à tous les autres Instrumens de *Mathématique* , d'*Optique* ou de *Mécanique* jusqu'ici connus , puisque non seulement il n'est point borné , comme chacun d'eux l'est à certains objets , & qu'il opère par des voies à la fois bien plus sûres , plus promptes & plus faciles ; mais qu'il a encore la faculté singulière de dessiner les objets de deux différentes manières , en plan *Géométral* ou en *Perspective* , même en *Vue de Plafond* , si difficile à bien saisir , à cause de la difformité des *Raocourcis* ; tandis qu'en même temps il sait réduire ces objets à telle grandeur que l'on souhaite , sans que l'on ait besoin d'employer aucun des procédés & des calculs longs & pénibles de la *Géométrie Pratique*. De-là , ses avantages dans ce qui concerne les parties de l'*Art de la Guerre* , qui sont du ressort du Génie , pour lever les *Plans* , les *Vues en Perspective* d'un *Terrein* , d'une *Armée* , d'une *Forteresse* , &c.

À l'égard de la *Peinture* & de tout ce qui en dépend , personne n'ignore combien il est difficile , pour ne pas dire impossible , de rendre à l'œil les contours de tout objet , principalement toutes les proportions du Corps humain , depuis les grandes

masses jusqu'à ses plus petites parties, ainsi que cette prodigieuse quantité de muscles dans leurs différentes espèces de courbes incommensurables. Le *Graphomètre Universel* supplée encore ici merveilleusement à l'insuffisance du dessin à la main, puisqu'il entre jusques dans les moindres détails, qu'il ne donne que des points & des traits déterminés, d'après lesquels on ne sauroit errer, & qu'il facilite ainsi aux Peintres les moyens de puiser plus à fonds dans les riches trésors de beautés, que l'Art & la Nature leur offrent de toutes parts.

Tels sont en abrégé les effets & les usages variés du nouveau *Graphomètre*. & dont on pourra voir le détail plus ample dans un Ouvrage, divisé en deux Parties; la première contiendra douze PLANCHES, supérieurement gravées, représentant diverses Figures, avec le simple Trait, tel que l'Instrument l'a produit, d'après les boîtes & les divers objets naturels par quelqu'un qui ne fait point dessiner; & la seconde, la description exacte de tout le mécanisme de la Machine même, dans son ensemble, & de chacune de ses Parties séparément, accompagnée encore de six PLANCHES, avec plusieurs Figures, pour en rendre l'intelligence plus sensible; de sorte qu'au moyen de ce double secours, il sera tout aussi facile de faire construire l'Instrument même, que de s'en servir; à quoi l'Auteur ajoutera diverses observations de pratique, utiles aux Artistes, outre

tre la connoissance de la Machine & de son usage.

Comme l'Inventeur n'a d'autre but que l'utilité publique, en contribuant au progrès des Arts & des Sciences, il offre cet Ouvrage par Souscription à raison seulement de deux Ducats de Hollande, dont on payera l'un, en recevant la Ire. PARTIE, au mois d'Octobre 1777, & l'autre, en retirant la IIde. PARTIE, quelque temps après. On ne demande donc aucun argent d'avance; mais on prie tous ceux qui voudront souscrire, de le faire au plutôt & de donner exactement leurs Noms, Titres & Qualités, pour pouvoir en placer la Liste à la tête de l'Ouvrage, qui sera imprimé sur de beau Papier, en format d'Atlas, avec tout le soin imaginable, & l'on n'en tirera que le nombre d'Exemplaires pour lequel on aura souscrit. Les Amateurs peuvent s'adresser, à cet effet, à Mr. P. F. GOSSE, Libraire de LEURS ALTESSES' SE' RE'NISSIME & ROYALE, à la Haye, (chez qui l'on peut déjà voir une Epreuve de la première Planché,) ainsi que chez les principaux Libraires dans les autres Villes de l'Europe.

Mr. ECKHARDT donne ensuite l'état des Planches que contiendront les deux Volumes; mais nous ne saurions insérer ici cette notice, parce que nous avons déjà passé les bornes de ce Journal. Nous avons vu une des Planches & elle nous a paru d'une grande beauté.

* * *

A N N A L E S

POLITQUES, CIVILES ET LITTERAIRES

DU DIX-HUITIEME SIECLE,

Ouvrage Périodique,

PAR M. LINGUET.

Uno Avulso, non deficit Alter.

“ C’EST n’est pas ici un Journal nouveau : c’est la continuation de celui qui a été commencé à Paris en 1774, sous le titre de *Journal de Politique & de Littérature de BRUXELLES*, & interrompu, comme on sait, en 1776; ou plutôt c’est l’exécution du plan formé alors par Mr. *Linguet*, pour assurer dans la Politique & dans la Littérature un asyle à la vérité, trop souvent outragée par les contemporains, & presque toujours ignorée de la postérité. „ Appelé, „ disoit-il dans son *Prospectus*, „ par son goût, à l’étude de l’Histoire; poussé par un instinct involontaire à ramasser des matériaux pour celle de ce siècle, il avoit toujours désiré qu’il se trouvât un homme assez laborieux, pour rassembler sous un même point de vue tous les faits intéressans, épars, perdus dans l’immensité des

„ ga-

„ gazettes en toute langue, en tout pays; & pour
 „ recueillir, dans un ordre satisfaisant, ceux
 „ qui peuvent un jour entrer dans ce grand Ou-
 „ vrage.

„ D'un autre côté, témoin lui-même, & long-
 „ tems victime de la licence des Journalistes;
 „ étonné du despotisme qu'exercent si hardiment,
 „ & avec tant d'impunité, dans une République
 „ libre, ces Magistrats sans mission; affligé de
 „ voir un ton ou dur & tranchant, ou bas & adu-
 „ lateur, se naturaliser dans un genre de produc-
 „ tions, qui ne peut devenir utile que par une
 „ honnêteté circonspecte, & une impartialité cou-
 „ rageuse, il ne concevoit pas qu'aucun Ecrivain
 „ n'entreprît de le rappeler à sa première institu-
 „ tion; que dans une carrière où les *Bayles*, les
 „ *Leclercs*, les *Rafnages*, ont marché avec tant
 „ de succès, on eût oublié leurs maximes au
 „ point de suivre une allure directement oppo-
 „ sée.....

„ Il s'est décidé à se charger lui-même d'une
 „ entreprise qu'on auroit pu réaliser avec des ta-
 „ lens bien plus distingués, mais à laquelle on
 „ n'auroit pas pu apporter des intentions plus pu-
 „ res & un cœur plus droit. Il facilitera par là,
 „ soit pour lui-même, soit pour quelque Ecrivain
 „ plus hardi, l'histoire d'un siècle mémorable par
 „ la singularité des événemens qu'il a déjà pro-

„ duits, & de ceux qu'il ne peut manquer de
 „ produire encore. Il aura en même temps le
 „ plaisir de renouveler l'exemple, presque unique
 „ aujourd'hui d'un Journal consacré exclusivement
 „ à la décence, à la vérité; dont la satire & la
 „ flatterie seront également bannies; où l'on ne
 „ se permettra la louange qu'avec une réserve pro-
 „ pre à la rendre flatteuse, & la censure qu'a-
 „ vec les égards capables de la faire pardonner.”

Tel est le plan que se proposoit M. *Linguet*; & malgré les dégoûts multipliés, les entraves redoublées, les menaces éternelles, les mutilations sans fin, les injustices de toute espèce qui déconcertoient sa plume, & engourdissoient son esprit, il l'a rempli avec la plus scrupuleuse exactitude, à la satisfaction du public. La liste de ses Souscripteurs, chargée de près de sept mille noms, & leur retraite depuis la sienne, prouve assez qu'il avoit les suffrages de la Nation.

On a pu le dépouiller, en *France*, de son titre, & de son privilège; mais sa plume, & ses idées lui sont restées. Maître absolu, désormais, de ses plans; libre de toute espèce de fers; n'ayant d'autre surveillant que sa propre délicatesse, & ne pouvant en avoir de plus sévère, il va réaliser, dans toute son intégrité, le projet qu'il avoit conçu de donner une Histoire universelle, impartiale & journalière de son siècle; de fixer, pour ainsi dire, la mobilité des évènements dans un cadre,

dire, qui ayant été rempli sous les yeux des contemporains, par un homme dont la franchise & l'inflexibilité ne sont que trop connues, contribuera peut-être à fixer le jugement de la postérité.

Il a pris des précautions pour être informé sûrement, & ne rien hasarder. En profitant de la liberté des Papiers *Anglois*, il se garantira de l'inexactitude qu'on leur reproche. Il apportera, dans le choix & la publication des nouvelles, un scrupule dont on dit qu'ils ne se piquent pas toujours. Impartial, ne tenant ni à *Apollon* ni à *Céphas*, ne prétendant ni aux places ni aux récompenses, il est peut-être l'homme qui manquoit, à l'*Angleterre* même, pour lui dire ce qui est, & le démêler au milieu des factions. Il prendra volontiers, dans tout le reste, les Ecrivains *Anglois* pour modèles, & les reconnoitra pour ses Maîtres. Le seul exemple qu'il osera se flatter de leur donner, sera celui de dire franchement la vérité, & de ne pas plus se permettre de l'altérer que de la taire.

Il ne se soumettra pas à ces répartitions ridicules, qui font de chacun des objets, sur lesquels peut s'exercer l'intelligence humaine, un terroir isolé, où personne ne peut avoir d'accès que celui qui en a payé la patente : espèce de simonie littéraire moins scandaleuse, mais encore plus avilissante,

que celle qui met à prix les Titres *Ecclésiastiques*. Dans un des principaux Royaumes de l'Europe, il existe un Papier privilégié, qui a l'empire suprême des récits Politiques. Voulez-vous raconter ce qui se passe à *Stockholm*, ou à *Bagdad*, il faut prendre l'attache du grand Gazettier, qui ne vous permet de rien dire, ni avant lui, ni mieux que lui.

Un certain Journal furanné, que personne ne lit, appelé des *Scavans*, a le Domaine de la Littérature. La Physique, la Médecine, la Jurisprudence, l'annonce des ventes journalières, sont autant de départemens exclusifs, dont chaque titulaire garde avec soin les limites. A la moindre incursion, la Police informe gravement du délit, & menace, ou punit l'Ecrivain contrebandier.

Il existe, heureusement pour l'honneur de l'esprit humain, un coin de terre où ce délire de l'avidité fiscale n'a point pénétré. A la faveur de la liberté qui y règne encore, sur cet article, rien ne sera exclus de cet Ouvrage, comme l'a dit l'Auteur, que la satire & la flatterie: *Politique, Législation, Jurisprudence, Philosophie, Morale, Littérature, Physique, Arts, Usages*, tout ce qui peut caractériser ce siècle, ou honorer l'esprit humain, ou réformer ses méprises, ou faciliter ses progrès, y sera consigné avec des vues

gé-

générales & des réflexions propres à en occasionner aux Lecteurs : les unes & les autres auront toujours au moins un mérite , celui de tendre au bien public.

L'Auteur ayant fait pendant dix ans de la Jurisprudence son étude & sa profession , ayant même préparé sur cette matière un très grand Ouvrage , pour parvenir , s'il étoit possible , à une Législation universelle , à un Code commun & raisonnable , il développera , successivement , quelques-unes de ses idées : il rapprochera les unes des autres , les Constitutions générales , & les Loix particulières des différens Peuples. Il s'efforcera de tirer quelques lumières de ces affreuses ténèbres.

Il traitera même les causes particulières , qui lui paroîtront dignes d'être connues. Il s'arrêtera moins aux *Jugemens* qu'à la *Justice*. Il n'y a point de décisions des Tribunaux que le Public n'ait le droit de revoir. On a ôté , en *France* , à l'Auteur le droit d'être l'Avocat des particuliers ; il fera ici celui de l'Humanité & de la Raison.

Ce Plan , encore une fois , est celui qu'il s'étoit flatté de réaliser à *Paris*. Une infinité de personnes lui ont donné des preuves de l'estime qu'elles en faisoient , par l'empressement avec lequel on lui envoyoit des morceaux destinés à lui faciliter les moyens de le remplir. Leurs desirs & les

les siens étoient souvent trompés par la Constitution Littéraire de ce pays. A Rome, c'est un *Dominicain*, Maître du Sacré Palais, & Grand Inquisiteur, qui tue les idées. L'inquisition *Censoriale*, à Paris, n'est pas moins redoutable, quoiqu'exercée sans scapulaire & sans capuchon.

Cet obstacle n'existant plus ici, l'Auteur recevra avec reconnoissance, & publiera avec exactitude, tous les mémoires où la Religion, la personne des Rois, celle des particuliers, & l'honnêteté publique seront respectées. Il n'est jamais permis d'attaquer la Divinité ni les mœurs. Les particuliers doivent être sacrés, parce qu'ils sont rarement à portée de se défendre : & l'intention des Princes étant presque toujours bonne, leurs erreurs ne pouvant être attribuées qu'aux conseils perfides qui les égarent, les maux mêmes auxquels on les force de servir d'instrumens, doivent exciter plus de commisération que de murmures. Il faut tâcher de les éclairer avec douceur, sans risquer de les aigrir.

Ces maximes ont toujours été celles de l'Auteur, & il ne s'en départira jamais.

Quand les personnes, qui concourront ainsi à la perfection de son Ouvrage, voudront être nommées, elles le seront : quand *l'incognito* leur conviendra mieux, elles pourront compter sur un secret inviolable ; mais on ne recevra rien qui ne soit

soit signé. Elles auront soin seulement de prévenir en communiquant leurs noms, si elles aiment mieux le mystère que la publicité.

Ces *ANNALES* paroissent exactement à *Londres* le 15 & le 30 de chaque mois & sont publiées presque en même temps à *LA HAYE*, chez P. F. GOSSE, Libraire de la Cour, qui les réimprime du consentement de l'Auteur. Le premier Numéro a été publié en Avril 1777. Il contient des réflexions préliminaires sur l'état actuel de l'*Europe*.

Chaque Numéro est composé ordinairement de quatre feuilles ou 64 pages d'impression, du même format & du même caractère que le présent Prospectus, à l'exception des pièces originales, des Lettres, des Descriptions relatives aux Arts, &c. qui seront d'un plus petit caractère. Il y aura plus de quatre feuilles quand le sujet le comportera.

Le prix de l'abonnement de l'*Edition de Hollande* est de douze florins par An, qu'on paye d'avance en souscrivant.

On peut s'abonner en tout temps pour cette Edition.

POUR LA HOLLANDE:

A la Haye Chez P. F. Gosse.

Amsterdam ——— D. J. Changuion, E. van Hatreveld, B. Vlam, C. N. Guerin, J. A. Crayenschot.
Haer.

<i>Haerlem</i>	Chez J. Bosch.
<i>Leyde</i>	—— Haak & Comp. Luzac & v. Damme ; Luchtmans, V. D. Eyck & Vygh, Murray.
<i>Rotterdam</i>	—— Beman, D. Vis, R. Arren- berg, Bronckhorst, Bennet & Hake, Holsteyn.
<i>Dort</i>	—— P. van Braam, A. Bluffe & Fils.
<i>Leeuwaerde</i>	—— W. Wigeri.
<i>Utrecht</i>	—— H. Spruyt, Schoonhove & Comp. C. Kribber, A. van Paddenburg.
<i>Deventer</i>	—— L. Leemhorst.
<i>Groningue</i>	—— Barlinckhoff.
<i>Nimègue</i>	—— Van Goor.
<i>Arnhem</i>	—— L. de Gast.
<i>Zutphen</i>	—— Van Bulderen.
<i>Middelbourg</i>	—— C. Boheemer, P. Gillissen, J. & W. Abrahams.
<i>Gouda</i>	—— Van der Klos.
<i>Bois-le-Duc</i>	—— J. & H. Pallier.
<i>Breda</i>	—— W. Oukoop.
<i>Zwolle</i>	—— Terburgh & Hoffmann.
<i>Maastricht</i>	—— J. H. Landtmeeter.

POUR L'ALLEMAGNE ET POUR
TOUT LE NORD.

Francfort sur le Mein Chez J. L. Broenner.

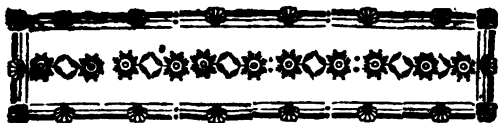
Gotte

<i>Gotba</i>	Chez C. G. Ettinger,
<i>Leipzig</i>	— Les Héritiers Weidmann & Reich.
<i>Berlin</i>	— Jasperd.
<i>Breslau</i>	— G. T. Korn.
<i>Brême</i>	— G. L. Forster.
<i>Göttingue</i>	— C. C. Dieterich.
<i>Vienne</i>	— Graeffer.
<i>Hambourg</i>	— C. E. Bohn.
<i>Coppenbague</i>	— Philibert.
<i>Varsovie</i>	— Poser.

• C'est aux adresses ci-dessus qu'il faudra remettre tous les paquets & objets relatifs au Journal. Ils seront exactement renvoyés à M. LINGUET.

N. B. il faut affranchir le port de l'Argent, & des Lettres ou Paquets.

F I N.



T A B L E
D E S
M A T I E R E S,
Contenues dans le Tome Quarante Sixième
D E C E T T E
B I B L I O T H E Q U E.

A.

Abstinence de manger qui a duré sept ans 362.

Aignan (le Duc de St.), son éloge 89.

Albon (M. le Comte d'), notice de son Poëme intit. *La Pareffe* 444.

Alembert (Mr. d'), sa physionomie 13.

Almanach Littéraire, Extr. de cet Ouvr. 349

— des *Muses* pour 1777, notice de cet Ouvr. 454.

Ambigu (L'), ou *Recueil de Discours sur divers sujets*, notice de cet Ouvr. 227.

Ancher (M. Kofod), ann. du 2 Tome de son *Histoire des Loix du Danemarck* 460.

Apo.

TABLE DES MATIERES.

Apocalypse XIX: 10. explicat. de ce passage 407.

Arabie (*Voyage en*), IIIe Extr. de cet Ouvr. de M. Niebubr 40.

Arbres, d'où vient l'excentricité des anneaux qui composent un tronc d'arbre 297
tort que les grandes gelées font aux arbres 299.

Ard, insecte d'Arable, 46.

B.

Baleares (Illes, voyez *Majorque*.

Ballade de Louis Petit 355.

Bastholm (M.) ann. de son Ouvr. sur l'Eloquence de la Chaire 459.

Beau (M. le), notice des Tomes 19 & 20 de son *Histoire du Bas Empire* 191.

Berquin (M.), notice de ses *Romances* 202.

Biehl (Mlle, ann. de sa Traduct. *Danöise* de D. Quichotte 461.

Bitaubé (M.), IIe Extr. de son Poëme intitul. *Guillaume de Nassau* 237.

Blasfère (M.), Extr. de son *Introduction à la Géométrie théorique & pratique* 73.

Boers (Mr. C.), ann. de son *Explicat. de la Parabole de l'Enfant prodigue* 467.

Bois, précis d'un Mémoire de Mr. de Buf. son sur les bois & sur leur force 289.

Bon mot de Fontenelle 356. du *Maréchal*

Tome XLVI. Part, II,

A

de

T A B L E

de Noailles 352 de Voltaire 354. de Piron
ibid.

Boutelle de Lède (*Essai d'expériences sur
la*), Extr. de cet Ouvr. 328.

Buffon, voyez *Histoire Natur.*

C.

Canon, notice d'un Mémoire de M. de
Buffon sur la fonte des canons 287.

Cantiques par M. Dumas, Extr. 57. com-
bien il seroit nécessaire d'introduire l'u-
sage des Cantiques dans les Eglises 27
& *suiv.*

Capellen (Mr. le Baron A. van der), ann.
du II. Tome de ses Mémoires 470.

Champigny (M. le Colonel Chevalier de),
I. Extr. de la Traduct. Franç. de l'*Hist.*
des Rois de Danemarck de la Maison d'Ol-
denburg, par M. Schlegel 110. II. Extr.
263. ann. de son *Histoire d'Angleterre*
474.

Chernack (M.), notice de sa Harangue Inau-
gurale 214. & *suiv.*

Chinois, voyez *Mémoires.*

Colardeau (M.), son éloge 90.

Comètes, elles sont environnées d'une at-
mosphère qui forme leurs queues 24. ces
queues sont probablement destinées à ren-
dre les Comètes des Mondes habitables

DES MATIERES.

30. *Essai sur les Comètes*, par M. Oliver,
Extr. de cet Ouvr. 19.

Compromis, Histoire de cette Confédération,
par M. Te Water, 1r Extr. de cet Ouvr.
416.

Congrève, sa vanité 354.

*Considérations sur les peines qu'on inflige à cer-
tain crime honteux*, notice de cet Ouvr. 235.

———— sur les Oeuvres de Dieu dans
le Règne de la Nature & de la Prov. d.

1r Extr. de cet Ouvr. de M. Sturm 386.

Cras (M.), Extr. de la Harangue où il
propose *Gratius* comme le modèle d'un
Jurisconsulte accompli 167.

D.

D *Anemarck*, Histoire des Rois de Dan. de
la Maison d'Oldenburg, par M. Sobolev,

1r Extr. de cet Ouvr. 110. 11d Extr. 263.

Daphnis, ann. de la Traduct. Holland. de
ce Poëme 472.

Dentan (M.), ses expériences électriques 245.

*Dictionnaire Géographique, Histor. & My-
tholog. portatif*, ann. de cet Ouvr. de M.
Furgault 201.

———— des Artistes, par M. de Fonte-
nai, Ouvr. ann. 448.

*Discours prononcés dans l'Académie Françoi-
se à la réception de M. de la Harpe*,
Extr. 81. R 2 Du-

Dumas (M.), Extr. de ses *Cantiques*, 57.

E.

Eckhardt (M.), Plan de souscription pour le *Graphomètre* qu'il a inventé 478.

Ecriture Sainte, voyez *Observations sur l'Orient*.

Edwards (Mr. J.), ann. de la Traduct. Holland. de son Ouvr. sur la Rédemption 469.

Électricité, Extr. d'un Ouvr. de M. *Jelgersma* sur des expériences électriques 338.

Eloquence de la Chaire, Ouvr. ann. 459.

Épître à S. A. Madame de Cravocie, Sœur du Roi de Pologne 161.

Essai sur les Comètes, par M. *Oliver*, Extr. de cet Ouvr. 19.

———— causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières Races des Rois de France, notice de cet Ouvr. 197 & suiv.

Euphron, Conte, par M. de *Subm*, Extr. de cet Ouvr. 431.

Ezéchiel, Poëte Tragique Juif, temps où il a vécu, & Ouvr. qu'il a composés 107 & 109.

F.

Faber (M.), II^d Extr. de ses *Observat.* sur l'Orient 401.

Fable de M. de *Fumars* 455.

———— de M. l'Abbé le *Monnier* 456.

Fer

DES MATIÈRES.

Fer, notice d'un Mémoire de M. de Buf-
fon sur la fusion du fer 285.

Fontenai (M. l'Abbé de), ann. de son Dic-
tionn. des Artistes 448.

Fontenelle, quelques-uns de ses bons mots 350.

Forêts, observations sur leur culture & sur
leur rétablissement 294.

Fragmens de Physiognomonie, Ille Extr. de
cet Ouvr. de M. Lavater 1. Prospectus
d'un Ouvr. François sous ce titre 183.

Frénais (M.) notice de la Traduct. Franç.
de *Tristram Schandy* 209 & suiv.

Fumars, voyez *Fable*.

Furgault (M), ann. de son Dictionnaire gé-
ograph. histor. & mytholog. 201.

G.

G *Alitzin* (M. le Prince de), ses expé-
riences électriques 345.

Géométrie théorique & pratique (*Introduc-
tion à la*), Extr. de cet Ouvr. de M. Blas-
sière 73. *Leçons de Géométrie*, pour servir
d'Introduit. à l'étude de la Sphère & de
la Géographie, notice de la Traduct. Hol-
land. de cet Ouvr. 224.

Gessner (M.), Extr. d'une Traduct. en vers
François d'une partie de ses Oeuvres 175.

Granvelle (le Cardinal de), n'étoit pas
d'une basse extraction 425.

T A B L E

Graphomètre, voyez *Eckhardt*.

Greffes (M.), son *Épître* au P. Baugeant 357.

Grotius, son éloge par M. Cras 167 & suiv.

Guillaume de Nassau, Ild Extr. de ce Poëme de M. Bitaubé 237.

H.

H *Abacuc* III: 10. explicat. de ce passage 411.

Harmer (M.), Ild Extr. de ses *Observations* sur l'Orient 401.

Harpe (M. de la), Extr. de son *Discours* de réception à l'Académ. Française 81.

Hermilly (Mr. d'), 1^r Extr. de son *Histoire* du Royaume de Majorque 370.

Histoire Ecclesiastique (*Abrégé de l'*), ann. de cet Ouvr. Holland 473.

Histoire Natur. génér. & particul. par M. de Buffon, 1^r Extr. du 2^d Tome du Supplément 182.

Histoire des Rois de Danemarck de la Maison d'Oldenburg, par (M.), Schegel 1^r Extr. de la Traduct. Franç. de cet Ouvr. 110. Ild Extr. 263.

— du Bas-Empire, notice des Tom. 19 & 20 de cet Ouvr. de M. le Beau 191 & suiv.

Histoire des Rois Bas (*Abrégé de l'*), ann. de

DES MATIERES

de cet Ouvr. Hollandois 223.

— du Royaume de Majorque, par M. d'Hermilly, 1r Extr. 370.

— de la Confédération ^E des Raquettes des Nobles des Pays-Bas, 1r Extr. de cet Ouvr. de M. Te Water 416.

— générale d'Angleterre, par M. de Champigny, Ouvr. ann. 474.

Homme de Lettres, qualités qu'il doit avoir 83.

Horrebow (M.), sa mort 463.

J.

Jelgersma (M.), Extr. de son *Essai d'expériences sur la Bouteille de Leide* 338.

Incas (Les) ou la destruction du Pérou, Extr. de cet Ouvr. de M. Marmontel 301.

Josué X: 10, 11. explicat. de ce passage 414.

Juifs, leur Monarchie étoit fort étendue du temps de David & de Salomon 411. ils choissoient un temps d'orage pour attaquer leurs ennemis. 413.

L.

Lavater (Mr.), Nic. Extr. de ses *Requiemens de Pbyfiognomonie* 1. son éloge par Mr. le Comte de Stolberg 137 & suiv.

Lettre du Comte F. L. de Stolberg, à Mr. Claudius 134.

Lodde (Mr.), ann. de sa Traduct. Danoise des *Pensées de Hervey*, &c. 462.

R 4

Lux-

T A B L E

Luxdorp (Mr.), ann. de son Poëme intit.
Eugenés Eugenetes 463.

M.

Majorque (*Histoire du Royaume de*), Extr.
de cet Ouvr. de Mr. d'Hermilly 370.

Marmontel (M.), Extr. de son *Discours* pro-
noncé dans l'Acad. Franç. à la réception
de Mr. de la Harpe 89 Extr. de son Ouvr.
intit. *Les Incas* 301.

Mémoires concernant l'Histoire , les Sciences
&c. des Chinois, Ouvr. ann. 444.

Mercier (Mr.), notice de son Roman intit.
Jezennemours 212.

Monnier (Mr. l'Abbé le), une de ses Fables
456.

N.

Nature humaine, son excellence 3.

Niebuhr (Mr.), Ille. Extr. de son *Voyage en*
Arabie 40.

Nieuwland (Mr.), Extr. du 2d. Tome de
ses *Oria exegetica* 99.

O.

Observations sur l'Orient &c. Ild. Extr.
de cet Ouvr. 401.

Ouvres de Bernard Palissy, notice de cette
Collection 438 & suiv.

Oliver (Mr.), Extr. de son *Essai sur les Co-*
mètes 19. Ono-

DES MATIÈRES.

Onomasticon Literarium, Extr. de cet Ouvr. de Mr. Saxius 150.

Opmerker (De), éloge de cette Feuille hebdomad. 472.

Opuscula Societatis, cui Symbolum, Tandem fit furculus arbor, notice de cet Ouvr. 217.

Otia exegetica, Extr. du 2d. Vol. de cet Ouvr. de M. Nieuwland 99.

Palissy (Bernard), particular. de sa vie 440. notice d'une nouv. Edit. de ses *Oeuvres* 438.

P.

Papier (le) fait avec le papyrus étoit déjà connu du temps d'Esaié 410.

Particularists, leurs sentimens 127 & suiv.

Paulet (M.), notice de son *Traité* intit.

Le seul préservatif de la petite-Vérole 448.

Payens, comment plusieurs d'entr'eux ont pu avoir connoissance des Livres de l'A. Testament 103 & suiv.

Péché contre nature, s'il convient de supplicier en public ceux qui s'en rendent coupables 235.

Petit (Louis), une de ses *Ballades* 355.

Petite-Vérole, voyez *Paulet*.

Physiognomonie (Fragmens de), IIIe. Extr. de cet Ouvr. de Mr. Lavater 1. La

T A B L E

Science des Physionomies n'est ni chimérique ni dangereuse 2 & *suiv.* Elle est propre à inspirer de l'indulgence 6.

Pseaume XVIII : 7-17. explicat. de ce passage 414. *XLII* : 8, explicat. de ce passage 412.

R.

R *Eyrac* (Mr. l'Abbé de), quelques vers de sa façon 457.

1 Rois XX : 34. explicat. de ce passage 414.

Romance : plaintes d'une femme abandonnée par son mari 205 notice des Romances de Mr. Berquin 202.

Rothe (Mr.), ann. de son Ouvr. intit. *Effets de la Relig. Chrét. sur les Peuples de l'Europe* 460. & de son Poëme sur le Danemarck 461.

S.

S *Samuel VII* : 10, 11. explicat. de ce passage 414.

— *IX* : 7. explicat. de ce passage 404.

2 Samuel VII : 18 explic. de ce passage 409.

Saxius (Mr.), Extr. de son *Onomasticon Litterarium* 150.

Schlegel (Mr.), Ir. Extr. de son *Histoire des R. de Danemarck de la Maison d'Oldenburg* 110. 11d. Extr. 263. ann. du 2d. Tome de son *Recueil sur l'Histoire, &c. du Danemarck* 459.

Solécismes littéraires 156.

Ster.

DES MATIERES

Sterne, notice de la Traduct. Franç. de son *Tristram Shandy*, 209 & suiv.

Stolberg (Mr. le Comte F. L. de), sa Lettre à Mr. *Claudius* 134.

Sturm (Mr.), Ir. Extr. de ses *Considérations sur les Oeuvres de Dieu dans le Règne de la Nat. & de la Provid.* 386.

Subm (Mr. de), Extr. de son Conte intitulé *Euphron* 430^r ann. de plusieurs de ses Ouvr. 461.

Swinden (M. van), ses expériences électriques 345.

T.

TE Water (Mr.), Ir. Extr. de son *Histoire de la Confédération & des Requetes des Nobles des Pays-Bas* 416.

Tborkelin (Mr.), ann. de son *Jus Ecclesiasticum (Islandicum) vetus* 462.

Tristram Shandy, voyez *Sterne*.

Tydeman (Mr.), notice de son *Syntagma Dissertat. ad Philosoph. Mor. pertinentium* 465.

V.

Vitringa (Mr. M.), Extr. du 6^e Tome de son Commentaire sur les *Apborismes* de C. *Vitringa* 124.

Universalistes, leurs sentimens 127 & suiv.

Voltelen (Mr.), Extr. de son *Histoire d'une abstinence de manger qui a duré 7 ans*, 361.

Ves

T A B L E

*Vos (Mr.) notice de ses Harangues sur le
respect qui est dû aux anciens Prophètes,
& sur l'authenticité du Livre d'Esther. 220
& suiv.*

*Voyage en Arabie , par M. Niebuhr IIIc.
Extr. 40.*

W.

Water, voyez *Te Water*.

F I N.



Maladies à la Haye

Sept.	Octo.	Nov.	Dec.	TOTAL
				3
	3	6		28
3		1	3	21
			1	13
	2			6
2		1		14
	1	5	9	22
				7
				1
				5
85	68	84	97	1087

nt on ignore la maladie

Total des Morts . 1116